DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

FRANK BAKER COLLECTION
OF
WESLEYANA
AND
BRITISH METHODISM

LA PHILOSOPHIE DU BON-SENS, OU REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines, à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe.

NOUVELLE EDITION, REVUE,

Corrigée & Augmentée d'un Examen Critique des Remarques de

MR. L'ABBE' D'OLIVET,

De l'Académie Françoise, sur la Théologie des Philosophes Grecs;

PAR MONSIEUR

LE MARQUIS D'ARGENS.

TOME SECOND.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XLVI.

A688P V.1

PREFACE.

VOICI une nouvelle Edition d'un Livre, dont les précédentes ne doivent être regardées que comme des essais. Elle est augmentée de plus de la moitié, & les augmentations sont pour le moins aussi utiles que ce qui composoit autrefois tout le Corps de l'Ouvrage. Le succès qu'il a eu, m'a engagé à le revoir avec beaucoup de soin, & à le perfectionner le plus qu'il m'étoit possible.

J'AI toujours suivi mon premier dessein, qui étoit d'être utile aux gens du Monde, c'est-à-dire aux personnes, pour le plaisir & l'instruction desquelles les Savans devroient plus travailler qu'ils ne font. Il semble que la plûpart de ces Messieurs soient honteux aujourd'hui d'écrire d'une maniere qui soit intelligible à

*tout le monde. Quand je dis à tout le monde, j'entends à tous ceux qui aimant la lecture, ne veulent pas cependant qu'on les fatigue par des Livres qui ſemblent être faits pour être placés dans le Temple de Diane à côté des Ecrits obſcurs & ſublimes d'*HÉRACLITE. *Ces Savans ſe trompent fort, s'ils ſe figurent qu'il y ait beaucoup de gens qui faſſent pour eux ce que fit Euripide pour avoir les Ecrits du Philoſophe Grec. A force de lire ces Ecrits myſtérieux, il les apprit par cœur, & les publia. Je puis aſſurer ces Meſſieurs, que puiſqu'ils ne ſe ſont point ſouciés d'être entendus, perſonne ne ſe donnera la torture pour les entendre. Il eſt vrai qu'ils auront la conſolation de traiter d'ignorans ceux qui mépriſeront leurs Ouvrages ; mais ceux-ci à leur tour les regarderont comme des pédans : ainſi, voilà les choſes compenſées de part & d'aurre.*

QUAND *je veux qu'un Auteur écrive*

écrive d'une maniere claire, intelligible, je n'entends point qu'il s'abaiſſe & s'aviliſſe; il eſt un art de dire les choſes les plus élevées, & de les mettre à la portée des eſprits les plus ordinaires. Perſonne n'a poſſedé cét art comme Mr *BAYLE &* M^r DE FONTENELLE; *leurs Ouvrages ſont des preuves évidentes que les matieres les plus abſtraites peuvent être traitées avec une méthode qui les rend très-faciles.*

Il eſt au reſte ridicule de ſe figurer que parmi les gens du Monde il ne s'en trouve pas un grand nombre qui ont parfaitement bien étudié, & qui ſavent beaucoup. Si Meſſieurs les Docteurs en us *connoiſſoient un peu plus les Courtiſans, les Officiers, & méme les femmes d'un certain rang, ils ſe détromperoient, & reviendroient de leur prévention; mais quoiqu'un homme ait cultivé les Belles-Lettres, il ne s'enſuit pas de là qu'il ſoit obligé de s'ennuyer, en li-*

 ſant

sant l'Ouvrage d'un Savant, dont la science n'a rien que de dur & d'épineux. Il ne doit donc point paroître extraordinaire que tant d'Ouvrages, remplis de Grec & de Latin, moisissent en paix dans la boutique d'un Libraire.

Rien n'est plus utile qu'une érudition amusante & instructive; mais rien n'est plus ennuyant qu'un Livre qui n'offre qu'un cahos immense; l'esprit le plus curieux craint de s'y abîmer. En vérité c'est être sage que de ne pas employer du tems à lire de pareils Ouvrages.

Quelques Savans se plaignent amérement du goût du siecle; selon eux, on n'aime aujourd'hui que des bagatelles & des Romans. Il est aisé de leur prouver qu'ils se trompent: on lit avec avidité les Ouvrages de Bayle, de Leibnitz, de Locke, &c. On liroit les leurs de même, s'ils avoient sû faire usage de leur érudition & de leur Philosophie, ainsi

ainſi que ces grands hommes.

Je finis une Préface, qui, quelque courte qu'elle ſoit, ſervira peut-être à ma condamnation ; je crains qu'on ne m'accuſe d'avoir mal imité les grands modéles que je propoſe. Si je n'y ai pas réuſſi, je prie mes Lecteurs de m'excuſer en faveur de l'intention. Le bon accueil qu'ils ont fait à la premiere Edition de mon Ouvrage, me raſſûre un peu : ils trouveront quelques petites diſſertations nouvelles ; c'eſt ainſi qu'on peut appeller quelques remarques aſſez longues, qui peut-être mériteront leur approbation. J'ai tâché d'y raſſembler ce que j'ai crû appercevoir de plus intéreſſant & de plus inſtructif, j'ai auſſi augmenté & changé conſidérablement le Corps de l'Ouvrage. Je ne dirai rien ici de l'arrangement que j'y ai obſervé, on verra mes raiſons dans le Diſcours préliminaire ; & puiſqu'elles ont été

goutées dans la premiere Edition ; j'eſpere qu'elles ſeront auſſi heureuſes dans celle-ci.

TABLE

TABLE
DES REFLEXIONS ET DES PARAGRAPHES DE CET OUVRAGE,
TOME PREMIER.

DISCOURS PRELIMINAIRE
SUR LE DESSEIN DE CES REFLEXIONS.

§. I. *Premiére Idée de cet Ouvrage.* Page 1
II. *Que les plus grands hommes ignorent bien des choſes.* 3
III. *Des Sciences où l'on trouve le plus de certitude.* 5
IV. *Des Réflexions qui compoſent cet Ouvrage.* 8

V. *Du respect dû aux Philosophes.* 14
VI. *Critique du V. Chapitre de la III. Partie du II. Livre de la* Recherche de la Vérité, *contre Montagne.* 21

REFLEXION PREMIERE,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE

DE L'HISTOIRE, DE LA TRADITION, ET DES OPINIONS DES SAVANS.

§. I. *Introduction.* 39
II. *Que notre Raison ne peut nous tromper en ce que nous appercevons distinctement, & qu'elle doit prévaloir sur toutes les Autorités.* 43
III. *De l'Incertitude de l'Histoire dans un grand nombre de Faits.* 46
IV. *Incertitude de l'Histoire dans ses commencemens.* 48
V. *De la partialité des Historiens, prévenus en faveur de leur Nation & de leur Religion.* 56
VI. *Les Historiens sont remplis de prodiges.* 71
VII.

VII. *Oppositions de sentimens des Historiens d'un Parti opposé, & d'une différente Religion.* 78
VIII. *Ridicule de l'Histoire, ou des Annales de tous les différens Ordres de Moines.* 85
IX. *Combien les véritables sujets d'une chose sont souvent ignorés des Historiens.* 94
X. *Récapitulation des Raisons de l'Incertitude de l'Histoire.* 98
XI. *De l'Incertitude de la Tradition, & combien l'autorité du Peuple est méprisable.* 99
XII. *Les Traditions pour la plûpart ne sont fondées que sur nos préjugés & notre paresse.* 109
XIII. *Bien des Traditions prennent leurs sources des Ouvrages des Poëtes, des Orateurs & des Peintres.* 114
XIV. *La Tradition est commune à tous les peuples pour autoriser leurs erreurs.* 118
XV. *De l'Incertitude de l'autorité des Savans, par la contrariété de leurs sentimens.* 121
XVI. *Que les Savans sont toujours prévenus en faveur de leurs opinions.* 125
XVII. *Des ridicules opinions, soutenues par bien des Savans.* 129

XVIII. *La moitié des opinions des Savans ne prend sa source que dans leur haine & leur jalousie.* 134
XIX. *La différence de Religion porte les Savans à des extrémités vicieuses.* 140
XX. *que la plus grande partie des grands hommes ont avoué qu'ils ne savoient que peu de choses.* 150

REFLEXION SECONDE,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE DE LA LOGIQUE.

§. I. *Introduction.* 159
II. *En quoi consiste la Logique.* 166
III. *Toutes nos idées tirent leur origine de nos sens, ou de celles qui passent par nos sens.* 171
IV. *Des idées, considerées selon leurs objets.* 181
V. *Les idées, que nous acquérons par notre propre expérience, sont plus parfaites que celles que nous acquérons par le secours.* 184
VI. *Il faut prendre garde de nous laisser tromper par nos propres sens, ou par nos*

nos passions, ou par l'autorité de ceux qui nous font quelque récit, ou quelque histoire. 186

VII. De *la nécessité de définir les noms dont on se sert, d'éviter les mots ambigus, & les façons de parler embarrassées.* 193

VIII. *La définition d'une chose est juste plus ou moins, suivant l'idée que nous en avons.* 196

IX. *Des causes de notre ignorance.* 199

X. *Des Jugemens, par lesquels de deux idées simples nous en faisons une composée.* 204

XI. *D'où dépend la vérité des propositions ou des jugemens.* 205

XII. *Du Syllogisme, ou vrai Raisonnement.* 208

XIII. *Des differentes espéces de Syllogismes.* 209

XIV. *La vérité ou la fausseté des Prémisses du Syllogisme le rendent démonstratif, véritable, ou faux.* 212

XV. *De l'inutilité du Syllogisme & de l'argumentation scolastique.* 215

XVI. *De la Méthode.* 228

XVII. *De deux sortes de Méthode.* 229

REFLE-

REFLEXION TROISIEME,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE

DES PRINCIPES GENERAUX

DE LA PHYSIQUE.

§. I. *Introduction.* 333
II. *Si le monde est éternel. Systéme de ceux qui l'ont cru tel.* 344
III. *Examen des systémes différens de ceux qui ont cru le Monde éternel.* 364
IV. *Raisons des Philosophes qui croyoient que le monde avoit eu un commencement.* 357
V. *Examen du systéme de l'Ame du Monde.* 380
VI. *Réfutation du Dogme de l'Ame du Monde, & du systéme de Spinosa.* 394
VII. *De la Création du Monde.* 402
VIII. *Des premiers Principes des choses.* 406
IX. *De l'Espace & du Vuide.* 427
X. *De l'Essence de la Matiére.* 432
XI. *Des raisons qu'ont les Cartésiens, pour n'admettre que l'étendue corporelle, & pour nier qu'il y ait du Vuide dans*

dans la Nature. 434
XII. *Des Epifons qu'ont les Gaſſendiſtes, pour admettre des eſpaces incorporels, & du Vuide dans le Monde.* 441
XIII *Qu'il ſemble que l'opinion, qui admet le Vuide, eſt la plus naturelle, & qu'il peut y en avoir.* 447
XIV. *Que la puiſſance d'annihiler prouve la poſſibilité du Vuide.* 454
XV. *De la néceſſité du Vuide.* 456
XVI. *Des Atômes des Epicuriens, & de la Matiére ſubtile des Cartéſiens.* 459
XVII. *De la diviſibilité de la Matiére.* 468
XVIII. *Que les principales preuves de Spinoſa ſont tirées du ſyſtéme des Deſcartes.* 476
XIX. *Du mouvement des Atômes.* 479
XX. *Du mouvement de la Matiére ſubtile & de l'attraction.* 483
XXI. *Examen du ſyſtéme de Deſcartes.* 495
XXII. *Examen du ſyſtéme de Newton.* 501
XXIII. *Récapitulation.* 508

TABLE
DES REFLEXIONS
ET
DES PARAGRAPHES
DE CET OUVRAGE,
TOME SECOND.

REFLEXION QUATRIEME,
CONCERNANT
L'INCERTITUDE
DE LA METAPHYSIQUE.

§. I. *Introduction.* Page. 1
II. *Que nous n'avons point d'idées innées.* 5
III. *Qu'il n'eſt aucune règle de Morale qui ſoit innée.* 8
IV. *Que nous n'avons point d'idée innée de Dieu.* 11

V. *Que ſi Dieu avoit empreint ſon idée dans notre ame, il l'eût empreinte nettement, & d'une maniére diſtincte.* 14
VI. *Que les Philoſophes anciens n'ont eu aucune véritable idée de Dieu.* 17
VII. *Que le conſentement général n'eſt point une preuve néceſſaire de l'exiſtence de Dieu.* 21
VIII. *De l'exiſtence de Dieu.* 30
IX. *Que la Matiére n'eſt pas coéternelle avec Dieu.* 35
X. *De notre ignorance ſur la nature de l'ame.* 39
XI. *Si notre ame eſt matérielle.* 49
XII. *Si notre ame eſt matérielle, & ſi elle eſt mortelle.* 58
XIII. *Qu'il n'eſt aucune preuve évidente contre la matérialité de nos ames.* 65
XIV. *Que l'ame des bétes eſt une preuve que la Matiére peut acquérir la faculté de penſer.* 68
XV. *Réponſe à une objection des Carteſiens contre la matérialité de l'ame.* 82
XVI. *Que l'ame humaine eſt compoſée de deux parties, dont l'une eſt raiſonnable, & l'autre irraiſonnable.* 85
XVII. *Que l'ame eſt ſpirituelle, & qu'on eſt obligé de la croire immatérielle.* 99

XVIII. *De l'immortalité de l'ame.* 160
XIX. *Si la croiance de l'immortalité de l'ame eſt eſſentielle au caractère de l'honnête homme.* 113
XX. *Que l'ame eſt immortelle.* 120
XXI. *Récapitulation.* 124

REFLEXION CINQUIEME,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE

DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

§. I. *Introduction.* 129
II. *Combien les principes de l'Aſtrologie judiciaire ſont ridicules.* 135
III. *Qu'il eſt impoſſible que l'influence des aſtres puiſſe déterminer le bonheur ou le malheur des hommes.* 139
IV. *Que les cometes ne ſont point des ſignes qui préſagent des évenemens futurs.* 142
V. *De la fourberie & des filouteries des Aſtrologues.* 145

EXAMEN

EXAMEN CRITIQUE DES REMARQUES

De Mr. l'Abbé d'OLIVET, de l'Académie Françoise.

SUR LA THEOLOGIE DES PHILOSOPHES GRECS.

Où l'on répond par occasion à plusieurs Objections de cet Academicien contre Mr. BAYLE.

Page 149

§. I. *DEs Ouvrages qui peuvent nous être utiles pour connoître la Theologie des anciens Philosophes Grecs.* 151

II. *Du Systéme de Thalès.* 173

III. *Du Systéme d'Anaximandre.* 203

IV *Sur le Systéme d'Anaximenès.* 208

V. *Sur le Systéme d'Anaxagoras.* 225

VI.

VI. *Par le mot d'Esprit, tous les Philosophes entendoient également une matiére subtile. Explication du systéme de Platon. Signification du mot* ASOMATON. 229
VII. *Les premiers Peres de l'Egliſe n'ont point connu la parfaite ſpiritualité.* 246
VIII. *Du tems, où la pure ſpiritualité de Dieu a été connue dans l'Egliſe Latine.* 272
IX. *Sur le ſyſtéme de Pythagore, & ſur la maniére dont Platon a admis la Métempſycoſe.* 281
X. *Sur le ſyſtéme d'Ariſtote & la prétendue ſuppoſition de tous ſes Ouvrages.* 292
XI. *Sur le ſyſtéme de Démocrite.* 320
XII. *Concluſion.* 344

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines.

****

RÉFLEXION QUATRIE'ME,

Concernant la Métaphysique.

§. I.

Introduction.

LE terme de *Métaphysique* signifie *Philosophie surnaturelle*, ou *Théologie*, qui veut dire *Discours de Dieu*, parce qu'on traite principalement en Métaphysique, de Dieu & des choses qui sont au-dessus de la Nature.

SI nous nous arrêtons aux sentimens

d'un illustre Philosophe, la Métaphysique & la Théologie scholastique ne servent à rien, & ne donnent à l'entendement aucune connoissance nouvelle. *Chacun peut voir*, dit Locke, *une infinité de propositions, de raisonnemens, & de conclusions, ... dans les Livres de Métaphysique, de Théologie scholastique, & d'une certaine Physique, dont la lecture ne lui apprendra rien de plus de Dieu, des Esprits & des Corps; que ce qu'il en savoit avant d'avoir parcouru ces Livres* *.

CET Auteur eût pû ajouter que ces Ecrits, loin de servir à instruire, empêchent de trouver la vérité par la confusion que causent les idées fausses dont ils rempliſſent l'entendement. La Métaphysique scholastique & les questions inutiles dont elle est semée, sont aussi pernicieuses à l'esprit que les règles de la Logique d'Aristote. *Elles sont plus propres*, dit Mallebranche **, *pour diminuer la capacité de l'esprit que pour l'au-*

* Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Livr. IV. Chap. VIII. pag.* 791.

** Recherche de la Vérité, *Livr. III. Chap. III. pag.* 181.

l'augmenter, parce qu'il est visible que si on veut se servir, dans la recherche de quelque vérité, des règles qu'elles nous donnent, la capacité de l'esprit en sera partagée de sorte qu'il en aura moins pour être attentif, & pour comprendre toute l'étendue du sujet qu'il examine. Il en est de même de la Métaphysique des écoles, elle traite tant de questions inutiles & impénétrables, elle embrasse tant de sujets différens, & qui sont absolument au-dessus de la portée de l'entendement humain, qu'elle empêche & détourne l'attention qu'on devroit donner aux choses nécessaires, & qui sont à la portée des connoissances humaines.

LES Philosophes scolastiques ont encore le défaut de répandre le doute sur les matières les plus claires & les plus évidentes; ils sont accoutumés à mettre en controverse les sujets les plus connus, & dont on a les notions les plus certaines. Cette conduite accoutume insensiblement l'esprit à douter des choses les plus certaines, & à croire probables celles qui sont les plus fausses. Ce sont ces vaines disputes parmi les Théologiens & les Moines, qui ont occasionné tant d'Hérésies, & qui

encore aujourd'hui fourniſſent des armes à l'Athéiſme, qu'on doit regarder comme le comble de l'aveuglement.

JE vous avoue, Madame, que je trouve ridicule qu'on mette en doute tous les jours dans les écoles l'exiſtence de Dieu. Il eſt ridicule d'agiter une queſtion, que tout homme qui n'eſt pas privé de la raiſon, & qui veut faire uſage de la lumière naturelle, reconnoît évidente. Il arrive ſouvent que dans ces diſputes on apporte, pour prouver l'exiſtence de Dieu, les raiſons les plus foibles, & que les débauchés & les libertins s'ils n'éteignent pas entiérement leur lumière naturelle, la laiſſent obſcurcir par mille doutes dangereux.

JE crois donc que lorſqu'on veut prouver la néceſſité de l'exiſtence de Dieu, il faut préciſément n'apporter que des raiſons déciſives, certaines, & qui ſont connues de tous les hommes, pour peu qu'ils veuillent refléchir. Je penſe qu'il faut rejetter toutes les preuves douteuſes, ou qu'on peut mettre en controverſe; telles que ſont celles qu'on veut tirer de l'idée innée de Dieu, du conſentement univerſel, &c. leſquelles étant douteuſes, & peut-être fauſ-

fausses, ne servent qu'à éloigner les véritables démonstrations d'une vérité évidente.

§. II.

Que nous n'avons point d'idées innées.

JE vous ai promis, Madame, que je tâcherois de vous prouver que nous n'avons aucune idée innée ; je vais vous tenir ma parole, & j'espere de vous persuader de la vérité de mon opinion.

PREMIEREMENT, si Dieu gravoit dans nos ames un certain nombre d'idées & de principes, qu'elles apportassent avec elles dès le moment qu'elles sont créées, il faudroit que tous les hommes leur donnassent un consentement général, & que ces idées fussent universellement les mêmes dans les divers entendemens. Or, les principes, auxquels on donne préferablement à tout autre, la qualité de principes innés, ne sont pas reçus universellement. En voici la preuve.

CES deux propositions, *Ce qui est, est ; & il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas*, passent pour innées, préferablement à toutes autres. Cepen-

dant on ne sauroit nier que les enfans & les imbécilles n'ent ont pas la moindre idée ; car il est ridicule de dire qu'une notion est empreinte dans l'ame, innée, & formée avec elle ; que l'ame ne la connoît pas, & qu'elle n'en a aucune perception. C'est faire de cette notion un pur néant, & j'aimerois autant soutenir que l'ame a la faculté de penser, & pourtant ne pense pas.

SI l'on est en droit d'assûrer qu'une idée est dans l'entendement, lorsque l'entendement ne l'a point encore apperçue, on pourra conclure de là que toutes les propositions véritables, & que l'esprit regarde comme telles, étoient déjà imprimées dans l'ame, & innées avec elle. D'ailleurs, ne paroît-il pas absurde que les enfans aient le pouvoir de penser, d'acquerir des connoissances, de donner leur consentement à différentes vérités, & qu'ils ignorent cependant les notions que la Divinité imprime dans leurs ames ? Et est-il possible de s'imaginer qu'un enfant reçoive des impressions des objets exterieurs, & n'a aucune connoissance des caractères que Dieu a gravés dans son ame, pour servir de fondement à toutes les notions qu'il peut acquérir, & à toutes les

réflexions qu'il peut faire dans la suite ?

IL étoit donc inutile que la Divinité imprimât dans l'ame des idées innées dont elle devoit faire si peu d'usage, & qu'elle pouvoit acquérir autrement ; & je ne crois pas qu'on ose soutenir que les enfans aient aussi-tôt des notions de cette proposition, *Il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas en même tems*, que de bien d'autres vérités qui leur sont connues.

J'AJOUTERAI, avant de finir ce Chapitre, que s'il y avoit des idées innées, elles devroient paroître avec plus d'éclat dans l'esprit des idiots, des enfans, & des gens sans Lettres, (où cependant l'on n'en voit aucune trace) que dans les autres hommes, dont les esprits sont altérés & corrompus par la coutume, les préjugés, & les opinions étrangères & dont les pensées ont pris une nouvelle forme par l'étude ; au lieu que celles des enfans, des idiots, & des gens sans Lettres n'ont point été brouillées par le mêlange des doctrines acquises par l'Art, & que ces beaux caractères que Dieu a gravés dans leur ame, doivent être dans un ordre parfait *.

§. III.

* Que s'il y a des gens qui osent assûrer

§. III.

Qu'il n'eſt aucune règle de Morale qui ſoit innée.

IL s'en faut bien que les principes de Morale ſoient reçus d'un conſentement auſſi univerſel que les maximes ſpéculatives. Ainſi, ce conſentement étant néceſſaire pour conſtater la vérité des idées innées, même au jugement de ceux qui les ſoutiennent, dès qu'on peut prouver qu'il n'exiſte point, toutes ces prétendues notions, gravées par la Divinité même, croulent, & n'ont plus aucun ſoutien.

IL eſt aiſé de prouver que rien ne paſſe pour juſte, ou honnête parmi quelques

que les enfans ont des idées de ces maximes générales & abſtraites, dans le tems qu'ils commencent à connoître leurs joüets & leurs poupées, on pourroit peut-être dire d'eux, ſans leur faire grand tort, qu'à la vérité ils ſont fort zélés pour leurs ſentimens; mais qu'ils ne les défendent pas avec cette aimable ſincérité qu'on découvre dans les enfans. LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Livr. I. Chap. I. pag.* 33.

ques peuples, qui ne passe pour injuste, ou mal honnête parmi quelques autres. Les Caribes engraissent leurs enfans pour les manger; & pour qu'ils soient d'une graisse plus abondante & plus délicate, ils leur font l'opération que les Italiens font aux leurs pour leur rendre la voix plus claire. Plusieurs peuples du Pérou font leurs concubines des femmes qu'ils prennent à la guerre; ils nourrissent délicatement jusqu'à treize ans les enfans qu'ils en ont, & les mangent alors. Ils en font autant de leurs concubines, lorsqu'elles ne font plus d'enfans *. En tout cela ils ne croient pas faire plus de mal, qu'un François qui met au pot une vieille poule qui ne fait plus d'œufs. Les Druses, peuple du Mont Liban, épousent leurs propres filles; & dans certain jour de l'année ils se mêlent indifféremment avec les femmes les uns des autres **. On prétend qu'il y a à Londres & en Hollande une Secte de Multiplians, qui se tiennent cachés par la crain-

* Garcilasso de la Vega, Histoire des Incas, *Livr. I. Chap. XII.*

** Bespier, Remarques sur Ricaut, *Tom. II. pag. 649.*

crainte des Magiſtrats, mais qui n'en croient pas pour cela ce mêlange plus criminel, ni moins pieux.

S'IL étoit donc vrai qu'il y eût des principes de Morale innés & gravés dans l'ame de tous les hommes, ſeroit-il poſſible qu'il y eût des Nations entières, qui d'un conſentement unanime & univerſel, démentiſſent par leurs diſcours & par leurs actions les principes de la juſtice & de la vérité, deſquels chacun d'eux auroit une conviction évidente en lui-même? Et ſi l'on répond à cela que Dieu grave dans le cœur de l'homme l'idée du bon & de l'honnête, mais que l'homme pervertit cette idée par une fauſſe application, il ſera aiſé de détruire cette objection; car qu'y auroit-il de ſi inutile que ces idées qui ne ſerviroient à rien, & dont l'ame ne feroit aucun uſage? Je ne crois pas qu'on veuille ſoutenir qu'un Druſe, véritablement zélé pour ſa Religion, nourri au milieu de ſes compatriotes, ait jamais refléchi aux principes innés de Morale qu'on lui prête. Il eſt auſſi perſuadé qu'en couchant avec ſa fille, il fait une bonne & pieuſe action, qu'un Italien qui baiſe la mule du Pape, qu'un Eſpagnol qui ſe foüette dévotement le

Ven-

Vendredi Saint sous les fenêtres de sa maitresse, qu'un Janséniste qui déchire impitoyablement la réputation d'un Moliniste, & qu'un Moliniste qui le lui rend au double. On ne sauroit douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens qui les croient, & qui les ont cru dès leur enfance, de bonne foi, & avec une entière soumission. Que deviennent donc les idées innées? A quoi sont-elles bonnes? Je ne vois pas qu'elles soient de plus grande utilité que l'acceptation forcée de la Bulle *Unigenitus* par quantité de pauvres Religieuses, étoit nécessaire au bien de l'Etat.

§. IV.

Que nous n'avons point d'idée innée de Dieu.

SI Dieu avoit dû graver dans notre ame quelque notion qui fût innée avec elle, sans doute il y eût tracé en caractére évident & distinct l'idée de la divinité; mais nous avons des preuves convaincantes que tous les hommes n'ont point la connoissance de l'Etre souverainement bon & parfait.

Les

Les Anciens ont eu parmi eux des Sectes entières qui nioient absolument l'existence de la Divinité, & dans ces derniers tems on a découvert un nombre de Nations qui n'en avoient aucune idée. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il s'est trouvé des peuples entiers, qui, croiant l'immortalité de l'ame, n'avoient cependant aucune notion de Dieu, & étoient fort étonnés lorsqu'on leur apprenoit qu'il y en avoit un.

LES peuples des Isles Marianes ne reconnoissoient aucune Divinité, avant qu'on leur eût prêché l'Evangile ; ils n'avoient pas la moindre idée de Religion. *Ils étoient sans Autel, sans Sacrifices, sans Prêtres ; mais persuadés de l'immortalité de l'ame, & que les Esprits reviennent après la mort.* Ils admettoient *un Paradis & un Enfer*, & par une bizarrerie de l'esprit humain qu'on ne peut comprendre, ils disoient *que ce n'étoit point la vertu & le crime qui conduisent dans ces lieux-là. Les bonnes œuvres, ou les mauvaises actions n'y servent de rien ; tout dépend de la manière dont on sort de ce Monde. Si on a le malheur de mourir d'une mort violente, on a l'enfer pour partage. . . .*

Si

Si l'on meurt au contraire d'une mort naturelle, on a le plaisir d'aller en Paradis, & d'y joüir des arbres & des fruits qui y sont en abondance *.

JE vous demande, Madame, si vous croiez que les peuples des Isles Marianes eussent une notion innée de Dieu? Est-il possible qu'une Nation entière, que tant de millions d'hommes pendant des milliers de siécles aient successivement dans leur esprit une idée dont ils ne s'apperçoivent jamais, & dont ils ne font aucun usage? Est-il croiable que Dieu leur donnant cette idée pour la base de leurs connoissances, elle ne leur serve pourtant de rien; au lieu qu'ils profitent beaucoup plus de celles qu'ils acquiérent par les objets extérieurs?

* LE GOBIEN, Histoire des Isles Marianes, *pag.* 64. 65. 66. 68.

§. V.

Que ſi Dieu avoit empreint ſon idée dans notre ame, il l'eût empreinte nettement, & d'une maniere diſtincte.

IL eſt évident que ſi Dieu avoit imprimé ſon idée dans l'ame de tous les hommes, il l'eût gravée en des caractères ſi beaux, que nous euſſions tous ſû ce que nous devions croire & penſer de cet Etre ſuprême. Et ceux qui ſoutiennent les idées innées, diſent eux-mêmes qu'*étant convenable à la bonté de Dieu que tous les hommes aient une idée de cet Etre ſuprême, Dieu a gravé cette idée dans leurs ames.* Il réſulte donc de leur propre raiſonnement que Dieu doit faire pour les hommes tout ce que les hommes croiront leur être le plus avantageux. Or, peut-on mettre en doute qu'il ne leur fût cent fois plus utile & profitable d'avoir une idée nette & diſtincte de la Divinité, que celle qu'ils en ont, qui la moitié du tems ſert plus à les égarer qu'à les conduire dans le bon chemin. Telles ſont les notions que les Païens avoient

de

de la Divinité, qu'ils croioient coupable des plus grands crimes, & à laquelle ils atribuoient toutes les foibleſſes humaines. Il n'y avoit aucune paſſion qui ne fût déifiée : le plus grand des crimes étoit le partage du plus grand des Dieux, & l'amour de Jupiter pour Ganimede n'étoit pas la ſeule monſtrueuſe idée des Païens ſur la Divinité ; ils en avoient cent autres auſſi extravagantes. Peut-on dire qu'elles avoient été gravées par la Divinité dans leur ame, comme des notions qui devoient ſervir de fondement à toutes les autres, ſans ſoutenir que Dieu eſt un trompeur, & qu'il remplit l'entendement des hommes de mille notions pernicieuſes & fauſſes ? Gardons-nous donc très ſoigneuſement de penſer ainſi.

JE vous ai déja fait voir, Madame, combien il eſt inutile à ceux qui défendent les notions innées, d'objecter que Dieu aiant gravé ſon idée dans le cœur de l'homme, celui-ci change & pervertit cette idée par une fauſſe application. A quoi ſervent donc ces idées abſtraites que l'ame ne connoît jamais, & dont elle ne fait aucun uſage ? D'ailleurs, les idées abſtraites ſuppoſent

qu'on a déjà connu des objets qui se ressemblent, outre qu'il est ridicule de vouloir faire convenir l'abstraction à des idées primitives, & qu'on veut être innées, & de se figurer que Dieu communique immédiatement lui-même une notion aussi extravagante que celle de concevoir la Divinité distincte, & séparée dans quatre ou cinq cens Dieux.

N'EST-il pas aussi absurde de rendre Dieu corporel, de lui ôter son unité, son identité & son éternité, que de ne croire point son existence ? Je pense même que les Athées faisoient moins d'injure à la Divinité, que les Païens qui l'outrageoient infiniment, en lui attribuant les amours, les impudicités & les débauches des plus grands scélerats ; & c'est-là le sentiment d'un des plus grands hommes de ces derniers tems *. En effet, un Indien n'offenseroit-il pas beaucoup moins un Roi de France, en niant qu'il existât, qu'en l'avoüant, & lui attribuant mille crimes ?

* BAYLE. *Voiez ses* Pensées diverses à l'occasion de la Comete de 1680.

§. VI.

Que les Philosophes anciens n'ont eu aucune véritable idée de Dieu.

JE vous ai fait observer, Madame, dans la Réflexion précédente * que tous les Philosophes avoient eu une idée de Dieu, contraire aux véritables attributs de la Divinité. Ils lui donnoient un corps, & le faisoient matériel. Vous avez vû que Ciceron, en examinant les différens systêmes des Philosophes sur l'existence de Dieu, rejette celui de Platon comme inintelligible, parce qu'il fait spirituel le souverain Etre. *Quod Platoni sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest* **.

LA spiritualité de Dieu paroissoit aux Philosophes anciens si contraire à la raison, que plûtôt que de croire que les Juifs adoroient un Etre souverainement bon, puissant & immatériel, ils se figuroient qu'ils n'admettoient d'autre Di-

* Sur les Principes généraux de la Physique.

** *Voiez ci-dessus pag. 297.*

Divinité que le ciel & les nuées : *Nihil præter nubes & cæli lumen adorant* *. Ils les considéroient comme des ennemis des Dieux ; parce qu'ils ne reconnoissoient point pour tels Jupiter, Junon, Mercure, Mars, Venus ; &c **.

Est-il possible de croire que des gens qui regardoient comme des impies & des fous les seules personnes qui avoient une véritable idée de la Divinité, eussent eux-mêmes une notion innée de cette même Divinité, dont ils ne s'appercevoient point, dont ils ne faisoient aucun usage, & qui ne pouvoit les garantir des égaremens dans lesquels ils se plongeoient ? Car bien loin que les Philosophes eussent des idées plus conformes aux véritables attributs de Dieu que les autres Païens, ils donnoient les premiers dans les erreurs les plus grossières : aussi leur a-t-on souvent reproché leurs divisions, & qu'ils ne savoient à quel sentiment s'arrêter ; les uns affirmant qu'il y avoit des Dieux, mais

* Juvenal. Satyr. XIV. *Vers.* 97.

** *Judæa Gens contumelia Numinum insignis.* Plinius, Historiæ Naturalis *Libr. XIII. Cap. IV. pag.* 69.

mais qu'ils ne se mêloient d'aucune chose ; les autres niant absolument qu'il y en eût ; d'autres admettant leur existence & leur providence ; quelques-uns leur donnant des figures déterminées, & leur assignant des places fixes ; & tous enfin soutenant leur opinion par des raisonnemens, qui, aiant quelque apparence de vérité, pouvoient faire impression sur l'esprit de ceux qui les écoutoient *.

DES

* *Nec hoc est admiratione dignum, cum sciamus inter istos (Philosophos) quanta sit de ipsa Deorum Natura dissentio, quantisque disputationum argumentis vim totam Divinitatis conentur evertere ? Cum alii Deos non esse dicant ; alii esse quidem, sed nihil procurare definiant ; alii & esse, & rerum nostrarum curam procurationemque suscipere ; & tanta sint hi omnes in varietate & dissentione, ut longum & alienum sit..... singulorum enumerare sententias. Nam alii figuras his pro arbitrio suo tribuunt, & loca assignant, sedes etiam constituunt, & multa de actibus eorum vitâque describunt, & omnia quæ facta & constituta sunt ipsorum arbitrio regi gubernarique pronunciant. Alii, nihil moliri, nihil curare, & ab omni administrationis cura vacuos esse dixerunt, afferuntque omnes verisimile quiddam, quod Auditorum animos ad facilitatem credulitatis invitet.* JULIUS FIRMICUS MATERNUS, Astronom. *Libr. I. in Præfat.*

DES gens qui penſoient d'une façon ſi différente ſur la même choſe, pouvoient-ils avoir une idée innée de la ſeule choſe qui ne tomboit point ſous leurs ſens, & de laquelle ils n'avoient juſtement aucune connoiſſance ? Et qu'on ne diſe pas que les plus grands Philoſophes ſe réüniſſoient entre eux ſur les ſentimens de la Divinité ; c'étoient au contraire les plus grands génies & les plus grands eſprits, ſi nous en devons croire Ciceron, qui diſputoient ſur la nature des Dieux *.

Mais enfin, quand on accorderoit à ceux qui ſoutiennent les idées innées, que parmi certaines Nations quelques Sages ont eu quelque connoiſſance de la Divinité plus diſtincte que les autres, il s'enſuivroit toujours que cette univer-

* *Cum multæ res in Philoſophia nequaquam ſatis adhuc explicatæ ſunt, tum perdifficilis, Brute (quod tu minime ignoras) & perobſcura quæſtio eſt natura Deorum : quæ & agnitionum animi pulcherrima eſt, & ad moderandam Religionem neceſſaria : de qua tam variæ ſunt doctiſſimorum hominum, tamque diſcrepantes ſententiæ, ut magno argumento eſſe debeat cauſam, id eſt principium Philoſophiæ, eſſe Scientiam.* CICERO de Natur. Deor. *initio.*

versalité de consentement, qui, selon eux, est la preuve des notions innées, ne se rencontreroit jamais, puisque pour un Sage, ou un Philosophe qui auroit eu quelque idée un peu plus approchante de celle qu'on doit avoir de la Divinité, deux cens mille personnes en eussent toujours eu d'autres, qui, lui étant directement contraires, ne pouvoient émaner immédiatement de Dieu, qui ne peut donner & graver une idée dans l'ame qui ne serve qu'à autoriser le vice & l'idolatrie.

§. VII.

Que le consentement général n'est point une preuve necessaire de l'existence de Dieu.

LA lumière naturelle nous fournit tant de preuves convainquantes de l'existence de Dieu, qu'on ne doit point hésiter à rejetter celles, qui non seulement ne sont point démonstratives, mais même qui peuvent être fausses; car c'est faire beaucoup de tort à une bonne cause, que de la soutenir indifféremment par de bonnes & de mauvaises rai-

raisons. On donne un avantage à ses adversaires, en agissant de la sorte.

LES Athées, qui osent attaquer l'existence de la Divinité, s'attachent toujours aux preuves les plus foibles & les moins solides; & lorsqu'ils sont venus à bout de les détruire, ils passent legérement sur les essentielles. Ils jettent ainsi de la poudre aux yeux du Vulgaire, & par ce moïen rendent suspectes toutes les raisons de leurs adversaires. Lorsqu'on veut donc prouver quelque vérité, il faut s'attacher aux argumens essentiels, saisir la bonne & vraie raison, s'y fixer, & ne s'en jamais départir: elle seule est plus capable de convaincre, que lorsqu'elle est affoiblie par plusieurs autres qui en offusquent l'évidence.

LE consentement général de tous les peuples à reconnoître la Divinité, qu'on cite non-seulement comme une preuve de l'idée innée de Dieu, mais même comme une démonstration évidente de son existence, est une preuve non-seulement foible & peu solide, mais même fausse. Elle entraine d'ailleurs plusieurs absurdités après elle, qu'on découvre dès qu'on l'examine avec attention. En effet, si cette preuve étoit bonne, elle auroit

roit servi, & serviroit encore à établir le dogme impie & abominable de la pluralité des Dieux, & non pas l'existence d'un seul & vrai Dieu; car pendant un tems tous les peuples de la terre, excepté les Juifs, qui n'etoient qu'un point dans le Monde, s'accordoient universellement à croire qu'il y avoit plusieurs Dieux. Or, le consentement général prouvant la Divinité, il devoit donc par la même raison prouver la pluralité des Dieux. Et lorsque les Païens se sont servis de l'argument de l'assentiment & de l'accord universel de tous les peuples sur l'existence de la Divinité, ils l'ont toujours emploié à prouver la pluralité des Dieux : *Esse igitur Deos confitendum est*, dit Ciceron *. Il veut qu'on avoüe que la pluralité des Dieux existe, puisque tous les hommens s'accordent en ce point. C'est aussi par cet argument que Maxime de Tyr prouvoit l'existence & la divinité de Jupiter, de Junon son Epouse, de Ganimede son Giton, & d'une troupe de Nymphes & Néréïdes dont il avoit fait

* CICERO de Natura Deorum, *Lib. I. pag.* 68.

fait ſes concubines, le ſejour de l'Olympe étant aſſez ſemblable à l'Opera de Paris, & les Déeſſes du Paganiſme auſſi peu chaſtes que celles du Palais Roïal. *Voiez*, diſoit ce Philoſophe Platonicien*, *& examinez les diverſes penſées des hommes dans ce grand conflict d'opinions. Vous verrez les loix & les ſentimens qu'il y a un Dieu, Roi & Pere de toutes choſes, & pluſieurs autres Dieux, qui ſont ſes Enfans & ſes Collègues à la Roïauté. En cela le Grec s'accorde avec le Barbare, l'Habitant de Terre-ferme avec l'Inſulaire, & le Savant avec l'Ignorant. Qu'on parcoure juſqu'aux extrémités de l'Océan, on y trouvera des Dieux qui ſe levent*

**In hac tanta pugna contentione, atque opinionum varietate, in eo leges ubique terrarum atque opiniones convenire videbis Deum eſſe, unum Regem omnium & Patrem; huic multos additos eſſe Deos alios, qui Supremi illius Filii ſint & quaſi in Imperio Collegæ. In eo Græcus cum Barbaro, Mediterraneus cum Inſulano, Sapiens conſentit cum Stulto. Ut ſi uſque ad extrema Oceani littora proceſſeris, hic quoque Deos inventurus ſis, qui non procul ab aliis oriantur, ab aliis occidant.* MAXIMUS TIRIUS Orat. I. *pag.* 4.

levent, & qui se couchent les uns près des autres.

JE crois, Madame, que vous n'avez pas de peine à vous appercevoir que si Maxime de Tyr raisonne conséquemment, & que le consentement général des peuples soit la marque de la vérité d'une opinion, il faudra donc qu'on ait cru avec raison pendant un tems, qu'il y avoit plusieurs Dieux, & même qu'ils aient existé, puisqu'une croiance, reçue unanimement chez tous les peuples, ne peut être fausse.

EPICURE, qui avoit banni toutes les raisons convainquantes de l'existence de Dieu, y substitua celle-là pour tromper & abuser le peuple *. Il la

* Il est un peu fâcheux pour les Cartésiens & pour les partisans des idées innées, que le plus grand & le plus parfait Athée de l'antiquité ait prétendu prouver l'existence des Dieux par les mêmes argumens qu'ils emploient aujourd'hui, & qu'il ait donné des raisons qu'il croioit bonnes, uniquement pour abuser le peuple, tandis qu'aujourd'hui on veut qu'elles soient d'un grand poids. Ecoutons parler un Epicurien; nous le prendrions presque pour un *Cartésien*. » Ceux qui auront examiné, *dit-il*, les fausses opinions des Philosophes sur la Na-

la croioit d'autant plus mauvaiſe, qu'il avoit un très grand mépris pour l'autorité populaire, & le conſentement univerſel ; mais l'appréhenſion qu'il avoit de l'Aréopage l'obligeoit à quelque ménagement. Il craignoit qu'il ne lui arri-

» ture des Dieux, pourront-ils s'empêcher » après cela, de placer Epicure parmi ces » mêmes Dieux, lorſqu'ils conſidéreront » qu'il eſt le ſeul qui ait établi leur exiſten- » ce ſur les idées que la Nature même » a gravées dans notre eſprit ? Quel eſt le » peuple, quelle eſt la Nation, qui ſans » aucune étude n'ait une prénotion des » Dieux ? Epicure, dans ſon Livre de *la* » *Règle & du Jugement*, a fortement établi » ce principe, le véritable fondement de la » queſtion dont il s'agit. » *Ea qui conſideret, quam inconſulte ac temere dicantur, venerari Epicurum, & in eorum ipſorum numero, de quibus hæc quæſtio eſt, habere debeat : ſolus enim vidit primum eſſe Deos, quod in omnium animis eorum notionem impreſſiſſet ipſa Natura. Quæ eſt enim gens, aut quod genus hominum, quod non habeat ſine doctrina anticipationem quandam Deorum ? Quam appellat πρόληψιν Epicurus, id eſt anteceptam animo rei quandam informationem, ſine qua nec intelligi quidquam, nec quæri, nec diſputari poteſt. Cujus rationis vim, atque utilitatem ex illo cæleſti Epicuri, de Regula & Judicio, volumine accepimus.* CICER. de Nat. Deor. *Livr. I. Cap. XVI.*

arrivât le même accident qu'à Protagoras, qui fut exilé par le commandement des Athéniens, pour avoir dit au commencement de son Livre qu'il n'avoit *rien à dire sur le sujet des Dieux; s'ils existoient, ou s'ils n'existoient pas.* Epicure avoit donc donné la preuve la plus foible qu'il avoit pû trouver, de l'existence de Dieu; aussi les Epicuriens, attentifs à avilir & à anéantir la Divinité, tirerent de ce principe une fausseté ridicule, qui en découloit pourtant naturellement; c'est que les Dieux étoient de figure humaine, puisque tous les hommes les concevoient de cette manière *.

SAMUEL PARKER, Anglois, fameux Docteur en Théologie, rejette tout-à-fait l'argument tiré du consentement général. Il avoüe de bonne foi que rien ne l'en a plus dégoûté que de voir que les Epicuriens, qui s'en servoient très souvent, ne reconnoi-

* *A Natura habemus omnes omnium gentium speciem nullam aliam, nisi humanam, Deorum. Quæ enim alia forma occurrit unquam aut vigilanti cuiquam, aut dormienti?* CICERO de Natura Deor. *Libr. I. Cap. XVII.*

noissoient aucune Divinité véritablement, & n'admettoient des Dieux que d'une façon aussi inutile que s'ils en eussent nié ouvertement l'existence *.

ON répondra peut-être à toutes ces raisons, qui peuvent passer, si je ne me trompe, pour des démonstrations, que tous les peuples ne donnoient point leur consentement à plusieurs Divinités, puisque les Juifs ne s'accordoient point avec les Païens, & ne reconnoissoient qu'un seul Dieu. Mais les Israëlites, n'étant qu'un point dans le Monde, formoient un nombre si petit en comparaison des autres, que si l'on soutenoit cette thése, il s'ensuivroit naturellement que tous les hommes n'ont point généralement reconnu une Divinité, puisqu'il

* *Qui, quæso, omnem de Deo notionem majori contemptu onerare potuit, quam quod in multitudinis temeritatem referret, ipsamque in causam ab omni ratione secretam. Atque adeo huc tandem pervenit viri insulsi disputatio, quamvis vulgaris sit de Deo opinio, eam tamen nulla ratione demonstrari posse. Quo me hercle non minus aperte ipsum sustulit, quam si nullum certe dixisset.* SAMUEL PARKER de Deo & Providentia Divina, *Disput. VI. Sect. XVII. pag.* 141.

qu'il y avoit plusieurs Sectes de Philosophes parmi les Païens qui ne croioient point à son existence, & que Strabon assûre qu'on trouvoit des peuples en Espagne & dans l'Ethiopie qui n'avoient aucune connoissance de Dieu. Plusieurs Auteurs, & plusieurs voïageurs qui ont donné des relations de ce nouveau Monde que nous avons découvert, confirment le sentiment de Strabon, & le rendent vraisemblable. Ils certifient qu'ils ont vû & connu eux-mêmes des peuples entiers qui n'ont aucune notion de la Divinité. Or, si un peuple seul est capable d'ôter le crédit que doit avoir le consentement universel, j'en conclus que l'idée de Dieu n'est point connue de tout l'Univers; & si un ou deux peuples ne doivent point empêcher que l'on ne s'en tienne au consentement unanime de tous les autres, je conclus encore qu'il faut donc croire que pendant un tems il a existé plusieurs Divinités, tous les peuples donnant à cette croiance leur consentement, & ce consentement universel étant une preuve évidente de la vérité d'une chose.

QUICONQUE voudra examiner de sang froid & sans prévention ces raisons, en connoîtra aisément la vérité:

il abandonnera d'autant plus aisément l'erreur dans laquelle il étoit, qu'elle devient contraire à la bonne manière dont il faut prouver l'existence de Dieu, de laquelle je crois qu'on peut faire une démonstration aussi évidente, qu'il est évident que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

§. VIII.

De l'existence de Dieu.

PERSONNE, à ce que je pense, n'est assez sot, assez extravagant pour oser nier qu'il n'y ait quelque chose qui ait existé de toute éternité, & il est impossible que quelqu'un dans l'Univers se figure que le pur néant, le rien, une parfaite négation puisse produire un être actuellement existant. Or, puisqu'il faut que quelque chose ait existé de tout tems, il faut examiner quelle est cette chose.

NOUS ne connoissons, & nous ne concevons dans ce Monde que deux sortes d'êtres; savoir, *être pensant*, & *être non-pensant*.

PAR *êtres non-pensans*, j'entends ceux qui sont purement matériels, qui n'ont

n'ont ni connoissance, ni perception, ni pensée, ni sentiment, comme sont les cheveux, les rognûres des ongles, &c.

PAR *êtres pensans*, je signifie & je désigne nous-mêmes, qui sentons & connoissons, avons du sentiment, concevons & réfléchissons.

S'IL y a un Etre qui ait existé de toute Eternité, il faut nécessairement qu'il soit de la sorte d'un de ces deux êtres.

L'ESPRIT connoît aisément, & la lumière naturelle nous montre d'abord qu'une matière non-pensante ne sauroit produire un être intelligent qui pense. C'est ici, où l'on peut appliquer justement cet axiome & ce principe, *Nemo dat quod non habet*, c'est-à-dire : *Une chose ne peut donner, ni communiquer ce qu'elle n'a pas*. Et il est aussi impossible de croire qu'une matière non-pensante peut produire la connoissance & la pensée, qu'il l'est de se persuader que le néant & la privation de tous les êtres soient l'origine de tous ceux qui existent. Qu'on brise un caillou, qu'on le reduise en poussière, & qu'on remue ensuite avec violence cette poussière ; si l'on en fait résulter quelque

conception, quelque penſée, ſi cette poudre, cette matière non-penſante peut devenir, ou produire un être intellectuel, je ſuis prêt à croire le ſyſtême des Athées. Car pour abréger toutes diſputes, je veux même ſuppoſer avec ceux contre qui je raiſonne, que la Matière a eu ſon mouvement de tout tems: en leur accordant ce faux principe, je les défie de pouvoir jamais donner aucune raiſon plauſible pour prouver que du mouvement & d'une matière non-penſante puiſſe naître la penſée.

D'AILLEURS, ſi la Matière étoit le premier Etre éternel penſant, il n'y auroit pas un ſeul premier Etre penſant; mais il y en auroit un nombre infini, & chaque atôme ſeroit un Etre éternel penſant qui ne dépendroit point des autres. Chaque grain de ſable, chaque goutte d'eau deviendroit un Dieu intelligent, éternel; car il eſt auſſi impoſſible qu'un être penſant ſoit compoſé de parties non-penſantes, qu'il l'eſt qu'un être étendu ſoit compoſé de parties non-étendues. Il faut donc que chaque partie de la Matière penſe, & ſoit un Etre intellectuel. Je vous ai déja fait voir, Madame, le ridi-

ridicule de cette opinion, en réfutant le système de Spinosa. On est donc obligé d'avoüer, lorsqu'on ne veut point s'aveugler entiérement, non-seulement qu'il est impossible que d'un être matériel & non-pensant émane la pensée; mais encore il faut qu'on convienne que le premier Etre pensant qui doit être souverainement intelligent & puissant, n'est point matériel, puisque s'il l'étoit, il n'auroit pas plus de pouvoir que le plus petit atôme, qui seroit Dieu aussi-bien que lui. Or, je demande s'il est possible que l'arrangement, l'ordre & la magnificence de l'Univers soient produits par un nombre de Dieux, sans cesse contraires & opposés les uns aux autres, qui cherchent à se détruire, à empiéter sur leurs droits, & à s'échaper de leurs bornes? Les Dieux du feu & ceux de l'eau sont dans un perpétuel discord: ceux de l'eau font aussi la guerre à ceux de la terre, & certes j'admire la complaisance de ce nombre immense de Dieux, qu'enferme chaque goutte d'eau de la mer, de se contenir avec autant de sagesse dans leurs bornes prescrites. Il me semble qu'une conduite aussi réglée de tant de petits Dieux semble supposer la puissance d'un premier Dieu qui

qui les gouverne & les retient dans leur devoir. Si je n'avois pas le bonheur de connoître une Divinité éternelle & spirituelle, j'en admettrois du moins, comme Platon, une maitresse de toutes les autres.

L'AVEUGLEMENT de ceux qui font Dieu matériel, me paroît aussi grand que celui dans lequel étoient ceux qui croioient que la confusion & le desordre avoient produit l'arrangement de l'Univers, & qu'un ramas d'atômes, en s'accrochant les uns aux autres, avoient formé le Monde *. Je ne sais, à dire le vrai, laquelle de ces deux erreurs est la plus absu de, *d'admettre le desordre & la confusion pour le principe de l'ordre & de la règle, & de croire qu'une suite*

* Si je croiois le système d'Epicure, chaque jour, en examinant le cours du soleil, en le voiant paroître sur notre Horizon, & s'acheminer à grands pas vers les Antipodes, je m'écrierois : *Je te salue, ô Hazard éternel, Dérangement incompréhensible, Confusion admirable, qui maintiens l'ordre & l'arrangement ! Souffre que je te rende des honneurs que d'autres Mortels aveuglés rendent à un Dieu tout bon, tout-puissant, & tout sage.* Lettres Juives, *Let. XXVIII.*

te aveugle de ce desordre est la seule chose qui conserve l'arrangement; ou de se figurer que chaque partie de la Matière est une Divinité, & qu'il y a autant de Dieux que d'atômes dans l'Univers *.

§. IX.

Que la Matière n'est pas coéternelle avec Dieu.

QUELQUES Philosophes qui admettent la spiritualité de Dieu, tom-

* N'est-ce pas de toutes les choses inconcevables la plus inconcevable, que de dire qu'une Nature qui ne sent rien, qui ne connoît rien, se conforme parfaitement aux loix éternelles; qu'elle a une activité qui ne s'écarte jamais des routes qu'il faut tenir; & que dans la multitude des facultés dont elle est doüée, il n'y en a point qui ne fasse ses fonctions dans la dernière régularité? Conçoit-on des loix qui n'aient pas été établies par une cause intelligente? en conçoit-on qui puissent être exécutées régulièrement par une cause qui ne les connoît point, & qui ne sait pas même qu'elle soit au Monde? BAYLE, Continuation des Pensées diverses sur les Cometes, *Tom. I. pag.* 526.

tombent dans une autre erreur que la précedente. Ils veulent que la Matière ait été coéternelle avec lui, ils disent qu'ils ne sauroient concevoir comment elle peut avoir été créée & tirée du néant. Mais ils seront convaincus évidemment de la Toute-Puissance de Dieu, s'ils veulent faire quelque attention sur eux-mêmes.

ILS verront d'abord qu'ils n'ont commencé d'exister que depuis un certain nombre d'années. Quand je dis *eux*, je n'entends point parler de la Matière dont leurs corps sont composés, puisque cette Matière étoit déja créée, & qu'elle n'a commencé que lors de la formation de leurs corps à s'arranger d'une certaine manière; mais je veux parler de ce principe pensant & intellectuel qui est en eux, & que je regarde véritablement comme eux-mêmes. Je ne crois pas qu'ils se figurent, & qu'ils osent soutenir qu'ils ont été de toute éternité & qu'ils ont toujours pensé; il faut donc qu'ils avoüent qu'ils ont commencé d'exister depuis un certain nombre d'années. Or, pourquoi se persuadent-ils qu'il soit difficile à un Etre souverainement puissant, qui de rien crée un être pensant & intellectuel, de tirer du néant

un

un être uniquement matériel *? Il eſt pour le moins auſſi au-deſſus de nos forces de connoître l'un que de pénétrer l'autre ; & ſi nous voulons refléchir ſur ces deux différentes créations, celle d'un principe penſant & intellectuel nous paroîtra encore plus incompréhenſible que celle de la Matière. D'ailleurs de ce que nous ne comprenons pas une choſe, il eſt ridicule de vouloir nier qu'elle puiſſe être, & borner la puiſſance de Dieu, d'autant que nous avons déjà une conviction en nous-mêmes que de rien il a créé un être penſant & intellectuel, bien plus parfait que n'eſt la ſimple Matiere qui n'a aucune connoiſſance, & qu'on ne ſauroit dire coéternelle avec Dieu, ſans donner dans une

* *Je dis* uniquement matériel, *c'eſt-à-dire non-penſant, parce qu'on verra dans la ſuite, ou du moins je tâcherai de le prouver, qu'il n'étoit pas impoſſible que nos ames n'euſſent pû être matérielles, & que Dieu éternel & ſpirituel peut accorder la penſée à la Matière. Auſſi me ſuis-je toujours ſervi du terme d'*être penſant *&* non penſant, *au lieu du terme de* matériel *&* d'immatériel, *ſe pouvant faire que Dieu qui eſt néceſſairement ſpirituel, ait formé tous les autres êtres, ſoit penſans, ſoit non-penſans, matériels.*

une erreur absurde. Car tout ce qui est incréé est nécessairement infini, puisqu'il n'y a rien qui le puisse borner, ni limiter *. La Matière étant donc coéternelle avec Dieu, il y a deux Infinis, Dieu & la Matière. A cette premiere raison j'en ajoute une autre aussi convainquante. Si la Matière étoit incréée, Dieu ne pourroit la détruire, puisqu'une chose incréée ne sauroit avoir aucune fin. La Divinité ne seroit donc pas toute-puissante, & la Matière seroit indépendante de lui. Or, n'est-il pas absurde d'admettre un être coéternel avec Dieu, indépendant de lui, & infini dans son étendue? N'est-ce pas supposer deux Dieux & deux Infinis?

VOUS voiez, Madame, qu'il faut s'aveugler pour ne pas voir évidemment l'absolue nécessité d'un Etre souverainement bon, puissant, intelligent, spirituel, éternel, & Créateur de tous les êtres. Quant aux difficultés qu'on forme sur l'origine du mal physique & du mal moral, il n'y a qu'à répondre: Je suis

* *Omne ens increatum necesse est ex se infinitum & illuminatum esse, non habet enim à quo limitetur.* SMIGLECIUS de Baptismo adversus Moscorovium. *pag.* 40.

suis aussi certain qu'il y a un Dieu, *que je suis assûré de ma propre existence. Je connois clairement que ce Dieu ne sauroit être l'auteur du mal, & que s'il le permet, il faut que cela soit nécessaire. Je ne m'embarrasse plus du reste, j'avoüe mon ignorance, je confesse que je ne comprens rien dans les mystères du malheur des créatures. Mais une chose que je ne comprens point, ne doit point me faire rejetter une chose dont je connois évidemmeut la vérité; il faut être fou pour agir de même.*

§. X.

De notre ignorance sur la nature de l'Ame.

TOUS les Philosophes anciens ont été aussi peu certains de la nature de l'ame, que le sont ceux d'aujourd'hui, & que le seront tous les hommes jusqu'à la fin des siécles. Il nous sera toujours impossible de pénétrer comment cet être, ou cette chose qui est en nous, & que nous regardons comme nous-mêmes, *est unie à certain assemblage d'esprits animaux qui sont dans un flux continuel.* Nous ne pourions jamais connoî-

tre comment cet être pensant, que nous appellons ame, *peut avoir la faculté de penser & de se ressouvenir hors d'un corps organisé comme le nôtre.* Nous ne saurons jamais par la raison *s'il est matériel, ou immatériel*, & la foi seule fixera notre incertitude sur la mortalité, ou l'immortalité de cet être pensant que l'on appelle l'ame.

CHAQUE Philosophe a donné une définition différente de sa nature. Les Anciens se sont seulement accordés en ce point qu'elle étoit matérielle; car toutes les subtilités qu'on a inventées de nos jours pour soutenir que plusieurs Philosophes Païens avoient reconnu la spiritualité de l'ame, sont inutiles, ridicules & faciles à détruire. Si l'on considére que tous les Anciens, excepté Platon, ont fait Dieu même corporel, & qu'ils regardoient son opinion comme insoutenable & inintelligible *, on conviendra aisément qu'il est absurde de dire que des gens qui faisoient Dieu matériel, crussent l'ame immatérielle.

LES

* *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esset possit intelligi non potest.* CICERO de Natura Deor. *Lib.* I.

LES Païens, ou du moins quelques-uns d'entre eux, distinguoient l'ame de l'esprit, *anima* & *mens*; mais par cette distinction ils n'entendoient point ce que quelques-uns de nos Philosophes d'aujourd'hui soutiennent; savoir que l'ame, *anima*, est le principe de la vie, & l'esprit, *mens*, le principe du raisonnement, qui est un être incorporel & immortel, qui doit être regardé proprement comme la véritable ame, l'autre n'étant que le principe *vital*, que nous avons de commun avec les bêtes. Quelque rempli de difficulté que soit ce sentiment, il peut cependant passer pour orthodoxe. Macrobe & Lactance l'ont soutenu ouvertement, sans avoir été condamnés. *L'esprit*, dit le premier, *est proprement l'entendement, qu'on ne sauroit douter n'être quelque chose de plus divin que l'ame.* Voici l'opinion du second : *Il est difficile de savoir si l'ame est la même chose que l'esprit.*

LORSQUE les Philosophes Païens ont distingué l'ame & l'esprit, ils n'ont pas cru que ce fussent deux êtres distincts & séparés l'un de l'autre; mais ils ont regardé l'esprit comme une mo-

dification produite par l'ame *. Pour avoir une idée claire de ce que les Anciens entendoient par l'esprit, il faut considérer que quelques Philosophes le concevoient comme le mouvement de l'ame. Or, il est bien certain que le mouvement n'est rien en lui-même de corporel ; mais il ne sauroit exister sans quelque chose de corporel, car il n'y auroit point de mouvement s'il n'y avoit point de Matière : ainsi selon ce système, l'esprit qui n'étoit qu'un mouvement, étoit une suite nécessaire de la matérialité de l'ame, & ne pouvoit être regardé comme un être distinct & indépendant de la Matière.

LUCRECE, qui croioit, ainsi que tous les Epicuriens, la mortalité de l'ame, qui n'étoit selon eux qu'un ramas d'atômes subtils & déliés, distingue aussi la nature de l'ame & la nature de l'esprit. *Il faut voir*, dit-il, *en quoi consiste*

* *Nunc animum atque animam dico conjuncta teneri*
Inter se, atque unam naturam confitere ex se.
LUCRETIUS, de Rerum Natura, *Lib. III. Vers.* 137.

siste la nature de l'ame & de l'esprit *. Mais il les fait tous les deux corporels, & selon lui, l'esprit est fait de principes très-menus, ainsi que l'ame.

QUANT aux autres Philosophes qui ne se sont point expliqués aussi clairement que les Epicuriens, & qu'on dit avoir distingué l'ame spirituelle & matérielle, je soutiens qu'ils n'ont entendu par l'esprit incorporel que le mouvement produit par l'ame, qu'ils croioient matérielle. Est-il probable que des gens qui donnoient un corps à la Divinité, reconnussent un autre Etre spirituel? Jamais donc les Anciens n'ont regardé l'esprit, lorsqu'ils l'ont distingué de l'ame, que comme une suite de la Matière. Ils ont embrouillé leurs discours & leurs opinions de beaucoup de divisions & de subdivisions, & ceux qui sont venus après eux, ont cherché dans cette obscurité de quoi autoriser leurs nouveaux sentimens. Ils auroient mieux fait, si au lieu de rechercher des autorités inutiles dans une question aussi incom-

* *Unde animæ atque animi constet natura videndum.*
LUCRETIUS *Lib. I. Vers.* 132.

compréhensible, ils eussent avoüé naturellement, à l'exemple de St. Jérôme, de St. Augustin, de St. Grégoire, &c. qu'ils ne pouvoient rien savoir de certain sur la nature de l'ame, & que cet éclaircissement étoit réservé pour l'autre vie.

PLATON, qu'on ne peut douter avoir eu connoissance des Livres de Moïse & de la Religion Judaïque dans les voïages qu'il fit en Egypte, crut que l'ame de l'homme étoit une partie ou portioncule de la Divinité, comme son corps étoit une portion de la Matière. Cette opinion approchoit de celle de l'ame du Monde; mais je suis certain que si l'on examinoit avec attention tous les différens systêmes des Philosophes anciens, on trouveroit, en les réduisant à un certain point, qu'il n'en est presque point qu'on ne pût y amener, & en démontrer la conformité.

THALE'S* soutenoit que l'ame étoit *une nature sans repos*. Cette définition prouve évidemment ce que je viens de dire sur la distinction de l'ame &

* Thalès a été le premier qui a défini l'ame

& de l'esprit ; car qu'est *une nature sans repos*, qu'une chose *dans un mouvement perpétuel ?*

ANAXIMANDRE disoit que l'ame étoit une chose, composée de terre & d'eau. Ce n'étoit pas en vérité la peine de réver beaucoup, pour dire qu'une chose qu'on croioit matérielle, étoit composée de Matière.

EMPE'DOCLE la faisoit consister dans le sang*. Son opinion avoit quelque apparence de probabilité ; car l'expérience nous apprend que tout animal cesse de vivre, dès le moment qu'il ne lui reste aucune goute de sang.

QUELQUES autres Philosophes disoient qu'elle étoit un feu céleste** ; d'au-

l'ame, *une nature, se mouvant toujours de soi-même.* PLUTARQUE de la Traduction d'Amiot, *Liv. IV.* des Opinions Philosophiques, *Chap. II.*

* *Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem.* CICER. Tuscul. Disput. *Lib. I. Cap. IX.* Virgile a fait allusion à cette opinion, lorsqu'il a dit dans le neuviéme Livre de l'Enéide : *Sanguineam vomit ille animam.*

** *Zenoni Stoico animus ignis videtur*, CICER. Tuscul. Disput. *Lib. I. Cap. IX.* Virgile fait encore allusion à cette opinion dans son

d'autres une harmonie *; d'autres un ** nombre.

ARIS-

sixiéme Livre de l'Enéïde : *Igneus est ollis vigor & cælestis origo.*

* Voici ce que dit Ciceron sur cette harmonie. » Aristoxene, qui fut Musicien & » Philosophe, prétendit que de même que » l'harmonie est causée dans le chant & dans » les instrumens par la proportion des accords, de même aussi toutes les parties » du corps étoient disposées de telle manière, que par le rapport qu'elles avoient » les unes avec les autres, l'ame en résultoit. Il falloit que cette idée lui eût été » donnée par l'art qu'il professoit. Il n'étoit » pourtant pas le premier qui l'eût eue ; » car Platon avoit parlé long-tems avant lui » de cette harmonie, & en avoit traité amplement ».

Proxime autem Aristoxenus, Musicus idemque Philosophus, ipsius corporis intentionem quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur : sic ex corporis totius natura & figura varios motus cieri, tamquam in cantu sonos. Hic ab artificio suo non recessit : & tamen dixit aliquid, quod ipsum quale esset, erat multo ante & dictum & explanatum à Platone. CICER. Tuscul. Quæst. *Lib. I. Cap. X.*

** Xénocrates, suivant les anciens principes de Pythagore qui vouloit que les nombres eussent des vertus & des qualités infinies, soutenoit, que l'ame n'avoit point de figure, que ce n'étoit pas une espèce de corps ; mais

ARISTOTE, toujours décisif, même dans les choses qu'il n'entendoit pas, définit l'ame, *une action qui fait mouvoir le corps*, qu'il appelle *Entelechios*. Suis-je plus savant sur la nature de l'ame lorsqu'on m'en a donné cette définition, qu'avant que de l'avoir appriſe? Le Pere Mallebranche n'a-t-il pas eu raiſon de dire? *Certainement il faut avoir bien de la foi pour croire ainſi Ariſtote, lorſqu'il ne nous donne que des raiſons de Logique, & qu'il n'explique les effets de la Nature que par les notions confuſes des ſens; principalement lorſqu'il décide hardiment ſur des queſtions qu'on ne voit pas qu'il ſoit jamais poſſible aux hommes de pouvoir reſoudre. Auſſi Ariſtote prend-t-il un ſoin particulier d'avertir qu'il faut le croire ſur ſa parole; car c'eſt un axiome inconteſtable à cet Auteur, qu'il faut que le diſciple croie;* δεῖ πιστεύειν τὸν μανθάνοντα. *

N'EST-

mais ſeulement un nombre. *Xenocrates animi figuram & quaſi corpus negavit eſſe, verum numerum dixit eſſe, cujus vis, ut jam antea Pythagoræ viſum erat, in natura maxima eſſet.* Id. *ibid.*

* MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Livr. III. pag.* 180.

N'EST-il pas cent fois plus ſage, plus glorieux, & plus digne d'un Philoſophe d'avoüer qu'on ignore ce qu'on ne connoît pas, que de vouloir donner des mots pour des raiſons ? Combien Lucrece eſt-il plus naturel qu'Ariſtote, & par conſéquent plus digne d'eſtime ? Il avoüe que tous les Philoſophes ont ignoré la nature de l'ame, & qu'ils n'ont pû pénétrer ſi elle naît avec le corps, ſi elle meurt avec lui *, ou ſi elle paſſe dans d'autres, ſelon le ſyſtême de quelques Philoſophes qui admettoient la Métempſycoſe **.

Nous

* *Ignoratur enim quæ ſit natura animæ,*
Nata ſit, an contra naſcentibus inſinuetur,
Et ſimul intereat nobis cum morte dirempta,
An tenebras Orci viſat, vaſtaſque lacunas,
An pecudes alias, divinitus inſinuet ſe.
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Verſ.* 113. *& ſeqq.*

** *Ipſe ego, nam memini, Trojani tempore Belli*
Phanthoides Euphorbus eram.
OVID. Metam. *Lib. XV. Verſ.* 160.

Conſultez la cinquième Partie des *Mémoires*

NOUS serions encore aujourd'hui, Madame, dans la même incertitude que les Anciens, si la Révelation n'avoit déterminé notre croïance ; mais comme en fixant nos doutes, elle ne les éclaircit pas, je vais vous dire les raisons réciproques sur lesquelles fondent leur opinion ceux qui croient la matérialité, ou l'immatérialité de l'ame.

§. XI.

Si notre Ame est matérielle.

LES premières difficultés qu'on forme contre la spiritualité de l'ame, ont leur source dans les différentes manières dont on veut qu'elle prenne naissance. Quelques Philosophes prétendent que l'ame se perfectionne peu-à-peu, à mesure que le corps acheve de s'organiser dans le sein de la mere. Mais on leur objecte une difficulté insurmontable ; c'est qu'il est impossible qu'une chose corporelle devienne incorporelle. Ainsi, si l'ame au commencement

res Secrets de la République des Lettres, où j'ai amplement parlé de la Métempsicose de Pythagore.

cement a été matérielle, elle ne peut jamais se spiritualiser ; ce qui prouve la nécessité de la matérialité de l'ame. St. Thomas a voulu excuser cette absurdité; mais il n'a fait qu'ajouter un nouvel embarras au premier. Il dit que l'animal & l'ame qui a vécu avant l'arrivée ou la création de l'ame spirituelle, meurent tous deux, & qu'il se forme un nouvel animal, animé par l'ame spirituelle. Or, je demande, Dieu agissant toujours par les moïens les plus simples & les plus naturels, à quoi sert cette double création de deux ames & de deux animaux? Par quel moïen, par quelle expérience St. Thomas avoit-il acquis cette connoissance, & quelle preuve évidente avoit-il de ce changement d'ame?

QUELQUES Savans disent que l'Embrion est inanimé jusqu'au quarantième jour, auquel tems se fait la conformation des parties; mais ce sentiment prête des armes à ceux qui soutiennent la matérialité de l'ame. *Comment se peut-il faire*, demandent-ils, *que la vertu séminale, qui n'est secourue d'aucun principe de vie, puisse produire des actions vitales? Or, si vous accordez*, continuent-ils, *qu'il y a un principe de vie dans les semences, capable de produire*

la

la conformation des parties, d'agir, de mouvoir ; en perfectionnant ce principe, lui donnant la liberté d'augmenter & d'agir librement par les organes parfaits, il eſt aiſé de voir qu'il peut, & doit même devenir ce qu'on appelle ame, qui par conſéquent eſt matérielle.

IL eſt encore un autre ſentiment, ſoutenu par pluſieurs Philoſophes. Ils prétendent que notre ame tire ſon origine des peres & meres, par la vertu ſéminale ; que d'abord elle n'eſt qu'ame végetative, & ſemblable à celle d'une plante ; qu'enſuite elle devient ſenſitive en ſe perfectionnant, & qu'enfin elle eſt rendue raiſonnable par la coopération de Dieu. Mais cette opinion entraîne après ſoi toutes les difficultés des autres dont je viens de parler, ou bien ſuppoſe la materialité de l'ame. Sans cette ſuppoſition, il faut d'abord défendre la ſucceſſion de ces trois ames, contraire aux voïes ſimples par leſquelles Dieu agit toujours, & qui dès le commencement eût pû inférer l'ame raiſonnable. Il faut enfin prouver comment une choſe corporelle, peut devenir incorporelle, l'ame raiſonnable ne pouvant avoir la même eſſence que la ſenſitive. S'il eſt vrai que la Matière ſoit incapable de raiſonner,

& si l'ame raisonnable est la même ame que la sensitive, mais plus épurée, elle est alors matérielle nécessairement. C'est-là le système des Epicuriens, à cela près que l'ame chez les Philosophes Païens, avoit en elle la faculté de se perfectionner : au lieu que chez les Philosophes Chrétiens, c'est Dieu qui par sa puissance la conduit à la perfection ; mais la matérialité de l'ame est toujours nécessaire dans les deux opinions.

QUELQUES Philosophes enfin font l'ame une substance absolument simple & incorporelle. Ils évitent à la vérité certaines difficultés où tombent les autres: mais ils en rencontrent plusieurs nouvelles ; car ils ne sauroient expliquer comment l'ame, qui est un sujet incorporel, peut recevoir des facultés corporelles, telles que sont les organiques, comment enfin la Matière peut agir sur l'esprit & l'esprit à son tour sur la Matière *. Tout ce qu'ils répondent à ces ques-

* Comment l'ame peut-elle *recevoir des actions vitales, qui sont aussi corporelles*, vû qu'étant immanentes, elles doivent être reçues dans le même principe qui les produit ; & qu'ainsi il ne sert rien de dire que les corporelles sont reçues dans les corps, puisque l'ame est le principe qui les produit ; ou dans

questions ne sont que de frêles raisonnemens & des subtilités dignes des Scholastiques, qu'ils devroient n'avoir point imités; eux, qui les ont condamnés si sévérement pour avoir voulu expliquer des mystères & des secrets qu'ils n'entendoient pas *. Ce n'est pas que je les blâme d'avoir dit, comme tous les autres Philosophes, leur sentiment sur des choses incertaines; mais j'aurois voulu qu'ils eussent moins témoigné d'être persuadés de la vérité de ce qu'ils pensoient, & qu'ils eussent donné leurs opinions comme des conjectures vraisemblables, & non pas comme des démonstrations **. C'est en vain qu'ils se récrient qu'on ne sauroit concevoir que la Matière puisse être capable de la pensée, ils verront, pour peu qu'ils veuil-

dans les facultés mêmes, puisque les facultés sont réellement & effectivement une même chose avec l'ame, & qu'elles sont par conséquent distinctes du corps. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. V. pag.* 482.

* Ceci regarde un peu les Cartésiens.

** *Ut potero explicabo, nec tamen ut Pythius Apollo, certa ut sint, & fixa, quæ dicere.* CICERO Tuscul. Quæst. *Lib. I.*

veuillent refléchir sans passion, qu'il ne nous est pas plus difficile par rapport à nos notions de concevoir que Dieu est le maître d'ajouter à l'idée que nous avons de la Matière, la faculté de penser, que de connoître & de comprendre qu'il unisse à cette faculté de penser une autre substance.

NOUS ignorons parfaitement en quoi consiste la pensée, & à quelle espèce de substance Dieu a accordé la faculté de penser; & c'est borner la puissance du Tout-puissant, que de se figurer qu'il ne puisse pas donner quelque sentiment & quelque perception à de petits corpuscules de Matière, qu'il crée & qu'il unit ensemble comme il le trouve à propos. *Puisque nous sommes contraints*, dit Locke, *de reconnoître que Dieu a communiqué au mouvement des effets que nous ne pouvons jamais comprendre que le mouvement soit capable de produire, quelle raison avons-nous de conclure qu'il ne pourroit pas ordonner que ces effets soient produits dans un sujet que nous ne saurions concevoir capable de les produire, aussi bien que dans un sujet sur lequel nous ne saurions comprendre que le mouvement de la Matière puisse*

se opérer en aucune manière. *.

QUELQUE fermes que paroissent dans leurs sentimens les Philosophes qui soutiennent avec assurance que Dieu lui-même ne peut communiquer la vie & la perception à une substance solide ; peut-être seroient-ils moins persuadés de leur opinion, s'ils considéroient sans prévention combien il est difficile d'*allier la sensation avec une Matière étendue, & l'existence avec une chose qui n'a point d'étendue.* Plusieurs grands hommes ont cru l'ame matérielle, & même plusieurs Peres de l'Eglise. Tertullien dit que l'*ame est un corps, & qu'elle ne seroit rien sans cela, tout ce qui est, étant corps* **. Et loin que St. Augustin ait réfuté avec hauteur ce sentiment, lui, qui pourtant croioit l'ame spirituelle ***, il sem-

* Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Livr. IV. Chap. III. pag.* 687.

** *Cum autem sit* (loquitur de anima,) *habeat necesse est aliquid per quod est ; si habeat aliquid per quod est, hoc erit corpus ejus. Omne quod est corpus est sui generis : nihil est incorporale, nisi quod non est.* TERTULLIANUS de Carne Christi, *Cap. XI.*

*** AUGUSTINUS de Anima & ejus origine, *Lib. IV. Chap. XXIII.* Je pourrois citer ici

semble l'excuser lorsqu'il rapporte que Tertullien avoit cru que l'ame étoit corps, parce qu'il ne l'avoit pû concevoir incorporelle, & qu'ainsi il craignoit qu'elle ne fût rien, si elle n'étoit corps.

MALGRE' le mépris qu'affectent ceux qui nient la matérialité de l'ame, pour leurs adversaires, ils en ont cependant eu dans tous les tems de très respectables par leur science & par leur érudition ; car sans parler de tous les Philosophes anciens, & en se réduisant aux seuls modernes, un Averoès, un Calderin, un Politien, un Pomponace, un Bembe, un Cardan, un Césalpin, un Taurell, un Cremonin, un Berigard, un Viviani, un Hobbes, &c.

ne

un grand nombre de Peres de l'Eglise qui ont cru l'ame matérielle, & se sont expliqués formellement, tels qu'Origene, St. Justin, Athénagore, Théophile, Tatien, Arnobe ; mais je renvoie les Lecteurs à ce que j'en ai dit dans les *Mémoires de la République des Lettres*, & dans le premier & second Volumes de la nouvelle Edition des *Lettres Cabalistiques*. Ils y trouveront les passages originaux qui justifient ce que j'avance ici, & dont les Savans conviennent de bonne foi.

ne ſont point des Savans pour leſquels on doive affecter un auſſi grand mépris *.

SI la vérité d'une opinion dépendoit de l'étendue du génie de ceux qui l'ont défendue, il ſeroit aiſé de prouver l'incertitude de la matérialité, ou de l'immatérialité de l'ame, par l'autorité de l'illuſtre Locke, que je crois à coup ſûr pouvoir mettre en parallelle avec Deſcartes & Mallebranche, ſans que les plus zélés de leurs diſciples trouvent, à ce que je crois, cette comparaiſon diſproportionnée. Mais depuis long-tems j'ai dit que les Ouvrages des Savans devoient ſervir à chercher la vérité, & non point à cacher l'incertitude ſous le voile de l'autorité. Quoi qu'il en ſoit, voici le paſſage de ce fameux Philoſophe. *Qui voudra ſe donner la peine d'examiner & de conſidérer librement les embarras & les obſcurités impénétrables de ces deux hypothéſes, n'y pour-*

* *Je ne cite point parmi ces Savans, ni Spinoſa, ni Vanini, parce qu'ils étoient Athées de profeſſion; & quoique parmi ceux que j'ai nommés, il y en ait quelques-uns ſoupçonnés d'Athéiſme, ils ne l'ont jamais néanmoins ouvertement ſoutenu.*

pourra guères trouver de raison capable de le déterminer entiérement pour ou contre la matérialité de l'ame, puisque de quelque maniere qu'il regarde l'ame, ou comme une substance non-étendue ou comme de la matière étendue qui pense, la difficulté qu'il aura de comprendre l'une ou l'autre de ces choses, l'entraînera toujours vers le sentiment opposé, lorsqu'il n'aura l'esprit appliqué qu'à l'un des deux.

§. XII.

Si notre Ame est matérielle, & si elle est mortelle *.

LE Pere Mallebranche, qui a affecté d'avoir beaucoup de mépris pour Montagne, parce qu'il paroissoit embarrassé de résoudre la question de l'immatérialité & de l'immortalité de l'ame, donne lui-même des preuves très foibles de l'une & de l'autre. *L'ame*, dit-il, *étant*

* *On examine cette question par les seuls secours de la lumière naturelle, & comme pourroient faire des gens qui ne seroient point éclairés par la Révelation.*

étant une substance qui pense, doit être immortelle, parce qu'il n'est pas concevable qu'une substance puisse devenir rien. Il faut recourir à une puissance de Dieu toute extraordinaire, pour concevoir que cela soit possible *.

JE demande au Pere Mallebranche pourquoi il est besoin d'une puissance extraordinaire de Dieu pour qu'il permette & qu'il veuille qu'une substance qui a eu un commencement, ait une fin? Pour moi, je crois, & je pense que tout le monde est de mon sentiment, qu'il ne faut pas un pouvoir plus grand pour réduire à rien une substance, que pour la créer de rien. Ainsi, si Dieu, en créant l'ame, a voulu qu'elle eût une fin, elle périra aussi aisément qu'elle a été créée. Le Pere Mallebranche pourroit répondre que Dieu n'anéantissant point l'ame, elle restera éternelle. Je conviens que si Dieu le veut, elle le sera; mais il reste à prouver que Dieu soit obligé essentiellement de vouloir que l'ame soit éternelle. Jusqu'alors on n'est point obligé de croire qu'une substance créée

* MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. IV. pag.* 428.

créée ne puisse avoir une fin, & il est inutile pour cela *de recourir à une puissance toute extraordinaire de Dieu, pour concevoir que cela soit possible.* Le Pere Mallebranche n'est point en droit d'autoriser son opinion par la Révelation, parce qu'il est uniquement question des preuves Philosophiques que nous pouvons avoir sur l'immortalité & l'immatérialité de l'ame, par la seule lumière naturelle.

La seconde raison qu'il apporte pour soutenir son sentiment, est aussi peu convainquante que la première. *L'ame est immortelle*, dit-il, *parce qu'elle ne peut se corrompre, ni se résoudre en vapeurs, ou en fumée; car il est évident que ce qui ne peut se diviser en une infinité de parties ne peut se corrompre ou résoudre en vapeurs.* Je voudrois bien que ce Philosophe me fit la grace de m'apprendre comment il sait certainement que l'ame ne peut *se résoudre en vapeurs, ou en fumée.* Jusques à ce qu'il m'ait prouvé clairement que Dieu ne peut pas communiquer & accorder quelque sentiment & quelque perception à certains corpuscules très déliés de la Matière, & qu'ainsi l'ame même par le pouvoir divin, ne peut être matérielle,

je

je suis en droit de lui dire, *Vous mettez pour principe certain ce dont nous disputons : vous fondez l'immortalité de l'ame sur sa spiritualité & son indivisibilité, & moi, je veux qu'elle soit mortelle, parce qu'étant matérielle, elle est sujette à la division. Voions donc clairement auparavant quelle est sa nature ; sans cela, il est impossible que nous puissions raisonner conséquemment. Je suis en droit de rejetter toutes vos preuves, puisque vous les fondez sur un principe, dont vous ne pouvez prouver la certitude, & encore moins l'évidence.*

LE Pere Mallebranche semble avoir prévû une partie de ces objections ; car il examine la néceſſité de la ſpiritualité de nos ames, en réfutant l'opinion de ceux qui en accordent une matérielle aux bêtes, qu'il leur refuſe en les réduiſant au rang de ſimples machines. Avant de répondre aux objections qu'il forme contre l'opinion de la matérialité de nos ames, je vais, Madame, vous dire un mot ſur les raiſonnemens que font généralement tous les Cartéſiens, & je vous prie de vouloir bien y apporter quelque attention, afin qu'aiant parfaitement dans l'eſprit les raiſons qui favoriſent la ſpiritualité &

l'immortalité de l'ame, vous puissiez en faire un juste parallèle avec celles qui les combattent.

LES Cartésiens soutiennent que la pensée est l'essence & le propre de l'ame. *Elle peut douter*, disent-ils, *de tous ses autres attributs ; mais elle ne le sauroit de celui par lequel elle a le droit de penser, puisque le doute même est une pensée. Or, la pensée n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur : elle n'a rien de ce qui appartient au corps : ainsi donc elle n'est point un mode d'une substance étendue. Si elle n'est point un mode d'une substance étendue, il faut donc qu'elle en soit un d'une substance incorporelle : car puisqu'elle existe & qu'elle est un mode réel & effectif, il faut nécessairement, ne pouvant l'être d'une substance corporelle & étendue, qu'elle le soit d'une incorporelle & sans étendue ; ce qui emporte la signification du mot spirituel.*

VOILA, Madame, la manière la plus précise & la plus nette, par laquelle les Cartésiens soutiennent la spiritualité de l'ame. Dès qu'on la leur a accordée, il leur est aisé d'en tirer des preuves très fortes pour son immortalité. *La destruction d'une substance*, disent-ils, *n'emporte point la de-*

struc-

ſtruction de l'autre. Ainſi, la ſubſtance étendue étant diſtincte de la ſpirituelle, elles ne ſont point détruites enſemble. D'ailleurs, la ſubſtance étendue ne périt point entiérement : il n'arrive qu'un changement, ou une diſſolution dans quelques parties de la Matière, qui demeure toujours dans la Nature, comme lorſqu'on briſe une horloge, il n'y a point de ſubſtance détruite, quoiqu'on diſe que l'Horloge eſt détruite. Ainſi, une ſubſtance n'étant appellée détruite que par la diſſolution de ſes parties, l'ame ou la ſubſtance ſpirituelle ne peut être jamais détruite, puiſqu'elle n'eſt point diviſible, ni compoſée d'aucune partie, & doit par conſéquent être immortelle.

QUELQUE fortes que paroiſſent ces raiſons, prenez garde, Madame, qu'en accordant aux Cartéſiens la ſpiritualité de l'ame, ils ne ſont pas même en droit de conclure qu'elle doive être abſolument immortelle ; car lorſqu'ils diſent que l'ame, n'étant point compoſée de parties, & ne pouvant être diviſée, ne peut périr, ils ne réſolvent point la difficulté, que Dieu peut avoir créé l'ame ſpirituelle, & avoir voulu qu'elle mourût avec le corps. Toute

chose qui a eu un commencement, peut avoir une fin. Celui qui a créé la Matière de rien, peut l'annihiler, & celui qui a créé l'esprit, peut l'avoir créé mortel, ou le rendre tel, s'il le veut. Ainsi, en supposant que l'ame fût spirituelle, nous n'aurions point encore de preuve évidente qu'elle dût être absolument immortelle, si la Révelation ne nous l'apprenoit ; & l'objection qu'on fait que n'étant point composée, & n'étant point divisible, elle ne peut être détruite, n'a de force qu'autant qu'on suppose que le Créateur a voulu qu'elle fût immortelle, puisque celui qui crée de rien une chose, soit spirituelle, soit corporelle, peut lui fixer un tems où elle retournera à rien, à moins qu'on ne se figure qu'il faut beaucoup plus de puissance pour créer un Etre que pour l'annihiler, & que Dieu ait appris en confidence à certain Philosophe jusqu'où va sa Puissance.

Le Pere Mallebranche n'a donc pas dû parler avec autant de mépris de Montagne, sur ce qu'il ne voioit pas évidemment la nécessité de l'immortalité de notre ame, puisque je défie tous les Philosophes, dès qu'ils ne voudront point s'appuier de l'autorité de la Révelation, de prou-

prouver qu'il soit absolument nécessaire que l'ame soit immortelle, en leur accordant même l'avantage de reconnoître avec eux sa spiritualité.

VOUS concevez, Madame, que ceux qui soutiennent que l'ame est matérielle, ont encore un avantage bien plus considérable pour combattre son immortalité. Je vais donc vous faire examiner leurs raisons & celles de leurs adversaires.

§. XIII.

Qu'il n'est aucune preuve évidente contre la matérialité de nos Ames.

LES Cartésiens posent pour un principe certain & évident que la Pensée ne peut être un mode d'une substance étendue. *Qui vous a dit*, leur peut-on demander, *que la pensée ne peut être communiquée à la Matière par la volonté de la Divinité? Qui vous en a instruits? Vous l'a-t-elle révelé?* Non, répondent-ils, *c'est par la réflexion que nous jugeons qu'il faut que l'ame soit absolument spirituelle. Nous voïons que la Matière, quelque déliée qu'elle soit, quelque mouvement qu'elle ait, ne sauroit*

être susceptible du raisonnement, & de-là nous concluons que l'ame qui raisonne, n'est point matérielle. » Nous connoissons, dit Descartes, que pour être, » nous n'avons pas besoin d'extension, » de figure, d'être en aucun lieu, ni » d'aucune autre chose qu'on peut attribuer au corps, & que nous sommes, par cela seul que nous pensons* ». Mais il n'est rien de moins évident & de moins prouvé que cela; car l'on peut soutenir d'un autre côté que nous ne connoissons, que nous n'existons, & que nous ne pensons que parce que nous sommes étendus; c'est-à-dire que parce que notre ame, qui est matérielle, a la faculté de penser. Quoique nous ne comprenions pas, quelque déliée, quelque légère que soit la Matière, quelque mouvement qu'elle ait, qu'elle puisse acquerir la pensée, nous ne devons pas croire que Dieu, par des secrets qui nous sont inconnus, ne puisse la lui communiquer. Ainsi, l'on en est toujours réduit à revenir au premier point, qui est de prouver que Dieu ne peut accorder la pensée à la Matière.

* Descartes, Principes de la Philosophie, *Livr. I. pag. 6.*

re, jusques à ce qu'on ait montré que le pouvoir de la Divinité est si borné, qu'elle ne sauroit rendre une bête raisonnable, sans changer l'essence de son ame, & lui en donner par conséquent une autre; jusqu'alors, dis-je, on est en droit de soutenir qu'il n'est aucune preuve évidente contre l'immatérialité de l'esprit.

Il n'est rien de si plaisant & de si fragile que la façon dont quelques Philosophes soutiennent que Dieu ne sauroit accorder la pensée aux bêtes. *La pensée*, disent-ils, *est le mode d'une substance spirituelle. Or, l'ame des bêtes étant matérielle, Dieu ne sauroit leur accorder la pensée, parce qu'il ne peut changer les essences des choses.* Mais il n'est rien de si extraordinaire que d'admettre pour principe une chose contestée; car il s'agit uniquement de savoir si la pensée ne peut être le mode d'une substance spirituelle, & si la Matière par le pouvoir Divin, ne peut être susceptible de perception.

Les vrais Cartésiens ne se servent point de cet argument, parce que par une absurdité assez grande ils prétendent que Dieu peut changer les essences, & faire qu'un bâton soit bâton, sans avoir de bout; ce qui est de toutes

tes opinions la plus ridicule : mais ils ne ont pas moins entêtés à nier que la Matière puisse être capable de la pensée.

§. XIV.

Que l'ame des Bêtes est une preuve que la Matière peut acquérir la faculté de penser.

LE Pere Mallebranche veut démontrer l'impossibilité de la matérialité de l'ame, en prouvant que les bêtes en sont entiérement privées ; mais les preuves qu'il donne pour autoriser & appuier son sentiment, ont plus de brillant que de solidité. *Si l'on conçoit*, dit-il, *que la Matière figurée d'une telle manière, comme en quarré, en rond, en ovale, soit de la douleur, du plaisir, &c. on peut assûrer que l'ame des bêtes, toute matérielle qu'elle est, est capable de sentir, &c. . . . . De même, si l'on conçoit que la Matière extrêmement agitée de haut en bas, en ligne circulaire, spirale, parabolique, elliptique, soit un amour, une haine, une joie, une tristesse, on peut dire que les bêtes ont les mêmes passions que nous. Que si on ne le*

*le voit pas, il ne le faut pas dire, à moins qu'on ne veuille parler sans savoir ce qu'on dit: .... car il ne faut assûrer que ce que l'on conçoit**.

IL est aisé de répondre à ces objections, & d'en former qui ont la même force pour soutenir la matérialité de l'ame; & l'on est en droit de dire au Pere Mallebranche: *Si vous concevez clairement comment une chose, qui n'a point d'étendue, existe; comment une chose, qui n'a point de parties, agit sur la Matière; comment la Matière à son tour agit sur une chose, qui n'a ni étendue, ni largeur, ni profondeur, vous pouvez assûrer que l'ame est une substance incorporelle. Que si vous ne le concevez pas, il ne faut pas le dire, à moins que vous ne veuilliez parler sans savoir ce que vous dites; ... car il ne faut assûrer que ce que vous concevez clairement: & je crois que vous avez assez de bonne foi pour m'avouer que vous ignorez, ou du moins que vous n'avez qu'une connoissance bien incertaine de la manière dont une substance étendue agit sur*

* MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Liv. IV. Chap. VII. pag.* 430.

sur une qui ne l'eſt pas, & qui n'étant pas matérielle, n'a point de parties.

LES preuves du Pere Mallebranche ſont donc des brodequins de théatre, des chauſſures qui peuvent ſervir à toutes ſortes de pieds ; il n'y a que la différente façon de les accommoder : & ſi l'on ne doit juger de la ſpiritualité, ou de la matérialité de l'ame que par la clarté qu'on apperçoit dans les différens ſentimens qui regardent cette diſpute, elle ſera éternelle parmi les gens de bonne foi. Ils pencheront même vers l'opinion qui veut qu'elle ſoit matérielle ; car n'eſt-il pas plus aiſé de croire que Dieu accorde la penſée à une ſubſtance que nous connoiſſons, & dont nous avons une notion claire & diſtincte, que de concevoir qu'une ſubſtance qui n'a point d'étendue, & dont nous n'avons aucune notion, agiſſe ſur la Matière.

IL n'y a dans le ſyſtême de l'ame matérielle qu'une ſeule difficulté ; encore eſt-elle legère, lorſqu'on veut ne point borner la Puiſſance de Dieu ; & qu'on convient de bonne foi que celui qui de rien a créé la Matiére, peut lui communiquer la perception : mais dans l'opinion contraire, à chaque pas on rencontre une nouvelle difficulté. Il faut d'abord

d'abord admettre une ſubſtance non-étendue, dont nous n'avons aucune notion ; ſecondement, on ne peut comprendre comment une ſubſtance qui n'a point de parties, qui eſt ſpirituelle, enfin qui n'eſt point matérielle, peut agir ſur la Matière ; troiſiémement, on ignore également comment la Matière peut à ſon tour agir ſur ce qui n'eſt pas matériel. Il eſt encore pluſieurs autres embarras, & certes ceux qui bornent ſi hardiment la puiſſance de Dieu, qu'ils veulent qu'il n'ait pas le pouvoir de communiquer la penſée à la Matière, ont bien de la complaiſance pour leur ſentiment de lui accorder la permiſſion de faire tant de Miracles en faveur de leurs opinions.

LE ſavant Gaſſendi a fait ſentir avec une force infinie les difficultés qui s'offrent dans l'opinion qui admet une ame purement ſpirituelle ; & quoique Deſcartes l'ait ſoutenue avec toute la ſagacité dont ſon eſprit étoit doüé, il s'en faut bien que ſes raiſons détruiſent celles de ſon adverſaire. *Quelque petite*, diſoit Gaſſendi *, *que ſoit cette partie que vous*

* *Et deinde in cerebro ſolum, aut in exigua*

vous occupez dans le cerveau, (il sup-

gua solum ejus parte : cernis idem plene incommode esse, quoniam quantulacumque sit illa pars, extensa tamen est, & tu illi coextenderis, atque idcirco extenderis, particulasque particulis illius respondentes habes. An dicis te cerebri partem præ puncto accipere ? Incredibile sane ; sed esto punctum. Si illud quidem Physicum sit, eadem remanet difficultas, quia tale punctum extensum est, neque partibus prorsus caret. Si Mathematicum, nisi primum id nisi imaginatione non dari. Sed detur vel fingatur potius dari in cerebro Mathematicum punctum cui tu adjungaris, & in quo existas, vide quam futura sit inutilis fictio. Nam ut fingatur, sic fingi debet, ut sit in concursu nervorum per quos omnes partes informatæ animæ sranſmittunt in cerebrum ideas, seu species rerum sensibus perceptarum ad primum, nervi omnes in punctum non coeunt, sed quia cerebro continuato in pinealem medullam multi nervi toto dorso in eam abeunt : seu quia, qui tendunt in medium caput, non in eundem cerebri locum desinere deprehenduntur. Sed demus concurrere omnes ; nihilominus concursus illorum in Mathematico puncto esse nequit, quia videlicet corpora, non Mathematicæ lineæ sunt, ut coire possint in Mathematicum punctum. Et ut demus coire, spiritus per illos traducti exire è nervis, aut subire nervos non poterunt, ut pote cum corpora sint, & corpus esse in non loco, seu transire per non locum, cujusmodi est punctum Mathematicum, non possit.

fuppoſoit qu'il parloit à l'ame de Deſcartes) *elle eſt néanmoins étendue, & vous néceſſairement vous l'êtes autant qu'elle ; vous n'êtes donc point ſans extenſion, & vous avez des parties, quelque déliées qu'elles ſoient, qui correſpondent aux ſiennes. Je ne crois pas que vous diſiez par hazard que vous prenez pour un point la petite partie à laquelle vous*

Et quamvis demus eſſe, & tranſire poſſe : attamen tu in puncto exiſtens, in quo non ſunt plagæ, dextra, ſiniſtra, ſuperior, inferior, aut alia, dijudicare non potes unde adveniant, aut quid renuncient. Idem autem dico de iis, quos tu debeas ſentiendum, renunciandumve, & ad movendum tranſmittere. Ut prætream capi non poſſe, quomodo tu motum illis imprimes, ſi ipſe in puncto ſis, niſi ipſe corpus ſis, ſeu niſi corpus habeas, quo illos contingas, ſimulque propellas. Nam ſi dicas illos per ſe moveri, ac te ſolummodo dirigere ipſorum motum ; memento te alicubi negaſſe moveri corpus per ſe, ut proinde inferri poſſit te eſſe motus illius cauſam. Ac deinde explica nobis, quomodo talis directio ſine aliqua tui contentione atque adeo motione eſſe valeat ? Quomodo contentio in rem aliquam, & motio illius, ſine contactu mutuo moventis & mobilis ? Quomodo contactus ſine corpore, quando (ut lumine naturali eſt adeo perſpicuum) tangere nec tangi ſine corpore nulla poteſt res ? PET. GASSEND. Object. cont. Med. Renat. Deſcartes, *pag.* 32. *&* 33.

vous êtes uni ; mais supposons que vous aiez recours à ce subterfuge, il faut alors que ce point soit Physique, ou Mathematique. S'il est Physique, la difficulté n'est point ôtée, parce que ce point est étendu, quelque petit qu'il soit, & n'est pas entiérement sans parties. S'il est Mathématique, c'est un point imaginaire, qui n'a aucune existence que dans notre imagination, & qui n'existe pas réellement. Mais poussons les choses à l'extrême, & feignons qu'il est possible qu'il se trouve dans le cerveau un de ces points Mathématiques auquel vous êtes étroitement uni, & dans lequel vous résidez : cette fiction deviendra inutile ; car malgré que nous feignions, il faut cependant que vous vous trouviez dans le concours des nerfs, par lesquels toutes les parties de l'ame informe transmettent au cerveau les notions & les espèces des choses qui ont été apperçues & découvertes par les sens. Or, prenez garde d'abord que tous n'aboutissent pas à un seul point ; le cerveau étant continué & s'étendant jusqu'à la moëlle de l'épine du dos, plusieurs nerfs qui sont répandus dans le dos, aboutissent & se terminent simplement à cette moëlle.

D'ailleurs, les nerfs qui tendent vers le

le milieu de la tête, ne vont point finir également dans le même endroit du cerveau, & aboutissent en différens lieux. Et quand il seroit vrai qu'ils se terminent tous au même, il seroit ridicule de prétendre les réunir à un point Mathématique, puisqu'ils sont des corps, & non pas des lignes Mathématiques.

Mettons pour un instant que cela soit possible; alors les esprits animaux qui s'écoulent le long des nerfs, ne pourront ni en sortir, ni y entrer, puisqu'ils sont des corps, & que le corps ne sauroit n'être point dans aucun lieu; ce qui arriveroit, s'il étoit dans un point Mathématique, qui n'a qu'une existence imaginaire. Mais enfin je pousse les choses à l'extrême, & je veux qu'il y puisse être. Je demande comment il est possible que vous, qui existez dans un point où il n'y a ni contrées, ni régions, où il n'est rien qui soit à droite, à gauche, en haut, ou en bas; puissiez discerner d'où vous viennent les choses & ressentir leur impression? La même difficulté regarde encore les esprits que vous devez envoier dans tout le corps, pour lui communiquer le sentiment & le mouvement. N'est-il pas impossible que cela puisse arriver, si vous existez dans un point Mathémati-

que, si vous n'êtes point corps, ou si vous n'en avez pas un, par le moïen duquel vous touchiez & poussiez celui que vous animez? Si vous dites que les esprits se meuvent d'eux-mêmes, & que vous dirigez seulement leur mouvement, je vous prierai de vous souvenir que vous convenez que le corps ne se meut point soi-même; ainsi par vos propres principes je suis en droit de conclure que vous êtes la cause de son mouvement. Apprenez-nous de grace comment la conduite & la direction des esprits peuvent se faire sans quelque sorte de contention, & par conséquent sans quelque mouvement & quelque impulsion de votre part. Dites-nous par quel moïen une chose peut agir sur une autre, faire effort sur elle, la mettre en mouvement, sans un mutuel contact du Moteur & du Mobile, & une pulsation réelle: or, comment cette pulsation peut-elle se faire sans corps? car enfin la lumière naturelle nous apprend & nous fait voir évidemment qu'il n'y a que les corps qui peuvent toucher & être touchés.

JE vais continuer, Madame, d'examiner les raisons qui engagent le Perè Mallebranche à refuser une ame aux bêtes. Comme vous voiez qu'ainsi que tous

tous les Cartésiens, il soutient que la Matiére ne peut jamais recevoir la perception, ni le sentiment, il est obligé de priver entiérement les bêtes de l'ame: car s'il leur en accordoit une, il résulteroit de son système qu'elle seroit spirituelle; ce qu'aucun véritable Philosophe n'oseroit soutenir. *Il est vrai*, dit-il, *que les actions que font les bêtes, marquent une intelligence; car tout ce qui est réglé le marque. Une montre même le marque: il est impossible que le hazard en compose les roues, & il faut que ce soit une intelligence qui en régle le mouvement..... Enfin, tout ce que nous voions que font les plantes, aussi bien que les animaux, marque certainement une intelligence..... Mais*, continue le Pere Mallebranche, *cette intelligence n'est point de la Matière: elle est distinguée des bêtes, comme celle qui arrange les roües d'une montre est distinguée de la montre; car cette intelligence paroît infiniment sage & infiniment puissante.... Ainsi dans les animaux il n'y a ni intelligence ni ame... Autrement, il faudroit dire qu'il y a plus d'intelligence dans le plus petit des animaux, ou même dans une seule graine, que dans le plus spirituel des hommes; car il est constant qu'il y a plus de*

différentes parties, & qu'il s'y produit plus de mouvemens réglés, que nous n'en saurions connoître *.

J'AVOUE que si jamais preuves m'ont paru peu convainquantes, ce sont celles-là. Pour mieux les examiner, je vais les détailler l'une après l'autre.

LE Pere Mallebranche pose d'abord pour principe que l'intelligence qui paroît dans les bêtes, ne vient point de la Matière. Mais c'est-là ce qu'il falloit prouver; c'est cette même thèse que je viens de montrer être si peu certaine & si peu claire. Lorsqu'on philosophe sur ses propres principes, il est facile d'en tirer les conséquences que l'on veut; mais lorsque ces principes sont, ou faux, ou incertains, tous les raisonnemens qui en découlent, se ressentent des défauts de la source. Avant de mettre pour principe que l'intelligence qui paroît dans les bêtes, n'est point de la Matière, il faut avoir prouvé évidemment que la Matière est incapable du sentiment & de la perception, & qu'elle ne peut en être susceptible, même par le pouvoir de Dieu. Poursuivons l'examen des raisons du

* MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Livr. IV. Chap. VII. pag.* 431.

du Pere Mallebranche. *L'intelligence*, dit-il, *que marquent les bêtes, paroît infiniment sage, infiniment puissante. Ainsi, il ne doit y avoir dans les bêtes aucune intelligence même; parce que si l'intelligence qu'on y découvre, étoit une suite de leur ame, elles auroient plus de perception & d'intelligence que le plus spirituel des hommes, qui ne sauroit en connoître les mouvemens & les différentes parties* *.

JE ne puis comprendre sur quoi le Pere Mallebranche se figure qu'une chose ne doive pas être, parce qu'elle est est au-dessus de la portée de la connoissance humaine. Eh quoi! parce que notre esprit ne pourra comprendre comment le bled germe dans la terre, je serai en droit de dire qu'il ne germe pas? En vérité,

Homere quelquefois radotoit bonnement **.

Je crois qu'il en est des grands Philosophes

* MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Livr. IV. Chap VII. pag.* 432.

** *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

phes comme des grands Poëtes, ils s'égarent quelquefois. Qu'auroit dit le Pere Mallebranche, si Montagne avoit soutenu que l'ame ne pouvoit être immortelle, parce qu'il ne concevoit pas comment elle pourroit l'être ? Il n'eût pas manqué de lui dire : *Vous n'êtes pas en droit de nier qu'une chose ne puisse être, parce que vous ne concevez pas comment elle se fait. Tout ce que vous pouvez faire, est de nier qu'elle puisse être, lorsque vous en connoissez évidemment l'impossibilité.* Ainsi, quoique le Pere Mallebranche ne comprenne pas comment les bêtes peuvent avoir une ame matérielle, il n'est pas fondé à assûrer, comme il fait, qu'*elles évitent machinalement & sans crainte tout ce qui est capable de les détruire ; ... qu'elles mangent sans plaisir ; qu'elles crient sans douleur ; qu'elles croissent sans le savoir ; qu'elles ne desirent rien, & ne craignent rien ;* qu'elles sont enfin de pures machines que Dieu conserve.

PLUS j'examine cette opinion, plus je la trouve extraordinaire, & contraire à toutes nos notions. Le plus petit animal, une fourmi, une abeille dément ce sentiment, qui n'est fondé que

que sur la prétendue croiance de l'impossibilité de la matérialité de l'ame. Je demande s'il n'est pas aussi vraisemblable que Dieu donne la perception à certains atômes & corpuscules legers, que d'accorder à des machines le pouvoir d'agir avec autant de sagesse que si elles étoient intelligentes ? Mais je vais plus avant, & je soutiens que les bêtes ont une ame, capable de toutes les opérations que forme l'esprit de l'homme. *La premiére est de concevoir, la seconde d'assembler ses pensées, & la troisième d'en tirer une juste conséquence.* Je vois distinctement dans le chien ces trois différentes opérations, quand je veux lui apprendre à sauter sur un bâton. Lorsqu'il saute, je le flatte ; premiére pensée. Je le bats, lorsqu'il ne saute pas ; seconde pensée. Il saute toujours ; voilà la conséquence des deux premières pensées. Je reduis en forme l'argument que fait le chien, *Si je saute, je suis flatté. Si je ne saute pas, je suis battu. Sautons donc.*

SI les animaux ne sont que de simples machines, incapables du sentiment & de la connoissance ; si elles ne peuvent sentir ni douleur, ni plaisir, que les Cartésiens me donnent une raison pro-

probable pour me montrer qu'un chien qui meurt de triſteſſe ſur le tombeau de ſon maître, eſt inſenſible à l'amitié & à la compaſſion. Si *Dieu a formé les animaux de façon qu'ils évitent machinalement & ſans crainte tout ce qui peut les détruire*, pourquoi le chien ne réſiſte-t-il donc pas à ce mouvement de triſteſſe qui lui cauſe la mort? Pourquoi ne mange-t-il pas, & refuſe-t-il la nourriture qu'on lui donne? Pourquoi ſon air morne & abbattu démontre-t-il ce qui ſe paſſe dans ſon entendement? En vérité, ſoutenir ſérieuſement que les animaux ne ſont que des ſimples machines, ou des plantes, c'eſt vouloir abuſer de la licence du paradoxe.

SI les bêtes ont donc une ame matérielle, le ſentiment n'eſt donc point incompatible avec la Matière; elle en eſt donc ſuſceptible. Qui peut nier que Dieu ne puiſſe, en la ſubtiliſant & la purifiant, l'élever juſqu'au dégré de connoiſſance de l'ame des hommes?

§. XV.

§. XV.

Réponse à une objection des Cartésiens contre la matérialité de l'Ame.

SI *l'ame étoit corporelle*, disent les Cartésiens, *elle seroit divisible en plusieurs parties, dont chacune seroit une ame. Ainsi, l'ame d'un cheval seroit très réellement une multitude d'ames, à qui l'unité ne conviendroit que de la manière qu'elle convient à une machine, ou à une conjédération d'hommes qui s'entendent bien ensemble. . . . . Il y a des animaux, dont les parties séparées retiennent chacune le mouvement & le sentiment; d'où l'on conclut que l'ame de chaque bête n'est pas un principe unique des actions vitales. . . . . Un bon nombre de Scholastiques supposent que l'ame d'un chien, quoique matérielle, est indivisible; cela est absurde. Les autres la font composée de parties intégrantes. Or, n'est-ce pas enseigner réellement qu'elle est un amas de plusieurs ames, comme le corps de chaque bête un est amas de plusieurs corps?*

CES objections ne sont point aussi fortes que se le figurent les Cartésiens; car

car Dieu peut accorder à un certain nombre & à une certaine quantité d'atômes la faculté de la perception & du sentiment, lorsqu'ils sont liés ensemble d'une certaine manière qu'il détermine, & vouloir en même tems que dès que cet assemblage est dissous & rompu, ces mêmes atômes deviennent insensibles.

MAIS, dira-t-on, *vous composez un Tout sensible de parties non-sensibles, & cela répugne.* Je réponds que les parties, ou les atomes qui forment l'ame, ne sont point insensibles tant qu'elles sont dans cet arrangement que Dieu leur donne pour construire la nature de l'ame; mais qu'elles le deviennent dès qu'elles se désunissent, & que Dieu permet qu'elles soient détruites. Et l'on ne doit pas trouver extraordinaire que je soutienne que Dieu communique le sentiment à la Matière subtile & déliée qui forme l'ame des bêtes, & qu'il le lui ôte ensuite; car il est très facile à celui qui a pû rendre cette Matière capable de sentir lorsqu'elle étoit dans un certain mode, de la rendre insensible quand elle change de figure, de forme, de situation, & qu'il arrive une dissolution dans l'arrangement de ses parties:

&

& c'eſt par cette diviſibilité qu'on comprend aiſément la mortalité de l'ame des bêtes. *Mais*, me dira-t-on, *ſi vous convenez qu'une ame matérielle périt par ſa diviſibilité, l'ame de l'homme ſera donc mortelle, ſi elle eſt matérielle; car tout ce qui eſt Matière peut être diviſé.* En répondant à cette objection, je vais vous faire voir, Madame, que notre ame peut être matérielle & indiviſible par deux raiſons. Je montrerai enſuite que quoiqu'il y ait des *animaux, dont les parties ſéparées retiennent chacune le mouvement & le ſentiment*, on n'eſt pas en droit d'en conclure que *l'ame de chaque bête ne ſeroit pas un principe unique des actions vitales, ſi elles en avoient une, & qu'elle fût matérielle.*

§. XVI.

Que l'Ame humaine eſt compoſée de deux parties, dont l'une eſt raiſonnable, & l'autre irraiſonnable.

L'AME peut être diviſée en deux parties, dont l'une eſt raiſonnable, & l'autre ſenſitive. Il faut entendre par l'ame raiſonnable, l'eſprit, ou l'entendement,

ment ; & par l'ame sensitive, une chaleur répandue par toutes les parties du corps, que les Médecins & les Philosophes ont appellée *Calidum innatum* *, & que nous nommons vulgairement *esprits vitaux*. Ces esprits sont le principe de notre vie, puisque dès que l'on nous enleve notre sang, nous mourons, parce que les esprits vitaux sont principalement dans le sang, avec lequel ils circulent perpétuellement, répandant & donnant ainsi la vie à toutes les parties du corps. L'ame raisonnable au contraire, tient son siége dans un seul endroit, où elle forme ses opérations. Les uns disent qu'elle réside dans le cerveau, les autres dans la glande pinéale, les autres dans la poitrine, les autres dans le cœur. Sans m'arrêter à cette question impénétrable, j'accorderai à ceux contre qui je dispute, qu'elle est dans le cerveau, ou dans la poitrine, selon qu'ils le voudront ; mais en même tems je soutiendrai qu'elle peut être matérielle, & n'être point sujette à la division. La première raison que j'en apporterai, est tirée de la puissance

* *Voiez ci-dessus, le passage d'*HIPPOCRATE.

ſance de Dieu, qui peut faire, s'il le veut, que quelques parties de Matière ſoient tellement liées & ſerrées enſemble, qu'aucun effort, ni aucune choſe ne puiſſe les ſéparer; & quoiqu'elles puiſſent être diviſibles en imagination, elles ne pourront l'être en réalité, Dieu voulant que leur liaiſon ſubſiſte éternellement. Ainſi, ces particules déliées qui formeront l'ame dans le cerveau, n'étant ſujettes à aucune diſſolution, l'ame ſera immortelle, quoique matérielle.

LA ſeconde raiſon de l'indiviſibilité de l'ame matérielle eſt une ſuite de l'indiviſibilité de l'atôme. Suppoſons que notre ame raiſonnable ne ſoit qu'un des plus petits atômes qui réſide dans la glande pinéale; l'atôme étant de ſa nature indiviſible, l'ame le ſera par conſéquent. Ceux qui ſoutiennent que l'ame eſt une ſubſtance, qui n'a ni étendue, ni largeur, ni profondeur, ne ſe récrieront pas ſans doute de ce que je fais conſiſter l'ame dans un ſeul atôme, puiſqu'elle eſt encore quelque choſe de bien plus ſenſible aux ſens qu'une ſubſtance incorporelle. Quelque petit que ſoit l'atôme qui forme l'ame raiſonnable, ceux qui compoſent l'ame ſenſitive, & qu'on appelle eſprits animaux, peuvent cependant

dant agir sur lui. On connoît ainsi comment l'ame raisonnable peut prendre part & être liée avec tout ce que ressent la sensitive, puisqu'elle peut en recevoir les impulsions ; au lieu qu'il est impossible de concevoir qu'une substance non-étendue agisse sur la Matière, & la Matière sur une chose qui n'est point matérielle.

LES Philosophes qui soutiennent que l'ame raisonnable est immatérielle & très simple, & qui nient l'existence de la sensitive, sont obligés de donner deux facultés opposées à la même ame ; ce qui est ridicule, étant absurde de croire qu'une chose puisse être contraire à soi-même. Car, comment peut-on accorder ce combat perpétuel qui se fait entre les sens & l'esprit, c'est-à-dire l'ame raisonnable & la sensitive, dans une même & simple ame ? *Je vois*, dit l'Apôtre, *dans mes membres une autre loi, qui répugne à la loi de mon esprit*. Et le système qui admet l'ame raisonnable & la sensitive, n'est pas contraire, non seulement à la raison, mais même à la Religion. Les Théologiens soutiennent cette opinion, mais sous des noms différens, lorsqu'ils divisent notre ame en partie supérieure, & partie inférieure. Vainement

ment voudroit-on soutenir que l'homme, aiant deux ames, pourroit donc subsister après la destruction ou le départ de l'une, puisqu'aiant l'ame sensitive, ainsi que les animaux, il pourroit vivre animalement. Je réponds à cela que Dieu a formé une telle liaison entre l'ame raisonnable & l'ame sensitive, que dès que la raisonnable s'envole où Dieu l'appelle, la sensitive se détruit par la dissolution de ses parties. On dira peut-être que les animaux n'aiant qu'une ame, il n'y a pas apparence que les hommes en aient deux *. Je vais mettre

* *On peut aussi former une difficulté qui roule sur des argumens, que le passage suivant suffit pour éclaircir entièrement; aussi ne l'ai-je pas crue d'une assez grande importance pour m'y arrêter dans le Corps de l'Ouvrage.*

On dira peut-être encore que l'homme ne seroit donc pas un Tout par soi, *unum quid*, *unum per se*, *sed duo*. Mais si l'homme, étant composé d'une si grande diversité de parties, ne laisse pas d'être *un par soi*, en ce que ces parties sont très étroitement unies, il ne laisse pas aussi, étant composé de corps & d'ame, d'être *un par soi*, entant que l'un est puissant, & l'autre acte, comme on dit; ou si vous voulez, entant que l'un est de sa nature propre pour recevoir, & l'autre pour être reçu: & l'ame humaine sera aussi un par soi,

tre cette difficulté dans un point de vûe très clair ; en sorte qu'en répondant aux Philosophes qui forment cette objection, on puisse voir aussi la solution d'un autre argument que font les Cartésiens.

SI *les bêtes*, dit-on, *sont capables non-seulement de sentiment, mais même de quelque connoissance, il faut qu'elles aient aussi deux ames ; car si elles n'ont que la sensitive, qui est répandue par tout le corps ; à mesure qu'on coupe un membre de leur corps, on coupe donc un morceau de leur entendement. On voit que des animaux, qu'on a partagés en deux, ont également la vie dans les deux parties séparées. Si vous répondez qu'ils n'ont qu'une ame sensitive, vous conviendrez donc qu'on peut la diviser.*

unum quid per se, entant que la sensitive sera comme la puissance recevante, & la raisonnable comme l'acte recu ; & le composé de l'un & de l'autre sera ensuite un acte propre à être reçu dans le corps, & faire avec lui un Tout par soi, *aliquid per se unum* : quoiqu'on dise assez ordinairement qu'un chacun de nous est deux ; à savoir l'homme extérieur & l'homme intérieur, ou l'homme spirituel & l'homme animal, *Homo animalis*. BERNIER. Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. V. Livr. VI. pag.* 487.

ser. Ainsi, on la détruit, on la diminue ; en sorte qu'un chien, à qui l'on a coupé une jambe, doit avoir moins de connoissance qu'un autre, puisqu'on a enlevé une partie de son ame.

JE réponds à cela qu'il n'est pas besoin que les chiens aient deux ames pour avoir quelque perception, & qu'en retranchant les esprits vitaux à la partie de l'ame sensitive qui vivifioit la jambe qu'on leur coupe, on ne diminue point la connoissance très bornée que Dieu a voulu leur donner ; & voici comme je le prouve.

LA Divinité aiant créé l'ame des hommes pour joüir de l'immortalité, elle a voulu distinguer entiérement l'ame raisonnable de la sensitive, pour qu'elle pût ne souffrir aucune atteinte de la dissolution de cette dernière ; mais elle n'a pas voulu faire cette division dans l'ame des bêtes, qui périt entiérement avec le corps : elle a seulement réglé que certains esprits qui passeroient en circulant perpétuellement avec le sang dans le cœur, ou dans quelques autres parties nobles, y cauteroient certaines perceptions qui forment la connoissance & l'intelligence des bêtes, laquelle connoissance finit,

dès que la circulation des esprits vitaux est arrêtée dans ces parties nobles. Il est donc aisé de voir qu'à mesure qu'on coupe un membre à un animal, & qu'il en échappe & guérit, on ne diminue pas son intelligence, parce qu'il reste toujours assez d'esprit dans les autres parties du corps pour frapper & toucher ses parties, ou plûtôt ces ressorts, où Dieu a attaché l'intelligence qu'il a jugé à propos d'accorder aux animaux. Mais dès le moment qu'on vient à déranger, ou à détruire quelqu'un de ces endroits nécessaires à la formation & à l'entretien de ses opérations, alors l'intelligence cesse d'agir, & le reste de l'harmonie qu'entretient l'ame sensitive, se détruit aussi. On voit tous les jours dans les hommes mêmes que l'ame raisonnable ne faisant rien à la conservation & à l'entretien du corps, dès que la sensitive ne frappe plus que foiblement certaines parties, l'ame raisonnable, prête à s'envoler, paroît comme insensible à tout ce qui se passe. Dans les évanouissemens, où les esprits vitaux diminuent leur mouvement, on n'a aucune perception, ou du moins est-elle très-foible. Il en est ainsi des animaux: dès que les esprits ne frappent

plus

plus les parties intellectuelles, la destruction de leur ame & de leur intelligence finit. La seule différence qu'il y a des bêtes aux hommes, c'est que l'ame étant indivisible, ou par la volonté de Dieu, ou de sa nature, & ne recevant aucune atteinte par la dissolution de la sensitive, quitte le corps, & va où Dieu l'appelle, dès le moment qu'il est privé de la vie par la cessation des esprits animaux.

LE principe de la connoissance, soit dans les hommes, soit dans les bêtes, dépend si peu de quelques parties de l'ame sensitive séparées, ou de quelques esprits vitaux qui sont diminués du Tout, que l'on voit souvent des hommes & des animaux perdre des membres tout-à-coup, & par conséquent les esprits qui les animent, sans s'en appercevoir; ce qui n'arriveroit pas, si l'intelligence étoit une dépendance absolue des esprits vitaux, & qu'elle consistât dans leur quantité.

ON *rapporte*, dit Lucrece, *que la fureur de la guerre a donné lieu à l'invention de certains chariots armés de faulx, qui parmi la chaleur du carnage coupent souvent les membres d'une façon si précipitée, que leur séparation ne les*

*les prive pas du mouvement. On les voit palpitant à terre, tandis que la promptitude du mal rend l'esprit & le corps insensibles à la douleur, & que quelquefois les sens sont tellement suspendus par l'ardeur du combat, que celui qui n'a plus qu'un corps mutilé, retourne au plus fort des coups, oubliant qu'il n'a plus de bouclier par la perte de son bras gauche, que les faulx tranchantes ont abbatu sous les roües & les pieds des chevaux. L'autre va à l'escalade, ou attaque fiérement son ennemi, sans qu'il lui soit sensible qu'il n'a plus de main droite. Par la même impétuosité, celui-là veut se servir d'une jambe qui lui vient d'être ôtée dans la mêlée, pendant que proche de lui, les sens se retirant peu-à-peu de son pied, font voir encore les mouvemens de ses doigts *.*

ON

* *Falciferos memorant currus abscindere membra*
Sæpe ita de subito permista cæde calentes,
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum. Cum mens tamen, atque hominis vis
Mobilitate mali non quit sentire dolorem:

ON peut ajoûter à ce que dit Lucrece sur les hommes, ce que nous voions tous les jours dans les animaux *. Un chien, à qui un sanglier d'un coup de défense emporte une jambe, ou coupe la moitié d'une épaule, ne diminue rien de son ardeur. Il paroît insensible à sa douleur, s'acharne sur le sanglier avec ses autres camarades, & ne s'apperçoit quelquefois de son mal, que lorsque son ennemi est expiré.

IL faut donc établir ces deux principes

Et simul in pugnæ studio quod dedita mens est,
Corpore cum reliquo pugnam, cædesque petitissit:
Non tenet, amissam lævam cum tegmine sæpe
Inter equos abstraxe rotas, falcesque rapaces:
Nec cecidisse alius dextram, cum scandit & instat:
Inde alius conatur adempto surgere crure,
Cum digitos agitat propter moribundus humi pes.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. III. Vers. 643. & seqq.*

* *Le Lecteur rapportera tous les effets qui arrivent aux hommes, à la guerre, aux dogues, aux ours, tygres & autres animaux, qu'on fait souvent combattre.*

cipes certains : le premier, que dans les hommes l'ame sensitive ne peut occasionner la perte de l'ame raisonnable, puisque cette première peut être divisée, souffrir une diminution, un changement, un commencement de destruction, sans que pendant un tems l'ame raisonnable semble y prendre part : le second, que l'intelligence des animaux ne doit pas dépendre de la quantité, ni de la totalité de leurs esprits vitaux, mais de ceux qui se trouvent dans certaines parties où Dieu a voulu attacher la connoissance qu'il a accordée aux bêtes ; en sorte que lorsqu'on couperoit les quatre jambes à un chien, & même plusieurs autres parties du corps, on n'affoibliroit son intelligence qu'autant comme on endommageroit directement les esprits vitaux, destinés à lui donner l'intelligence.

Il est aisé présentement de répondre au reproche que font les Cartésiens à ceux qui accordent aux bêtes une ame matérielle. Dans certains animaux, dont les parties séparées retiennent chacune le sentiment, il reste du mouvement, & non du sentiment dans les parties séparées, jusques à ce que les esprits vitaux en soient entiérement exhalés

halés; mais il n'y a de la sensation que dans le tronc où se trouvent la tête & les parties nobles: en sorte que lorsque l'on sépare un serpent en deux, la queuë n'a que du mouvement, & la partie qui tient à la tête, si elle est considerable, conserve quelques momens la sensation. Et si l'on dit que les parties qui ne sont point avec la tête, paroissent sensibles lorsqu'on les coupe & qu'on les perce, on peut répondre ce que les Cartésiens disent pour prouver que les bêtes n'ont point d'ame: *c'est que ces parties évitent machinalement, sans crainte & sans douleur, tout ce qui est capable de les détruire*, parce que Dieu a attribué à quelques-unes la faculté de guérir & de pouvoir se rejoindre ensemble, lorsqu'elles ne sont point trop divisées & maltraitées. Mais quand il seroit vrai que les animaux, en qui l'on voit du mouvement dans les parties après leur division, n'auroient aucun esprit de réünion, en accordant même ce fait, il ne s'ensuivra pas qu'on partage l'intelligence d'un animal en partageant des esprits vitaux; on la détruit au contraire entiérement, & les mouvemens qu'on apperçoit dans ses parties, sont uniquement causées par les

esprits qui se retirent. Ainsi, l'objection qu'on fait que l'ame, étant corporelle, seroit divisible en plusieurs parties dont chacune seroit une ame, ne peut avoir lieu, même dans les animaux, parce que ces parties divisées & séparées ne sont plus que de simples & menus corpuscules, qui n'ont plus aucune sensation ni aucune connoissance.

LORSQU'ON coupe la tête à un homme, il arrive assez souvent que cette tête, séparée du corps, s'éleve plusieurs fois à plus d'un pied de terre, & remue souvent près d'un demi quart d'heure. Dira-t-on que cette tête est capable de sensation, parce que les esprits qui s'échappent, la font mouvoir? Il en est de même dans les bêtes, dont les parties séparées gardent le mouvement; elles le conservent plus ou moins de tems, suivant que les esprits qu'elles contiennent, se dissipent plus ou moins vîte.

§. XVII.

Que l'Ame eſt ſpirituelle, & qu'on eſt obligé de la croire immatérielle.

JE viens, Madame, d'établir la poſſibilité de la matérialité de l'ame humaine. Mais quoiqu'elle eût pû être matérielle, raiſonnable & immortelle, il a plû à Dieu de la faire ſpirituelle, & d'une ſubſtance qui ne tombe point ſous nos ſens. Cela ne détruit pas le ſyſtême que je viens de vous expliquer de l'ame raiſonnable & ſenſitive; il n'a rien de contraire à la Foi, dès que l'on croit que l'ame raiſonnable, qui eſt celle qui eſt deſtinée à l'immortalité, & pour ainſi dire, la ſeule véritable ame, eſt incorporelle. La Foi termine & borne tous nos doutes : ainſi, après avoir examiné les choſes, il ne reſte plus qu'à ſe ſoumettre, la croiance de la ſpiritualité de l'ame, que nous apprend la Révelation, n'aiant rien de contraire à la lumière naturelle. Car quoiqu'il nous ſoit difficile de concevoir une ſubſtance ſans étendue; cependant la certitude de la ſpiritualité de Dieu

peut nous élever jusqu'à la connoissance de l'immatérialité de notre ame. Nous savons qu'il existe quelque chose de plus parfait que la Matière ; nous en convenons. Nos ames ne peuvent-elles pas être d'une même qualité que cet Etre ? Il n'est pas plus difficile à un Esprit, souverainement puissant, de produire une ame spirituelle, que d'accorder la pensée à la Matière. Celui qui de rien a tout fait, & qui peut tout réduire à rien, pour créer nos ames immatérielles n'a eu qu'à le vouloir.

§. XVIII.

De l'immortalité de l'Ame.

IL est aussi difficile de prouver démonstrativement l'immortalité de l'ame, que sa spiritualité ; & quoiqu'il n'y ait rien de contraire à notre raison de croire que Dieu puisse conserver pendant toute l'éternité un être qu'il a créé, on n'a cependant aucune preuve Philosophique qui puisse mettre en évidence cette vérité, dont la seule Révelation nous donne l'assurance.

LES Epicuriens qui croioient l'ame formée par ce concours aveugle qui avoit

avoit produit tous les autres Etres, assûroient qu'elle étoit mortelle. *Le corps & l'ame*, dit Lucrece, *sont d'un même âge; leur alliance inséparable reçoit une mutuelle augmentation, & le tems les assujettit également aux infirmités de la vieillesse. N'est-il pas sensible que la faculté spirituelle est informe dans le corps tendre & foible des enfans, & que les parties étant fortifiées par le bienfait d'un âge perfectionné, le jugement est dans toute sa force, & que l'esprit fait des productions proportionnées à son augmentation? Mais lorsque le tems a fait sentir au corps les atteintes de la décadence, & que ses forces se sont évanoüies, son jugement n'a point d'assiette certaine; sa langue n'est plus qu'un interpréte déréglé d'un esprit qui retourne à sa première enfance, & dans ce même instant la cause cessant, aussi-bien que ses effets, n'est-il pas juste de conclure que comme la fumée s'évanoüit dans l'air, ainsi l'ame par sa retraite n'est point exempte des loix de la dissolution.* *.

IL

* *Præterea, gigni pariter cum corpore, & una*
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem;

IL eſt certain que l'ame eſt tellement liée avec le corps, que dès qu'il eſt travaillé par des maladies violentes, elle reſſent auſſi des inquiétudes cruelles, & ſemble préſager que la perte du corps doit entraîner la ſienne. Il arrive ſouvent qu'il ſe forme dans l'intérieur une conſpiration ſubite contre la vie :

Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, ſic animi ſequitur ſententia tenuis:
Inde ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis.
Poſt ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus: & obtuſis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque:
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.
Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animai
Naturam, ceu fumus in alias aëris auras:
Quando quidem gigni pariter, pariterque videmus
Creſcere; & (ut docui) ſimul ævo feſſa fatiſci.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. III. Verſ. 445, & ſeqq.*

vie : l'ame en eſt d'abord troublée dans ſes opérations & dans ſes mouvemens ; la langueur & la pâleur du viſage dénotent la certitude de ſa diſſolution. Elle agit plus ou moins ſelon que le corps montre plus ou moins de force, l'eſprit & l'intelligence ſuivent le cours de l'ame ſenſitive ; en ſorte qu'il ſemble que ce ſoit elle qui détermine leur durée.

LA matérialité de l'ame fourniſſoit aux Epicuriens pluſieurs autres preuves de ſa mortalité. *L'eſprit*, diſoient-ils, *étant une partie de l'homme, la nature lui a donné une ſituation fixe, de même qu'aux oreilles, aux yeux, & aux autres ſens, qui ſont les mobiles de la vie ; & quoique les mains & les oreilles étant ſéparées de leur Tout, conſervent pendant quelque tems la forme extérieure de leurs parties ; néanmoins elles ne peuvent plus avoir la faculté des ſens, ni les mouvemens qui les animoient. Ainſi, l'eſprit ne peut devoir ſon exiſtence à ſes propres forces ; il faut que le corps ſe prête à la ſubtilité de ſa nature, & que l'homme qui en eſt le vaiſſeau, contienne ſon eſſence délicate : ou bien il faut concevoir quelque autre choſe, qui, lui étant plus inſéparablement attachée, la conſerve & en*

empêche la deſtruction ; ce qui n'eſt point ; puiſque le corps eſt le ſeul vaiſſeau qui contienne l'ame, & que ſon union avec lui eſt ſi étroite, qu'elle n'eſt diſſoluble que par leur perte mutuelle *.

L'OPINION des Epicuriens ſur la mortalité de l'ame étoit une ſuite néceſſaire de leurs premiers principes. Il eût été abſurde de dire qu'une choſe que le hazard avoit formée, devenoit une

* *Et quoniam mens eſt hominis pars una, locoque*
Fixa manet certo, velut aures, atque oculi ſunt,
Atque alii ſenſus, qui vitam cumque gubernant:
Et veluti manus, atque oculus, nareſve ſeorſum
Secreta à nobis nequeunt ſentire, neque eſſe,
Sed tamen in parvo linquuntur tempore tali:
Sic animus per ſe non quit ſine corpore & ipſo
Eſſe homine, illius quaſi quod vas eſſe videtur;
Sive aliud quidvis potis eſt conjunctus ei,
Fingere quando quidem connexus corpori adhæret.
LUCRETIUS de Rerum Naturâ, *Libr. III, Verſ.* 550.

une substance éternelle & incorruptible, puisque tout ce qui a eu un commencement doit avoir nécessairement une fin, lorsque la volonté divine ne veut point lui accorder l'immortalité. Or, les Epicuriens qui n'admettoient la Divinité que par forme, & pour ne point révolter l'esprit du peuple, étoient bien éloignés de croire que l'ame eût été créée par la volonté de Dieu.

JE vais examiner à présent, Madame, si en admettant un Dieu spirituel, bon, intelligent, juste & puissant, il s'ensuit que l'ame doive être nécessairement immortelle. Il faut, pour donner plus d'étendue à cette question, considérer l'ame comme une substance incorporelle, parce que si l'on peut prouver qu'une substance spirituelle peut n'être pas éternelle, il sera très aisé de faire une application de toutes ces preuves à une substance étendue, beaucoup plus sujette par conséquent à la division & à la destruction. Je vous ai déjà dit, Madame *, que lorsqu'on objecte que l'ame spirituelle, n'étant point composée & n'étant point divisible, ne peut être détruite, cet argument *n'a de force*

* Voiez le §. XII. de cette *Réflexion*.

ce qu'autant qu'on suppose que le Créateur a voulu qu'elle fût immortelle, puisque celui qui crée de rien une chose, soit spirituelle, soit corporelle, peut lui fixer un tems où elle retournera à rien ; excepté qu'on ne se figure qu'il faut beaucoup plus de puissance pour créer un Etre, que pour l'annihiler, & que Dieu ait appris à certains Philosophes, & particuliérement aux Cartésiens, jusqu'où va sa puissance. S'ils n'ont donc de connoissance de l'immortalité de l'ame que par la Révelation, ils ne sont point fondés de vouloir ne la prouver que par des raisons, uniquement appuiées sur la lumière naturelle. Je crois, aussi-bien qu'eux, l'immortalité de l'ame ; mais je soutiens qu'on ne peut la démontrer par des preuves évidentes, lorsqu'on ne veut se servir que de celles que nous donne la raison. Si j'examine attentivement la nature de l'ame, loin qu'elle me persuade qu'elle doive être éternelle, elle semble au contraire m'annoncer la possibilité de sa fin. Je vois l'ame quelquefois rester pendant long-tems sans agir, sans penser ; & je conclus de-là que si elle peut rester quelques heures sans penser, sans avoir aucune connoissance d'elle-même, elle peut dans

dans la suite du tems rester éternellement dans cette létargie mortelle.

IL me semble, Madame, que j'entends déjà frémir tous les Cartésiens. *Quoi !* diront-ils ; *l'ame cesse quelquefois de penser ? Vous avancez là une plaisante absurdité ; il vaudroit autant que vous dissiez que quelquefois la Matière cesse d'être étendue. Cette dernière proposition n'est pas plus ridicule que l'autre ; car enfin si l'extension est l'essence de la Matière, la pensée est l'essence de l'ame.* Je demande à ces Philosophes, si disposés à condamner ce qui combat leur sentiment, qui leur a révelé la nature de l'essence d'une substance dont ils n'ont qu'une idée très confuse ? Car en concevant la spiritualité, l'esprit borné de l'homme ne conçoit presque qu'une *négation de la Matière*, si je puis me servir de cette expression ; & je ne crois pas qu'un Cartésien ait des idées beaucoup plus claires de la spiritualité, qu'un Gassendiste du Vuide. Nous connoissons certainement par expérience que nous pensons quelquefois, & nous sommes en droit de conclure qu'il y a quelque chose en nous qui a la puissance de penser ; mais d'assûrer que nous pensons continuellement, nous

ne

ne pouvons le faire qu'entant que l'expérience nous en instruit. *Nous savons*, dit Locke, *que l'ame pense toujours dans un homme éveillé, parce que c'est ce qu'emporte l'état d'un homme éveillé; mais de savoir s'il ne peut pas convenir à tout homme, y compris l'ame aussi bien que le corps, de dormir sans avoir aucun songe, c'est une question qui vaut la peine d'être examinée par un homme qui veille. Car il n'est pas aisé de concevoir qu'une chose puisse penser, & ne point sentir qu'elle pense. Que si l'ame pense dans un homme qui dort, sans en avoir une perception actuelle, je demande si pendant qu'elle pense de cette manière, elle sent du plaisir ou de la douleur, si elle est capable de félicité ou de misere? Pour l'homme, je suis bien assûré qu'il n'en est pas plus capable dans ce tems-là, que le lit ou la terre où il est couché; car d'être malheureux, ou heureux sans en avoir aucun sentiment, c'est une chose qui me paroît tout-à-fait incroiable. Que si l'on dit qu'il peut être que tandis que le corps est accablé de sommeil, l'ame a ses pensées, ses sentimens, ses plaisirs, ses peines séparément & en elle-même, sans que l'homme s'en apperçoive & y prenne aucune part,*

part, il eſt certain que Socrate dormant, & Socrate éveillé, n'eſt pas la même perſonne, l'ame de Socrate lorſqu'il dort, & Socrate qui eſt un homme compoſé de corps & d'ame lorſqu'il veille, ſont deux perſonnes, parce que Socrate éveillé n'a aucune connoiſſance du bonheur ou de la miſere de ſon ame, qui y participe toute ſeule pendant qu'il dort, auquel état il ne s'en apperçoit point du tout, & n'y prend pas plus de part qu'au bonheur ou à la miſere d'un homme qui eſt aux Indes, & qui lui eſt abſolument inconnu. Car ſi nous ſéparons de nos actions & de nos ſenſations, & ſur-tout du plaiſir & de la douleur, le ſentiment intérieur que nous en avons, & de l'intérêt qui l'accompagne, il ſera bien mal-aiſé de ſavoir ce qui fait la même perſonne *.

QUELQUE long que ſoit ce paſſage, j'ai cru, Madame, ne devoir rien en retrancher. S'il ne prouve pas que l'ame ne penſe pas toujours, du moins rend-t-il la choſe douteuſe; & je ne con-

* LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Livr. II. Chap. I. pag.* 101.

conçois pas pourquoi il est plus nécessaire à l'ame de penser toujours, qu'au corps d'être toujours en mouvement. Il n'est rien de si absurde que de vouloir convaincre un homme qui dort sans faire de songes, qu'il a pensé toute la nuit & qu'il a eu des plaisirs, sans en conserver après son reveil le moindre souvenir. Que si un homme endormi, comme dit Locke, a des pensées qui se succédent perpétuellement les unes aux autres sans le savoir, un homme qui dort, & qui veille ensuite, n'est point le même. Il y a deux personnes différentes en lui; l'une, qui est peut-être toujours malheureuse en veillant; & l'autre, qui est toujours heureuse en dormant: enforte qu'il se peut qu'un Porte-faix, qui a vécu quatre-vingts ans, ait été quarante ans malheureux Porte-faix en veillant, & quarante ans heureux Gentilhomme en dormant, sans que jamais le Porte-faix ait eu connoissance du bonheur du Gentilhomme; & le Gentilhomme du malheur du Porte-faix. Mais, dira-t-on, les hommes font des songes dont ils ne se ressouviennent point, & l'ame pendant le sommeil a des pensées que la mémoire ne retient

tient point. Dès que l'ame a des penſées, on s'en apperçoit ; les ſonges qui nous ſont ſenſibles, en ſont des preuves évidentes, & il faut avoir bien de la crédulité pour ſe perſuader que l'ame dans un homme qu'on éveille, perde dans l'inſtant toutes les notions qui lui étoient préſentes, en ſorte qu'il n'en reſte pas la moindre trace, & que la mémoire ne ſauroit en rappeller aucune circonſtance.

LES Philoſophes qui ſoutiennent que l'ame penſe toujours, me permettront de leur dire que je trouve aſſez plaiſant qu'ils m'aſſûrent que je penſe dans des momens où je l'ignore moi-même. S'ils n'ont d'autres preuves à me donner que celle qu'ils tirent de la définition qu'ils font de l'eſſence de l'ame, je les prie de ſonger que je ne dois point croire une choſe évidente, qui n'eſt fondée que ſur un principe incertain, & regarder comme une preuve cette choſe même dont je doute. Il me ſeroit aiſé, en me ſervant de leur méthode, de prouver que la Samaritaine, ou le grand jet d'eau de Verſailles, penſent toujours ; je n'aurois qu'à ſuppoſer que les fontaines penſent toujours, tandis que l'eau cou-

le de leur tuyau ; & de-là j'en tirerois une conſéquence inconteſtable que le grand jet d'eau de Verſailles & la Samaritaine penſent toujours. On ne doit jamais établir ſon hypothéſe ſur un fait conteſté, ou bien c'eſt alleguer en preuve la choſe même dont on diſpute.

SI l'ame reſte donc pluſieurs heures de ſuite ſans penſer & ſans ſe connoître elle-même dans un ſommeil, ſemblable à celui où ſe livre le corps, pourquoi ne pourra-t-elle pas, ainſi que lui, trouver un jour une mort éternelle, puiſqu'elle eſt ſujette à une momentanée ? Il faut donc avoüer de bonne foi que nous n'avons aucune preuve certaine de l'immortalité de l'ame que par la Révelation. Les Juifs avoient parmi eux une Secte qu'ils ne ſéparerent jamais de leur Communion, qui croioit l'ame mortelle ; & il faut avoüer que ſi la Foi ne fixoit nos doutes, il ſeroit bien difficile de concevoir qu'une choſe qui a eu un commencement, ne doive point avoir de fin. Cependant l'immortalité de l'ame, quoique difficile à connoître, ne répugne point à la raiſon, qui nous montre que Dieu, qui a eu la puiſſance de créer une ſubſtance,

ce, soit matérielle, soit spirituelle, a sans doute celle de la prolonger tant qu'il le juge à propos, & éternellement s'il le veut. Ainsi, c'est dans la seule volonté de la Divinité qu'il faut prendre la preuve de l'immortalité de l'ame. Toutes les autres qu'on veut tirer de sa nature & de son essence, sont incertaines, peu convainquantes, & s'appuient plus sur l'autorité du Vulgaire que sur la ferme croiance des Philosophes *.

§. XIX.

Si la croiance de l'immortalité de l'Ame est essentielle au caractère de l'honnête homme.

IL paroît d'abord qu'une personne, qui n'attend & n'espere rien après sa mort, ne sauroit être retenue par la crainte, & qu'elle doit se porter sans remords aux plus grands crimes.

JE conviens, & c'est une chose qu'on ne

* *Cum de animarum æternitate differimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium Inferos, aut colentium: utor hac publica persuasione.* SENECA, Epistola CXVII.

ne saurait mettre en doute, que la croiance de l'immortalité de l'ame est nécessaire pour contenir le bas peuple & les personnes vulgaires, qui, nées naturellement mauvaises, agissent plûtôt en esclaves qu'en hommes libres & doüés de la raison, qui nous fait aimer la vertu par rapport à elle-même, comme étant le bien le plus parfait qu'on puisse acquérir. Mais je pense aussi, & l'expérience certifie tous les jours mon sentiment, que parmi les gens d'un certain rang, la croiance de l'immortalité de l'ame n'est point un attribut qui leur soit nécessaire pour devenir, ou pour être honnête homme.

BIEN des Héros, des Philosophes, des Poëtes qui ont cru la mortalité de l'ame, ont souhaité ardemment d'immortaliser leur nom; ce desir suffit pour exciter à la gloire & à la vertu. Epicure, qui fut un des plus grands adversaires de l'immortalité de l'ame, fut aussi un des Philosophes anciens qui vécut le plus exemplairement. La regularité de ses mœurs, sa candeur, sa probité forcerent les Stoïciens d'avoüer que sa Morale n'avoit rien que d'épuré. Sénéque nourri & élevé dans une Secte toujours opposée à celle que forma Epicu-

picure, a rendu juſtice uu mérite de ce Philoſophe, & à l'excellence de ſes préceptes *. Le même Séneque dit que quelques-uns de ceux qui ſuivoient la doctrine de ce Philoſophe, n'étoient pas devenus débauchés parce qu'ils avoient embraſſé ſa doctrine, mais parce qu'ils étoient débauchés naturellement, la volupté d'Epicure étant fort ſobre, fort réſervée & fort ſèche **. Des Peres de l'Egliſe lui ont accordé les mêmes loüanges. St. Jerôme témoigne beaucoup d'eſtime pour ce Philoſophe, & St. Auguſtin avoüe qu'il l'eût préferé à tous les autres, s'il eût cru, auſſibien qu'eux, des châtimens & des récom-

* *Mea quidem iſta ſententia, & hoc noſtris invitis popularibus dicam, ſancta Epicurum & recta præcipere, & ſi propius acceſſeris, triſtia.* SENECA de Vita Beata, *Cap. XII.*

** *Non ab Epicuro impulſi luxuriantur, ſed vitiis dediti luxuriam ſuam in Philoſophiæ ſinu abſcondunt, & eo concurrunt ubi audiunt laudari voluptatem. Nec æſtimatur voluptas illa Epicuri: ita enim, me hercule, ſentio, cum ſobria & ſicca ſit; ſed ad nomen ipſum advolant, quærentes libidinibus ſuis patrocinium aliquod ad velamentum.* SENECA de Vita Beata, *Cap. XII.*

compenſes dans l'autre vie *. Lucrece, ſectateur d'Epicure, vécut toujours d'une manière ſimple, honnête, & frugale. Le Chancelier de l'Hôpital croioit l'ame mortelle, ou du moins l'aſſure-t-on ainſi **. Ce fut cependant un très-honnête-homme qui vécut parmi beaucoup de ſcélerats qui penſoient qu'elle étoit immortelle.

Si la croiance de l'immortalité de l'ame étoit abſolument eſſentielle au caractere de l'honnête-homme, il faudroit que cette perſuaſion dépendit de nous, comme l'acquiſition de la vertu en dépend. Sans cela, nous ne ſerions pas les maîtres d'être honnêtes gens; & il n'y auroit que ceux qui auroient le bonheur d'être convaincus de cette vérité. Or, il ne dépend point de nous d'en être perſuadés, & l'on ne peut objecter

* *Epicurum acceptúrum fuiſſe palmam in animo meo, niſi ego credidiſſem poſt mortem reſtare animæ vitam & tractus meritorum, quod Epicurus credere noluit.* August. Confeſſ. *Lib. VI. Cap. XVI.*

** *Homo quidem doctus, ſed nullius Religionis, aut, ut vere dicam Ἄθεος.* Belcarius, Comment. Rerum Gallic. *Lib. XXVIII. Num. LVII.*

jecter que les gens, à qui elle n'eſt point ſenſible, ſoient des perſonnes qui s'aveuglent elles-mêmes, & qui ſouhaitent que l'ame périſſe avec le corps; elles deſirent au contraire qu'elle ſoit éternelle. Et ces perſonnes ne ſont pas de jeunes débauchés qui cherchent d'étouffer leurs remords; ce ſont des Philoſophes, qui tâchent au contraire de ſe convaincre de ſon immortalité. *Je me plais*, dit Ciceron, *à croire l'ame immortelle; & ſi elle ne l'eſt point, je veux toujours tâcher de me le perſuader* *. Séneque nous apprend qu'il ſe ſatisfaiſoit lui-même, en philoſophant & méditant ſur l'éternité de l'ame, & qu'il adoptoit le ſentiment de pluſieurs grands hommes, qui prouvoient moins une doctrine auſſi ſatisfaiſante, qu'ils ne la promettoient **.

LES

* *Me vero delectat, idque primum ita eſſe; deinde etiam, ſi non ſit, mihi tamen perſuaderi velim.* CICER. Tuſculan. Quæſt. *Lib. I.*

** *Juvabat me de æternitate animarum quærere, imo me hercule credere. Credebam enim facile opinionibus magnorum virorum gratiſſimam promittentium magis, quam probantium.* SENECA, Epiſt. CII.

LES hommes n'agiſſent pas toujours conformement à leur croiance. Quelques-uns d'entre eux qui ont cru l'ame mortelle, ont été vertueux ; & quelques autres qui croient qu'elle étoit immortelle, ont étonné l'Univers par leurs crimes, & foulé aux pieds toutes les loix divines & humaines. Catilina avoit élevé dans ſa maiſon un Autel à une Aigle, à laquelle il ſacrifioit avec beaucoup de reſpect & de ſuperſtition, toutes les fois qu'il ſe préparoit à commettre quelque crime *. Néron avoit une grande dévotion à une image d'un petit enfant, à laquelle trois fois par jour il offroit des ſacrifices. Bien d'autres ſcélerats ont été ſuperſtitieux, & perſuadés de l'immortalité de l'Ame. Louïs XI. croioit aux récompenſes & aux châtimens de l'autre Monde ; mais il n'en a pas moins été vicieux dans celui-ci. Il accommodoit ſa Religion à ſes deſſeins, plûtôt que ſes deſſeins à ſa Religion. Brantôme dit que ce Roi, faiſant un jour ſes prières devant l'Autel

* *Quam venerari ad cædem proficiens ſolebas, à cujus Altaribus ſæpe iſtam dextram impiam ad necem civium tranſtuliſti.* CICER. Orat. I. in Catilinam.

tel de Notre-Dame de Cléri, on lui entendit dire : *Ah ! ma bonne Dame, ma petite Maitresse, ma grande Amie, en qui j'ai toujours eu mon reconfort, je te prie de suplier Dieu pour moi, & être mon Avocate envers lui, qu'il me pardonne la mort de mon frere que j'ai fait empoisonner par ce méchant Abbé de St. Jean. Je m'en confesse à toi comme à ma bonne Maitresse* *.

CE n'est donc point la Religion, qui, chez les gens d'un certain rang, décide uniquement de leur vertu & de leur candeur ; c'est le tempérament, l'éducation, & l'amour de la gloire. Spinosa ne croioit certainement pas l'immortalité de l'ame : tous ceux qui l'ont connu, avouent que c'étoit néanmoins un honnête homme, & toute la Hollande rend justice à la pureté de ses mœurs. Le Juif, qui, par un zèle outré de dévotion, lui donna un coup de couteau en sortant de la Synagogue, étoit persuadé de l'immortalité de l'ame, & son crime étoit une suite de sa croiance.

§. XX.

* BRANTOME, Mémoires, Vie de Charles VIII. *Tom. I. pag.* 30.

§. XX.

Que l'Ame eſt immortelle.

QUOIQUE je vous diſe, Madame, que la croiance de l'immortalité de l'ame n'eſt pas néceſſaire au caractere de l'honnête homme, n'allez pas vous figurer que je ſois un héretique ; car ſi l'on peut avoir des vertus, & ſuivre cette opinion, on ne ſauroit en la croiant, non-ſeulement être Chrétien, mais même perſuadé parfaitement de l'exiſtence de Dieu. Et loin d'approuver l'aveuglement de ceux qui ſoutiennent ce ſentiment ; je penſe que dès que l'on veut raiſonner conſéquemment, & examiner les choſes, on voit clairement la néceſſité de l'immortalité de l'ame. Elle découle naturellement des preuves invincibles de l'exiſtence de Dieu, & il faut vouloir ne point faire uſage de ſa raiſon, pour croire que la Divinité, toute bonne & puiſſante, crée des hommes, leur défend de faire le mal, leur ordonne de faire le bien, & ne les punit point lorſqu'ils déſobéïſſent. L'argument le plus invincible pour l'immortalité de l'ame, c'eſt le bonheur & la proſpérité

rité des méchans dans ce Monde. Leur félicité se dissipe comme un songe, & lorsqu'ils sont prêts à passer de cette vie à une autre, ils sentent alors combien peu ils étoient assûrés de la bonté des argumens qu'ils se faisoient à eux-mêmes pour obscurcir la vérité qui cherchoit à les éclairer.

UN savant Philosophe, après avoir examiné tout ce qu'on peut dire sur la nature de l'ame, & être convenu de bonne foi qu'il n'y a aucune preuve Philosophique évidente de son immatérialité & de son immortalité, fait cette belle & sage réflexion. *Puisque * les raisons qu'on apporte pour prouver que l'ame est immortelle, sont pour le moins aussi fortes que celles qu'on leur oppose, & qu'elles sont soutenues par la Révelation, nous ne devons pas balancer à suivre l'opinion qui nous assure l'immortalité.*

JE

* *Profecto ut cumque rationes immortalitati abstruendæ allatæ, Mathematicæ evidentiæ, ut sumus initio testati, non sint; eæ tamen sunt, quæ non neminem bene affectum permoveant; quæ congestis aliis immortalitati impugnandæ præponderent; quæ denique superveniente authoritate Fidei, pondus, atque robur ineluctabile obtineant.* Syntagma Philosoph. Epicuri. P. GASSENDI. *pag.* 72. *Edit. in* 4°.

JE crois, Madame, que vous me faites la grace de me regarder comme un homme sincère & incapable de déguiser sa pensée; je puis vous assûrer que je suis fermement persuadé que mon ame est immortelle. Hé quoi! Madame, est-il possible de croire qu'un être, capable d'examiner les questions que nous venons de parcourir, ne fût qu'une misérable liqueur, destinée à vivifier pendant quelques années un vil morceau de Matière? La plus grande preuve de l'immortalité de l'ame se doit chercher dans elle-même. Lorsqu'on examine sa noblesse, sa grandeur, son élevation, on sent mieux son immortalité que par tous les argumens des Théologiens. Il est impossible que Dieu ait créé un être aussi noble, pour remplir les seules fonctions qu'il fait ici bas; il est reservé à quelque chose de mieux. Je trouve d'ailleurs qu'il ne convient qu'à des criminels de souhaiter de finir totalement: rien ne flatte plus un galant homme que l'esperance de l'immortalité; c'est la consolation la plus grande d'un véritable Philosophe, & ce doit être celle de tous les gens qui pensent sensément. Je regarde le desir qu'ont les hommes sages d'immortaliser leur nom, comme

une preuve bien forte de l'immortalité de l'ame. D'où vient cette ame se porteroit-elle si fort d'elle-même & comme par un instinct naturel, vers l'immortalité, si elle n'y étoit pas destinée par son essence ?

NOUS sommes assûrés que l'ame a ses intétêts séparés de ceux du corps, puisque nous voions par l'expérience journalière que ce qui nuit au dernier, amuse & plaît au premier. Un homme, par exemple, qui incommode sa santé par une étude trop assidue, contente cependant son esprit. Or, pourquoi voulons-nous donc que ces deux substances, si différentes entre elles, ne puissent subsister l'une sans l'autre, puisque même lorsqu'elles sont unies, elles donnent des marques visibles de la possibilité de leur desunion ? Enfin, n'est-on pas en droit de dire avec Ciceron, le plus savant des Romains ; & peut-être le plus beau génie qu'il y eut dans le Monde *, que *quand on*

* *Quid multa ? Sic mihi persuasi, sic sentio, cum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorum prudentia, tot artes, tantæ sapientiæ, tot inventa, non posse eam naturam quæ res eas contineat, esse mortalem.* CICER. de Senect. *Cap.* 21.

on voit ce qu'il y a d'activité dans nos esprits, de mémoire du passé, de prévoiance de l'avenir. Quand on considere tant d'Arts, de Sciences, de découvertes où ils sont parvenus, on doit être pleinement persuadé qu'une nature qui a eu en soi le fonds de tant de grandes choses, ne sauroit être mortelle.

§. XXI.

Récapitulation.

AVOUEZ, Madame, que les connoissances que nous avons, sont bien bornées. Non-seulement nous ne savons rien des principaux secrets de la Nature, mais nous sommes même, pour ce qui nous regarde, dans une parfaite ignorance. Nous ne connoissons évidemment que les choses qui nous sont nécessaires pour la conduite de notre vie & pour la règle de nos actions. Il semble que la Divinité n'ait borné si fort notre entendement, que pour nous donner plus lieu de nous défier de nous-mêmes & des autres. Elle nous

nous a accordé la raison, & elle y a attaché, non pas le privilege de découvrir les secrets des causes & des choses; mais le moien de distinguer le vrai qui nous est connu, d'avec le mal que nous connoissons : en sorte que si la lumière naturelle ne nous développe pas certains mystères cachés, elle nous empêche pourtant d'accorder notre croiance à bien des fausſetés, pourvû que nous voulions en faire usage, & ne point nous laisser éblouir par l'autorité de ceux qui nous parlent. Des gens d'un vaste genie tombent quelquefois eux-mêmes dans le défaut de la préoccupation, & adoptent pour des vérités évidentes des conjectures fausses ou douteuses *.

IL

* *Aristotelis doctrina est summa veritas, quoniam ejus intellectus fuit finis humani intellectus. Quare bene dicitur de illo, quod ipse fuit creatus & datus nobis à divina Providentia, ut non ignoremus possibilia sciri.* Averroës devoit même dire que la divine Providence nous avoit donné Aristote pour nous apprendre ce qu'il n'est pas possible de savoir : car il est vrai que ce Philosophe ne nous apprend pas seulement les choses que l'on peut savoir; mais puisqu'il le faut croire sur sa parole, sa doctrine étant la souveraine vérité, *summa veritas*, il nous apprend même des

Il eſt encore un autre écueil qu'il faut éviter pour ne point s'égarer ; c'eſt de ne point recevoir ſans examen bien des faits qu'on appuie de l'autorité de la Révelation. On ne doit les croire aveuglément que dans les matières que la raiſon ne ſauroit juger, ou ſur leſquelles elle ne peut porter des jugemens probables ; mais dans celles dont elle peut avoir une connoiſſance certaine, elle doit être abſolue maitreſſe & décider en ſouveraine, parce qu'il eſt certain que toute choſe, contraire & incompatible aux déciſions claires & évidentes de la lumière naturelle, ne peut avoir été révelée par Dieu, qui ſeroit un trompeur, s'il nous ordonnoit une choſe contraire à la règle & aux maximes qu'il nous a données pour connoître la vérité. Si l'on n'établit point ce principe comme certain, il n'eſt rien de ſi extravagant, rien de ſi abſurde, qu'on ne puiſſe dire avoir été révelé, & par conſéquent qu'on ne doive croire aveuglément *.

Tou-

choſes qu'il eſt impoſſible de ſavoir. MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité, *Livr. III. Chap. III. pag.* 180.

* Si l'on veut faire paſſer pour Révelation une choſe contraire aux principes évidens de la

TOUTES les Religions ont leur prétendue Révelation ; c'eſt en les examinant, & en les trouvant contraires à la lumière naturelle, qu'on les rejette & qu'on les réfute. La raiſon eſt donc la règle des Révelations, puiſqu'elle juge de leur validité ; & l'on ne ſauroit dire qu'on ne doit examiner que les Révelations des fauſſes Religions ; car cet argument ſeroit commun à toutes, & chacun reſteroit éternellement dans l'erreur, puiſqu'il n'examineroit point s'il peut y être.

EN voilà aſſez, Madame, à ce que je crois, pour vous perſuader que nous ſavons peu de choſe, & qu'il nous eſt impoſſible d'eſperer jamais ſur certaines matières d'acquérir des connoiſſances bien certaines & bien étendues. Je ne regretterai point le tems que je puis avoir emploié à ces Réflexions, ſi elles

la raiſon, & à la connoiſſance manifeſte que l'eſprit a de ſes idées claires & diſtinctes, il faut alors écouter la raiſon ſur cela, comme ſur une matière qui eſt de ſon reſſort. LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain, *Livr. IV. Chap. XVIII. pag.* 901.

les peuvent vous plaire ; & puiſque vous me paroiſſez ſouhaiter que je vous diſe un mot de l'Aſtrologie judiciaire, je vous promets, Madame, que dès que j'aurai un moment de loiſir, je ſatisferai votre envie.

Fin de la quatriéme Réflexion.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines.

RÉFLEXION CINQUIE'ME,

Concernant l'Astrologie Judiciaire.

§. I.

Introduction.

NOus voici, enfin, arrivés, Madame, à la Science, en laquelle vous paroissez avoir le plus de confiance. Oserai-je vous le dire ? c'est cependant la plus fausse & la plus trompeuse. Les préjugés vous ont empêché jusqu'ici de faire usage de votre raison. Vous avez ajouté une entière croiance aux Contes & aux Fables qu'on

qu'on vous avoit dit dans votre jeuneſſe ; mais j'oſe me flatter de vous convaincre évidemment de l'erreur où vous êtes, & je vous montrerai ſi clairement le ridicule de l'Aſtrologie judiciaire, que vous aurez pour elle autant de mépris qu'en ont eu les plus grands hommes anciens & modernes. Cette Science trompeuſe a été regardée de tout tems comme le partage de quelques menteurs, qui par un ſale intérêt dupent les autres, & ſe dupent eux-mêmes. Ils enveloppent leurs prédictions de tant d'obſcurité, ils les annoncent dans des termes ſi ambigus, que ſemblables aux anciens Oracles, elles ont toujours deux ou trois ſens différens, & peuvent être expliquées ſuivant les tems & les perſonnes, & ſelon le commentaire qu'il leur plaît d'en donner.

Il y avoit autrefois à Alexandrie une coutume, par laquelle les Aſtrologues étoient obligés de païer un certain impôt, qu'on appelloit *le Tribut des Fous*, parce que le produit en étoit aſſigné ſur le gain que les Aſtrologues & les Diſeurs de bonne fortune faiſoient à la faveur de la folle crédulité de leurs ſectateurs. Que penſeriez-vous, Madame, d'un homme qui décideroit de

ſes

ſes affaires par le ſort des dez ? Vous vous mocqueriez ſans doute de ſa folie. La déciſion de l'Aſtrologie eſt auſſi peu certaine que celle des dez. *Quiconque a deſſein de piper le monde*, dit un Auteur célébre, *eſt aſſûré de trouver des perſonnes qui ſeront bien aiſes d'être pipées ; & les plus ridicules ſottiſes rencontreront toujours des eſprits auxquels elles ſont proportionnées, après que l'on voit tant de gens infatués de l'Aſtrologie judiciaire . . . Il y a une conſtellation dans le ciel, qu'il a plû à quelques perſonnes de nommer* Balance, *& qui reſſemble à une balance comme à un moulin-à-vent. La balance eſt le ſigne de la Juſtice ; donc ceux qui naîtront ſous cette conſtellation, ſeront juſtes & équitables. . . . Quelque extravagans que ſoient ces raiſonnemens, il ſe trouve des perſonnes qui les debitent, & d'autres qui s'en laiſſent perſuader* *.

ON étoit autrefois bien plus attaché à l'Aſtrologie judiciaire, qu'on ne l'eſt actuellement ; peu-à-peu beaucoup de gens ſont revenus de cette foibleſſe, & l'étude de la bonne & ſaine Philoſophie

a

* Art de Penſer, *premiers diſcours*, pag. 2.

a beaucoup servi à guérir les esprits de cette maladie. Les grands hommes se sont plaints dans tous les tems de la crédulité des peuples & de la fourberie des Astrologues. *Ce sont des gens*, dit Tacite, *infidèles aux Grands, menteurs auprès de ceux qui les croient, qu'on exilera toujours de Rome, & qu'on y laissera toujours vivre, malgré les ordonnances* *.

LA plus grande partie du monde aime à être dupée, & l'on conduit les peuples aisément, lorsqu'on les amuse par des chimères & des histoires extravagantes. Le Vulgaire est plus frappé par des idées vagues & gigantesques, que par la simple vérité. Il pardonne tout à ceux qui savent le séduire agréablement, & exciter sa curiosité. Un mensonge perd la réputation d'un honnête homme : il le fait soupçonner de fausseté, lors même qu'il dit la vérité ; mais un Astrologue a le droit de mentir impunément. Loin qu'on lui fasse un crime de ses impostures, bien des gens cher-

* *Genus hominum, potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in Civitate nostra, & vetabitur semper, & retinebitur.* TACITUS Histor. *Lib. I.*

cherchent à l'excuſer. Il ſuffit qu'il rencontre une fois par un pur hazard ſur un fait de conſéquence, c'en eſt aſſez pour faire croire toutes les impertinences qu'il débitera pendant tout le cours de ſa vie. On n'examinera point les menſonges qu'il aura aſſûrés, on ne parlera que de la prédiction que le hazard aura rendu véritable. Un Aſtrologue prédit-il la mort d'un Prince, ſi elle n'arrive point, perſonne ne s'aviſe de tourner en ridicule le prétendu Prophéte. Le Prince vient-il à mourir, chacun court en foule apprendre du Devin le ſort dont il eſt menacé. Peu de gens s'aviſeront d'examiner avec attention la réalité de la Science de l'Aſtrologue; ils s'empreſſeront au contraire à fournir les moiens de duper plus aiſément leur crédulité. *Combien de fois*, dit Cicéron, *ai-je entendu les Aſtrologues prédire à Pompée, à Craſſus, à Céſar, qu'ils mourroient dans un âge très avancé, au milieu de leur famille, comblés de gloire & d'honneur? il leur eſt arrivé tout le contraire de ce qu'on leur avoit aſſûré, & je ne puis comprendre comment, après des marques ſi viſibles de la fauſſeté de l'Aſtrologie judiciaire, il peut encore ſe trouver quelqu'un*

qu'un assez crédule pour y ajouter foi *.

A quoi sert de vouloir savoir ce que nous ne pouvons connoître ? Dieu n'a point voulu nous réveler certains secrets ; n'est-il pas ridicule de croire qu'il les a écrits dans les astres ? Une impertinente curiosité n'a pas peu servi à mettre en vogue l'Astrologie judiciaire, & à lui donner un grand crédit ; chacun croit avidement ce qui le flatte. Elle promet des richesses, des honneurs, des trésors ; n'est-il pas naturel qu'on aime à lui donner la croiance ? Et quant à ceux qu'elle menace de quelques dangers, la crainte, la superstition, l'envie d'éviter le péril suffisent pour leur faire regarder ces prédictions comme des instructions essentielles. Il est peu de personnes, qui, satisfaites du présent, n'aiment point à s'embarrasser de l'avenir. Cette sage conduite est le partage des Philosophes, ils savent

* *Quam multa ego Pompeio, quam multa Crasso, quam multa huic ipsi Cæsari, à Caldæis dicta memini, neminem eorum, nisi senectute, nisi cum claritate, esse moriturum : ut mihi permirum videatur quemquam extare qui etiam non credat iis quorum prædicta quotidie videat re & eventu refelli.* CICERO de Divinatione, *Lib. II.*

ſavent qu'ils ne gagnent rien à ſavoir ce qui doit néceſſairement arriver, & qu'il eſt triſte de ſe tourmenter inutilement *. Jupiter, dit Horace, enveloppe dans une nuit obſcure tous les évenemens à venir, & ſe rit d'un mortel qui porte ſes vûes inquiétes plus loin qu'il ne devroit.

§. II.

Combien les principes de l'Aſtrologie Judiciaire ſont ridicules.

LEs règles de l'Aſtrologie judiciaire différent ſi fort ſur un ſeul & même ſujet, qu'il eſt impoſſible de pouvoir former ſur ces règles un jugement certain. La plûpart même ſont ſi ridicules, qu'on ne ſait comment les réfuter ſérieuſement. Parmi les douze ſignes du Zodiaque, il y en a trois qu'on nomme le *Belier*, le *Taureau*, le *Capricorne*, & qu'on cût pû tout auſſi juſtement appeller le *Pigeon*, le *Chien*, & le *Chat*. Mais *parce que le* Belier, *le* Taureau, *& le* Capri-

* *Ne utile quidem eſt ſcire quid futurum ſit: miſerum eſt enim nihil proficientem angi.* CICERO de Natur. Deor. *Lib. III. Chap. VI.*

Capricorne *ſont des animaux qui ruminent, ceux qui prennent médecine, lorſque la Lune eſt ſous ces conſtellations, ſont en danger de vomir.* Il faut être bien Aſtrologue pour donner dans de pareilles folies, & bien aveuglé pour ſe les perſuader; car c'eſt un pur caprice & & une fantaiſie qui a fait donner aux ſignes du Zodiaque certains noms plûtôt que d'autres. Et dans le fond ils ne reſſemblent non plus à ceux qu'on leur a attribués, qu'un moulin-à-vent à une hirondelle. Les Anciens, pour s'accommoder aux fictions des Poëtes, croioient que la Juſtice dégoûtée d'un Monde auſſi corrompu que le nôtre, s'en étoit allée au ciel; & ſur cette idée chimérique on a aſſûré que ſous ce ſigne les femmes ſeront ſtériles, ou feront de fauſſes couches. Eh quoi! Si les anciens Poëtes avoient appellé *Chienne* le ſigne qu'ils ont appellé *Vierge*, les femmes auroient couru riſque d'enrager lorſque la Lune, ou quelque autre planette, nous auroit paru répondre à cette conſtellation!

Je voudrois bien qu'un Aſtrologue me fît le plaiſir de me dire comment il ſait qu'un tel ſigne reſſemble plûtôt à une vierge qu'à un clocher, & comment il a pû trouver d'aſſez bons téleſcopes

pour

pour discerner cette ressemblance, d'une distance peut-être de plus de trente millions de lieuës. Jusqu'alors, je ne sais sur quoi il assure qu'on vomit aisément lorsqu'on prend médecine quand la Lune est sous le Bélier. Je suis en droit de lui soutenir qu'on doit au contraire être sujet à se donner une entorse si l'on vient à danser alors, parce que le signe, qu'il croit ressembler au Belier, a la figure d'un danseur de corde. Sur cette supposition, je ferai, s'il m'en prend envie, des prédictions tout comme lui, où, parmi une infinité de fausses, il y en aura par hazard quelques-unes de véritables. Il ne restera plus après cela, qu'à savoir si ma science vaudra mieux que la sienne, & si le danseur de corde existera véritablement dans le ciel.

MONSIEUR Bernier a recueilli la même moisson de gloire que tous les grands hommes qui ont écrit contre l'Astrologie judiciaire ; & voici, Madame, un passage de cet Auteur, qui suffira pour vous démontrer évidemment le ridicule de ces maisons, sous les noms desquelles les Astrologues ont divisé le ciel en douze régions, qui communiquent leurs vertus aux planettes. *D'où*

eſt-ce que les maiſons, dit ce Philoſophe, *tirent leur vertu ? Sera-ce du ciel mobile ? Mais pourquoi la même partie du ciel qui eſt heureuſe dans une maiſon, ſera-t-elle incontinent malheureuſe dans une autre ? Cela lui vient-il du lieu & de l'eſpace dans lequel elle eſt ? Mais pourquoi de purs eſpaces auroient-ils tant de vertus, & ſi différentes entre elles ? Et qu'ils ne diſent point que ce ne ſont pas les maiſons, mais que ce ſont les planettes, qui dans les maiſons produiſent divers effets ; car puiſqu'une planete qui eſt bonne de ſa nature, nuit dans une maiſon malheureuſe, & que celle qui eſt mauvaiſe, y multiplie ſes forces, on demande d'où lui vient cette malignité qui lui eſt imprimée par la maiſon* *.

PRENEZ garde, Madame, que voilà toute l'Aſtrologie judiciaire ruinée de fond en comble par ce paſſage. Eſt-il rien de ſi ridicule que de ſoutenir que de purs eſpaces puiſſent communiquer un nombre de vertus différentes, & donner ce qu'ils n'ont point ? Vous êtes actuellement

* BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. IV. pag.* 457.

ment trop Philosophe pour accorder votre consentement à de pareilles chimères, qui ne sont fondées que sur les idées extravagantes d'un nombre de gens qui n'ont aucune notion de la véritable & saine Philosophie.

§. III.

Qu'il est impossible que l'influence des Astres puisse déterminer le bonheur, ou le malheur des hommes.

CONSIDE'REZ, Madame, que si les règles de l'Astrologie judiciaire étoient certaines, Dieu se seroit lié les mains, & nous les auroit liées à nous-mêmes. Toutes nos actions, nos plus secrettes pensées, nos moindres mouvemens seroient gravés dans le ciel en caractères ineffaçables, & il ne nous resteroit plus rien de libre. Nous serions nécessités au mal comme au bien, puisqu'il faudroit que nous fissions absolument ce qui seroit écrit dans le prétendu régître des astres; ou bien le livre seroit faux, & la science des Devins incertaine. Notre sort dépend des lieux, des personnes, des tems, & de notre volonté, & non pas des conjonctions chimériques, ima-

ginées par des charlatans. Deux hommes naissent sous la même planete : l'un est porteur d'eau, & l'autre est souverain. D'où vient donc cette différence ? *Jupiter le vouloit ainsi*, répondra un Astrologue. Mais, qu'est-ce que Jupiter ? C'est un corps sans connoissance, & qui ne peut agir que par son influence. D'où vient donc agit-elle dans le même moment, dans le même climat d'une manière si différente ? Comment cette influence peut-elle avoir lieu ? Comment peut-elle percer la vaste étendue des airs ? Un atôme, la moindre portion de Matière arrête, détourne, diminue ces prétendues particules, qu'on veut que ces planetes nous envoient. D'ailleurs, les astres influent-ils toujours, ou n'influent-ils que dans certaines occasions ? S'ils n'influent que dans certains momens, & lorsque les particules qui s'en détachent, viennent à nous rencontrer, comment l'Astrologue peut-il connoître le tems précis où cela arrive, pour décider de leur effet ? Et si les influences sont continuelles, comment peuvent-elles être assez promptes pour percer la vaste étendue des airs, forcer la Matière qui les arrête ou les détourne, & s'accorder avec la vivacité de nos passions, d'où naissent

sent les principales actions de notre vie ? Car si les astres réglent tous nos sentimens & toutes nos démarches, il faut que leurs influences agissent avec autant de rapidité que notre volonté ; puisque ce sont eux qui la déterminent ; en sorte que lorsqu'un amant prend le dessein d'abandonner sa maitresse sur un coup d'œil qu'elle donne à son rival, il faut qu'il y ait un nombre d'influences qui agissent aussi vîte que le coup d'œil de la maitresse, & la pensée de l'amant piqué, pour qu'elles puissent déterminer l'une à la coquetterie, & l'autre au dépit & au désespoir. Car les Astrologues veulent que les moindres choses soient gouvernées par les astres. Les brouilleries & les racommodemens des amans sont aussi de leur district ; c'est-là une des meilleures piéces de leur sac, & qui leur donne le plus de crédit dans le monde. Chaque amant veut connoître si sa maitresse est fidele. Le beau sexe est encore plus curieux que le nôtre, & les faiseurs d'horoscopes n'ont point d'aussi bonnes pratiques que les amoureux & leurs Dames. L'Astrologie judiciaire est aussi trompeuse que l'amour, & je me crois obligé en conscience d'avertir les Belles de ne se point fier davantage

vantage aux prédictions des Astrologues, qu'aux sermens des Petits-maîtres.

§. IV.

Que les Cometes ne sont point des signes qui présagent des évenemens futurs.

VOUS m'avez promis, Madame, de lire avec attention les *Pensées diverses de Bayle sur les Cometes*, dès que vous aurez achevé le charmant Livre des *Entretiens sur la Pluralité des Mondes**, qui vous rend, dites-vous, si aisées les connoissances Astronomiques. Si vous le faites, l'agréable Fontenelle vous fournira des lumières pour goûter utilement le savant & profond Bayle; & rendue Astronome par l'un, l'autre achevera de vous persuader de la ridicu-

lité

* *Je n'ai point fait de Réflexion particulière sur l'Astronomie, parce qu'il m'eût été impossible de rien dire sur les corps célestes qui pût approcher de la beauté & de la clarté de ces* Entretiens. *Quiconque voudra savoir autant d'Astronomie qu'il convient à un homme du monde d'en savoir, pourra aisément trouver dans ces agréable Livre de quoi se satisfaire.*

lité des influences Astrologiques. Il vous montrera démonstrativement que ces cometes dont on fait tant de bruit, ne sont que des phénomènes ordinaires dans le cours de la Nature, & dont le pouvoir est aussi borné que celui des étoiles & des planetes. Vous serez convaincue, lorsque vous aurez lû ses *Pensées*, qu'il n'est pas plus extraordinaire qu'il arrive des malheurs après l'apparition des cometes, qu'il l'est qu'il en arrive après le coucher ou le lever du Soleil, puisque selon le train ordinaire du Monde, dans quelque année que ce soit, il arrive de grandes calamités sur la terre, ou en un lieu, ou en un autre. *Il est probable*, dit cet illustre Auteur, *qu'à quelque heure du jour que ce soit qu'un bourgeois de Paris regarde par sa fenêtre sur le pont St. Michel, il voit passer des gens dans la rue. Cependant, les regards de ce bourgeois n'ont aucune influence sur les gens qui passent, & chacun passeroit tout de même, encore que le bourgeois n'eût pas regardé par sa fenêtre. Donc, la comete n'a aucune influence sur les évenemens, & chaque chose seroit arrivée comme elle a fait, quand même il n'auroit paru aucune comete, puisque ses influen-*

influences ne peuvent avoir aucune vertu *.

IL seroit aisé de prouver qu'il est faux qu'il soit arrivé plus de malheurs dans les années qui ont suivi de près les cometes, que dans les autres tems; & pour être persuadé du train ordinaire des choses, on n'a qu'à supputer, par le moïen de l'Histoire, le bien & le mal qu'on a ressenti sur la terre pendant l'espace de quinze ou vingt ans, lors de l'apparition d'une comete. On trouvera que l'un comportant l'autre, la supputation se trouvera égale avec celle qu'on fera de quinze ou vingt autres années, éloignées des tems où l'on aura vû des cometes.

ET quant aux sentimens de quelques Historiens & de quelques Poëtes, grands amateurs de prodiges, je vous ai fait voir dans ma première Réflexion combien on doit y avoir peu d'égard. En effet, si l'on écoutoit tous les contes que débite ridiculement un nombre de génies foibles, & peu éclairés par la bonne Philosophie, il faudroit par la même raison autoriser les superstitions & les

* BAYLE, Pensées diverses sur les Cometes &c. *Tom. I. pag.* 42.

les fables de toutes les vieilles. On n'oseroit plus se mettre à table, lorsqu'on se trouveroit treize à la fois, & l'on seroit dans l'attente des plus grands malheurs, dès qu'on auroit renversé une salière, ou cassé un miroir. Mais dans des matières de Philosophie, le sentiment d'un Auteur, tel que Bayle ou Gassendi, est préferable au témoignage de vingt Historiens, qui ne connoissent de la nature des cometes que ce qu'ils en ont lû dans quelques autres Historiens aussi superstitieux qu'eux; aussi voions-nous que les Auteurs les plus estimés sont généralement peu favorables aux prodiges.

§. V.

De la Fourberie & des Filouteries des Astrologues.

LES Astrologues sont si peu persuadés de la réalité & de la vérité de leur Art, qu'ils se traitent mutuellement de fourbes, & s'accusent d'impostures.

CARDAN, fameux Astrologue, se récrie fort contre une troupe de fripons & de charlatans, qu'il accuse d'avoir gâté & corrompu, par leurs im-

postures & leurs sottises, l'Astrologie judiciaire. Il soutient qu'on a prêté plusieurs choses à Ptolomée qui ne sont point de lui : mais ce reproche de Cardan est tout-à-fait plaisant & particulier; car personne n'a inventé tant de nouvelles chimères qui ne se trouvent point dans Ptolomée, que lui *.

UN autre Astrologue, appellé Morin, fort piqué contre Gassendi qui se moquoit de ses prédictions, & qui mettoit en évidence la fourberie de son Art, voulut rétablir sa réputation délabrée aux dépens de Gassendi. Il choisit le tems où ce Philosophe étoit incommodé d'une fluxion très dangereuse sur la poitrine; & croiant qu'il n'en guériroit point,

* *Cardan fut la victime de sa vanité. Il fit son horoscope, & annonça qu'il mourroit dans un certain tems qu'il fixa; cependant ce tems approchoit beaucoup, & Cardan se portoit toujours bien. Pour conserver sa gloire & celle de l'Astrologie Judiciaire, il se laissa mourir de faim. Scaliger, & l'illustre Monsieur de Thou certifient la vérité de ce fait. Le même Cardan dressa avec beaucoup de soin l'horoscope de son fils. Il l'avertit par un long écrit de ce qui lui devoit arriver, & ne lui parla jamais qu'on le pendroit à vingt-quatre ans, pour avoir empoisonné sa femme.*

point, il fut assez impudent pour faire imprimer & répandre dans le Public que Gassendi qui frondoit si fort l'Astrologie judiciaire, mourroit vers la fin de Juillet, ou au commencement d'Août de l'année 1650. L'Astrologue crut étonner le Philosophe par cette prédiction; mais celui-ci, non content d'avoir donné des raisons contre l'Astrologie judiciaire, voulut encore y joindre des preuves évidentes de sa fausseté; car il reprit si bien ses forces, qu'il ne se porta jamais mieux que dans le tems que l'Astrologue l'avoit condamné à être immolé à la réparation du tort qu'il avoit fait à son Art. Si Gassendi fût mort par hazard, voiez, Madame, quelle devenoit la réputation de l'Astrologue, & quel triomphe c'eût été pour ceux qui aiment à être abusés par des idées chimériques! Il n'est point extraordinaire que les faiseurs d'horoscopes, les charlatans, & les diseurs de bonne avanture prédisent quelquefois la vérité; à force de mentir, il leur arrive de deviner. *Qui est celui*, dit Ciceron, *qui, s'exerçant tous les jours à tirer, ne donne enfin quelquefois au but* *? Un faiseur

* *Quis est enim, qui totum diem jaculans,*

seur d'Almanacs annonce qu'il mourra un Souverain en Europe. S'il meurt, chacun parle de l'Almanac ; s'il ne meurt point, on n'en dit rien, non plus que de bien d'autres qu'on avoit faits dans divers païs, & qui avoient prédit un menſonge d'une autre eſpèce.

PERMETTEZ, Madame, en achevant cette Réflexion, que je vous exhorte à mépriſer ſouverainement toutes les Sciences que vous trouverez auſſi incertaines & auſſi ridicules que l'Aſtrologie judiciaire.

non aliquando conlineet. CICERO de Divinatione, *Lib. II. Cap. LIX.*

Fin de la cinquiéme & derniére Réflexion.

EXAMEN CRITIQUE DES REMARQUES

*De Mr. l'Abbé d'*OLIVET, *de l'Academie Françoise*,

Sur la Théologie des Philosophes Grecs.

Où l'on répond par occasion à plusieurs Objections de cet Académicien contre Mr. BAYLE.

» MONSIEUR,

» VOUS voulez que je vous envoie » l'Examen Critique que j'ai fait » des *Remarques sur la Théologie des* » *Philosophes Grecs*, je ne puis refuser » de satisfaire votre envie, & voici ce » que vous paroissez souhaiter avec af-

» ſez d'empreſſement. Ne vous figu-
» rez pas qu'en critiquant Mr. l'Abbé
» d'Olivet, je n'aie point pour lui l'eſti-
» me que ſes talens & ſes rares quali-
» tés méritent qu'on lui accorde ; je le
» conſidére comme un Savant qui fait
» honneur à ſa patrie, comme un ex-
» cellent Traducteur. Le ſeul amour de
» la vérité m'a fait prendre la réſolu-
» tion de juſtifier Mr. Bayle, qu'il a
» maltraité ſans aucun ménagement
» dans pluſieurs endroits. Ce n'eſt ni
» l'envie de critiquer un Académicien
» qui s'eſt fait un nom dans la Répu-
» blique des Lettres, ni le deſir de bril-
» ler aux dépens d'un Auteur reſpecta-
» ble, qui m'ont mis la plume à la
» main. Vous vous en appercevrez ai-
» ſément, Monſieur, par la manière
» dont j'ai combattu les opinions de
» Mr. l'Abbé d'Olivet. J'ai tâché, au-
» tant qu'il m'étoit poſſible, qu'il ne
» m'échappât quelque choſe de trop vif ;
» cependant comme dans le feu de la
» diſpute on ſe laiſſe aiſément empor-
» ter à ſon imagination, je vous prie,
» ſi vous trouvez dans ma Critique
» quelques termes ou quelques expreſ-
» ſions qui vous paroiſſent peu conve-
» nables aux égards que mérite Mr.
» l'Abbé

» l'Abbé d'Olivet, de les attribuer à » mon inadvertance. Quant à la différence qu'il y a entre mes sentimens » & les siens, c'est à vous de juger lesquels vous paroissent les plus probables. Il s'en faut bien que je me regarde comme infaillible; l'expérience » m'a convaincu & me convainc tous » les jours que chacun *abonde en son* » *sens*. Portez donc, sans avoir égard » à l'amitié que vous avez pour moi, » le jugement qui vous paroîtra convenir à mon Ouvrage. De quelque façon que vous en jugiez, je n'en serai pas moins avec une considération » infinie,

» Votre très humble &c.

§. I.

Des Ouvrages qui peuvent nous être utiles pour connoître la Théologie des anciens Philosophes Grecs.

MONSIEUR l'Abbé d'Olivet prétend qu'il doit, pour expliquer la Théologie des Grecs, s'attacher uniquement *& scrupuleusement à Ciceron* *, *parce*

* Remarques sur la Théologie des Phi-

parce que de tout ce que les Anciens ont pû écrire là-dessus, il n'est venu jusqu'à nous que le Timée de Platon, où l'on ne développe qu'un sentiment particulier. Le peu qui se trouve ailleurs, ne doit être compté que pour des fragmens, qu'on peut même soupçonner d'être tronqués, ou falsifiés; & des fragmens ne sauroient nous représenter au vrai la totalité d'un système qui suppose beaucoup de principes.

JE ne comprens point comment Mr. l'Abbé d'Olivet a pû avancer autant de paradoxes étonnans qu'il s'en trouve dans ce peu de lignes. Nous n'avons, selon lui, *hors le Timée de Platon, où l'on ne développe qu'un sentiment, que des fragmens tronqués, ou falsifiés.* Avant d'examiner quels sont les Ouvrages qu'il traite de fragmens suspects, voions les Livres entiers qui nous restent.

LE Poëme de Lucrece ne nous sert-il-pas pour juger des opinions de Démocrite & d'Epicure? N'y développe-t-on pas aussi amplement que dans le Timée

losophes Grecs, *placées au commencement de la Traduction des* Entretiens de Ciceron sur la nature des Dieux, *par Mr.* l'ABBE' D'OLIVET, *pag.* 53.

Timée de Platon un *ſentiment particulier* ? Mr. l'Abbé d'Olivet ne ſeroit pas fondé à rejetter un Auteur qui doit être plus ancien que Ciceron, puiſqu'on prétend que cet Orateur * en a revû l'Ouvrage. Enfin, que cela ſoit ou non, il conſte toujours que nous avons dans Lucrece le ſyſtême de Théologie d'Epicure, pour le moins auſſi bien éclairci que celui de Platon dans ſon *Timée*.

LES huit Livres de la Phyſique d'Ariſtote & ceux de ſa Métaphyſique ne peuvent-ils pas nous ſervir à connoître la Théologie des Grecs ? Ce Philoſophe y réfute en pluſieurs endroits les ſentimens des Philoſophes qui l'avoient précédé, ou qui avoient été ſes contemporains

* *Titus Lucretius Poëta naſcitur, qui amatorio poculo in furorem verſus, cum aliquot libros per intervalla inſaniæ conſcripſiſſet, quos poſtea* CICERO *emendavit, propria ſe manu interfecit anno ætatis* 44. *Euſeb. pag.* 160. Que ce qu'Euſebe nous dit ſoit vrai ou non, toujours il eſt certain que Lucrece étoit mort avant Ciceron, puiſque ce dernier, écrivant à ſon frere, fait l'éloge de l'Ouvrage de ce Poëte. *Lucretii Poëmata, ut ſcribis, non ita ſunt multis luminibus ingenii, multæ tamen artis.* M. CICERO ad Q. Fratrem, *Lib. II. Epiſt. II.*

porains. Il devoit les connoître aussi-bien que Ciceron qui ne vivoit que plusieurs siécles après ; du moins Aristote avoit-il son propre système, ainsi on peut l'apprendre dans ses Ecrits.

L'OUVRAGE, que Xénophon a composé sous le titre *des Choses mémorables de Socrate*, ne doit-il pas aussi être compté parmi les Livres dont on peut retirer de grands éclaircissemens sur la Théologie des Anciens? On y voit fort au long le sentiment de Socrate sur la nature de l'ame, sur celle de Dieu &c. Voilà encore un quatriéme système amplement détaillé ; car quoique Platon ait pris bien des choses de Socrate, il differoit cependant de lui dans plusieurs points, puisque Mr. l'Abbé d'Olivet prétend que Platon n'envoioit pas les ames humaines dans le corps des bêtes ; mais selon qu'elles étoient bonnes ou mauvaises, il vouloit qu'elles passassent dans d'autres corps humains, où elles étoient plus ou moins heureuses. Socrate au contraire, disoit * que les

* Je vous dis, par exemple, Cebes, que les ames des hommes intempérans, brutaux, & lascifs, & qui se sont mis au-dessus des règles de l'honnêteté, entrent dans des corps d'ânes

les ames des hommes qui avoient été vicieux, entroient dans des corps d'animaux.

VOIONS encore un nombre d'excellens Ouvrages qui peuvent nous apprendre la Théologie des Grecs. Plutarque, qui a fait un traité particulier des opinions des Philosophes, ne doit-il pas être consulté? Est-ce que Porphyre, Plotin, qui défendirent les sentimens des anciens Philosophes contre les Peres de l'Eglise, les ignoroient? Oseroit-on avancer un aussi étrange paradoxe?

LES premiers Docteurs du Chistianisme, qui attaquerent la Théologie Païenne avec tant de force & avec tant d'avantage, combattoient-ils contre des chimères & contre des monstres qu'ils

d'ânes, ou d'autres semblables animaux. Cela ne vous paroît-il pas vraisemblable? *Cebes.* Assûrément, Socrate. *Socrate.* Et les ames qui n'ont aimé que l'injustice, la tyrannie & les rapines, vont animer des corps de loups, d'éperviers, de faucons; des ames de cette nature peuvent-elles aller ailleurs? *Cebes.* Non sans doute, Socrate. *Socrate.* Il en est donc de même des autres; elles vont dans des corps de bêtes d'espèce différente, dont elles avoient le naturel. PLATON, dans le Phædon, *cité par le Pere* MOURGUES, *Tom. I. pag.* 495.

qu'ils se forgeoient ? Ces génies, aussi vastes que profonds, auroient-ils ignoré les opinions qu'ils attaquoient ? Ces grands hommes nous ont laissé plusieurs Ouvrages très considérables, où les différens systêmes Théologiques des Grecs sont parfaitement éclaircis & réfutés. Combien d'excellentes choses ne trouve-t-on point à leur sujet dans les Apologies de St. Justin Martyr, dans l'Exhortation aux Grecs du même Pere, dans plusieurs Traités de Tertullien, dans l'Oraison de St. Athanase contre les Gentils, dans la Cité de Dieu de St. Augustin, dans les Stromates de Clément Alexandrin, & dans les Oeuvres de plusieurs autres, tels qu'Aténagore, Hermias, Arnobe, Lactance & Eusebe, où presque tous les différens systêmes Théologiques des Grecs sont rapportés & réfutés. Les Philosophes Cyniques occupent le 20. Chap. du XIV. Liv. de cet Ouvrage ; ceux, qui, comme les Stoïciens, ont admis l'ame du monde, le 12. du IV. Liv. ceux qui avoient apporté quelque modification à ce systême, & qui vouloient que les seuls animaux raisonnables fussent des parties de la Divinité, le 9. du IV. Liv. ceux qui vouloient qu'il y eût des Dieux differens qui

préſidaſſent aux différentes parties du Monde, le 10. du même Livre. On voit dans le 2. du VIII. Livre comment Platon avoit pû acquerir les connoiſſances qui avoient rendu ſes opinions moins éloignées du Chriſtianiſme que celles des autres Philoſophes. Les changemens & les corrections que Porphyre avoit voulu faire au ſyſtême de Platon, ſont dans le 30. Chap. du X. Liv.

JE me borne à ce petit nombre d'exemples de l'utilité de la Cité de Dieu, pour la connoiſſance de la Théologie des anciens Grecs. Cet Ouvrage de St. Auguſtin ſeroit ſans doute le plus eſſentiel que nous euſſions, ſi le tems n'avoit reſpecté les Diſcours que Théodoret a fait contre les Philoſophes Grecs. L'Ouvrage de ce Pere eſt aſſez conſidérable pour former un petit *in-folio*, dans lequel il n'eſt aucun ſyſtême de Théologie Païenne qui ne ſoit amplement rapporté & réfuté avec toute l'éloquence & tout le jugement poſſible. J'ai dans le moment que j'écris ceci, Théodoret devant les yeux, & je ne crains point d'avancer que ſon ſecond Diſcours ſur le *premier Principe*, ſon troiſième *ſur les Anges, ſur les Dieux*

& *sur les Démons*, son quatrième *sur la Matière & sur le Monde*, renferment plus de choses essentielles pour juger de la Théologie des Grecs, qu'il n'y en a dans tout l'Ouvrage de Ciceron sur la Nature des Dieux.

Mr. l'Abbé d'Olivet dira peut-être que Ciceron aiant vécu avant tous les Auteurs dont je parle, son autorité doit être préferable à la leur. Je réponds à cela que quand il seroit vrai que l'on dût préferer Ciceron à tous ces sages Ecrivains, il ne s'ensuivroit point de là qu'il fallût ne les pas consulter, & les regarder comme de nulle valeur. Parce qu'un bon Auteur a traité une matière, il est absurde de prétendre qu'on ne doit faire aucune attention à plusieurs autres qui en ont aussi parlé d'une façon très claire, très ample & très sensée. Que diroit-on d'un homme, qui, voulant éclaircir un point de l'Histoire Romaine, se contenteroit de consulter Tite-Live, & ne daigneroit pas examiner ce que Plutarque & les autres Historiens en auroient dit? On blâmeroit sans doute la prévention de cet homme: mais je vais plus loin, & je soutiens que l'ancienneté de Ciceron ne doit point lui acquerir aucune préference;

le

le tems qu'il y a eu entre lui & les autres Auteurs, n'eſt point aſſez conſidérable.

LORSQUE les Peres de l'Egliſe ont écrit contre les ſyſtêmes de Théologie des Philoſophes Grecs, les diſciples de ces mêmes Philoſophes formoient encore un corps de ſecte. Le Paganiſme exiſtant avoit en eux de zélés défenſeurs. Les partiſans de Platon, d'Ariſtote, d'Epicure, de Zénon, étoient les plus grands adverſaires du Chriſtianiſme; connoiſſoient-ils moins les opinions de leur maître que Ciceron? Et les Peres qui les attaquoient, ne les avoient-ils pû apprendre? Sans doute ils avoient eu les mêmes moïens de s'inſtruire que Ciceron, les écoles publiques leur avoient été ouvertes comme à lui, le voïage d'Athenes & de la Gréce ne leur avoit point été interdit, & trois cens ans qui s'étoient écoulés depuis la mort de Ciceron, n'empêchoient pas qu'on ne pût connoître les opinions des Philoſophes, dont les Ecrits exiſtoient encore dans leur entier, & dont les diſciples formoient une ſecte nombreuſe. Il y a deux cens ans environ que Calvin eſt mort, ne ſeroit-il pas abſurde de prétendre que Mr. de

Boſſuet & le Miniſtre Claude connoiſſoient beaucoup moins les ſentimens de ce Théologien, que le Cardinal de Richelieu & le Miniſtre Martet, parce que ces premiers Auteurs vivoient pluſieurs années après les derniers ? car il ne s'agit point ici de gens qui ont été contemporains. Platon étoit mort plus de trois ſiécles avant Ciceron, qui eſt préciſément dans le cas du Miniſtre Claude, n'aiant pas vû davantage Epicure, Platon, Ariſtote, &c. que le Docteur Réformé Calvin, Beze, Zwingle, &c.

L'OPINION que je ſoutiens contre Mr. l'Abbé d'Olivet, eſt ſi claire & ſi évidente, qu'il ſemble que je n'aurois pas dû m'y arrêter auſſi long-tems. Deux raiſons eſſentielles m'ont obligé à donner autant d'étendue à mes preuves. La première, c'eſt que voulant compoſer un Ouvrage qui pût être de quelque utilité à ceux qui ſouhaitent connoître l'ancienne Théologie des Philoſophes Grecs, j'ai cru devoir indiquer les principales ſources dans leſquelles ils pourroient puiſer les éclairciſſemens qui leur ſeroient néceſſaires. La ſeconde, c'eſt qu'il étoit néceſſaire que je conſtataſſe la validité des Auteurs

teurs dont je dois opposer quelquefois les sentimens à ceux de Ciceron, & qu'il convenoit que je montrasse évidemment que les autorités sur lesquelles je m'appuiois, étoient prises dans des Livres complets, respectables, & non point dans des morceaux tronqués ou falsifiés.

JE viens actuellement à des Ouvrages moins considérables que ceux dont j'ai fait mention. Comme ils sont d'une grande utilité pour connoître la Théologie des Grecs, j'examinerai si on doit les considérer comme des *fragmens altérés, qui ne sauroient nous représenter au vrai la totalité d'un système.* Le Livre de *l'ame du Monde & de la Nature* de Timée de Locre, est regardé par les Savans comme un *Livre d'or* *, qui contient la plus pure doctrine des Philosophes anciens. Platon, qui, s'étant approprié le fond de ce Livre, a voulu en composer un autre beaucoup plus éten-

* *Vere aureus libellus, & purioris priscorum Philosophorum doctrinæ pulcherrimum* μνημειον *superioris vero disputationis à Platone copiose de Natura perscriptæ verum autographum.* TH. GALE, in argument. Lib. Timæi Locr. *pag.* 1.

étendu, a resté, au jugement de plusieurs habiles gens, au-dessous de son Original *; il a mêlé aux belles idées qu'il y avoit puisées, les chimères & les visions grotesques des Egyptiens. L'Ouvrage de Timée de Locre est le plus excellent morceau du Pythagoricisme ** qui soit parvenu jusqu'à nous; on y voit parfaitement tous les principes de ce système. Par quelle raison plaît-il donc à Mr. l'Abbé d'Olivet de le regarder comme un fragment, qu'on peut soupçonner d'être tronqué ou falsifié? Est-ce parce qu'il n'est point d'une grosseur fort considerable? Combien y a-t-il d'excellens Ouvrages anciens & modernes, qui sont aussi courts? Le meilleur Livre de Philosophie qu'on ait jamais

* *Hoc tamen notandum Platonem ad Doctrinam amplificandam, fœda quædam commenta ex Ægyptiorum scholis putida quadam diligentia, illuc congessisse, quæ commodius & modestius hic notantur à Timæo : veluti sunt nugæ* περὶ ματαιότητος, *in quibus sane nimius est Plato.* Id. ibid.

** *Fuit autem Timæus Locrus Pythagoreus Philosophus, purioris Philosophiæ, ut apparet, peritissimus : ut non immerito eum quasi Archetypum in Physicis rebus explicandis sibi proposuerit Plato,* Id. ibid.

mais écrit, eſt le plus petit de tous ; c'eſt le traité que Mr. de Maupertuis a écrit ſur l'attraction. L'authenticité du traité de Timée de Locre eſt prouvée par l'atteſtation de tous les ſiécles ; peu d'années après qu'il fut compoſé, Platon en fit l'éloge *. Les premiers Peres de l'Egliſe, dans la réfutation qu'ils firent des Ecrits des Philoſophes, citerent très ſouvent ** le traité de Timée

* Τίμαιός τε γὰρ ὅδε εὐνομωτάτης ὢν πόλεως, τῆς ἐν Ἰταλίᾳ Λοκρίδος, οὐσίᾳ καὶ γένει οὐδενὸς ὕστερος ὢν τῶν ἐκεῖ τὰς μεγίστας μὲν ἀρχάς τε καὶ τιμὰς ἐν τῇ πόλει μεταχειρίσαι φιλοσοφίας δ' αὖ, καθ' ἡμᾶς λόξαν, ἐπ' ἄκρον ἁπάντων ἐλήλυθε. *Nam & Timæus hic cum eſſet è Locris civitate in Italia, optimis legibus fundata, neque quoquam civium aut divitiis, aut genere inferior, ſummos in ea civitate & honores & magiſtratus geſſit, & ut ego arbitror, ad ſummum in omni Philoſophia faſtigium pervenit.* PLATO in Timæo. *pag.* 4. Il eſt bon de remarquer ici que quelques Auteurs veulent que Timée ait été contemporain de Platon ; les autres font mourir Timée peu de tems avant la naiſſance de Platon. Quoi qu'il en ſoit, il eſt toujours certain que ces deux Philoſophes ont vécu à peu près dans le même tems.

** Τίμαιος ὁ Λοκρὸς ἐν τῷ φυσικῷ συγγράμματι κατὰ λέξιν ὧδέ μοι μαρτυρήσει. Μία ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἀγένητος. εἰ γὰρ ἐγένητο, οὐκ ἂν ἦν ἔτι ἀρχή· ἀλλ' ἐκείνα ἐξ ὧν ἡ ἀρχὴ ἐγένετο. *Timæus Locrus*

Timée de Locre. Jamblique en fait mention*, & ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'il parle préciſément de ſa briéveté; preuve bien certaine qu'il a toujours été tel que nous l'avons aujourd'hui. Deſcendons encore plus avant vers ces derniers tems, nous verrons que le Livre en queſtion étoit parfaitement connu

in Libro de Natura his verbis mihi feret teſtimonium: unum principium omnium eſt infectum. Si enim eſſet factum, non eſſet utique amplius principium; ſed illud ex quo factum eſt principium, vel ex quo tanquam principio factum eſt. CLEM. ALEXANDRINUS Stromatum, *Lib. V. pag.* 508.

* Τίμων ὁ τ' οὖν ὁ ποιητὴς, ἐν τῷ περὶ φύσεως κόσμου καὶ ψυχῆς, (ἀφ' οὗπερ ἐφωδιάσθη τὰ Πλάτωνα τὸν διὰ τούτου φερώνυμον Τίμαιον συντάξαι λέγουσιν, ὧν ἐστι καὶ ὁ τοὺς Σίλλους ποιήσας Τίμων λέγων οὕτως,

Πολλῶν δ' ἀργυρέων ὀλίγην ἠλλάξατο βίβλον
Ἔνθ-ν ὁ τοὺς Σίλλους Τιμαιογράφον ποιήσ. .)

Quare Timæus Locrus in Libro de Natura Mundi atque Anima, ex quo inſtructum Platonem Timæum cognominem compoſuiſſe ferunt nonnulli, inter quos etiam eſt Timon Sillographus, ita ſcribens:

Magno nummorum numero parvum emit Librum,
Unde materiam nactus, aggreſſus eſt Timæum ſcribere.

JAMBL. in Nicomachi Arithmet. *pag.* 102.

connu de Suidas *. Enfin, tous les Commentateurs de Platon **, anciens & modernes, en ont parlé; que faut-il donc de plus pour prouver que l'Ouvrage de Timée de Locre ne peut être fans injuſtice regardé comme un fragment tronqué & falſifié, qui n'eſt d'aucune utilité pour l'intelligence de la Théologie des anciens Philoſophes Grecs?

JE joindrai à Timée de Locre Occellus

* Τιμαιος Λοκρὸς, Φιλόσοφος Πυθαγόρειος, μαθηματικὰ, περὶ φύσεως, περὶ τοῦ Πυθαγόρειου. *Timæus Locrus Philoſophus Pythagoreus; Mathematica de Natura, de Vita Pythagoræ.* SUIDAS in Lexic.

** Καὶ γὰρ καὶ αὐτὸ τοῦ Πυθαγορικοῦ Τιμαίου γεγράμμα περὶ φύσιως τὸν Πυθαγορικὸν τρόπον διατάττεται. ἔνθεν ἀφορμηθεὶς ὁ Πλάτων Τιμαιογραφεῖν ἐπιχειρει, κατὰ τὸν Συλλογράφον. ὃ καὶ προσπέζαμεν, τῶν ὑπομνημάτων, ἵν' ἔχοιμεν κινώσκειν τίνα μὲν ὁ Πλάτωνος Τίμαιος λέγει ταυτὰ ἑκείνῳ, τίνα δὲ καὶ διάφωνα. *Etenim Liber Timæi Pythagorei de Natura Pythagorico more diſponitur, unde materiam nactus Plato, Timæum ſcribere aggreſſus eſt, ſecundum Syllographum, quem Librum etiam Commentariis noſtris præfiximus, ut noſcere poſſimus quænam Platonis Timæus tradit illi conſentanea, quænam addidit, quænam etiam diſſentanea.* PROCULUS DIADOCHUS in Commentario in Timæum Platonis.

cellus Lucanus, autre célèbre Pythagoricien, dont nous avons encore un traité sur la *Nature & l'Univers*, qui est fort estimé; il est sur-tout d'une grande utilité pour la connoissance de l'ancienne Théologie des Grecs. Je pourrois encore constater plus aisément l'authenticité de cet Ouvrage que de celui de Timée de Locre; mais je me contenterai de remarquer qu'il a pour lui, ainsi que l'autre, l'attestation continuée & renouvellée de tous les siécles. Philon, habile Juif *, a remarqué avec raison que ceux qui croioient qu'Aristote avoit

* Ἔνιοι δ' οὐκ Ἀριστοτέλη τῆς δόξης εὑρετὴν λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ τῶν Πυθαγορείων τινάς. ἐγὼ δὲ καὶ Ὀκέλλου συγγράμματι, Λευκανοῦ γένος, ἐπιγεγραμμένῳ περὶ τῆς τοῦ παντὸς φύσεως, ἐντυχὼν, ἐν ᾧ ἀγένητόν τε καὶ ἄφθαρτον, οὐκ ἀπεφαίνετο μόνον, ἀλλὰ καὶ δι' ἀποδείξεως κατεσκεύαζεν τὸν κόσμον.

Cæterum sunt qui tradunt opinionis hujus non Aristotelem primum auctorem, sed Pythagoreos quosdam fuisse. At mihi Occelli, genere Lucani, inscriptum de Universi Natura Commentarium oblatum est, in quo quidem Mundum esse ingenitum & numquam interiturum non solum protulit, verum etiam exquisitissimis rationibus comprobavit. PHILO JUDÆUS in Libro de Mundo non interituro, *pag.* 607.

avoit été le premier Philoſophe qui avoit ſoutenu l'éternité antérieure & poſtérieure du Monde, ſe trompoient, puiſqu'Occellus Lucanus avoit dit dans ſon traité que l'Univers n'avoit jamais eu de commencement, & qu'il n'auroit jamais de fin. *Je crois*, ajoute ce Juif, que *le Dogme de l'éternité du Monde a été puiſé dans la doctrine de quelques anciens Pythagoriciens*. Cette ſeule remarque de Philon prouve, & l'utilité qu'on peut retirer du Livre d'Occellus Lucanus, & ſon ancienneté; car il dit expreſſément l'avoir lû. Hobé en parle de même : les plus ſavans Modernes lui ont donné de grandes loüanges, & Pic de la Mirande * à ce ſujet penſe bien différemment de Mr. l'Abbé d'Olivet.

LE Commentaire que Saluſte, Philoſophe Cynique, nous a laiſſé *ſur les Dieux & ſur le Monde*, a été mis aſſez mal à propos au rang des fragmens, puiſqu'il paroit qu'il eſt aujourd'hui en entier, & tel qu'il a été compoſé, s'il

* *Cur & Ocellus idem Lucanus in Libro de Mundo, teſtimonio etiam ipſe Platonis, eminentiſſimus.* JOANNES PICUS MIRANDULUS, &c. *Lib. I.* contra Aſtrologos. *pag. 79.*

s'il faut en croire * Suidas & Photius **.

NOUS avons encore un autre Commentaire sur la Nature des Dieux par un Philosophe Grec, appellé Cornutus, ou selon quelques autres, Pharnutus. Porphyre nous apprend *** qu'il adoptoit volontiers les explications qu'il faisoit des allégories des Poëtes. Théodoret ¶ fait mention de l'Ouvrage Théologique de ce Grec. Suidas en parle avec éloge; d'où vient donc le regarder comme un fragment inutile, & peut-être falsifié ? Je passe au Pere Hardouïn de faire main-basse sur tous les Ouvrages qui nous restent des Philosophes anciens : un homme qui veut que l'Enéïde de Virgile ait été composée dans le commencement du quatorziéme siécle par un Moine Benedictin; qui donne à tous les

* PHOTIUS, in Bibliotheca. *Cod.* CCXLII.

** SUIDAS, Lexicon.

*** Ὅθεν ἐπιθυμία &c. PORPHIR *Lib. de* Antro Nympharum. *pag.* 262.

¶ Κορνοῦτος ὁ φιλόσοφος ἔγραψε Ἑλληνικὴν θεολογίαν ξυντέθεικε. *Cornutus Philosophus Græcanicam Theologiam composuit* THEODORET *in* secund. Sermone de Princip. *pag.* 28.

les Poëmes des anciens Romains * de pareils Auteurs ; qui prétend que les Ouvrages des Peres de l'Egliſe, & particuliérement ceux de St. Auguſtin, ont été faits par une Société d'Athées & de Déiſtes ** qui vouloient détruire le Chriſtianiſme ; un homme enfin qui a fait un *in folio* d'une bonne groſſeur pour prouver *** qu'Arnaud, Paſcal,

* *Proh ! quod adminiculis fulta æneis eſt ; ut ſincera ac genuina Virgilii lucubratio fuiſſe credatur decem teſtimoniis innumeris Ovidii, Juvenalis, Statii, Silii Italici, Martialis, Propertii, Quintiliani, Aſconii, Pediani, Taciti in Dialogo de Oratoribus, aliorumque, ut eos qui Eccleſiaſtici dicuntur Scriptores, omittamus, qui plurimi certe ſunt, ſed æque ſuppoſititii, proxime ſequentis ævi, & fabricæ.* HARDOUINI Opera varia &c. Pſeudo-Virgilius, *ſive* Obſervationes in Æneidem, *pag.* 282.

** *Incredibile ac ſimile portenti eſt, quantam falſorum ſcriptorum ſegetem de rebus, tum ſacris, tum profanis, execranda & deteſtabilis una quædam, ut cæteras ſileam, ante annos fere quingentos officina effuderit.* HARDOUINI Chronologiæ ex nummis antiquis reſtitutæ Proluſio, de nummis Hadrian. *pag.* 68.

*** *Rarius apud* Arnoldum, *tametſi fuit is* Janſenianæ *factionis ſuo tempore primipilus, impium illud placitum de Deo, ente vel veritate intelligibili entium occurrit conceptis ver-*

cal *, le Pere Thomaſſin **, . . : . . *** Ambroiſe Victor §, Deſcartes, étoient des Athées

bis, ſive quoniam cautior ille & conſideratior fuit; ſive demum quod ſatis & ſatius eſſe duxit ac multo conſultius, in Gallicum ſermonem transferre Latina quædam Opuſcula, in quibus ea impietas diſerte adſtruitur. HARDOUINI Opera varia, &c. Athei detecti, *pag.* 160.

* *Sequitur qui celebritate famæ nihilo inferior prioribus fuit*, Blaſius Paſcal, *ex Arvernia Claromontanus, cujus ex ſcriptis unum eſt ſolummodo, ex quo excerpta quædam exhiberi locus poſtulet. Titulus eſt:* Penſées de Mr. de Paſcal ſur la Religion, & ſur pluſieurs autres ſujets . . . . *in multis locis:* . . . . *pro Deo habet veritatem intelligibilem.* Idem *ibid. pag.* 198.

** *Si quis velit omnia quæ ſunt ab eo* (Thomaſſino) *impie de eo argumenta ſcripta repræſentare, tria ipſa quæ edidit Theologicorum Dogmatum Volumina, ſunt exſcribenda.* Idem *ibid. pag.* 21.

*** *Offert ſe nobis in ſecundo loco, qui, occulto ſuo nomine, metu fortaſſis publicæ animadverſionis*, Ambroſium Victorem *ſe voluit nuncupari*, P. Andræas Martin, *è Congregatione Oratorii in Gallia. Edidit ille* Philoſophiam, *ut appellat* Chriſtianam, *falſa profecto appellatione, ſi ſumus nos Chriſtiani.* Idem, *ibid. pag.* 6.

§ *Ne quid intentatum Infernus relinqueret, quod non ad Eccleſiæ fidem ſi fieri poſſet convellendam adhiberet, novæ Theologiæ, hoc eſt*

Jan-

Athées parfaits, & plus dangereux que Spinosa, peut bien ne point épargner les Ouvrages de quelques Philosophes anciens, sans qu'on en soit surpris, ou scandalisé. Lorsqu'on est une fois convaincu qu'un Auteur est entiérement fou, on s'attend à tout de lui. Mr. l'Abbé d'Olivet, quelque ami qu'il paroisse avoir été du Pere Hardoüin, est trop sensé pour avoir donné quelque attention à son système, siflé aujourd'hui si hautement dans la République des Lettres, que quoiqu'il s'y trouve toujours assez d'Avanturiers, prêts à soutenir les causes les plus désespérées, personne d'eux n'a

Jansenianæ, *coævam adjecit*, & *adjutricem eorumdemque consiliorum sociam ac participem*, *novam Philosophiam*, Cartesianam *ab auctore* Renato Cartesio *appellatam*, *quos innumeros habet hoc ævo sequaces & asseclas*: *miseros sane si se non intelligunt* ἀθεοτητα *defendere*; *miseriores si intelligunt*. Idem *ibid. pag.* 198. Le Pere Hardouin a joint à tous ces prétendus Athées, NICOLE, JANSENIUS, QUENEL, ANTOINE LE GRAND. Ce Jésuite n'étoit-il pas véritablement digne d'avoir une place distinguée aux Petites-maisons? Je renvoie mes Lecteurs à ce que j'ai dit sur le système de ce fanatique visionaire dans mes *Lettres Cabalistiques*, & dans les *Mémoires Secrets de la République des Lettres*.

n'a osé se charger de le défendre. Je ne comprends donc point ce qui l'a engagé à croire qu'on ne devoit examiner la Théologie des Philosophes Grecs sur la Nature des Dieux, que par ce qu'en dit Ciceron. Est-ce que je me tromperois, & que Mr. l'Abbé d'Olivet auroit malheureusement donné dans les visions chimériques de son ami? Ce qu'il dit des Ouvrages d'Aristote, & que j'examinerai dans la suite, est bien capable de faire naître des soupçons; mais non encore une fois, je ne puis me figurer qu'un homme aussi sage que Mr. l'Abbé d'Olivet, ait pû donner dans un pareil égarement. Quoi qu'il en soit, il me permettra de tenir une autre conduite que la sienne, en tâchant de développer les différens systêmes des Anciens. Je les parcourrai le plus succintement qu'il me sera possible; & pour suivre de plus près Mr. l'Abbé d'Olivet, je leur conserverai le même ordre qu'il leur a donné.

§. II.

Du Syſtême de Thalès.

UN *Critique* *, dit Mr. l'Abbé d'Olivet en parlant de Mr. Bayle, *voudroit inférer que Ciceron, lorſqu'il a dit que Thalès fit préſider un principe intelligent à la formation de l'Univers, s'étoit trompé, ou que ſi telle avoit été l'opinion de Thalès, Ciceron étoit par conſéquent tombé dans une contradiction viſible, puiſque fort peu de lignes après, il dit qu'Anaxagore fut le premier des Philoſophes qui donna l'arrangement de la Matière à une Intelligence.* Voions dans Mr. Bayle même ce qu'il dit au ſujet de Thalès; écoutons-le parler, nous examinerons enſuite la Critique de Mr. l'Abbé d'Olivet, & nous verrons après que ce Mr. Bayle auroit pû y répondre. » Je ſerois » trop long **, dit ce dernier, ſi je vou» lois rapporter tous les témoignages qui éta-

* D'OLIVET, Théolog. des Philoſoph. Grecs &c. *pag.* 59.

** BAYLE, Dictionaire Hiſt. & Critiq. Art. ANAXAGORAS, *Remarq.* D. *pag.* 211. Col. 1.

» établiſſent l'une ou l'autre de ces deux
» vérités, ou mêmes toutes les deux; I.
» qu'Anaxagoras admettoit une Intelli-
» gence, qui avoit mû la Matière & for-
» mé le Monde par le triage des *homogé-*
» *néïtes*; II. qu'il fut le premier Philo-
» ſophe qui avança ce ſyſtême. Conten-
» tons-nous donc d'indiquer Platon, Ter-
» tullien, Clément d'Alexandrie, Euſèbe,
» Themiſtius, ſaint Auguſtin, Théodoret,
» Proclus, Simplicius. Je n'en uſerai pas
» ainſi à l'égard de Ciceron; je rappor-
» terai ſes paroles, parce qu'elles four-
» niſſent une matière d'examen. *Inde*
» *Anaxagoras*, dit-il, *qui accepit ab A-*
» *naximene diſciplinam, primus omnium*
» *rerum deſcriptionem & modum, mentis*
» *infinitæ vi ac ratione deſignari ac con-*
» *fici voluit. In quo non vidit, neque*
» *motum ſenſui junctum & continentem in*
» *infinito ullum eſſe poſſe, neque ſenſum*
» *omnino quo non ipſa natura pulſa ſen-*
» *tiret. Deinde ſi mentem iſtam quaſi ani-*
» *mal aliquod eſſe voluit, erit aliquid in-*
» *terius ex quo illud animal nominatur.*
» *Quid autem interius mente? Cingitur*
» *igitur corpore externo. Quod quoniam*
» *non placet, aperta ſimplexque mens*
» *nulla re adjuncta quæ ſentire poſſit, fu-*
» *gere intelligentiæ noſtræ vim & notionem*

videtur

» *videtur*. Il eſt un peu ſurprenant que
» Ciceron donne cette primauté au Phi-
» loſophe Anaxagoras, puiſqu'il venoit
» de dire que Thalès avoit reconnu un En-
» tendement, ou un Dieu, qui de l'eau
» avoit formé toutes choſes. *Thalès Mi-*
» *leſius, qui primus de talibus rebus quæſi-*
» *vit, aquam dixit eſſe initium rerum,*
» *Deum autem, eam Mentem, quæ ex*
» *aqua cuncta fingeret.* Eſt-il poſſible que
» Ciceron mette ſi-tôt en oubli ſes pro-
» pres paroles ? Peut-on s'imaginer qu'il
» ait voulu dire que Thalès ne donnoit à
» Dieu que l'action de convertir l'eau en
» d'autres corps ; mais qu'Anaxagoras fai-
» ſoit Dieu l'auteur de l'ordre & de la belle
» ſymmetrie du Monde ? Je ne vois dans
» tout cela rien de vraiſemblable, & j'ai-
» merois mieux ſoupçonner que ce paſſa-
» ge eſt *corrompu* ; la confuſion & l'ob-
» ſcurité qui ſe rencontrent dans les pa-
» roles qui le ſuivent, peuvent confirmer
» beaucoup ma conjecture. Quoi qu'il en
» ſoit, je ne voudrois pas qu'on mît en
» balance ce témoignage de Ciceron avec
» celui de tant de célèbres Ecrivains de
» l'Antiquité, qui affirment unanimement
» qu'Anaxagoras eſt le premier qui joi-
» gnit à la cauſe matérielle la cauſe effi-
» ciente, c'eſt-à-dire, qui reconnut un

» Entendement, auteur de l'œconomie » de l'architecture de l'Univers. Saint » Auguſtin fait ſi peu de cas de ce té- « moignage de Ciceron, que dans le lieu » même où il rapporte le ſentiment des » Philoſophes de la ſecte d'Ionie, con- » formement à Ciceron à l'égard du reſte, » il le contredit formellement à l'égard de » Thalès. *Iſte autem Thales, ut ſucceſſo-* » *res etiam propagaret rerum naturam* » *ſcrutatus, ſuaſque diſputationes literis* » *mandans eminuit ..... aquam .....* » *putavit rerum eſſe principium, & hinc* » *omnia elementa Mundi ipſumque Mun-* » *dum, & quæ in eo gignuntur exiſtere.* » *Nihil autem huic operi, quod Mundo* » *conſiderato, tam admirabile aſpicimus,* » *ex divina Mente præpoſuit.* Notez que » Ciceron même dans un autre Livre ex- » clut Thalès de la primauté, & la don- » ne ſimplement & abſolument au Philo- » ſophe Anaxagoras.

» LE Jéſuite Leſcalopier tâche de gué- » rir la contradiction, en ſuppoſant qu'A- » naxagoras fut le premier qui publia cet- » te doctrine, ſes prédéceſſeurs les Phi- » loſophes s'étant contentés de la débiter » dans leurs auditoires. Ce dénoue- » ment n'eſt guères bon; car puiſqu'on a » ſû les dogmes des prédéceſſeurs d'Ana-

xagoras,

» xagoras,& en quoi les uns différoient des
» autres, puis,dis-je, qu'on a ſçu cela en-
» core qu'Anaxagoras fut le premier qui
» eût publié des Livres, n'auroit-on pas ſû
» également ce qu'ils euſſent enſeigné tou-
» chant la cauſe efficiente de ce monde?
» Quant aux objections contre la doctrine
» de ce Philoſophe, contenues ci-deſſus dans
» le paſſage de Ciceron, je vous renvoie
» à ſaint Auguſtin qui les réfute ſolide-
» ment ».

Mr. l'Abbé d'Olivet, voulant réfuter Mr. Bayle, & prouver que Thalès avoit reconnu un Entendement qui de l'eau avoit formé toutes choſes, dit d'abord *: *Voions donc premiérement ſi l'on doit ſoupçonner Ciceron de ſe tromper, lorſqu'il dit que Thalès reconnoiſſoit un principe intelligent. Je pourrois répondre d'abord que ſon autorité devroit elle ſeule tenir contre le ſilence des autres Ecrivains. Quand nous avons un bon argument poſitif ſur un fait ſemblable, on n'eſt plus reçu à emploier le négatif.*

Il eſt faux que l'autorité de Ciceron forme dans cette occaſion un argument poſitif; il l'eſt encore plus que les autres Ecrivains aient gardé le ſilence : car un grand

*D'OLIVET Théolog. des Philoſoph. Grecs. *pag.* 59.

grand nombre d'autres au contraire, antérieurs & postérieurs à Ciceron, ont dit expressément qu'Anaxagoras avoit été le premier qui avoit admis une Intelligence, qui, aiant mû la Matière, avoit formé le Monde. Assûrer qu'un homme a été le premier à soutenir une opinion, n'est-ce pas dire en même tems qu'elle ne l'avoit point été par ceux qui l'avoit précédé? Mais plusieurs ont été encore plus loin, & ont dit en termes nets, clairs & forts expressifs que Thalès n'avoit admis aucune Intelligence dans la formation du Monde. Théodoret s'explique à ce sujet d'une manière décisive; il reproche aux Grecs qu'*avant Anaxagoras, tous les Philosophes n'avoient emploié que la seule Matière pour la formation de l'Univers, & qu'ils n'avoient pû s'élever au-dessus des choses matérielles qui tomboient sous leurs sens.* Notez que dans l'endroit où Théodoret s'explique ainsi, il fait mention du sentiment des autres Philosophes qui ont fait présider une Intelligence à la formation de l'Univers, & qu'il ne dit pas un seul mot de Thalès; mais comment en eût-il parlé, puisqu'il l'excluoit, pour ainsi dire, nommément, en disant qu'Anaxagoras avoit été le premier qui eût admis une Intelligence dans l'arrangement

gement de la Matière. Mr. Bayle a rapporté ce passage de Théodoret : il l'a trop abrégé ; je le citerai d'une manière plus ample *, parce qu'il est essentiel dans la question dont il s'agit. Au lieu de trois lignes, j'en copierai dix ou douze ; ceux qui entendent le Grec ou le Latin, jetteront les yeux au bas de la page.

ST. Augustin est encore plus précis que Théodoret, s'il est possible de l'être. Il eût fallu consulter ce Pere de l'Eglise pour éclaircir la contradiction qui se trouve dans Ciceron ; contradiction manifeste

(*) Ἐπεὶ καὶ Ἀναξαγόρας ὁ Ἡγησιβούλε ὁ Κλαζομένιος, τῶν πρὸ αὐτοῦ [γεγενημένων] Φιλοσόφων, οὐδὲν περαιτέρω τῶν ὁρωμένων ἐνοήσεν, πρῶτος νοῦν ἔφησεν ἐφεστάναι τῷ κόσμῳ, καὶ τινὰ τὸν εἰς τάξιν ἀπὸ τῆς ἀταξίας ἀγαγεῖν τὰ στοιχεῖα· καὶ Πυθαγόρας δὲ ὁ Μνησάρχε, ἀρχὴν τῶν πάντων ἔφησε τὴν μονάδα.

Quandoquidem & Anaxagoras Hegesibuli filius Clazomenius, primus inquit Mentem Mundo insedisse, unamque hanc elementa de confusione in ordinem disposuisse ; cum superiores Philosophi nihil ultra Materiam, præterque ea quæ occulis videntur, excogitassent. Pythagoras autem Mnesarchi filius, principium rerum omnium Monadu, hoc est unitatem, esse dixit. THEODORET. ad Græcos infidel. Serm. II. de Princip. *pag.* 24. *Edit. Colon.*

ſte qui montre évidemment que l'endroit où elle eſt, a été altéré & falſifié par les Copiſtes, ainſi que je le prouverai bien-tôt, & par l'autorité de Ciceron lui-même, & par une eſpèce d'aveu forcé de Mr. l'Abbé d'Oliver. Ecoutons auparavant St. Auguſtin prononcer la condamnation de Thalès : Nous avons vû en abrégé ce qu'il en dit dans le morceau que j'ai rapporté de Mr. Bayle ; mais il eſt bon de l'entendre d'une manière plus étendue. Si Mr. Bayle eût prévû les chicanes qu'on pourroit lui faire un jour, il eût moins abrégé les paſſages qu'il citoit ; je ferai actuellement ce qu'il eut dû faire, d'autant mieux, que l'endroit de ſaint Auguſtin ſuffit pour donner une exacte connoiſſance du ſyſtême de Théologie de la ſecte Italique & Ionique, c'eſt-à-dire des deux plus anciennes de la Gréce. Par-
» mi les monumens de la Langue Grec-
» que, qu'on regarde, *dit ce Pere* *, com-
» me

* *Quantum enim adtinet ad Litteras Græcas, quæ Lingua inter ceteras gentium clarior habetur, duo Philoſophorum genera traduntur ; unum Italicum, ex ea parte Italiæ quæ quondam magna Græcia nuncupata eſt ; alterum Ionicum, in eis terris, ubi & nunc Græcia nominatur. Italicum genus auctorem habuit Pythagoram Samium, a quo etiam*

» me la plus belle de toutes les Langues,

etiam ferunt ipsum Philosophiæ nomen exortum. Nam cum antea Sapientes appellarentur, qui modo quodam laudabilis vitæ aliis præstare videbantur; iste interrogatus quid profiteretur, Philosophum se esse respondit, id est, studiosum vel amatorem sapientiæ, quoniam Sapientem profiteri, arrogantissimum videbatur. Ionici vero generis princeps fuit Thales Milesius, unus illorum septem qui appellati sunt sapientes. Sed illi sex vitæ genere distinguebantur, & quibusdam præceptis ad bene vivendum accommodatis: iste autem Thales ut successores etiam propagaret, rerum naturam scrutatus, suasque disputationes litteris mandans eminuit; maximeque admirabiles exstitit, quod Astrologiæ numeris comprehensis defectus solis & lunæ etiam prædicere potuit. Aquam tamen putavit rerum esse principium, & hinc omnia elementa Mundi ipsumque Mundum & quæ in eo gignuntur, existere; nihil autem huic operi, quod Mundo considerato tam admirabile adspicimus, ex divina Mente præposuit. Huic successit Anaximander ejus auditor, mutavitque de rerum natura opinionem. Non enim ex una re, sicut Thales ex humore, sed ex suis propriis principiis quasque res nasci putavit. Quæ rerum principia singularum esse credidit infinita, & innumerabiles Mundos gignere, & quæcumque in eis oriuntur; eosque Mundos modo dissolvi, modo iterum gigni existimavit, quanta quisque ætate sua manere potuerit, nec ipse aliquid divinæ Menti in his rerum operibus tribuens. Iste Anaximenem discipulum & successorem reliquit: qui omnes re-

» gues, il y a deux sectes de Philosophes; » l'une, qu'on nomme Italique, de cette par- » tie d'Italie qu'on appelloit autrefois la » grande Gréce & l'autre Ionique, du païs » qu'on appelle encore aujourd'hui la Gré- » ce. La secte Italique a eu pour Auteur Py- » thagore, de qui l'on dit que vient le nom » même de Philosophe. Car au lieu que » ceux qui faisoient profession d'une ver- » tu plus exacte que les autres, s'appel- loient

rum causſas infinito aëri dedit, nec Deos ne, ea vit, aut tacuit: non tamen ab ipſis aërem fac- tum, ſed ipſos ex aëre ortos credidit. Anaxago- ras vero ejus auditor harum rerum omnium quas videmus, effectorem divinum animum ſen- ſit; & dixit ex infinita Materia quæ conſtaret ſi- milibus inter ſe particulis, rerum omnium ge- nera pro motibus & ſpeciebus propriis ſingula fieri, ſed animo faciente divino. Diogenes quo- que Anaximenis alter auditor aërem quidem dixit rerum eſſe Materiam, de qua omnia fie- rent, ſed eum eſſe compotem divinæ rationis, ſine qua nihil ex eo fieri poſſet. Anaxagoræ ſucce- ſſit auditor ejus Archelaus: etiam ipſe de par- ticulis inter ſe ſimilibus, quibus ſingula quæ- que fierent, ita omnia conſtare putavit, ut in eſſe etiam Mentem diceret, quæ corpora æterna, id eſt, illas particulas conjungendo & diſſipando age- ret omnia. Socrates hujus diſcipulus fuiſſe per- hibetur, magiſter Platonis, propter quem bre- viter cuncta iſta recolui. ST. AUGUST. de Civit Dei. *Lib. VIII. Tom. VII. Cap. II. pag. 191. Edit. Bened. Sti. Mauri Pariſ. 1685*

» loient *Sages*, celui-ci, enquis de ce qu'il
» étoit, répondit qu'il étoit Philosophe ;
» c'est-à-dire, amateur de la Sagesse,
» croiant qu'il y avoit de l'arrogance à
» en faire profession. Thalès de Milet ;
„ l'un des sept Sages de la Grece, fut
„ chef de la secte Ionique. Les six autres
„ se rendirent recommendables par le ré-
„glement extérieur de leur vie, & par quel-
„ ques préceptes de Morale ; mais Thalès
„ s'adonna particuliérement à l'étude de
„ la Physique, dans le dessein d'augmen-
„ter le nombre de ses disciples, & de
„ fonder une école qui pût subsister après
„ lui. Il écrivit ses opinions & composa
„ plusieurs Ouvrages ; mais ce qui le fit
„ plus admirer, c'est que par le moïen de
„ l'Astrologie il prédisoit les éclipses du
„ Soleil & de la Lune. Il crut néanmoins
„ que l'eau étoit le principe de toutes
„ choses, des Elemens du monde, du
„ Monde même, & de tout ce qu'il pro-
„ duit, & ne donna la conduite de l'U-
„ nivers à aucune Nature intelligente.
„ Anaximandre, l'un de ses disciples, lui
„ succéda ; mais il ne le suivit pas en tout :
„ car il ne crut pas, comme lui, que l'eau
„ fût le principe de toutes choses, mais
„ son opinion fut que chaque chose avoit
„ son principe particulier ; qu'ainsi les prin-

„ cipes des choſes étoient infinis, & en-
„ gendroient une infinité de Mondes qui
„ mouroient & renaiſſoient ſucceſſive-
„ ment, après avoir achevé le tems de
„ leur durée. Il ne donnoit point de
„ part à Dieu dans l'Univers. Il eut pour
„ diſciple & pour ſucceſſeur Anaximene,
„ qui établiſſoit un air infini, qu'il vouloit
„ être la cauſe de toutes choſes. Il ne nioit
„ pas qu'il n'y eût des Dieux; mais il les
„ croioit engendrés de l'air. Anaxagoras,
„ diſciple de celui-ci, crut qu'un Eſprit
„ divin & immortel étoit la cauſe de tout
„ ce que nous voions. Il diſoit que toutes
„ choſes étoient faites, chacune ſelon ſon
„ eſpèce, d'une Matière infinie, compoſée
„ de petites parties toutes ſemblables; mais
„ que l'eſprit de Dieu étoit l'agent qui les
„ faiſoit. Diogene, autre diſciple d'Ana-
„ ximene, croioit qu'à la vérité l'air étoit
„ la Matière de toutes choſes, mais qu'il
„ étoit doüé d'une intelligence divine,
„ ſans laquelle il ne pouvoit rien produi-
„ re. Archelaüs, marchant ſur les traces
„ de ſon maître Anaxagore, diſoit auſſi
„ que toutes choſes étoient tellement for-
„ mées de ces petites parties ſemblables,
„ qu'il y avoit une Intelligence qui joi-
„ gnoit enſemble & agençoit ces corps
„ éternels, c'eſt-à-dire, ces petites par-
ties;

„ties, pour en composer tout ce que „ nous voions. Socrate fut son disciple, „ & maître de Platon ».

JE ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus précis sur la question dont il s'agit; car S. Augustin décide formellement que Thalès n'avoit admis aucune Intelligence dans la formation du Monde: Quelle apparence y a-t-il que ce Pere, écrivant contre des Philosophes Païens qui étoient en état de le réfuter, & qui même l'en menaçoient, eût avancé avec autant d'assûrance un fait qui auroit été si aisé à démentir? Par quelle raison Théodoret eût-il voulu courir le même risque? Mais voici encore un Ecrivain plus ancien que Théodoret & saint Augustin, dont Mr. Bayle n'a fait aucune mention, qui reproche aux Philosophes Grecs la même chose. C'est S. Justin Philosophe & Martyr. *Thalès*, dit-il *, *qui fut le premier qui enseigna*,

(*) Θαλῆς γὰρ ὁ Μιλήσιος ὁ πρῶτος παρ' αὐτοῖς τῆς φιλοσοφίας ἄρξας, τὴν πρόφασιν παρ' αὐτῶν λαβὼν, τὰς πρώτας αὐτῶν περὶ ἀρχῶν ἀφελήσει δόξας. αὐτῶν γὰρ Ἀριστοτέλους Θεὸν καὶ ὑλην ἀρχὰς εἶναι τῶν πάντων εἰρηκότος, ὁ πρεσβυτὴς τῶν καθ' αὐτὸν ἁπάντων Θαλῆς κρηνὴν τῶν ὄντων ὕδωρ εἶναι λέγει ἐξ ὕδατος γὰρ φησι τὰ πάντα εἶναι, καὶ εἰς ὕδωρ ἀναλύεσθαι τὰ πάντα. τοιχάζεται δὲ, πρῶτον μὲν, ἀπὸ τῶν πάντων τῶν ζώων τὴν γονὴν ἀρχὴν ἔχειν, ὑγρὰν εἶναι· δεύτερον δὲ ὅτι πάντα

enſeigna publiquement la Philoſophie chez les

φοτὰ υγρῷ τρέφεται καὶ καρποφορεῖ, ἀμοιρᾶν δὲ τῆ υχρῦ, ξεραίνεται. εἶθ ὥς περ μὴ ἀρκέμβῳ οἷς ἐχαζεται, καὶ τὸν Ομηρον ὡς ἀξιπιστον μαρτύρεται αὐτῷ λέγοντα.

Ω κεανὸς, ὥς περ γένεσις πάντεσι τέτυκται.

Thales namque Mileſius, qui primus apud illos philoſophari cœpit occaſione & obtentu ab ipſo Homero ſumpto primarias ejus de principiis abolebit opiniones. Cum enim Ariſtoteles principia rerum omnium Deum & Materiam eſſe dicat, antiquiſſimus Philoſophorum omnium Thales ipſe, originem rerum aquam eſſe cenſet. Nam ex aqua, ait conſtare omnia, atque in aquam diſſolvi omnia: duplici conjecturâ ductus: prima quod genitura animantium omnium principium, & cauſa humida eſt: ſecunda quod plantæ omnes humore & foventur & fructificant; humore autem deſtitutæ exareſcunt. Exinde, quaſi conjecturæ iſtæ ſatis non eſſent Homerum inſuper ut idoneum teſtem citat, ita dicentem.

Oceanum rerum, genuit qui cuncta parentem.

SII. JUSTINI. MARTYR. ad Græcos Cohortatio, *pag.* 7.

Il eſt bon de remarquer ici que Plutarque dit la même choſe que ſaint Juſtin ſur les conjectures de Thalès, & en ajoute unè troiſiéme. Je me ſervirai de la Traduction d'A-

MIOT.

les Grecs, puisa dans Homere son opinion sur les premiers principes, & au lieu qu'Aristote dans la suite prétendit que la cause première de tous les êtres étoit Dieu & la Matière, ce Thalès, le plus ancien des Philosophes, établit au contraire l'eau pour le principe universel & la cause unique de l'Univers. Il dit que c'étoit d'elle que tous les êtres tiroient leur origine, & que tous les différens corps, aiant été faits par l'eau, se

MIOT. *Thalès s'en retourna tout vieil en la ville de Millet, où il maintint que toutes choses étoient composées d'eau, & qu'elles se resolvoient aussi toutes en eau. Ce qu'il conjecturoit par une telle raison, c'est que premièrement la semence est le principe de tous les animaux, laquelle semence est humide, ainsi est-il vrai-semblable que toutes autres choses aussi ont leur principe d'humidité. Secondement, que toutes sortes de plantes sont nourries d'humeur, & fructifient par humeur, & quand elles en ont faute, elles se dessechent. Tiercement, que le feu du soleil même & des astres se nourrit & entretient des vapeurs procédantes des eaux, & par conséquent aussi tout le monde. C'est pourquoi Homere suppose que toutes choses sont engendrées d'eau.*

L'Océan est pere de toutes choses.

PLUTARQUE, des Opinions des Philos. *Liv. I, Chap. III.*

se résolvent aussi en eau. Deux conjectures obligerent Thalès à soutenir cette opinion : la première, c'est que la génération de tous les animaux vient d'une cause humide ; la seconde, c'est que toutes les plantes sont entretenues & augmentées par l'humidité, & que lorsqu'elles en manquent, elles séchent & périssent. Pour fortifier ces conjectures, Thalès les appuïa du sentiment d'Homere, qui dit que l'Océan est le pere universel de toutes les différentes substances.

APRE'S un si grand nombre d'autorités si précises & si fortes, comment est-ce que Mr. l'Abbé d'Olivet a pû dire que celle de Ciceron devoit elle seule tenir contre le *silence des Ecrivains*? Jamais il n'y a eu un Auteur aussi formellement contredit que Ciceron dans cette occasion, & jamais on a moins été en droit de nier qu'il ne l'ait été de tout tems, & même, pour ainsi dire, plusieurs siécles avant d'avoir écrit, puisque Platon, ainsi que l'a fort bien remarqué Mr. Bayle, avoit écrit en termes formels qu'Anaxagoras fut le premier qui fit entrer une Intelligence dans la formation de l'Univers, qu'il n'avoit rien dit d'approchant de Thalès.

VOIONS à présent une autre objection

tion de Mr. l'Abbé d'Olivet. *Une réponse*, dit-il *, *à laquelle je n'en vois point, c'est qu'il est faux que tous les autres Ecrivains se taisent là-dessus.*

ARISTOTE *nous dit que des Philosophes tenoient qu'il y a une Intelligence répandue dans tout l'Univers, & que c'étoit peut-être ce qui avoit persuadé à Thalès que tout étoit plein de Dieux. Plutarque nous dit que Dieu est* l'ame *du Monde, suivant Thalès. On voit dans l'Historien des Philosophes que Thalès croioit le Monde* animé ; *qu'il disoit que Dieu est ce qu'il y a de plus ancien, parce qu'il est improduit, & que le monde est ce qu'il y a de plus beau, parce que c'est l'ouvrage de Dieu.*

MR. l'Abbé d'Olivet me paroît trop prévenu en faveur de ses objections, auxquelles il croit qu'on ne sauroit répondre. S'il s'étoit donné la peine de consulter le passage d'Aristote, qu'il indique, & qu'il ne cite point, parce que peut-être avoit-il ses raisons pour cela, il auroit vû qu'il ne s'agit non plus d'une *Intelligence qui ait présidé à la formation du Monde*, que du grand Iman de la Mecque. Aristote, parlant des Philosophes

* D'OLIVET Théologie des Philosophes Grecs &c. *pag.* 59.

sophes qui admettoient une ame répandue dans le Monde qui le vivifioit, dit * que c'est peut-être cette opinion qui a fait dire à Thalès que tout l'Univers étoit plein de Dieux. Le système des Anciens sur l'ame du Monde est préciſément le même que celui de Spinoſa. Je demande à Mr. l'Abbé d'Olivet s'il croit que ce Juif penſoit à une Intelligence qui eût préſidé à la formation de l'Univers, & qui en conſerve actuellement l'ordre & l'harmonie ? Les Philoſophes qui ont admis autrefois l'ame du Monde, & ceux qui aujourd'hui admettent la ſubſtance générale & unique de Spinoſa qui produit toutes les différentes modifications, ont regardé cette ame, & regardent cette ſubſtance comme un être qui agit ſans connoiſſance, qui donne la vie à toutes les différentes modifications, qui les forme & les reçoit ſans aucune connoiſſance ; c'eſt ce que je montrerai bien-tôt. Mais quand il ſeroit vrai, comme

(*) Καὶ ἐν τῷ ὅλῳ δέ τινες αὐτὴν (ψυχὴν) μεμίχθαι φασὶν. ὅθεν ἴσως καὶ Θαλῆς οἰηθῆναί τε πλήρη θεῶν εἶναι. *Sunt & qui in toto Univerſo permiſtam ipſam (animam) inquiunt eſſe. Quocirca forſitan & Thales omnia plena Deorum eſſe putavit.* ARISTOT. de anima, *Lib. I. Cap. V.*

comme il ne l'eſt pas, qu'Ariſtote eût dit qu'il y avoit eu des Philoſophes avant Thalès, qui prétendoient qu'*une Intelligence étoit répandue dans l'Univers*, s'enſuivroit-il de là que ce même Ariſtote eût dit qu'ils la *faiſoient préſider à la formation de l'Univers*, ni que même cela dût découler de leur principe ? Ariſtote lui-même admettoit une Intelligence ; il faiſoit cependant le Monde éternel.

IL reſte à répondre à ce que dit Mr. l'Abbé d'Olivet, fondé, à ce qu'il croit, ſur l'autorité de Plutarque & de Diogene Laërce. Mr. Bayle avoit prévenu ces deux objections, & je m'étonnne qu'on ait voulu les emploier, après la manière dont elles avoient été réfutées. „ Si on „ allegue *, dit ce grand Critique, les pa„ roles de Diogene Laërce, je réponds „ que Plutarque ne s'en ſert point lorſ„ qu'il cite la même réponſe de Thalès. „ Il ne ſuppoſe point que ce Philoſophe „ ait allegué la raiſon qu'on a vûe ci„ deſſus : Pourquoi le Monde eſt la plus „ belle de toutes les choſes, il dit que Thalès,

* BAYLE Diction. Hiſtor. & Critiq. Art. *Thales*. Remarq. B. &. C.

„ Thalès, aiant à résoudre cette ques-
„ tion, *Qu'il est le plus beau de tous*
„ *les êtres*, répondit, *le Monde; car*
„ *tout ce qui est dans l'ordre est une*
„ *partie du Monde.* κάλλιστον; κόσμος·
„ ἐν γὰρ τὸ κατὰ τάξιν, ἐστὶ μέρος ἐκ
„ *Quid pulcherrimum? Mundus; omnes*
„ *enim ejus partes ordine aptæ sunt.* Et
„ pour ce qui est de la réponse à la de-
„ mande si Dieu connoît les actions mau-
„ vaises de l'homme, il y a des gens qui
„ l'attribuent, non pas à Thalès, mais à
„ Pittacus. Voiez Théon, au Chapitre
„ V. de ses *Progymnasmata*, à la page
„ 69. & 77. de l'Edition de Leyde
„ 1626..... Si l'on replique que Plu-
„ tarque & Diogene Laërce s'accordent
„ sur un autre point, qui est que Thalès,
„ donnant la raison pourquoi Dieu est
„ la plus ancienne de toutes les cho-
„ ses, allegua que Dieu n'a point été fait,
„ ou que Dieu n'a point de commence-
„ ment, je dirai que ce n'est pas une preu-
„ ve positive qu'il ait attribué à Dieu la
„ génération du Monde. N'y a-t-il pas
„ eu des Philosophes, qui, en avoüant
„ d'un côté qu'il y a des Dieux, nioient
„ de l'autre que les Dieux eussent fait le
„ Monde?.... Il ne faut pas chercher les
„ vrais sentimens Philosophiques du Phy-
sicien

„ ſicien Thalès dans les diſcours de con-
„ verſation de Thalès, l'un des ſept Sa-
„ ges de la Grece. Il pouvoit dire ſous
„ cette dernière qualité beaucoup de cho-
„ ſes qu'il ne diſoit pas dans ſon Audi-
„ toire de Philoſophie. Il ne parloit que
„ de l'eau quand il expliquoit en Phyſi-
„ cien la génération du Monde ; il n'a-
„ joutoit pas l'action de Dieu à celle de
„ l'eau. Mais quand il ſe regardoit com-
„ me un Sage, dont les diſcours ſenten-
„ tieux devoient ſervir à la correction des
„ mœurs, & ſe répandoient parmi les peu-
„ ples, il ſe croioit obligé de ſe confor-
„ mer aux ſiens Théologiques. No-
„ tez que les Dogmes des Philoſophes
„ Païens étoient mal liés, & ſi peu juſtes,
„ que de l'hypotheſe de l'exiſtence de
„ Dieu il ne ſuivoit pas qu'il eût part
„ à la production & à l'adminiſtration
„ du Monde, & que de l'hypotheſe de
„ ſa Providence, il ne ſuivoit pas qu'il
„ eût débrouillé le Cahos ; ou for-
„ mé cet Univers. Il leur étoit permis
„ de dire que les Dieux gouvernoient le
„ Monde, quoique produits & tirés du
„ ſein du Cahos comme les corps. Dès
„ qu'on croit que l'ame de l'homme eſt
„ formée des parties les plus ſubtiles du
„ ſang, on peut dire que Jupiter, Venus

„ & Mercure ont été produits des parties „ les moins groſſières du Cahos “.

J'AJOUTERAI ici aux raiſons convainquantes de Mr. Bayle que Ciceron dit préciſément la même choſe que lui au ſujet des ſentences qu'on rapporte des Philoſophes. Selon * lui, on ne doit pas *juger de leurs ſentimens par quelques* paroles découſues ; *mais par l'enchaînement de leurs principes & par le total de leurs ſyſtêmes.*

QUANT à ceux qui ont admis des Dieux, & qui ne les ont pas fait préſider à la formation du Monde, on peut placer parmi eux Epicure. Les Epicuriens admettoient des Dieux ; mais loin de leur attribuer l'arrangement de la Matière, ils diſoient qu'ils avoient été formés eux-mêmes par les atômes, lorſque ces particules déliées, en s'accrochant les unes aux autres, avoient produit l'Univers

* *Non igitur ex ſingulis vocibus Philoſophi ſpectandi ſunt, ſed ex perpetuitate atque conſtantia.* CICER. Tuſcul. Diſput. *Lib. V. Cap. X.*

Un peu auparavant le même Ciceron avoit dit : *Atqui his capiuntur* imperiti, *& propter hujuſmodi ſententias iſtorum hominum eſt multitudo. Acute autem diſputantis illud eſt, non quid cuiſque dicat, ſed quid cuique dicendum ſit, videre.* Id. *ibid.*

vers. Il me seroit aisé de prouver que plusieurs autres Sectes, qui admettoient des Dieux, les faisoient naître lors de l'arrangement de la Matière dans l'état où elle est aujourd'hui; car pour la création de cette même Matière, tirée du néant par une Intelligence, jamais aucun Philosophe ancien n'en a eu la moindre idée, soit qu'elle leur parût véritablement impossible, ainsi qu'ils le disoient, soutenant * que de rien on ne pouvoit faire quelque chose, même par le pouvoir divin, soit que le Diable, si nous devons en croire un Professeur Allemand **, leur

* *Principium hinc cujus nobis exordia sumet*
Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam.
Quippe ita formido mortales continet omnes,
Quod multa in terris fieri cæloque tuentur
Quorum operum causas nulla ratione videre
Possunt, ac fieri divino Numine rentur.
T. LUCRET. Cor. *Lib. vers.* 150. *& seq.*

** *Gentilibus omnibus persuasum fuit Deo Materiam increatam ab æterno coextitisse. Tetigi hoc in Schediis Hist. §.* 37. *Tit. O. & causas duas exposui quibus a Satana mendacium hoc persua-*

leur eût malignement persuadé cette opinion. J'ai cependant peine à croire, malgré l'assertion magistrale de ce Savant, que le malin Esprit ait eu une influence si directe sur le premier principe de la Théologie des Grecs ; j'aimerois mieux en accuser la foiblesse de l'entendement humain, qui ne peut de lui-même & sans le secours de la Révelation, s'élever jusqu'à la découverte de certaines vérités abstraites.

JE ne dois pas oublier avant d'aller plus loin, de relever le reproche que fait Mr. l'Abbé d'Olivet à Mr. Bayle de *donner un sens forcé* * *aux passages qu'il cite, & de se faire un plaisir secret d'augmenter le nombre des Philosophes matérialistes, en plaçant Thalès parmi ceux qui donnent la formation de l'Univers à la Matière toute pure, sans le concours d'une*

deri sibi fuerint passi, unam quod ne adeo quidem crederent ex puro nihilo quicquam fieri posse, alteram quod existimarent, nisi Materia detur, quæ sit independens, principium mali, fore ut Deus habeatur autor malorum. Differt. XII. Stoicis Materia principium mali. ad Thes. XII. *auctore* M. JAC. THOMASIO, *pag.* 162.

* D'OLIVET, Théologie des Phlosophes Grecs, &c. *pag.* 60.

d'une cause intelligente. Quant au reproche de *donner un sens forcé aux passages*, je croirois perdre inutilement le tems, si je m'arrêtois davantage à justifier Mr. Bayle ; & pour ce qui est du plaisir qu'on veut qu'il se soit fait d'augmenter le nombre des Philosophes matérialistes, je demande pourquoi Mr. l'Abbé d'Olivet ne dit pas la même chose de saint Augustin, de Théodoret, de saint Justin. Hé quoi ! le même zèle qui fera injurier Mr. Bayle, se dissipera dès qu'il s'agira des Auteurs morts il y a treize ou quatorze cens ans ! C'est à eux au contraire à qui il s'en faut prendre ; si Mr. Bayle a erré, ils l'ont jetté dans l'erreur. Mr. l'Abbé d'Olivet ignoroit-il qu'on ne doit jamais juger sur des apparences trompeuses, des sentimens d'un galant homme, encore moins prendre le prétexte de ces apparences pour décrier sa probité ? Mais ce n'est point encore ici le lieu de me recrier sur la façon peu ménagée dont Mr. l'Abbé d'Olivet a souvent parlé de Mr. Bayle ; j'aurai des occasions bien plus essentielles que celle-ci, & j'en suis en vérité beaucoup plus mortifié pour Mr. l'Abbé d'Olivet, que pour son adversaire.

JE vais actuellement m'acquitter de

ma parole, & montrer, ainſi que je l'ai promis, qu'il eſt évident par le témoignage de Ciceron & par l'aveu de Mr. l'Abbé d'Olivet, que le paſſage du Livre de la Nature des Dieux, qui a fait naître la difficulté qu'a remarquée ſi judicieuſement Mr. Bayle, a été manifeſtement altéré & corrompu. Voici comment s'explique Ciceron dans les Queſtions Académiques, où il redit préciſément la même choſe des ſyſtêmes des Philoſophes Grecs, que ce qu'il en a écrit dans le Livre de la Nature des Dieux *. *Thalès, le pere des Philoſophes, un des ſept Sages de la Gréce, ſoutient que tous les êtres avoient été produits par l'eau. Anaximandre ſon diſciple ne ſuivit pas cette opinion; mais il prétendit que l'infini étoit la ſource de toutes*

* *Princeps Thales, unus e ſeptem, cui ſex reliquos conceſſiſſe primas ferunt, ex aqua dixit conſtare. At hoc Anaximandri populari & ſodali ſuo non perſuaſit, is enim infinitatem naturæ eixit eſſe e qua omnia gignerentur. Poſt ejus duditor Anaximenes infinitum aëra, ſed ea quæ ax eo orirentur definita: gigni autem terram, aquam, & ignem, tum ex his omnia Anaxagoras materiam infinitam, ſed ex ea particulas ſimiles inter ſe minutas, eas primum confuſas, poſtea in ordinem adductas mente divina.* CICER. Academ. Quæſt. *Lib. IV. Cap. XXVII.*

toutes les différentes ſubſtances. Anaximenès qui vint enſuite, admit pour premier principe l'air, qu'il diſoit être infini, quoique les diverſes productions qui en émanoient, fuſſent finies ; il vouloit que l'air ſeul eût produit l'eau, la terre & le feu, & ces derniers Elemens tous les corps. Anaxagoras prétendit que la Matière étoit infinie, & compoſée de petite parties homogènes qui d'abord avoient été dans une grande confuſion, & enſuite miſes en ordre par une Intelligence divine. Voilà tous les ſyſtêmes de Théologie ſur la formation de l'Univers. Ciceron ne dit pas un ſeul mot en parlant de Thalès, qui marque que ce Philoſophe ait admis une Intelligence dans la formation de l'Univers. Il parle des corrections que ſon diſciple Anaximandre, (qu'on convient n'avoir admis aucune Intelligence) prétendit faire à ſon ſyſtême. Peut-on ſe figurer que ſi Thalès eût réellement fait préſider une cauſe divine lors de l'arrangement de la Matière, Ciceron n'eût point remarqué qu'Anaximandre avoit rejetté cette cauſe, ainſi qu'il avoit fait le principe univerſel de l'eau. En vérité lorſqu'on confronte ce paſſage avec celui du Livre de la *Nature des Dieux*, il eſt impoſſible de ne ſen-

tir que ce dernier a été corrompu. Et comment ne l'auroit-il point été, puisqu'on ne sauroit comprendre ce que veulent dire deux lignes qui le suivent, & qui ne doivent cependant faire qu'un seul & unique sens avec celles qui ont fait naître la difficulté dont il s'agit? Ecoutons Mr. l'Abbé d'Olivet, il ne sauroit se recuser lui-même comme un témoin suspect. *Il ne reste plus*, dit-il, *qu'à développer la derniere phrase de Ciceron qui contient la réfutation de Thalès, elle paroît* un peu tronquée; *on devine cependant la pensée de Velleius*, &c. Je crains bien que Mr. l'Abbé d'Olivet ne soit aussi mauvais devin dans cette occasion que dans celle où il juge des *plaisirs secrets* de Mr Bayle. Enfin, quoi qu'il en soit, il convient que le passage en question paroît un peu *tronqué*. Mr le Président Bouhier s'explique plus nettement, & convient que tous les Interprêtes se sont apperçus que ce passage étoit *corrompu, & qu'il y manquoit plusieurs mots*. Et quoi! le zèle de Commentateur est-il si fort, & a-t-il tant de puissance sur les meilleurs esprits, qu'il les aveugle au point de vouloir opposer un passage *tronqué & falsifié* à l'autorité de cinq ou six Auteurs anciens, & de trois Peres de l'Eglise,

gliſe, qui ont été, au jugement de l'Univers entier, les plus grands génies de la primitive Egliſe, & qui ont combattu avec le plus de force les Philoſophes Païens leurs contemporains? Lorſque e conſidére l'entrepriſe de Mr. l'Abbé d'Olivet, je ne m'étonne plus qu'il ait établi comme une loi fondamentale *: *Qu'un Traducteur doit être ſelon les regles un Chevalier toujours prêt à rompre des Lances pour défendre la gloire de ſon Original.* Malheureuſement pour Meſſieurs les Chevaliers Traducteurs, il leur arrive quelquefois de trouver des adverſaires d'aſſez mauvaiſe humeur, pour ne pas vouloir conſeſſer que les défauts de leur Original ſont des beautés, ſurtout lorſque ces défauts ſont des contradictions manifeſtes, cauſées par l'erreur des Copiſtes, & qu'elles ſont prouvées par l'autorité des Ecrivains les plus célèbres.

JE ſens qu'il eſt fâcheux à Mr. l'Abbé d'Olivet d'avoir fait inutilement toutes les belles diſtinctions par leſquelles il prétend établir que * *Thalès vouloit parler*

* D'OLIVET, Remarques ſur la Théologie des Philoſoph. Grecs. *pag.* 106.
** Id. *ibid. pag.* 61.

ler d'une Intelligence, qui, ne faisant qu'un avec la Matière, dirigeoit ses opérations, comme on diroit que l'ame, qui jointe au corps ne fait qu'un même homme, dirige les actions de l'homme. Mais Anaxagore l'entendoit d'une Intelligence absolument distincte & séparée de la Matière, comme on le verra ci-dessous. Ainsi, celui-là trouvoit dans un même Tout la cause matérielle & la cause efficiente; au lieu que celui-ci les divisoit réellement. Ce sont deux opinions toutes différentes, dont la première, aiant été d'abord enseignée par Thalès, & la seconde par Anaxagore, Ciceron a eu raison de les reconnoître pour Auteurs, celui-ci d'un système, celui-là d'un autre. Toutes ces conjectures sont spirituelles, mais manifestement fausses. Si elles avoient pû être regardées comme véritables, les Auteurs anciens n'auroient pas manqué de les proposer; ils ont dit précisément le contraire. C'est ici où il faut appliquer la maxime de Mr. l'Abbé d'Olivet, *Quand on a un argument positif, on n'est plus reçu à apporter le négatif.*

§. III.

Du Système d'Anaximandre.

ANAXIMANDRE*, fils de Praxides, étoit Miléſien, ainſi que Thales ſon maître & ſon ami. Nous avons vû qu'il n'en adopta point les opinions, & qu'il ſoutint que tout venoit de l'infini. Ciceron nous apprend ** qu'il croioit que *les Dieux recevoient l'être; qu'ils naiſſoient & mouroient de loin à loin; que c'étoient des Mondes innombra-*

* ΑΝΑΞΙΜΑΝΔΡΟΣ Πραξιάδου, Μιλήσιος. οὗτος ἔφασκεν ἀρχὴν καὶ στοιχεῖον τὸ ἄπειρον. οὐ διορίζων ἀέρα, ἢ ὕδωρ, ἢ ἄλλό τι. καὶ τὰ μὲν μέρη μεταβάλλειν, τὸ δὲ πᾶν ἀμετάβλητον εἶναι. *Anaximandro Mileſio Praxiades pater fuit. Hujus eſt illud*, Principium & elementum immenſum hoc, & infinitum eſſe, non tamen definiens aëra, aut aquam, aut aliud quippiam; partes quidem ejus immutari, totum vero immutabile eſſe. DIOGEN. LAERT. de Vit. Philoſ. *Lib. II. Segm.* I.

** *Anaximandri autem opinio eſt, nativos eſſe Deos, longis intervallis orientes occidenteſque, eoſque innumerabiles eſſe Mundos; ſed nos Deum niſi ſempiternum intelligere qui poſſumus?* CICER. de Nat. Deorum. *Lib. I. Cap. X.*

brables. Ciceron remarque enſuite qu'il eſt ridicule d'admettre un Dieu qui n'eſt point éternel ; il a raiſon, & l'on ne ſauroit avancer une abſurdité plus ſenſible. Sans m'arrêter inutilement à la relever, je me contenterai de remarquer qu'Anaximandre n'emploioit par conſéquent aucune Intelligence divine dans la formation de l'Univers, cela n'eſt conteſté de perſonne ; cependant il admettoit des Dieux. Et pourquoi ſon maître Thales n'aura-t-il pû faire la même choſe, parler magnifiquement de la Divinité, & la rendre inutile au développement de l'Univers ? La croiance du diſciple eſt plus qu'une forte préſomption pour celle du maître.

Un paſſage de Plutarque * fort petit, car il ne contient que ces mots, *Anaximandre croioit que les Aſtres ſont des Dieux céleſtes*, a ſervi fort heureuſement à Mr. l'Abbé d'Olivet pour expliquer ce que c'étoit que ces Mondes innombrables que Ciceron nous apprend être les Dieux d'Anaximandre. *Plutarque*

* PLUTARQUE, des Opinions des Philoſophes, *Liv. I. Chap. VII.* de la Traduct. d'Amiot.

que, dit-il *, *nous facilite l'intelligence de cette opinion, en nous apprenant que les Dieux d'Anaximandre, c'étoient les astres.* 1. *Si ce Philosophe n'attribue pas l'innascibilité à ses Dieux, c'est qu'il ne regardoit, & ne pouvoit regarder les astres que comme des ouvrages de la Nature.* 2. *S'il croit que ses Dieux* naissent & meurent de loin à loin, *c'est que l'Astronomie encore imparfaite découvroit alors de nouveaux astres, non pas souvent, mais de loin à loin; & que peut-être aussi en perdoit-elle de vûe quelques autres qui avoient été découverts anciennement.* 3. *S'il dit enfin* que ce sont des Mondes, & des Mondes innombrables, *il parle comme la plûpart des autres Philosophes, qui ont cru que tous les astres étoient autant de Mondes peuplés d'animaux.*

J'AUROIS bien voulu consulter les Commentaires du Jésuite Lescalopier pour m'éclaircir si Mr. l'Abbé d'Olivet n'y auroit pas puisé une partie des idées qu'il a eues sur les Dieux d'Anaximandre; mais je n'ai pû me satisfaire. Ce qui m'avoit fait naître cette curiosité, c'est

* D'OLIVET, Remarques sur la Théolog. des Philosoph. Grecs. *pag.* 63.

c'eſt un reproche que les partiſans de ce Jéſuite ont fait au Savant Académicien. *Le morceau*, diſent-ils *, *que nous a donné Mr. l'Abbé d'Olivet ſur la Théologie des Philoſophes Grecs, eſt très curieux, & écrit avec autant de diſcernement que de clarté & de politeſſe; mais on doit cette juſtice au Pere Leſcalopier de dire que quand on ne feroit que coudre enſemble tout ce que ce Pere a dit des ſentimens des Anciens ſur la Divinité, on en feroit un volume conſidérable.* Les mêmes Auteurs avoient dit un peu plus haut, en parlant des Critiques de Mr. l'Abbé d'Olivet ſur les Commentaires de ce Pere, *On ſait aſſez qu'il n'y a guères d'Auteurs qu'on traite plus mal que ceux qu'on a le plus pillés.* On entend aſſez ce que ſignifie cette dernière phraſe, & Mr. l'Abbé d'Olivet y eſt accuſé de maltraiter les Auteurs, des lumières deſquels il ne dédaigne pas de ſe ſervir. Je n'aurois fait aucune attention à ce reproche, parce que je connois la mauvaiſe foi & l'impudence des Ecrivains de qui il vient; je ſuis même très-éloigné

* Journaliſtes de Trevoux, *dans les Mémoires de Novembre* 1721. Article XCIII.

gné d'y ajouter aucune croiance, n'aiant pû avoir l'Ouvrage du Pere Le calopier. Mais cependant une choſe m'a empêché de le rejetter comme une calomnie manifeſte, c'eſt que j'ai des preuves que je donnerai au Public toutes les fois & quantes Mr. l'Abbé d'Olivet le ſouhaitera, que quoiqu'il ait puiſé pluſieurs excellentes choſes dans les Ouvrages de Mr. Bayle, il l'a cependant injurié d'une maniére choquante & impolie; & ce qu'il y a de pis, dans le tems même qu'il trouvoit ſes idées aſſez bonnes pour s'en ſervir, les emploiant quelquefois toutes ſimples & telles qu'il les prenoit, & quelquefois les ornant & les parant par un ſtile Académique. Cela les déguiſe d'abord; mais en les rapprochant de l'Original, on les reconnoît aiſément. Quant aux citations qui ſe trouvent dans l'Ouvrage de Mr. l'Abbé d'Olivet, les trois quarts ſe retrouvent dans les articles que Mr. Bayle a faits ſur pluſieurs Philoſophes dans ſon Dictionnaire; chacun peut vérifier ce que je dis. En vérité quelque eſtime que j'aie pour Mr. l'Abbé d'Olivet, je ne puis m'empêcher de remarquer en paſſant, que d'emprunter le bien d'un homme, de s'en ſervir, de le mettre à pro-

fit & de l'injurier, cela n'eſt guères Chrétien, *Aliquando bonus dormitat Homerus*, les plus grands hommes s'oublient quelquefois. Si Mr. l'Abbé d'Olivet étoit Janſeniſte, il me permettroit de lui dire que nous voions dans lui *l'exemple d'un Juſte, à qui la Grace a manqué.*

§. IV.

Sur le ſyſtême d'Anaximenés.

ANAXIMENE'S, fils d'Euriſtrate; étoit Miléſien *, ainſi que Thalès & Anaximandre. Il fut diſciple de ce dernier, quelques-uns croient qu'il le fut auſſi de Parmenide. Il diſoit que l'air & l'infini étoient les principes de tous les êtres. Je parle actuellement comme Diogene Laërce, nous verrons bientôt ſi ce

(*) Ἀναξιμένης Εὐρυστράτου Μιλήσιος, ἤκουσεν Ἀναξιμάνδρου ἔνιοι δὲ καὶ Παρμενίδου φασὶ ἀκοῦσαι αὐτοῦ. οὗτος ἀρχὴν ἀέρα εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον *Anaximenes, Euryſtrati filius, Mileſius, Anaximandri auditor fuit. Quidam & Parmenidem audiviſſe aſſerunt. Hic initium dixit aëra, & infinitum.* DIOGEN. LAERT. de Vit. Philoſop. *Lib. II. Segm. 3.*

ce qu'il dit n'a point été contredit. Je remarquerai auparavant que ces deux principes produisoient & absorboient tour à tour toutes les différentes substances. Ce système, considéré dans ce point de vûe, auroit beaucoup de ressemblance avec celui de Spinosa, mais on la trouve bien plus parfaite si l'on cherche les sentimens d'Anaxagore dans plusieurs autres auteurs qui en ont parlé; car par la façon dont s'explique Diogene Laërce, il semble qu'Anaxagore crut indubitablement deux principes, *l'air* & *l'infinité de la Nature*; cependant Aristote & tous ceux qui l'ont commenté, placent Anaximenès parmi les Philosophes qui n'ont admis qu'un seul & unique principe. Plutarque dit la même chose; il blâme même formellement Anaximenès de n'avoir établi qu'un seul principe. *Il est impossible*, dit-il *, *qu'il n'y ait qu'un seul principe de toutes choses qui est la Matière, ains faut quand & quand supposer la cause efficiente: ni plus ni moins que ce n'est pas assez d'avoir de l'argent pour faire un vase, s'il*

* PLUTARQUE, des Opinions des Philosophes, *Liv...Chap. III.* de la Traduct. d'Amiot.

s'il n'y a enſemble la cauſe efficiente qui eſt l'ouvrier, autant en faut-il dire du cuivre, du bois, & de toute autre matière. Ciceron dit comme une choſe certaine qu'Anaximenès avoit cru que * *l'air étoit infini, qu'il produiſoit tous les différens êtres, mais non pas dans une quantité infinie; que c'étoit de l'air que la terre, le feu, l'eau avoient été formés, & qu'ils avoient formé à leur tour tous les autres corps.*

MR. l'Abbé d'Olivet n'a fait aucune mention de l'oppoſition où ſe trouve Diogene Laërce avec tous ces Auteurs: peut-être eſt-ce parce que le Jéſuite Leſcalopier, ni Mr. Bayle n'en ont point parlé; elle a pourtant été remarquée par Iſaac Caſaubon **. Il n'y a guères

* *Anaximenes, infinitum aëra, ſed ea quæ ex eo orirentur definita, gigni autem terram, aquam, ignem, tum ex his omnia.* CICER. Quæſt. Academ. IV. *Cap.* 37.

** *Duo ergo videtur Anaximenes agnoviſſe principia, aërem, & infinitatem Naturæ, quam ſolam Anaximander eſſe dixit, è qua omnia gignerentur. Atqui ex Ariſtotelis Interpretibus in primum τὰς φυσικὰς ἀκροάσεις, Intelligimus, Anaximenem inter eos fuiſſe qui unicum ponerent rerum omnium principium: quin Cicero quoque & Plutarchus idem ſcribunt.* ISAAC. CASAUB. in Not. ad Diogen. Laert. *Lib. II. Segm.* 3. *Not.* 2.

guères moïen de justifier la mépriſe de Diogene Laërce, qu'en la rejettant ſur les Copiſtes; ceux qui entendent le Grec, verront d'abord combien il eſt aiſé qu'il ſe ſoit gliſſé dans cette phraſe une faute qui cauſe l'oppoſition qui ſe rencontre entre Diogene Laërce & ces autres Auteurs : ὑπὸ ἀέρος ἄπειρον εἶναι τὸν θεόν. Enfin quoi qu'il en ſoit, il n'en eſt pas moins certain qu'Anaximenès n'établit que l'air, qu'il diſoit être infini, pour le ſeul & unique principe de toutes les choſes; il donnoit le nom de Dieu à cet air infini.

CICERON s'explique à ce ſujet d'une manière bien obſcure; il eſt impoſſible de comprendre ce qu'il veut dire, ſur-tout lorſque l'on compare cet endroit de ſon Livre ſur la Nature des Dieux avec celui dont j'ai fait mention ci-deſſus, qui eſt d'une grande clarté. *Anaximenès*, dit-il, *prétend que l'air eſt Dieu, qu'il eſt produit, qu'il eſt immenſe & infini, qu'il eſt toujours en mouvement.* Comment eſt-ce qu'Anaximenès auroit pû dire tant de choſes qui ſe détruiſent viſiblement les unes & les autres? Si l'air eſt infini, s'il eſt la cauſe de tous les êtres, la ſource d'où ils

découlent, par qui a-t-il pû être engendré ? S'il l'a été par un autre principe, il n'eſt donc plus le premier, l'éternel, le néceſſaire. S'il ne l'a point été, il n'eſt donc point produit, il eſt éternel. D'ailleurs, une choſe immenſe & infinie ne ſauroit être produite, parce que le principe qui doit la produire, ou eſt fini, ou infini; s'il eſt fini, il eſt impoſſible qu'elle infinie, émane d'une cauſe finie. C'eſt bien-là le lieu d'appliquer l'axiome *Nemo dat quod non habet*; & ſi le principe eſt infini, il ne peut produire un ſecond infini. Il eſt abſurde & inſenſé de ſuppoſer le contraire, la multiplicité de deux infinis matériels étant de toutes les ſuppoſitions la plus contraire au bon ſens.

TOUTES les explications par leſquelles Mr. l'Abbé d'Olivet prétend terminer l'oppoſition où Ciceron ſe trouve avec lui-même, & éclaircir l'obſcurité qui regne dans tout ce paſſage du Liv. de la Nature des Dieux, ne ſont que des imaginations & des conjectures ſans fondement, étalées à pure perte. Voions d'abord ce qu'il dit pour juſtifier Ciceron; & pour n'oublier aucune de ſes raiſons, rapportons-les ſans les abré-

bréger * ? *Comment Anaximenès a-t-il pû dire que l'air étant Dieu, ne laisse pas d'être produit ? A peu près dans le même sens qu'Anaximandre le disoit des astres ; & parce qu'il vouloit que l'air fût la première émanation de la substance éternelle. Je m'explique.*

Tous les Anciens croioient l'éternité de la Matière. Mais la plûpart ne la considéroient avant la formation du Monde, que comme une masse informe & sans ordre, rudis indigestaque moles. *C'est ce qu'ils appelloient* Chaos. *Les uns lui croioient un mouvement naturel & spontané, par lequel, à force de se mouvoir, elle attrapa enfin un arrangement, qui peu à peu devint ce que nous voions. D'autres, ne lui croiant point cette faculté motrice, lui associoient une Intelligence, qui lui imprima du mouvement, & la mit en ordre. Voilà, si je ne me trompe, les deux principales sources, d'où la Physique des Anciens découloit, sans qu'il soit nécessaire ici de remarquer en combien de ruisseaux elles furent partagées.*

Ana-

* D'OLIVET, Remarques de la Théolog. des Philosoph. Grecs &c. *pag.* 68.

Anaximene donc, raisonnant sur le second état de la Matière, quand elle passa du chaos à une forme réglée, crut que d'abord elle devint air; que par conséquent l'air, qui comprenoit alors tout ce qu'il y avoit de Matière, étoit infini; & que l'air modifié produisit la terre, l'eau, & le feu, d'où se formerent tous les êtres particuliers. Telle fut, si j'ose ainsi dire, la généalogie de son hypothèse. Par-où l'on voit comment il a pû dire que l'air étoit produit, & cependant le croire infini, & l'appeller Dieu préférablement aux trois autres Elemens, qu'il croioit limités & finis, l'air étant la résolution totale, & immédiate de la substance improduite, au lieu que les trois autres Elemens n'étoient que des modifications de l'air. Je fonde cette explication sur un passage des Questions Académiques.

JE conviens d'abord avec Mr. l'Abbé d'Olivet que tous les Anciens ont cru l'éternité de la Matière, que les uns pensoient qu'elle avoit un mouvement naturel & spontané, par lequel, à force de se mouvoir, elle étoit parvenue peu à peu dans l'état où nous la voions, & que les autres, ne croiant point qu'elle eût dans elle-même cette for-

force motrice, lui associoient une Intelligence qui lui avoit imprimé le mouvement & l'avoit mise dans l'ordre où elle est. Mais je nie, & nie avec raison qu'Anaximenès pensât que l'air avoit été produit par une autre matière, ni qu'il crût rien qui eût aucun rapport avec la masse informe & indigeste, qui lors du développement du Chaos forma les quatre Elemens. Dans quel Livre, dans quel Auteur ancien ou moderne, Mr. l'Abbé d'Olivet a-t-il rien lû d'approchant? Il lui plaît de faire gratuitement & sans la moindre preuve une pareille supposition. Tous les Auteurs disent en termes exprès qu'il n'admit d'autre premier principe que l'air, qu'il supposoit infini & la cause de tous les êtres. Or, s'il avoit cru que cet air avoit été fait d'une matière antérieure, ç'auroit été cette matière qui eût dû être considerée comme le véritable & premier principe. Le bon sens fait voir qu'Anaximenès regardoit l'air comme Epicure & Démocrite les atômes; c'est-à-dire, comme des particules extrêmement déliées & fluides, qui, s'étant accrochées ensemble, avoient formé toutes les autres choses, mais qui ne devoient leur origine qu'à elles-mêmes, qui avoient été de tout

tout tems. Toutes les explications de Mr. l'Abbé d'Olivet deviennent donc inutiles, & il eſt toujours impoſſible de comprendre comment Anaximenès a pû dire que l'air étoit le premier principe de tous les êtres, qu'il étoit Dieu & cependant produit.

LE paſſage des Queſtions Académiques, par lequel Mr. l'Abbé d'Olivet prétend éclaircir celui du Liv. de la Nature des Dieux, ne fait au contraire que le rendre plus inintelligible; car Ciceron, parlant fort clairement dans le premier, dit ſimplement qu'*Anaximenès diſciple d'Anaximandre établit l'air pour le principe de tous les êtres, & que c'étoit lui qui avoit formé l'eau, la terre, & le feu.* Il n'eſt non plus queſtion dans tout cela de *l'air qui ſe forma d'une première Matiere lors du développement du Chaos*, & de toutes les autres ſuppoſitions gratuites de Mr. l'Abbé d'Olivet, qu'à Rome de canoniſer St. Paris, & à Amſterdam de reconnoître le Pape. Comment donc veut-on s'en ſervir pour prouver que Ciceron ne s'eſt point trompé, ou que les Copiſtes n'ont point tronqué ſes Ouvrages lorſqu'ils lui ont fait dire qu'*Anaximenès a établi pour principes de tous les êtres un principe qui*

qui avoit été produit, & que ce principe étoit Dieu? Mr. Bayle a parfaitement compris que ce passage étoit insoutenable, & il l'a réfuté par un autre de St. Augustin qui éclaircit parfaitement le système d'Anaximenès. » Il y » a eu, dit-il *, de grands Philosophes » qui ont supposé la génération des » Dieux, & qui leur ont donné pour » cause un Etre qui n'étoit point Dieu. » *Anaximenes omnes rerum causas infinito aëri dedit, nec Deos negavit aut tacuit: non tamen ab ipsis aërem factum, sed ipsos ex aëre ortos credidit.* Par ces paroles de St. Augustin on peut mieux entendre le dogme d'Anaximenès, que par celles-ci de Ciceron. *Anaximenes aëra Deum statuit, eumque gigni, esseque immensum & infinitum, & semper in motu.* » Il n'y a nulle apparence que Ciceron ait bien rapporté le sentiment de » ce Philosophe; car puisqu'Anaximenès donnoit à l'air la nature de principe de toutes choses, l'immensité & l'infinité, il faut croire qu'il le sup-

» posoit

* BAYLE, Dictionnaire Histor. & Critiq. Art. *Jupiter.* Remarq. 9.

» poſoit éternel & improduit, & que
» s'il l'appelloit Dieu ſous cette notion,
» il ne croioit point la génération de
» Dieu à cet égard-là. Lors donc qu'il
» diſoit que l'air infini avoit été la cau-
» ſe de tous les êtres, & que les Dieux
» mêmes en avoient été produits, il ne
» lui attribuoit point le nom & la na-
» ture de Dieu, au même ſens qu'il l'at-
» tribuoit aux Dieux qui devoient à l'air
» leur origine & leur exiſtence. Voici
» peut-être ſa penſée. Il vouloit bien,
» pour éviter toute diſpute de mots,
» appeller Dieu l'air immenſe & infini,
» qu'il regardoit comme le principe de
» toutes choſes; mais il ne prétendoit
» pas que Saturne, Rhea, Jupiter, Ju-
» non, Neptune, Minerve, & les au-
» tres Dieux que l'on adoroit dans le
» Paganiſme, fuſſent cet air-là, ou l'euſ-
» ſent produit. Il prétendoit au con-
» traire que cet air étoit leur princi-
» pe, non moins que celui des autres
» êtres qui compoſent l'Univers. Il don-
» noit à ce principe un mouvement
» perpétuel, & de là l'on peut conclu-
» re qu'il le prenoit pour une cauſe im-
» manente, qui produiſoit en elle-mê-
» me une infinité d'effets ſans fin &
» ſans ceſſe, & il comptoit entre ces

» ef-

» effets, non seulement les astres & les » météores, les plantes, les pierres & » les métaux; mais aussi les Dieux & » les hommes. Un tel dogme étoit au » fond le Spinosisme; car suivant cela, » le Dieu, ou l'Etre éternel & néces- » saire d'Anaximenès, étoit la substan- » ce unique dont le ciel & la terre, » les animaux, &c. n'étoient que des » modifications ».

QUI croiroit que la façon savante & ingénieuse dont Mr. Bayle, appuié de l'autorité de St. Augustin, développe le système d'Anaximenès, eût ému la bile de Mr. l'Abbé d'Olivet? Cependant rien n'est plus véritable, & comme il suit la maxime qu'il a établie, qu'un Commentateur doit être toujours prêt à *rompre une lance* en faveur de son Original, il prend le sien pour second dans le combat. *J'oppose*, dit-il*, *l'autorité de Ciceron à celle d'un Savant, contre qui je dois ici me sentir un zèle de Traducteur. Car il ose avancer qu'*il n'y a nulle apparence que Ciceron ait bien rapporté le sentiment *d'Anaximenès;*

* D'OLIVET, Remarques sur la Théologie des Philosop. Grecs, &c. *pag.* 67.

nès ; & cela sur des paroles de St. Augustin, tirées de la Cité de Dieu.

Je lui réponds, sans examiner le fond de sa pensée, qu'en pareille matière l'autorité de St. Augustin peut-être n'est pas suffisante pour accuser Ciceron de s'être trompé.

IL n'est pas étonnant que Mr. l'Abbé d'Olivet trouve étrange que dans un cas où il s'agit de décider de la Théologie des Grecs, on oppose St. Augustin à Ciceron, puisqu'il a d'abord établi qu'on ne devoit examiner l'opinion des anciens Philosophes que par ce qu'en rapportoit Ciceron. Comme je crois avoir prouvé que les Peres de l'Eglise qui ont écrit contre ces mêmes Philosophes, doivent être soigneusement consultés, je me contenterai de joindre ici à l'autorité de St. Augustin celle de Lactance, dont Mr. Bayle n'a fait aucun usage, soit par oubli, soit qu'il crût n'en avoir pas besoin. *Cléanthes*, dit-il *, *& Anaximenès ont écrit*

* *Cleanthes & Anaximenes æthera dicunt esse summum Deum. Opinioni Poeta noster adsensit :*

Tum pater omnipotens fecundis imbribus æther,

Con-

écrit que l'air étoit le Dieu ſuprême ; leur opinion reſſemble parfaitement à celle de Virgile lorſqu'il parle en ces termes : L'air, le pere puiſſant de tous les êtres, deſcend en pluie féconde dans le ſein de la terre ſon épouſe, & ſe mêlant dans tous les corps, les nourrit & les vivifie. Voilà qui s'accorde parfaitement avec ce que ſuppoſe Mr. Bayle. Anaximenès appelloit l'air le Dieu ſuprême, l'Etre ſouverain, l'Auteur de toutes les différentes ſubſtances : *Æthera dicebat eſſe ſummum Deum.* Ainſi lorſqu'il diſoit, comme le remarque le ſavant Critique, que l'air infini avoit été la cauſe de tous les êtres, & que les Dieux mêmes en avoient été produits, il entendoit les Dieux ſubalternes, comme Jupiter, Junon, & les autres Divinités du Paganiſme, & non point l'Etre néceſſaire, le principe éternel, l'air enfin, auquel il donnoit le nom de Dieu ſuprême, *ſummus Deus.*

COM-

Conjugis in gremium lætæ deſcendit ; & omnes
Magnus alit magno permiſtus corpore fœtus.

LACTANT. FIRMIAN. *Lib. I.* de falſa Religione, *Cap. VI. pag.* 19. *Edit. Lipſiæ.* 1698.

COMPARONS actuellement le passage de St. Augustin avec celui de Lactance, & nous verrons d'un coup d'œil le rapport qu'ils ont l'un avec l'autre. *Anaximenès établissoit un air infini, qu'il vouloit être la cause de tous les êtres: il ne nioit pas qu'il y eût des Dieux, mais il les croioit engendrés de l'air;* c'est-à-dire, selon Lactance, du *Dieu suprême.* Je ne vois rien d'aussi clair que ce que dit St. Augustin, rien de plus obscur, de plus inintelligible & de plus absurde que le passage de Ciceron; & cependant Mr. l'Abbé d'Olivet, croiant devoir se sentir un zèle de Traducteur, répond à Mr. Bayle, sans examiner sa pensée; qu'en pareille matière l'autorité de St. Augustin n'est pas suffisante pour accuser Ciceron de s'être trompé. Il faut en vérité que le zèle de Traducteur soit bien violent; car il s'étend même jusqu'à ne pas vouloir examiner si les Copistes de son Original ne se sont pas équivoqués. Peut-être Ciceron ne s'est point trompé; mais on lui a prêté quelque expression, on a sauté quelques mots qui rendent ce qu'il dit ridicule. Hé! Pourquoi cela n'a-t-il pû arriver, puisque quatre ou cinq lignes avant ce passage, il s'y trouve des erreurs grossières

sières des Copistes ? J'ai déjà remarqué que Mr. le Président Bouhier s'en est plaint, ainsi que les autres Interprêtes : mais voici quelque chose de plus, c'est que ce même Magistrat, qui fait tant d'honneur à sa Patrie & aux Belles-Lettres, a encore prouvé démonstrativement que ce qui suivoit immédiatement après le passage que Mr. Bayle a voulu rétablir par un autre de St. Augustin, étoit tronqué & falsifié. *Tout le passage*, dit l'illustre Magistrat, *en l'état qu'il est, n'est pas intelligible.* Ensuite il le rétablit dans l'état où il doit être; & par l'autorité de qui ? Par celle de St. Augustin *. *Ce savant Pere*, dit-il, *non seulement a rapporté le Texte de Ciceron tel qu'il doit être ; mais il a pris la peine d'expliquer une matière très obscure, & que sans lui il n'eût pas été aisé d'entendre. On peut voir son Commentaire. Il est surprenant que ni le Pere Lescalopier qui l'a cité le premier, ni Mr. Davies, n'en aient pas fait usage pour rétablir ce passage de Ciceron dans son ancienne pureté.*

D'où

* *Note* 1. *sur le XI. Chap. du* 1. *Liv.* des Entretiens sur la Nature des Dieux. *Tom. I. pag.* 358.

D'OU vient eſt-ce que Mr l'Abbé d'Olivet ne ſe ſent point un zèle de Traducteur contre Mr. le Préſident Bouhier? Pourquoi ne lui répond-t-il pas qu'en pareille matière l'autorité de St. Auguſtin n'eſt pas ſuffiſante pour accuſer Ciceron de s'être trompé? Peut-être eſt-ce à cauſe des remarques excellentes que ce grand homme a bien voulu faire imprimer dans la Traduction, que lui Mr. l'Abbé d'Olivet a donnée au Public, des trois Livres de la Nature des Dieux. Si c'eſt-là le motif de ſon ſilence, je l'approuve, & jamais on n'a été mieux récompenſé d'avoir ſupprimé une mauvaiſe Critique. Les ſavantes Notes de l'illuſtre Préſident ne laiſſent pas que de donner un nouveau luſtre à l'Ouvrage qu'elles accompagnent. Au reſte, par l'éloge que je donne aux Remarques, je ne prétends point diminuer en rien le prix de la Traduction; & *je déclare ici une fois pour toutes que je fais une grande différence entre Mr l'Abbé d'Olivet le plus éloquent & le plus fidèle des Traducteurs, & Mr. l'Abbé d'Olivet Critique injurieux de Mr. Bayle, dont il n'a jamais eu le moindre ſujet de ſe plaindre.*

§. V.

§. V.

Sur le Syſtême d'Anaxagoras.

JE ne m'arrêterai pas long-tems ſur le ſyſtême d'Anaxagoras ; j'en ai déjà parlé aſſez dans les Sections de Thalès & d'Anaximenès, où j'ai ſouvent eu lieu de remarquer qu'il eſt le premier qui ait reconnu combien il étoit abſurde de ſuppoſer que la Matière ſe fût donnée à elle-même le mouvement, & ſe fût miſe ſans le ſecours d'une Intelligence, dans l'ordre où nous la voions aujourd'hui. L'Ouvrage qu'il avoit compoſé ſur la formation de l'Univers, commençoit par ces mots *: *Toutes choſes étoient*

* Καὶ πρῶτ☉ τῇ ὕλῃ νοῦν ἐπέθηκεν, ἀρξάμενος οὕτω τοῦ συγγράμματ☉, ὃ ἐστι ἡδέως καὶ μεγαλοφυῶς ἡρμηνευμένον. Πάντα χρήματα ἦν ὁμοῦ, εἶτα νοῦς ἐλθὼν αὐτὰ διεκόσμησε. παρ' ὃ καὶ νοῦς ἐπεκλήθη. αἰ φησι περὶ αὐτοῦ Τίμων ἐν τοῖς Σίλλοις οὕτω. *Primus hic Materiæ, quam* Hyle *appellant, mentem adjecit, in principio operis ſui ſuavi ac magnifica oratione ſic ſcribens: Omnia ſimul erant, deinde acceſſit mens, eaque compoſuit, quamobrem & mens ſive animus dicitur Simon hoc ipſum de Anaxagora fatetur, in Sillis.* DIOGEN. LAERT. *Lib. II. Segm.* 60.

étoient confondues les unes avec les autres ; un Esprit fit cesser leur confusion. C'est Diogene Laërce qui nous a conservé les propres paroles d'Anaxagoras. Aristote, Ciceron, Plutarque nous apprennent également que ce Philosophe, s'élevant de beaucoup au-dessus de ceux qui l'avoient précédé, fit intervenir un Esprit lors du développement du Chaos. Il est inutile de repeter ici que jamais aucun Philosophe ancien n'a connu la création de la Matière ; ainsi l'Intelligence d'Anaxagoras mit simplement en ordre celle qui avoit été coéternelle avec elle.

Mr. l'Abbé d'Olivet semble croire que puisqu'Anaxagoras a admis un Esprit dans la formation de l'Univers, il a connu la *spiritualité*, & n'a point admis un Dieu corporel, ainsi qu'ont fait presque tous les autres Philosophes. Plusieurs endroits de l'Ouvrage * de Mr. l'Ab-

* D'autres comprirent que l'Intelligence ne pouvoit être matérielle & qu'il falloit absolument la distinguer de tout ce qui étoit corps. .... Sentiment..., ... qui renferme l'idée de la spiritualité..... Ciceron convient ailleurs qu'on peut se former l'idée d'un être purement spirituel, mais qu'on ne sauroit

l'Abbé d'Olivet marquent qu'il eſt perſuadé que la ſpiritualité a été connue de certains Anciens, telle qu'elle l'eſt aujourd'hui par nos Métaphiſiciens, en quoi il ſe trompe étrangement; car par le mot d'*Eſprit*, les Philoſophes & les Romains ont également entendu une Matière ſubtile, ignée, extrêmement déliée, qui étoit intelligente à la vérité, mais qui avoit une étendue réelle & des parties différentes. Ainſi, lorſque Mr. l'Abbé d'Olivet dit, en parlant d'Anaxagoras *, *déjà les notions ſe débrouillent..... on a l'idée de la ſpiritualité, on reconnoît un Eſprit infini, dont la puiſſance agit ſur le corps, dont la ſageſſe leur donne un ordre convenable*, il ſe trompe conſidérablement. Il ne donne pas dans une moindre erreur lorſqu'il aſſûre que le Timée de Platon, où les ſentimens de Pythagore ſont expliqués, contient l'idée d'une ſubſtance *toute ſpirituelle*. Platon, ainſi que Pythagore, n'ont jamais eu aucune notion d'une ſubſtance *toute ſpirituelle*; ils ont ad-

roit même ſe repréſenter Dieu autrement. *Théologie des Philoſophes Grecs. pag.* 133.

* La même, *pag.* 72.

admis une Intelligence éternelle (infinie si l'on veut), cependant composée d'une Matière subtile.

PUISQUE Mr. l'Abbé d'Olivet avoit entrepris d'éclaircir la Théologie des Philosophes Grecs par rapport aux idées qu'ils ont eues de la Divinité, il eût bien dû prouver ce qu'il avançoit avec tant de confiance. Ignoroit-il que son sentiment est rejetté par tous ceux qui connoissent les opinions des Anciens? & comment veut-il que l'on croie sur sa simple autorité que les Philosophes Grecs avoient une idée d'une substance *toute spirituelle*, lorsqu'il est plus clair que le jour que tous les premiers Peres de l'Eglise ont fait Dieu corporel, que leur doctrine a été perpétuée chez les Grecs jusques dans ces derniers siécles, & qu'elle n'a été quittée par les Romains que vers le tems de St. Augustin; encore ce Saint a-t-il dit bien souvent des choses très confuses, & qui se détruisent les unes & les autres?

JE ferai ici autant qu'il me sera possible, ce qu'auroit dû faire Mr. l'Abbé d'Olivet; J'examinerai quelle est cette spiritualité qu'il dit avoir été connue des Anciens, & je prouverai, à ce que j'espere

pere, démonſtrativement. 1. Que jamais les Philoſophes Grecs n'ont eu l'idée de ce que nous appellons aujourd'hui une ſubſtance *toute ſpirituelle*. 2. Que tous les Peres de l'Égliſe juſqu'au Concile de Nicée, & même pluſieurs années après, ont eu des notions très-éloignées de celle que nous avons aujourd'hui de la ſpiritualité. 3. Que l'opinion qui donne à Dieu une étendue, n'a été totalement condamnée que par les Carteſiens, & qu'elle eſt encore aujourd'hui ſuivie dans l'Egliſe Grecque, où elle paſſe pour la doctrine conſtante des premiers Peres de cette Egliſe.

§. VI.

Par le mot d'Eſprit, tous les Philoſophes entendoient également une Matière ſubtile. Explication du ſyſtême de Platon. Signification du mot πνεῦμα.

POUR juger ſainement dans quel ſens on doit prendre le terme d'*Eſprit* dans les Ouvrages des Anciens, & pour décider de ſa véritable ſignification, il faut d'abord faire attention dans quelle occaſion ils s'en ſont ſervis, & à quel uſage ils l'ont emploié.

Ils en usoient si peu pour exprimer l'idée que nous avons d'un Etre purement *intellectuel*, que ceux qui n'ont reconnu aucune Divinité, ou du moins qui n'en admettoient que pour tromper le peuple & n'avoir rien à craindre des Magistrats, s'en servoient très souvent. Le mot d'*Esprit* se trouve très souvent dans Lucrece * pour celui d'*Ame*. Celui d'*Intelligence* est emploié au même usage : Virgile ** s'en sert pour signifier l'ame du Monde, ou la Matière subtile & intelligente, qui répandue dans toutes ses parties, le gouverne & le

* *Pascit amore avidos inhians in te Dea visus ;*
Eque tuo pendet resupini spiritus ore.
LUCRET. *Lib. I. vers.* 38.
Nunc animum atque animum dico conjuncta teneri
Inter se, atque unam naturam conficere ex se. Id. *Lib. III. vers.* 137.
Præterea gigni pariter cum corpore, & una
Crescere sentimus, pariter senescere mentem. Id. *Lib. III. vers.* 445.

** *Spiritus intus alit, totamque infusa per artus*
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet. VIRG. Æneid. *Lib. VI. pag.* 725.

le vivifie; ce système étoit en partie celui des anciens Pythagoriciens. Les Stoïciens, qui n'étoient proprement que des Cyniques réformés, l'avoient perfectionné; ils donnoient le nom de Dieu à cette ame, ils la regardoient comme intelligente, l'appelloient *Esprit intellectuel*. Cependant avoient-ils une idée d'une *substance toute spirituelle*? Pas davantage que Spinosa, ou du moins guères plus. Mr. l'Abbé d'Olivet permettra que j'autorise ici ce que je dis du sentiment d'un savant Jésuite, qu'on peut regarder justement comme un des plus habiles hommes de l'Europe, & qui a le mieux connu la Philosophie des Anciens. *Ils croioient avoir beaucoup fait* *, dit-il, en parlant d'eux, *d'avoir choisi le corps le plus subtil (le feu) pour en composer l'Intelligence ou l'Esprit du Monde, comme on le peut voir dans Plutarque: il faut entendre leur langage; car dans le nôtre ce qui est Esprit n'est pas corps, & dans le leur au contraire on prouvoit qu'une chose étoit corps, parce qu'elle*

* Plan Théologique du Pythagorisme, &c. *par le Pere* MOURGUES, &c. *Tom. I. pag.* 27.

*qu'elle étoit Esprit.... Je suis obligé de faire cette observation, sans laquelle ceux qui liroient avec des yeux modernes cette définition du Dieu des Stoïciens dans Plutarque : Dieu est un Esprit intellectuel & igné, qui, n'aiant point de forme, peut se changer en telle chose qu'il veut, & ressembler à tous les Etres, croiroient que ces termes d'*Esprit intellectuel *déterminent la signification du terme suivant à un feu purement métaphorique.*

CEUX qui voudroient ne pas s'en tenir à l'opinion d'un Savant moderne, ne refuseront peut-être pas de se soumettre à l'autorité d'un ancien Auteur, qui devoit bien connoître le sentiment des Philosophes, puisqu'il a fait un excellent Traité de leur opinion ; qui, quoiqu'extrêmement précis, ne laisse pas d'être fort clair. C'est Plutarque dont je veux parler. Il dit en termes exprès que l'*Esprit* * n'est qu'une *Matière subtile*, & il parle comme disant une chose connue & avoüée de tous les Philosophes.

* PLUTARQUE, des Opinions des Philosophes, *Liv. I. Chap. III.* de la Traduct. d'Amiot.

sophes. *Notre ame*, dit-il, *qui est air, nous tient en vie; aussi l'Esprit & l'air contient en être tout ce Monde; car Esprit & l'air sont deux noms qui signifient la même chose.* Je ne pense pas qu'on puisse rien demander de plus fort & de plus clair en même tems. Dira-t-on que Plutarque ne connoissoit point la valeur des termes Grecs, & que les Modernes qui vivent aujourd'hui, en ont une plus grande connoissance que lui? On peut bien avancer une pareille absurdité; mais trouvera-t-elle quelque croiance; je ne dis pas auprès des Savans, mais même auprès des gens qui n'ont qu'une legère teinture des Belles-Lettres & de la Philosophie?

PLATON a été de tous les Philosophes anciens celui qui paroît le plus avoir eu l'idée de la *véritable spiritualité*: lorsqu'on examine avec un peu d'attention la suite & l'enchaînement de son opinion, on voit clairement que par le terme d'*Esprit* il n'entendoit qu'une matière *ignée, subtile & intelligente.* Sans cela, comment eût-il pû dire * que Dieu

* Voy. la Philosophie du Bon-Sens, Réflexion III. §. VIII.

Dieu avoit poussé hors de son sein une *matière dont il avoit formé l'Univers ?* Est-ce que dans le sein d'un esprit on peut placer de la matière ? Y a-t-il de l'étendue dans une substance *toute spirituelle ?* Platon avoit emprunté cette idée de Timée de Locre *, qui dit que *Dieu, voulant tirer hors de son sein un fils très*

* Δήλεόμενος ὢν ἄρρενον γέννημα ποιεῖν, τοῦτον ἐποίει θεὸν γενητὸν, οὐ ποκα φθαρησόμενον ὑπ' ἄλλω αἰτίω, ἔξω τᾶ αὐτὸν συντεταγμῶ θεῶ, εἴ ποκα δήλετο αὐτὸν διαλύειν. ἀλλ' οὐ γὰρ τάγαθῶ ἐστιν ὁ μᾶν ἐπὶ φθορὰν γεννάματος καλλίσω. διαμένει ἄρα, τοιόσδε ὢν, ἄφθαρτος καὶ ἀνώλεθρος καὶ μακάριος. κρατίστος δ' ἐστὶ γενητᾶν ἐπεὶ ὑπὸ τω κρατίστω αἴτίω ἐγένετο, ἀφορῶντος οὐκ εἰς χειρόκμητα παρα δείγματα, ἀλλ' ἐς τὰν ἰδέαν καὶ ἐς ἀν νοατὰν οὐσίαν. *Quum igitur Deus vellet pulcherrimum fœtum producere, hunc effecit Deum genitum, nunquam corrumpendum ab alia causa, præterquam à Deo qui ipsum composuit, si quando voluerit ipsum dissolvere. At non est boni genitoris, ad sui fœtus, & pulcherrimi quidem illius, perniciem impelli. Permanet igitur Mundus constanter talis qualis est creatus a Deo, ab omni corruptione liber & interitu; beatus, optimus rerum omnium genitarum : quandoquidem ab optima causa extitit, proponente sibi non exemplaria quædam manuum opificio edita, sed illam ideam intelligibilemque essentiam.* TIMÆI LOCRI de Anima Mundi. *pag.* 546. in Opuscul. Græc. &c.

très beau, produisit le Monde qui ser^a éternel, parce qu'il n'est pas d'un bo^n pere de donner la mort à son enfant.

Il est bon de remarquer ici que Platon, ainsi que Timée de Locre son guide & son modèle, aiant également admis la coéternité de la Matière * avec Dieu, il falloit que de tout tems la Matière eût subsisté dans la substance *spirituelle* & y *eût été enveloppée*. N'est-ce pas là donner l'idée d'une Matière subtile, d'un principe délié, qui conserve dans lui le germe matériel de l'Univers?

ON doit conclure de certains endroits du Livre de Timée de Locre que la Matière ** avoit une force motrice par

son

* Ἀμορφον δὲ καθ' αὑτὰν, καὶ ἀσχημάτιστον, δέχεσθαι δὲ πᾶσαν μορφάν. τὰν δὲ περὶ τὰ σωματα, μεσ[illegible] ἐμφῦ[illegible] φύσις. *Hanc vero Materiam aiebat esse sempiternam, nec vero mobilem: & ab omni forma & figura per se immunem & liberam, quaslibet tamen formas recipientem.* Id. *ibid. pag.* 544.

** Περὶ ὧν ὡρανὸν γενέσθαι, λόγῳ ἦσαν ἰδέα τε καὶ ὕλα, καὶ ὁ θεὸς δαμιουργὸς τῶ βελτιονος. ἐπεὶ δὲ τὸ πρεσβύτερον κάρτα ἐστὶ τῶ νεωτέρω, καὶ τὸ τεταγμένον περὶ τῶ ἀτάκτω, ἀγαθὸς ὢν ὁ θεὸς, ὁρῶν τε τὰν ὕλαν ἀσχημάταν τὰν ἰδέαν καὶ φλοιουμέναν, παντοίως μὲν, ἀτάκτως δὲ, ἐδεῖτ' ἐς τάξιν αὐτὰν ἄγειν, καὶ ἐξ ἀταξιᾶν μεταβολὰν, ἐς ἄρτ-

son essence, qu'elle se mouvoit & prenoit différentes formes avant que Dieu lui eût donné celle qu'elle a. Ce furent ces formes vagues & indéterminées qui firent naître à Dieu l'*idée* de lui en donner une belle & déterminée. Voilà quelle a été cette *idée*, à laquelle Platon dans les suites a donné le nom de *Verbe*, d'*Entendement*, ou de *Raison*. Dans ses discours confus & obscurs il en fit un second Dieu qui étoit émané du premier, il deïfia aussi le Monde. Ainsi au *Dieu suprême*, c'est-à-dire *à la Matière ignée & intelligente*, qui de tout tems avoit conservé dans son sein le germe matériel de l'Univers, il associa deux Divinités subalternes qui avoient été réellement produi-

μέναν κατιδεῖν· ἦν ὁμολογοι ταὶ διακρίσεις τῶν σωμάτων γίγνοιντο, καὶ μὴ κατ' οὐδὲν τρόπον δίχοι. *Antequam igitur Cœlum extaret, ratione erant Forma & Materia, & quidem Deus ille erat melioris opifex. Quandoquidem igitur antiquius juniore præstantius est, & id quod ordinatum est inordinato. Deus quum nimirum bonus sit, & videret Materiam recipere formam, & alterari variè quidem, sed tamen inordinate: vidit quoque opus esse ut eam ipse in ordinem reduceret, & ex indefinitis mutationibus ad certam definitamque constitueret.* Id. ibid. pag. 543.

produites ; mais qui cependant étoient de la même nature que le Dieu suprême, l'une étant une émanation de son intelligence, & l'autre étant sortie & aiant été poussée hors de son sein.

LES premiers Chrétiens, voulant emploier tout ce qui pouvoit leur servir pour détruire le Paganisme, crurent pouvoir retirer un grand avantage du système de Platon ; ils s'efforcerent de trouver la Trinité dans les trois Dieux de ce Philosophe, ils donnerent la torture à tous les Ecrits pour les ajuster aux saintes vérités de notre Religion. C'est-là en partie la cause des contradictions manifestes qu'on trouve dans les Ouvrages des premiers Peres Platoniciens, les uns interprétant un passage du Timée, ou de quelque autre Ouvrage de Platon d'une manière ; les autres au contraire l'expliquant tout différemment. Un zèle aveugle produisit des maux infinis, & Tertullien * se plaint que tous les héretiques puisoient leurs erreurs dans les Livres de Platon.

Il

* *Doleo bona fide Platonem omnium Hæreticorum condimentorium factum.* TERTUL. de Anima, *Cap.* 23.

Il avoit bien raiſon, & ce Philoſophe a autant nui au véritable Chriſtianiſme dans les premiers ſiécles, qu'Ariſtote dans ces derniers, le précepteur d'Alexandre aiant eu pendant plus de trois cens ans *voix ponderative* * dans tous les Conciles.

JE remarquerai ici en paſſant, une choſe aſſez ſingulière, à laquelle ſans doute Mr. l'Abbé d'Olivet ne s'attendoit point lorſqu'il publia pour la première fois ſes remarques ſur la Théologie des Grecs. Il nous apprend qu'étant effraïé des difficultés qu'il y avoit à débrouiller le ſyſtême confus de Platon, il pria Mr. l'Abbé Fraguier ** de vouloir bien ſe charger de ce ſoin, qui ſe rendit à ſa prière & lui communiqua un précis des opinions de Platon. Malheureuſement Mr. l'Abbé d'Olivet l'aiant fait imprimer dans ſon Ouvrage, appa-

* *In che haveva una gran parte Ariſtotele coll'haver diſtincto effattamente tutti generi di cauſe, a cui ſe egli non ſe foſſe adoperato, noi mancaremo di molti articoli di fede.* FRA-PAOLO, del Concilio Tridentino. *Hiſt. Lib II. pag.* 234.

** D'OLIVET, Théologie des Philoſophes Grecs &c. *pag.* 108.

apparemment sans le montrer à son ami le Pere Hardouïn, ce Jésuite en fit une critique qui a été imprimée dans ses Oeuvres diverses, dans laquelle il prétend prouver que Platon a été un Athée, que tout ce qu'il a dit pourroit l'être par un Spinosiste, & que Mr. l'Abbé Fraguier n'a rien compris au véritable sentiment de ce Philosophe Grec. Voilà un conflict de jurisdiction, que Mr. l'Abbé d'Olivet terminera quand il le jugera à propos. Quant à moi, qui connois quels sont les gens que le Pere Hardouïn veut convaincre d'être Athées, je regarde ce qu'il a écrit contre Platon comme une marque certaine que ce Philosophe a eu des idées plus sages & moins imparfaites sur la Divinité, que tous les autres Savans qui l'ont précedé.

JE trouve dans Tertullien un nombre de preuves convainquantes que Platon n'a jamais connu la *véritable spirilualité*: cet ancien Théologien nous apprend comment il faut interpréter le mot d'*Esprit* dans les Ouvrages de ce Philosophe; je ferai ici quelques remarques qui mettront hors de doute la question dont il s'agit.

TERTULLIEN, de même que es autres Peres de l'Eglise de son tems, appel-

appelloit Dieu un *Esprit immatériel ; intellectuel*, & cependant ils le faisoient *corporel*, ainsi que nous le verrons bientôt. Ils devoient donc connoître dans quelle signification le mot de *spirituel* devoit se prendre, & savoir qu'il ne désignoit point une substance sans étendue, sans partie, qui n'occupe aucun lieu, enfin telle que nous pensons aujourd'hui qu'est la *véritable spiritualité*; mais qu'il marquoit une *Matière ignée, subtile & intelligente.* Cela étant incontestable, voions un reproche que Tertullien fait à Platon; il l'accuse *d'avoir accordé tant de divinité à l'ame, & qu'il l'a rendue égale à Dieu. Il prétend*, dit-il *, *qu'elle est innée, ce qui ne convient qu'à*

* *Primo quidem oblivionis capacem animam non credam, quia tantam illi concessit divinitatem, ut Deo adæquetur. Innatam eam facit, quod & solum armare potuissem ad testimonium planæ Divinitatis : adjecit immortalem, incorporalem, incorruptibilem, quia hoc & Deum credidit, invisibilem, ineffigiabilem, uniformem, principalem, rationalem, intellectualem. Quid amplius proscriberet animam, si eam Deum nuncuparet ? Nos autem qui nihil Deo appendimus hoc ipso, animam longe infra Deum expendimus quod natam eam agnoscimus, ac per hoc dilutioris Divinitatis, exilioris felicitatis*

qu'à la Divinité, qui seule par sa nature joüit de l'éternité antérieure & postérieure; il veut qu'elle soit immortelle, incorruptible, immatérielle, ainsi qu'il croit que Dieu l'est. Il dit qu'elle est inviſible, ineffable, uniforme, raiſonnable, intellectuelle. Que donneroit-il donc de plus à l'ame, s'il la croioit Dieu? Quant à nous, qui n'égalons rien à la Divité, nous croions que l'ame a un commencement; & ſi elle devient immortelle, elle eſt cependant capable de ſouffrir. Qui doute que ſi Tertullien, qui croioit & qui ſoutenoit hautement que *Dieu étoit corps* *, *quoiqu'il fût Eſprit, tout Eſprit étant corps, & aiant une forme & une figure qui lui eſt propre*; qui doute, dis-je, que ſi Tertullien eût cru que Platon admettoit l'ame comme une ſubſtance impaſſible & ſans étendue, enfin ſpirituelle, ainſi que nous la croions aujourd'hui, il ne ſe fût expliqué autrement,

citatis ut ſtatum non ut ſpiritum; & ſi immortalem ut hoc ſit Divinitatis, tamen paſſibilem ut hoc ſit nativitatis. TERTULLIAN. de Anima. Cap. 24.

* *Quisautem negabit Deum eſſe corpus, etſi Deus ſpiritus? Spiritus etiam corpus ſui generis in ſua effigie.* TERTUL. adverſ. Prax. Cap. 7.

ment, & qu'il eût reproché à Platon de donner à l'ame & à Dieu une nature différente de celle qu'ils ont réellement? Qui doute qu'il ne se fût recrié sur ce que Dieu lui-même étant un corps, il osoit dire que l'ame n'en étoit point un? Il auroit également condamné l'idée que Platon avoit de la nature de la Divinité & de celle de l'ame; mais au contraire il ne s'attache qu'à prouver qu'il a eu tort de vouloir égaler l'essence de l'ame humaine à l'essence de Dieu.

L'AUTORITE' d'un ancien Auteur Grec, qu'on ne sauroit dire avoir ignoré la véritable signification du mot ἀσωματον, c'est-à-dire *incorporel*, & qui nous en a donné lui-même l'explication, est encore plus décisive que celle de Tertullien. Origene, car c'est ce savant homme dont je veux parler, explique ce mot par les termes de* *Matière*

* *At ostendemus in sequentibus animam licet incorporalem statuere videatur, talem tamen respectu crassiorum corporum ab eo prædicari revera corpore præditam decerni; quemadmodum vel ex priore capite Librorum* de Princip. *perspicuum est, ubi vocis hujus [illegible] exponens accipi docet pro eo quod non est simile huic*

tière ſubtile & d'*air extrêmement leger*. Il remarque dans le même endroit que l'expreſſion ἀσώματον, *incorporel*, ne ſe trouve en aucun endroit * dans les Livres ſaints. Nous verrons bien-tôt plus amplement la croiance de ce Docteur des premiers ſiécles ſur la ſpiritualité de Dieu; il ſuffit maintenant de ſavoir ce que les plus habiles Grecs ont dit eux-mêmes du ſens dans lequel il falloit prendre leur mot d'*incorporel*.

CETTE difficulté éclaircie, on voit comment il faut interpréter la penſée de Ciceron, & prendre chez lui le mot ἀσώματον dont il ſe ſert, lorſqu'il dit que Platon *aiant fait Dieu incorporel, il a parlé d'un être qui ne peut exiſter*. Ce n'eſt pas que Ciceron, ou Velleïus qu'il fait parler, penſaſſent que Platon avoit voulu admettre une Divinité ſans étendue, impaſſible, abſolument incorporelle,

huic noſtro craſſiori & viſibili corpori, ſed quod eſt naturaliter ſubtile, & velut aura, tenue. Origenis in Sacras Scripturas Commentaria, &c. PET. DANIEL. HUETIUS, &c. Notis & obſervationibus illuſtravit, *Tom. I. Quæſt. IV.* de Deo, *pag. 29.*

* *Appellatio ἀσώματα apud noſtros Scriptores eſt inuſitata & incognita.* ORIGEN. in Poëm. *ad Lib. de Princ.*

relle, enfin spirituelle, ainsi que nous la croions aujourd'hui : mais il trouvoit étrange qu'il n'eût point donné un corps & une forme déterminée à l'*Esprit*, c'est-à-dire à l'*Intelligence*, *composée d'une matière subtile* qu'il admettoit pour le Dieu suprême ; car toutes les Sectes qui reconnoissent des Dieux, leur donnoient des corps. Les Stoïciens, qui s'expliquoient de la manière la plus noble sur l'essence subtile de leur Dieu, l'enfermoient pourtant dans le Monde qui lui servoit de corps ; c'est cette privation d'un corps grossier & matériel qui fait dire à Velleïus que si le Dieu de Platon est incorporel, il doit n'avoir aucun sentiment, & n'être susceptible ni de prudence, ni de volupté. Tous les Philosophes anciens, excepté les Platoniciens, ne pensoient point qu'un Esprit hors du corps pût ressentir ni plaisir ni douleur ; ainsi il étoit naturel que Velleïus regardât le Dieu de Platon incorporel, c'est-à-dire, uniquement composé de la matière subtile qui faisoit l'essence des Esprits, comme un Dieu incapable de plaisir, de prudence, enfin de sensation. Je ne saurois mieux éclaircir ce que je dis, qu'en plaçant ici le passage original de Ciceron ; ceux

qui

qui ne savent pas le Latin, me pardonneront, s'il leur plaît, d'en mettre pour cette seule & unique fois dans le texte de mon Ouvrage. *Jam de * Platonis inconstantia longum est dicere, qui in Timæo, patrem hujus Mundi nominari neget posse : in Legum autem Libris, quid sit omnino Deus, anquiri oportere non censeat. Quod vero sine corpore ullo Deum vult esse, ut Græci dicunt* ἀτόμους, *id quale esse possit, intelligi non potest : careat enim sensu necesse est, careat etiam prudentia, careat voluptate : quæ omnia una cum Deorum notione comprehendimus. Idem & in Timæo dicit, & in Legibus, & Mundum Deum esse, & cœlum, & astra, & terram, & animos, & eos, quos Majorum institutis accepimus : quæ & per se sunt falsa perspicuè, & inter sese vehementer repugnantia.*

* CICER. De Natura Deorum. *Lib. I. Cap. XII.*

§. VII.

Les premiers Peres de l'Egliſe n'ont point connu la parfaite ſpiritualité.

PUISQUE je me ſuis engagé de montrer que les premiers Peres de l'Egliſe n'ont pas eu des idées plus parfaites de la ſpiritualité de Dieu que les Platoniciens, & qu'ils l'ont regardé comme étant compoſé d'une matière ſubtile, d'un feu leger, d'une lumière éclatante, je vais tâcher de m'acquitter de ma parole. Nous avons vû l'explication qu'Origene a donnée de ἀσώματον qui eſt l'incorporel des Grecs, cela ſuffiroit pour prouver l'idée qu'il avoit des ſubſtances ſpirituelles; j'examinerai cependant d'une manière un peu plus étendue quel étoit ſon ſentiment ſur l'eſſence des ſubſtances ſpirituelles. Il nous dit lui-même que * *tout Eſprit, ſelon la notion propre & ſimple de ce terme, eſt un corps.* Par cette définition il doit néceſſairement avoir cru que

* Πᾶν πνεῦμα, εἰ ἁπλούστερον ἐπιλαμβάνοιτο, τὸ πνεῦμα σῶμα τύγχανον. ORIGEN. in Joan. T. XIV. *pag.* 215.

que Dieu, les Anges, & les ames étoient corporels; auſſi l'a-t-il cru de même, & le ſavant Mr. Huet rapporte tous les reproches qu'Origene * a reçus à ce ſujet. Il tâche de le juſtifier contre une partie; mais enfin il convient qu'il eſt certain que cet ancien Docteur a avoüé qu'il ne paroiſſoit point dans l'Ecriture ** quelle étoit l'eſſence de la Divinité. Le même Mr. Huet convient encore qu'il a cru que les Anges † & les ames étoient compoſés

* *Deo corpus ab Origene adſcriptum fuiſſe nonnulla perſuadere poſſunt. Primum argumentatio illa*[1]*, quam e Lib. III.* περὶ ἀρχῶν adducit Hieronymus Epiſt. LIX. ad Avit. Cap. III. *qua animam corpore coarcturam demonſtrare ſtudet Adamantius, quia Sancti Deo ſimiles futuri ſunt, juxta illud Chriſti:* Ut quo modo ego & tu unum ſumus, ſic & iſti in nobis unum ſint. HUET. Origenian. *Lib. II. Quæſt. I. Art. 5. pag.* 28.

** *Quæ cum ita ſint, hæc tamen ſcribit Origenes in Proem. Libror.* περὶ ἀρχῶν Deus quoque quomodo intelligi debeat, inquirendum eſt, corporeus, an ſecundum aliquem habitum deformatus, an alterius naturæ quam corpora ſunt, quod utique in prædicatione noſtra manifeſte non deſignatur. *Id. ibid. pag.* 30.

† *In his ſecum licet pugnare videatur Origines, facile tamen diſcordantes loci conciliantur: nam Angelos ita corporeos eſſe vult, ut ſpirita-*

sés d'une matière subtile, qu'il appelloit spirituelle, eu égard à celle qui compose les corps. Il s'ensuit donc nécessairement qu'il a aussi admis une essence subtile dans la Divinité; car il dit en termes exprès * que la nature des ames est la même

les nihilominus esse velit, quod Spiritus nihil sint aliud quam summæ exiguitatis corpora, cujusmodi sunt Angelica; asserit quippe loco supra allato materialem substantiam hujus Mundi spiritalis corporis indumentis vel Angelos Dei, vel filios Resurrectionis exornare, *ut hominum quoque corpora post Resurrectionem spiritalia fore declarat* Paulus I. Cor. 15. 44. *Angelos porro, cum propter eximiam corporum subtilitatem spiritales dixerit, incorporeos quoque quodammodo, & καλαχρησικῶς dici posse censuit, habita præsertim corporum nostrorum ratione quæ crassa sunt.* Id. *Quæst. V.* de Angel. *Art.* 5.

* *Deus igitur, cui anima similis est, juxta Origenem reapse corporalis est, sed graviorum tantum ratione corporum incorporeus.* Hieronymus *præterea* Cap. III. *memoratæ* ad Avitum Epistolæ, *ait Origenem ad extremum Libri* III. περὶ ἀρχῶν *hæc intulisse*: Et erit Deus omnia in omnibus, ut universa natura corporea redigatur in eam substantiam quæ omnibus melior est, in divinam scilicet, qua nulla est melior. *Et sub finem ejusdem Epistolæ refert Origenem* Lib. IV. τ ἐν ἀρχῶν conjungare omnes rationabiles naturas, id est Patrem, & Filium, & Spiritum sanctum, Angelos, Potes-

me que celle Dieu. Or, si l'ame humaine est corporelle, Dieu doit donc l'être. Le savant M. Huet a rapporté avec soin quelques endroits des Ouvrages d'Origene, qui paroissent opposés à ceux qui le condamnent ; mais les termes dont se sert Origene, sont si précis, & la façon dont parle le savant Prélat est si foible, qu'on connoît aisément que la seule qualité de Commentateur lui met les armes à la main pour défendre son Original, & qu'il est presque convaincu que Saint Jérôme & les autres Critiques ont eu raison de soutenir qu'Origene n'avoit pas été plus éclairé sur la spiritualité de Dieu que sur celle des ames & des Anges.

TERTULLIEN s'est expliqué encore plus clairement qu'Origene sur la corporalité de Dieu, qu'il appelle cependant *spirituel* dans le sens dont on se servoit de ce mot chez les Anciens. *Qui peut*

testates, Dominationes, cæterasque Virtutes, ipsum quoque hominem secundum animæ dignitatem unius esse substantiæ. *Id ipsum ex ejus doctrina consequi probat Theophilus Alexandrinus I. Pasch.* Id. *Quæst. I. de Deo, Art.* 5.

peut nier, dit-il *, *que Dieu ne soit corps, bien qu'il soit Esprit ; tout Esprit est corps, & a une forme & une figure qui lui est propre.* On ne sauroit si l'on ne veut s'aveugler soi-même, s'empêcher de voir par la confiance avec laquelle Tertullien parle de son sentiment qu'il suppose comme inconteſtable, que ce devoit être celui de toute l'Eglise Latine. Si cela n'avoit point été, si les autres Docteurs, si les Evêques avoient connu la *parfaite spiritualité* de Dieu, qui doute qu'ils n'eussent regardé Tertullien comme un héretique ? Je demande si l'on n'excommunieroit pas aujourd'hui dans toutes les Communions Chrétiennes un homme, qui soutiendroit hautement que *Dieu est corporel* ? Je demande encore si l'on ne regarderoit pas comme un fou, un Auteur qui écriroit avec un grand air de confiance, *qui est-ce qui peut nier que Dieu ne soit corps*, & qui voudroit prouver cette erreur par la raison reçue de tout le monde, ou plûtôt par l'axiome approuvé que *tout Esprit est corps* ? Si l'opinion de Tertullien n'étoit pas celle de

* J'ai rapporté ce passage de Tertullien au Chapitre précédent, *pag.* 270.

de tous ses contemporains, il faut dire que ce savant homme étoit un extravagant.

IL n'y a qu'un moïen pour montrer que la croiance de Tertullien n'étoit point celle de l'Eglise Latine, c'est de prouver qu'elle a condamné les sentimens de ce Docteur; mais bien loin d'agir de même, nous avons des témoins, & des témoins irréprochables qui nous apprennent qu'elle a fait tout le contraire. *Tertullien*, dit Saint Augustin *, *soutint, comme il paroît par ses Ecrits, non seulement que l'ame étoit un corps; mais il voulut aussi que Dieu fût corporel. On ne croit point cependant que cette opinion ait pû le faire regarder comme héretique.* Quelque décisif que soit ce passage, en voici un autre du même Pere qui l'est encore plus **.

Ce

* *Tertullianus ergo, sicut ejus Scripta indicant, dicit immortalem quidem, sed eum corpus esse contendit, neque hanc tantum, sed ipsum etiam Deum corporeum esse dicit, licet non effigiatum, nec tamen hinc hæreticus creditur factus.* AUGUST. *Lib.* de Hæres.

** *Non ergo ideo Tertullianus factus hæreticus, sed quia transiens ad Cataphrygas, quos ante destruxerat, cœpit etiam secundas nuptias* contra Apostolicam Doctrinam, *tamquam stupra damnare, & posimodum etiam ab ipsis divisus, sua conventicula propagavit.* Id. *ibid.*

Ce n'eſt pas pour avoir fait Dieu corporel, que Tertullien eſt devenu héretique; mais parce qu'il donna dans l'erreur des Cataphryges qu'il avoit fort bien réfutée autrefois. Il ſoutint contre la Doctrine Apoſtolique que les ſecondes nôces étoient des concubinages, & qu'elles devoient être défendues. Peut-on ſe figurer que ſi la croiance de l'Egliſe Latine ſur la nature de la Divinité n'eût pas été la même que celle de Tertullien, on ne l'eût pas déclaré héretique; lui qu'on mit hors du Corps, & qu'on ôta de la Communion pour avoir ſoutenu que les ſecondes nôces n'étoient point licites & innocentes. Hé quoi! ſeroit-il moins contraire aujourd'hui à *la Doctrine Apoſtolique* de prétendre qu'on ne doit point ſe marier deux fois, que de ſoutenir que *Dieu eſt corporel*, & que *tout Eſprit eſt corps?* Si l'on avoit cru autrefois ce que nous croions actuellement, par quelle raiſon n'auroit-on pas fait ce que nous ferions à l'égard d'un homme qui ſoutiendroit hautement l'opinion de Tertullien? Etoit-on plus réſervé dans les premiers ſiécles qu'on ne l'eſt dans ces derniers, à déclarer les gens héretiques? Point du tout, la ſeule opinion qui interdiſoit les ſecondes nôces, leur faiſoit donner ce titre.

N'eſt-

N'eſt-il pas donc plus clair que le jour que ſi on ne le donnoit point à ceux qui ſoutenoient que *Dieu étoit corporel, parce que tout Eſprit étoit corps*, ils devoient ſuivre un ſentiment approuvé, & qui n'avoit rien de contraire à *la Doctrine Apoſtolique?*

UN bon Moine, s'eſt aviſé de vouloir prouver que Tertullien, aiant cru veritablement l'ame corporelle, avoit cependant reconnu la *parfaite ſpiritualité de Dieu.* Il veut * que cet ancien Docteur

* *Subſtantivum & corporale idem eſſe apud Septimium*, quis enim, *inquit*, negabit Deum corpus eſſe, *etſi Deus Spiritus eſt, ſed aliud eſt ſpirituale apud Auctorem, & aliud incorporale: ſicut enim incorporale eſt, quod inane, vacuum & vanum eſt; ita corporale eſt quidquid ſubſtantivum eſt, id eſt reale, ſibi conſtans & per ſe ſubſiſtens; adeo ut Spiritus poſſit eſſe corpus, ſpirituale poſſit eſſe corporale.* Sed & inviſibilia *habent* apud Deum & ſuum corpus & ſuam formam, *id eſt ſolidam & realem eſſentiam*, quanto magis quod ex *ſubſtantia miſſum* eſt, ſine ſubſtantia non erit, *id eſt ſine corporea, ſeu ſolida & ſubſiſtente natura? Liquet igitur per corpus intelligendum eſſe ipſum ſubſtantivum, & quia alterius generis eſt divina ſubſtantia, adeo ut reſpectu creatæ ſubſtantiæ, quæ mutationibus ſubſtat & accidentibus, recte dixerit.* Lib. VII. de Trinitate. Cap. V. *Deum abuſive dixi ſubſtantiam: ſic & apud Auctorem*

teur regarde les termes de *ſubſtance* & de *corps* comme ſynonimes ; ainſi lorſqu'il dit, *Qui peut nier que Dieu ne ſoit corps*, c'eſt-à-dire, *qui peut nier que Dieu ne ſoit une ſubſtance ?* Quant aux mots de *ſpirituel* & d'*incorporel*, ils ont chez Tertullien, ſelon le même Moine, un ſens très oppoſé. L'*incorporel* ſignifie

Deus ſpiritus eſt corpus ſui generis, *id eſt ſubſtantia ſui ordinis, tam ab aliis diſtincta quam ſuper alias ſublimata : quocirca non debuit urgeri de nomine Septimius, mens enim ſana, & in ambiguo nomine inculpata.* AUGUST. Epiſt. CLVII. de Orig. Animarum. *Ubi cum dixiſſet animas* Tertullianus *eſſe incorporeas, addit*: Neque hoc ſomniaſſe Tertullianum mirandum eſt, qui etiam ipſum Creatorem Deum nom eſſe corpus opinatur, nec ſolum corpus, ſed & Spiritum. Idem Lib. II. de Anim. & ejus Orig. Cap. V. *At vero* Lib. X. de Geneſ. *ad Litt. C.* 26. Ad hoc. *inquit*, nunquam cogeretur, ſi aliquid cogitare poſſet quod ſit, corpus non ſit. *Satis apte ſi modo vis non fiat in verbis : revera enim Septimius per corpus nihil aliud intellexit quam quod reale eſt, ſolidum & ſubſtantivum, ut ſi quis nomine offenditur*, ſententiam teneat & linguam corrigat. TERTULLIANUS redivivus ſcoliis & obſervationibus illuſtratus, &c. *Auctore* P. GEORGIO AMBIANATE, Minorita Capucino, *Pariſiis apud ſuos Profeſſore Theologo, obſervationis in Librum adverſus* Praxeam. *Cap. Septimium. Tom. I. pag.* 215. *col.* 2.

fie le néant, le vuide, la privation de toute subſtance; le *ſpirituel* au contraire déſigne une ſubſtance qui n'eſt point matérielle. Ainſi, lorſque Tertullien dit que *tout Eſprit eſt corps*, c'eſt-à-dire, que *tout Eſprit eſt une ſubſtance.*

C'EST par ces diſtinctions ridicules que ce Commentateur prétend réfuter les reproches que Saint Auguſtin a faits à Tertullien d'avoir cru que Dieu étoit corporel, & juſtifier les endroits des Ouvrages de ce Docteur, qui portent les marques évidentes de cette erreur. Il eſt aſſez ſingulier que ce bon Moine ſe ſoit figuré que Tertullien ne connoiſſoit pas la valeur des termes Latins, & qu'il exprimoit le mot de *ſubſtance* par celui de *corps*, & celui de *néant* par celui d'*incorporel*. Eſt-ce que tous les Auteurs Grecs & Latins qui avoient précédé ce Docteur, n'avoient pas fixé dans leurs Ecrits la véritable ſignification de ces termes? Je croirois aſſez volontiers que Mr. Huet avoit en vûe ce Moine, lorſqu'il s'eſt moqué de ceux, qui, en ſuppoſant que Tertullien emploioit le mot de *corps* pour celui de *ſubſtance*, vouloient prouver * qu'il n'avoit point cru Dieu corporel.

* *Deum corporalem eſſe abſque dubitatione de-*

porel. *Il eſt hors de doute*, dit-il, *que ce Docteur a donné dans cette erreur, & quoiqu'il s'explique bien clairement ſur cet article, il y a cependant des gens qui oſent entreprendre de le juſtifier, comme ſi Tertullien n'avoit pas ſû aſſez bien le Latin, & en avoit ſi fort ignoré les mots, que voulant exprimer une choſe qui exiſte par elle-même, il n'eût pû l'appeller que du nom de corps.* La peine étonnante & infructueuſe que s'eſt donnée

crevit Tertullianus, cum alibitum adverſ. Praxeam. Cap. VII. *Quis enim negabit, inquit, Deum corpus eſſe, etſi Spiritus eſt? Spiritus enim corpus ſui generis in ſua effigie, ſed & inviſibilia illa quæcumque ſunt, habent apud Deum & ſuum corpus, & ſuam formam per quæ ſoli Deo viſibilia ſunt, quanto magis quod ex ipſius ſubſtantia miſſum eſt, ſine ſubſtantia non erit? Quæ quamvis manifeſta ſint, in contrariam tamen ſententiam flectere conantur quidam, per corpus ſubſtantiam intelligi volentes, quaſi vero tam Latini ſermonis imperitus fuerit & vocabulorum inops Tertullianus, ut rem per ſe extantem notare volens, non aliter appellare potuerit quam corpus. Idem de Deo ſenſerunt Valentinus, Seleneus & Hermias Galatæ, Andius, & ejus aſſeclæ Audiani (quos alii ſubinde Vadianos perperam appellarunt) & Ægyptii Antropomorphitæ, de quibus infra diſceremus.* HUET. Origen. *Quæſt. I.* de Deo, *Tom. I.* pag 30.

née ce Moine pour justifier Tertullien, me rappelle les soins qu'ont pris certains Platoniciens modernes dans le dessein de prouver que Platon avoit cru la création de la Matière. Le savant Fabricius a dit, en parlant d'eux, *qu'ils avoient entrepris de blanchir un More.*

ST. Justin n'a pas eu des idées plus pures de la parfaite spiritualité qu'Origene & Tertullien; il a dit en termes exprès que les Anges * étoient corporels,

* Θεὸς τὸν πάντα κόσμον ποιήσας, καὶ τὰ ἐπὶ γῆς ἀνθρώποις ὑποβαλὼν, καὶ τὰ οὐράνια στοιχεῖα εἰς αὔξησιν καρπῶν, καὶ ὡρῶν μεταβολὰς κοσμήσας, καὶ θεῖον τοῦτον νόμον πᾶξας, ὃ καὶ αὐτοῖς ἀνθρώποις φαίνει τὸν ποιητικὸν, τὴν μὲν τῶν ἀνθρώπων, καὶ τῶν ὑπὸ τὸν οὐρανὸν προνοίαν ἀγγέλοις παραβάντες τήνδε τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἡττηθέντες, καὶ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἵ εἰσιν οἱ λεγόμενοι δαίμονες καὶ πρόσετι λοιπὸν ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδουλώσαντο.

Deus qui Mundum universum fecit, & terrena hominibus & celestia elementa subjecit, quæ & ipsa hominum gratia cum condidisse apparet propter frugum proventum, temporum etiam mutationibus exornavit, divinamque hanc legem ordinavit, hominum ipsorum atque eorum quæ sub cœlo sunt, providentiam Angelis ad hæc dispositis attribuit: Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitus causa amoribus victi, tum

rels, que le crime de ceux qui avoient péché, étoit de s'être laissés séduire par l'amour des femmes, & de les avoir connues charnellement. Certainement je ne crois pas que personne s'avise de vouloir spiritualiser les Anges de saint Justin, il leur fait faire des preuves trop fortes de leur corporalité. Quant à la nature des Dieux, ce Pere ne l'a pas mieux connue que celle des autres êtres spirituels. *Toute substance* *, dit-il, *qui ne peut être soumise*

filios procrearunt eos qui Dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus in servitutem suam redegerunt. STI. JUSTIN. Philosop. & Mart. Oper. Apolog. *I. pag.* 34. *Edit. Colon.* 1680.

* Καὶ καθόλε εἰπεῖν, πᾶν ἐνέτιον τοῦτο τινὸς μὴ δυνάμθον κρατεῖθαι, σῶμά ἐτι τῷ κρατοῦντι αὐτό. καὶ τὸ θεῖον φαμὲν εἶναι ΑΣΩΜΑΤΟΝ, ἐκότε ἔτιν ΑΣΩΜΑΤΟΝ..... ἀλλ' ὥσπερ ἐνθαμβῶ ἐν τοῖς παρ' ὑμῖν τιμιωτέροις ὑλικοῖς ἀεὶ γεγράφαμεν τὸ θεῖον, ἕτως καὶ ἐν τοῖς ὁ ὁμαστν. ἐχ ὡς τὸ Θεὸ τῶν θεομένε, ἀλλ' ἡμῶν τὴν περὶ αὐτῦ ἔννοιαν αὐτοῖς ἐνδεικνυμένων.. ,. ωσαύτως δὲ ἐπειδὴ τὸ μὴ κρατεῖθαι ὑπό τινος, τῷ κρατεῖθαι τιμιώτερον ἐτι, διὰ τῦτο καλέμεν αὐτὸν ΑΣΩΜΑΤΟΝ.

*Quidquid est substantiale, quod ab aliquo prehendi non potest, corpus ei est, quod id prehendit, & Divinitatem dicimus esse incorpoream, non quod incorporea .... sed quemadmodum soliti sumus in rebus materialibus, quæ apud

se à une autre à cause de sa legéreté, a cependant un corps qui constitue son essence. Si nous appellons Dieu incorporel, ce n'est pas qu'il le soit ; mais c'est parce que nous sommes accoutumés d'approprier certains noms à certaines choses, à désigner le plus respectueusement qu'il nous est possible, les attributs de la Divinité .... ainsi, parce que l'essence de Dieu ne peut être appeçue & ne nous est point sensible, nous l'appellons incorporel. Si par hazard quelqu'un, pour excuser l'erreur de saint Justin, disoit que ce Pere, en soutenant que Dieu n'étoit point

apud nos sunt, pro stabilioribus Deitatem cohonestare, ita etiam in nominibus facimus, non quod illis Deus indigeat, sed ut per eam nostram de ipso mentem declaremus .... consimiliter vero quia non prebendi honorificentius est, idcirco eum vocamus incorporeum. STI. JUSTINI, Philosoph. & Martyr. Opér. Quæst. Græcanicarum ad Christianos de Incorporeo & de Deo, &c. *Lib. pag.* 203. *& seq.*

Si quelqu'un prétendoit que cet Ouvrage n'est point de saint Justin, il lui est permis d'imiter le Pere Hardoüin, & de suspecter, s'il veut, tous les autres de ce Pere ; mais il en résultera que même les Auteurs qui sont venus long-tems après saint Justin, & qui ont emprunté son nom, n'ont eu aucune véritable idée de la spiritualité.

point *incorporel*, le faisoit d'une essence encore plus parfaite que l'*incorporel*, je répondrai que cette essence ne pouvoit jamais être la *vraie spiritualité*, puisqu'elle excluoit nommément l'*incorporalité*, & que tout ce qui n'est point *incoporel* n'a aucune affinité, ni aucun rapport avec la *vraie spiritualité*.

L'EXPLICATION la plus favorable qu'on puisse donner au sentiment de saint Justin, c'est que ce Saint aiant de l'*incorporalité* l'idée qu'en ont eue tous les Anciens, c'est-à-dire d'une matière extrêmement subtile, en soutenant que Dieu n'étoit point *incorporel*, il a prétendu que sa nature étoit encore plus élevée que celle des Anges & des ames humaines, c'est-à-dire qu'il étoit composé d'une matière plus ignée & plus déliée. Saint Justin parloit selon la croiance de son tems, comme nous parlons selon celle du nôtre. Quoique nous soutenions que notre ame est spirituelle, & que les Anges sont incorporels, nous mettons cependant une grande différence entre l'essence de ces substances incorporelles, & celle de la spiritualité de Dieu; mais nous nous gardons bien de dire que Dieu n'est pas *incorporel*.

TATIEN, Philosophe Chrétien, dont

dont les Ouvrages ſont imprimés à la ſuite de ceux de ſaint Juſtin, & qui ſelon pluſieurs Auteurs, vivoit approchant dans le même tems que ce Pere, parle dans ces termes de la ſpiritualité des Anges & des Démons : * *Ils ont des corps qui ne ſont point de chair, mais d'une matière ſpirituelle, dont la nature eſt la même que celle du feu & de l'air. Ces corps ſpirituels ne peuvent être apperçus que par ceux à qui Dieu en accorde le pouvoir, & qui ſont éclairés par ſon Eſprit.* On peut juger par cet échantillon des idées que Tatien a eues de la *véritable ſpiritualité.*

ST. Clément d'Alexandrie **, a dit en termes

* Δαίμονες δὲ πάντες σαρκῶν μὲν ἀκήκνται, πνευματικὴ δὲ ἐστὶν αὐτοῖς ἡ σύμπηξις ὡς πυρὸς ἢ ἀέρος. μόνοις δὲ τοῖς πνεύματι Θεοῦ φρουρουμένοις ἐυσύνοπτα, καὶ τῶν δαιμόνων ἐστὶ σώματα. τοῖς λοιποῖς δὲ ἀδρανῆ, ἅγια δὲ τοῖς ψυχικοῖς. *Porro Dæmones omnes, non carnea, ſed ſpirituali concretione conſtant, qualis eſt ignis & aëris: quæ corporum conſtitutio a ſolis illis perſpici poteſt, qui Spiritu Dei muniuntur, non item a cæteris hominum, quos anima regit.* TATIANI ASSYRII Oratio ad Græcos, &c. *pag.* 154.

** Φῶς σῶμα εἶδος θεῖον οἱ Στωικοὶ, καὶ πνεῦμα κατ' ἐξίαν, ὃ σπερ ἀιδίον καὶ τὴν ψυχὴν ἀντικρὺς πάντα ζωὴν, τυφόσεως ἐν ταῖς γραφαῖς. CLEMEN. ALEXAND. Strom. *Lib. V. pag.* 252.

termes formels que Dieu *étoit corporel.* Après cela, il est inutile de rapporter s'il croioit les ames corporelles; on le sent bien sans doute. Quant aux Anges, il leur faisoit prendre les mêmes plaisirs que saint Justin; plaisirs, où le corps est autant nécessaire que l'ame.

LACTANCE croioit l'ame corporelle. Après avoir examiné toutes les opinions des Philosophes sur la matière dont son essence est composée, & les avoir toutes regardées comme incertaines, il dit * *qu'elles ont cependant toutes quelque chose de véritable, notre ame, ou le principe de notre vie, étant dans le sang, dans la chaleur & dans l'Esprit; mais qu'il est impossible de pouvoir exprimer la nature qui résulte de ce mélange, parce qu'il est plus facile d'en voir les opérations que de la définir.* Le même Auteur aiant établi par ces principes la

* *Nec tamen in tantum falsos esse dicendum est, qui hæc senserunt, ut omnino nihil dixerint, nam & sanguine simul & calore & spiritu vivimus, sed cum constet anima in corpore his omnibus adunatis non expresserunt proprie quid esset, quia tantum non potest exprimi, quam videri.* LACTANT. de Officio Dei ad Demetrianum. *Cap. XVIII. pag.* 653.

la *corporalité* de l'ame, dit * *qu'elle eſt quelque choſe de ſemblable à Dieu.* Il rend par conſéquent Dieu matériel, ſans s'en appercevoir & ſans connoître ſon erreur; car ſelon les idées de ſon ſiécle, quoique ce fût celui de Conſtantin, *un Eſprit étoit un corps compoſé d'une matière ſubtile.* Ainſi diſant que l'ame étoit *corps*, & cependant quelque choſe de ſemblable à Dieu, il ne croioit pas dégrader davantage la nature divine & ſa ſpipiritualité, que lorſque nous aſſûrons aujourd'hui que l'ame, étant ſpirituelle, eſt d'une nature ſemblable à celle de Dieu.

ST. Grégoire de Naziance s'eſt expliqué dans les mêmes termes que les Peres qui l'avoient précédé, & il a marqué fort clairement qu'il croicit que tout Eſprit étoit corps. *Peut-on*, dit-il **, *concevoir un Eſprit, ſans concevoir du mouvement & de la diffuſion?* Si quelqu'un vouloit ſoutenir que St Grégoire de Nazianze a connu la *pure ſpiritualité*, il faudroit

* *Apparet animam neſcio quid eſſe* Deo ſimile. Id *ibid.*

** Πνευμα τοίνυν δ' χωρητὸν καὶ χίνητον. GREG. NAZ. Orat. XXXIV. *pag.* 545.

droit auparavant qu'il prouvât que ce Pere n'entendoit pas la signification des plus simples mots Grecs ; car une substance sans étendue, sans parties, qui ne remplit & n'occupe aucun lieu, peut-elle rien avoir de commun avec le *mouvement*, puisque l'idée précise de ce mot emporte nécessairement le changement d'une substance étendue d'un lieu dans un autre ? Le terme de *diffusion* est encore plus expressif ; tout ce qui est diffus est étendu, tout ce qui est étendu a des parties, & tout ce qui a des parties est nécessairement corps. Car il ne s'agit point ici d'un être étendu à la façon du vuide des Epicuriens, qui n'est qu'une privation totale de toute sorte d'êtres ; il s'agit d'une substance qui a du mouvement, qui passe par conséquent d'un lieu dans un autre, qui est diffuse, c'est-à-dire, répandue dans l'étendue incorporelle, si tant est qu'on veuille en admettre une.

J'AI fait cette réflexion pour ceux qui ne sont pas Cartésiens ; car ceux qui le sont, ne croiant d'autre étendue que la matérielle, ne sauroient trouver aucune excuse pour justifier l'opinion de saint Grégoire de Nazianze. Je rapporterai encore quelques autres passages de ses Ouvrages, parce que ce Pere étant regardé avec

avec raison par tous les Savans comme un des plus subtils & des plus habiles Théologiens de l'antiquité, on ne sauroit dire, sans vouloir se rendre ridicule, qu'il n'a pas connu la force des termes qu'il emploioit. Il a repeté * souvent que l'essence de Dieu étoit *une lumière, & lumière très sublime.* Quoique dans quelques endroits il ait ajouté le mot d'*incorporel* aux épithetes qu'il donnoit à cette lumière sublime, cela ne prouve aucunement qu'il ait connu la *pure spiritualité.* J'ai assez montré dans quel sens il falloit prendre l'*incorporel* des Peres. On ne sauroit dire que cette règle ne doit point être commune à saint Grégoire de Nazianze; il nous apprend lui-même, ainsi que je l'ai remarqué, qu'il n'en étoit point exempt, & qu'il croioit que *tout Esprit* étoit *corps*, puisqu'il soutenoit expressément *qu'on ne pouvoit concevoir un Esprit, sans concevoir du mouvement & de la diffusion.* Ce sentiment éclaircit une fois pour toutes l'idée qu'on doit attacher dans les Ouvrages de saint Gré-

* Φῶς ἡ παναοίκτειρα Θεότης ἐπὶ τοὺς ἀνθρώπους τοὺς παλαιοὺς, καὶ ἀπορρήτου τινὸς ὄψεως. GREG. NAZ. Orat. XL. *pag.* 640.

Grégoire de Nazianze, au mot de *spiritualité*.

LES Peres qui vinrent après saint Grégoire, continuerent d'avoir les mêmes idées que lui sur la nature des Esprits & sur l'essence de Dieu, qu'ils regarderent comme une lumière céleste. Voici comment parle Saint Jean Damascene *. *En voiant aujourd'hui votre lumière sur le Tabor, nous voions & le Pere qui est lumière, & le Fils qui est lumière, & le saint Esprit qui est lumière.*

ME voilà parvenu jusqu'au huitiéme siécle de l'Eglise, & plus de trois cens ans après le Concile de Nicée. Il me reste à montrer que les Grecs modernes ont été à peu près dans les mêmes idées que les anciens. Qu'il me soit permis auparavant d'appuier mon sentiment de l'autorité d'un des plus savans hommes qu'il y ait eu en Europe **. » Quand je con-

» sidére,

* *Lumen immutabile, Verbum, Lumen Patris ingeniti, Lumine tuo hodie viso in Thabor, videmus Patrem Lumen, & Lumen Spiritum illuminantem omnem creaturam.* DAMASCEN. in Carm. Ap. Leon. Allat. in Not. ad. Method. N°. 148.

** Histoire de Manichée & du Manichéïsme, par Mr. DE BEAUSOBRE. *Tom. I. pag.* 476.

„ſidére, dit-il, la manière dont ils ex-
„pliquent l'union des deux Natures en
„Jeſus-Chriſt, je ne puis m'empêcher
„d'en conclure qu'ils ont cru la Nature
„divine corporelle *. L'*Incarnation*,
„diſent-ils, *eſt un parfait mélange des*
„*deux Natures : la Nature ſpirituelle &*
„*ſubtile pénétre la Nature matérielle*
„*& corporelle, juſqu'à ce qu'elle ſoit ré-*
„*pandue dans toute cette Nature, &*
„*mêlée toute entière avec elle ; en ſorte*
„*qu'il n'y ait aucun lieu de la Nature*
„*matérielle qui ſoit vuide de la Nature*
„*ſpirituelle*. Pour moi, qui conçois Dieu
„comme un Eſprit, je conçois auſſi l'In-
„carnation comme un acte conſtant &
„irrévocable de la volonté du Fils de
„Dieu, qui veut s'unir la Nature hu-
„maine, & lui communiquer toutes les
„perfections qu'une Nature créée eſt ca-
„pable de recevoir. Cette explication du
„My-

* *Eſt mixtura, qua penetrat Natura ſpiritalis, ſubtilis, Naturam materialem, corpoream, donec per ipſam totam, diffundatur, totaque commiſceatur, neque remaneat locus ullus Naturæ materialis vacuus Natura ſpiritali.* EUTYCH. Annal. Alex. *Tom. II. pag.* 43. Cela eſt copié de Damaſcene & d'autres Théologiens Grecs.

„ Mystère de l'Incarnation est raisonna-
„ ble ; mais si je l'ose dire, ou celle des
„ Peres Grecs n'est qu'un amas de fausses
„ idées & de termes qui ne signifient rien,
„ ou ils ont conçu la Nature divine com-
„ me une matière subtile „.

LE grand homme que je viens de citer, va encore me servir à montrer la croiance des Grecs modernes sur l'essence divine. Il prouve évidemment que dans le quatorziéme siécle il falloit selon leur principe, qu'ils crussent encore que l'essence de Dieu étoit une lumière sublime, incorporelle dans le sens des anciens Peres, c'est-à-dire étendue, aiant des parties, diffuse, enfin telle que les Philosophes Grecs concevoient la Matière subtile, qu'ils nommoient *incorporelle*. Le passage que je vais citer, est un peu long ; mais outre qu'il est historique, il est si curieux, que je suis assûré qu'il plaira à tous les Lecteurs. „ Il s'éleva, „ *dit l'illustre Mr. de Beausobre**, en-
„ tre les Grecs dans le XIV. siécle une
„ violente contestation sur une question,
„ beaucoup plus curieuse qu'utile : c'est
„ de

* Hist. de Manichée & du Manichéïsme ; par Mr. de BEAUSOBRE, *Tom. I. pag.* 470.

„ de savoir si la *lumière* qui éclata sur la „ personne de J.C. lorsqu'il fut transfigu- „ ré, étoit une *lumière créée*, * *ou incréée*. „ *Grégoire Palamas*, fameux Moine du „ Mont *Athos*, soutenoit qu'elle est *in- „ créée*, & *Barlaam* défendoit le con- „ traire. Cela donna lieu à la convoca- „ tion ** d'un Concile, tenu à Con- „ stantinople sous *Andronic le jeune* : „ *Léon Allatius*, qui raconte ces diffé- „ rends, juge que *Barlaam* & *Pala- „ mas* avoient tort l'un & l'autre, & fait „ à cette occasion le discours suivant.

„ *C'est* *** *donc une erreur d'affirmer „ que la lumière qui parut sur le Tabor*, „ ne fut pas la gloire de la Divinité de „ Jesus-Christ, sa lumière propre, celle „ qui émane de l'essence divine, *ou plû- „ tôt* celle qui est *une seule & même chose „ avec*

* Il fut depuis Archevêque de Thessalonique.

** Voyez sur ce Concile le P. ALEXANDRE, *Sec. XIII. & XIV. Part. I. p. m.* 399.

*** *Error itaque fuerit asserere Lumen illud in Monte Thaborio non fuisse Deitatis illius (Christi) Gloriam & Lumen proprium, Lumenque ab Essentia divina emanans, quod unum & idem cum Essentia divina erat, nec aliud, ut asserunt apertissime Patres, Ephræm Syrus, Joannes Damascenus, &c.* LEO ALLAT. de perpetuo Consens. *Lib. II. pag.* 837.

„ *avec cette essence, & non une autre.*
„ *Car c'est ce qu'assûrent très clairement*
„ Ephrem *le Syrien*, Jean *de Damas*,
„ Denys *l'Aréopagite*, André *de Créte*,
„ Cosmas *le Mélodieux*, Maxime *le Con-*
„ *fesseur*, Cyrille *d'Alexandrie*, Jean
„ Chrysostôme, Grégoire *de Nazian-*
„ *ze*, Basile *le Grand*, & Athanase
„ *de Synnade. En effet cette splendeur,*
„ *cette lumière fut la Divinité même du*
„ *Bienheureux Christ, laquelle aiant été*
„ *cachée jusqu'alors par un Miracle, de*
„ *peur que sa Majesté ne blessât des yeux*
„ *humains, apparut & brilla aux yeux*
„ *de ses Disciples dès que le Miracle eut*
„ *cessé.*

„ ON objectoit à *Palamas* qu'une *lu-*
„ *mière incréée* ne peut être apperçue
„ par des yeux charnels. *Léon Allatius*
„ leve cette difficulté, en répondant *que*
„ *cela est vrai si ces yeux demeurent dans*
„ *leur état naturel; mais que s'ils sont*
„ *fortifiés par une vertu divine, rien*
„ *n'empêche qu'*ils ne voient, & *la Di-*
„ *nité même, & la gloire de la Divinité, qui*
„ *n'est au* fonds *autre chose que Dieu. C'est*
„ *ce qui est confirmé par une preuve de fait*
„ *très certaine; car la Ste.* Vierge, *qui*,
„ *selon les Hymnes de l'Eglise, a été*
„ *élevée au Ciel en corps & en ame, con-*

„ *temple*

„ *temple de ſes yeux corporels, & Dieu,*
„ *& l'eſſence de Dieu, parce que ſes*
„ *yeux ont été fortifiés par une vertu di-*
„ *vine. Il en ſera de même de tous les*
„ *Bienheureux après le Jugement uni-*
„ *verſel, lorſqu'aiant repris leurs corps,*
„ *ils verront des yeux du corps, &* la
„ gloire de la Divinité, & *la* Divinité
„ *même. Il ſe paſſa donc dans la Tranſ-*
„ *figuration du Seigneur un double Mi-*
„ *racle: le premier eſt, qu'il ceſſa de te-*
„ *nir ſa Divinité cachée; le ſecond,*
„ *qu'il donna aux yeux de ſes Diſciples*
„ *la force de la contempler. C'eſt ainſi*
„ *que* Barlaam *fut condamné juſtement,*
„ *parce qu'il aſſûroit d'un côté que* la *lu-*
„ *mière*, qui éclata en Jeſus-Chriſt, *n'é-*
„ *toit ni l'eſſence divine, ni une émanation*
„ *de cette eſſence; & d'autre côté, que*
„ *des yeux corporels* ne peuvent être éle-
„ vés à la faculté de voir la *Divinité* mê-
„ me. *D'où il ſuivroit diverſes abſurdi-*
„ *tés dans la Doctrine de l'Egliſe; car*
„ *que deviendroit alors la viſion béati-*
„ *fique des Saints dans le Ciel, &c.*„ ?

VOIONS actuellement les réflexions de Mr. de Beauſobre. „ Il y a des corps,
„ *dit-il*, que leur éloignement, ou leur
„ petiteſſe, rendent inviſibles; mais il n'y
„ a rien de viſible qui ne ſoit corps, & les

» *Valentiniens* avoient raison de dire *que* » *tout ce qui est visible, est corporel & figuré.* Il faut aussi que le Concile » de Constantinople, qui décida conformément à l'opinion de *Palamas*, & sur » l'autorité d'un grand nombre de Peres, » qu'il émane de l'essence divine une *lumière incréée, laquelle est comme son vêtement*, & qui parut en Jesus-Christ » dans sa Transfiguration ; il faut, dis-» je, ou que ce Concile ait cru que la » Divinité est un corps lumineux, ou » qu'il ait établi deux opinions contradictoires ; car il est absolument impossible qu'il émane d'un Esprit par une » lumière visible, & par conséquent corporelle.

§. VIII.

Du tems où la pure spiritualité de Dieu a été connue dans l'Eglise Latine.

JE crois qu'on peut fixer dans le siécle de saint Augustin la connoissance de la pure spiritualité. Je penserois assez volontiers que les héretiques qu'on avoit à combattre dans ce tems-là, & qui admettoient deux principes, un bon & l'autre mauvais, qu'ils faisoient également matériels, quoiqu'ils donnassent au bon

bon principe, c'eſt-à-dire, à Dieu le nom de lumière incoporelle, ne contribuerent pas peu au développement des véritables notions ſur la Nature de Dieu. Pour les combattre avec plus d'avantage, on ſentit qu'il conviendroit de leur oppoſer l'exiſtence d'une Divinité purement ſpirituelle. On examina s'il étoit poſſible que ſon eſſence pût être *incorporelle* dans le ſens que nous entendons ce mot; on trouva bientôt qu'il étoit impoſſible qu'elle en pût avoir un autre : alors on condamna ceux qui avoient parlé différemment. On avoüa pourtant, comme je l'ai prouvé par l'aveu de ſaint Auguſtin, que l'opinion qui donnoit un corps à Dieu, n'avoit point été regardée comme hérétique.

QUOIQUE la *pure ſpiritualité* de Dieu fût connue dans l'Égliſe quelque tems avant la converſion de ſaint Auguſtin, comme il paroît par les Ouvrages de ſaint Jérôme qui reproche à Origene d'avoir fait Dieu corporel; cependant cette vérité rencontroit encore bien des difficultés à vaincre dans l'eſprit des plus ſavans Théologiens. St. Auguſtin nous apprend * qu'il n'avoit été retenu ſi long-

* *Et quoniam cum de Deo meo cogitare vellem,*

long-tems dans le Manichéïsme que par la peine qu'il avoit de comprendre la *pure spiritualité* de Dieu ; *c'étoit-là*, dit-il, *la seule & presque insurmontable cause de mon erreur*. Ceux qui ont médité sur la question qui embarrassoit saint Augustin, ne seront pas surpris des difficultés qui pouvoient l'arrêter ; ils savent que malgré la nécessité qu'il y a d'admettre un Dieu purement spirituel, on ne peut jamais concilier parfaitement un nombre d'idées qui paroissent bien contradictoires. Est-il rien de plus abstrait & de plus difficile à comprendre, qu'une substance réelle qui est par-tout & n'est nulle part ; qui est toute entière dans chaque partie de l'espace, & qui n'est dans aucun espace ; qui est encore toute entière en des parties qui sont à une distance infinie les unes des autres, & cependant parfaitement unique ? Est-ce une chose enfin bien aisée à comprendre qu'une substance qui est toute entière dans chaque point de l'immensité de l'espace, & qui néanmoins n'est pas

lem, cogitare nisi moles corporum non noveram, (neque enim videbatur mihi esse quicquam quod tale non esset) ea maxima & proprie sola causa erat inevitabilis erroris mei. ST. AUGUST. Confess. *Lib. V. Cap. X.*

pas auſſi infinie en nombre que le ſont les points de l'eſpace dans leſquels elle eſt toute entière ? Saint Auguſtin eſt bien pardonnable d'avoir été arrêté par ces difficultés, ſur-tout dans un tems où la Doctrine de la *pure ſpiritualité* de Dieu étoit, pour ainſi dire, dans ſon eſſence. Ce fut lui-même qui dans les ſuites la porta à un point bien plus parfait ; cependant il ne put la perfectionner, & hors ſur l'eſſence de Dieu, il raiſonna toujours en parfait matérialiſte ſur les ſubſtances ſpirituelles. Il donna des corps aux Anges & aux Démons * ; il ſuppoſa trois ou quatre différentes ** *matières ſpirituelles*, c'eſt-à-dire *ſubtiles* : il compoſa de l'une l'eſſence des ſubſtances céleſtes, de l'autre, qu'il diſoit être comme un air épais, il fit celle des Démons.

L'ame

* *Nunc vero intelligeremus animarum merita non qualitatibus corporum eſſe penſanda, aërium peſſimus dæmon, homo autem, & non licet malus, longe minoris mitioriſque malitiæ, & certe ante peccatum tamen luteum corpus accepit.* AUGUST. de Civit. Dei, *Lib. II. Cap. XXIII. Tom. VII. pag.* 290. *Edit. Bened. Sti. Mauri.*

** *Credo ſub firmamento cæli Materiam corporalem viſibilium, ab illa incorporali inviſibilium fuiſſe diſcretam.* AUGUST. de Gen. cont. Manich. *Lib. I. Cap. XI.*

L'ame humaine * étoit auſſi formée d'une matière qui lui étoit affectée & particulière.

ON voit combien les idées de la *pure ſpiritualité* des ſubſtances immatérielles étoient encore confuſes dans le tems de ſaint Auguſtin. Quant à celles que ce Pere avoit de la nature de l'ame, pour montrer évidemment combien elles étoient obſcures & inintelligibles, il ne faut que conſulter ce qu'il dit ſur l'Ouvrage qu'il avoit écrit au ſujet de ſon immortalité. Il avoüe qu'il n'a paru dans le monde que malgré ſon conſentement, & qu'il eſt ſi obſcur **, ſi confus, qu'à peine

* *Fortaſſe & potuit anima habere* materiam aliquam, *pro ſuo genere* ſpiritualem, *quæ nondum eſſet anima.* AUGUST. de Gen. *ad Lit. L. VI.*

** *Poſt Libros Soliloquiorum jam de agro Mediolanum reverſus, ſcripſi Librum de immortalitate animæ, quod mihi quaſi commonitorium eſſe volueram propter Soliloquia terminanda, quæ imperfecta remanſerant. Sed neſcio quomodo me invito exiit in manus hominum, & inter mea Opuſcula nominatur, qui primo ratiocinationum contortione atque brevitate ſic obſcurus eſt, ut fatiget cum legitur, etiam intentionem meam,* vixque intelligatur à me ipſo. AUGUST. Retract. *Lib. I. Cap. V. Tom. I. pag. 6.*

peine entend-t-il lui-même lorsqu'il le lit, ce qu'il a voulu dire.

IL semble que quelque tems après saint Augustin, loin que la connoissance de la *pure spiritualité* se perfectionnât, elle fut peu à peu obscurcie. La Philosophie d'Aristote, qui devint en vogue dans le XII. siécle, fit presque retomber les Théologiens dans l'opinion d'Origene & de Tertullien. Il est vrai qu'ils nierent formellement que dans l'essence des substances spirituelles il se trouvât rien de corporel, rien de subtil, rien enfin qui appartînt au corps; mais d'un autre côté ils détruisoient tout ce qu'ils supposoient, en donnant une étendue aux Esprits, infinie à Dieu, & finie aux Anges & aux ames. Ils prétendoient que les substances spirituelles occupoient & rempliſſoient un lieu fixe & déterminé: or, ces opinions sont directement contraires aux saines idées de la spiritualité; ainsi l'on peut dire que jusqu'aux Cartésiens, les lumières que saint Augustin avoit données sur la pure incorporalité de Dieu, étoient diminuées de beaucoup. Les Théologiens condamnoient Origene & Tertullien, & dans le fonds ils étoient beaucoup plus proches du sentiment de ces Anciens que de celui de

saint Augustin. Le savant Critique, pour la défense duquel j'ai fait en partie cet Ouvrage, prouve évidemment ce que je dis : je copierai ici les sages réflexions qu'il fait à ce sujet ; elles finiront ce que j'ai cru devoir dire sur les différentes significations que les Philosophes, les Peres & les Théologiens ont données au terme ἀσώματον, *incorporel.*

„ JUSQUES à Mr. Descartes, *dit* „ Mr. Bayle*, tous nos Docteurs, soit „ Théologiens, soit Philosophes, avoient „ donné une étendue aux Esprits, infi- „ nie à Dieu, finie aux Anges & aux „ ames raisonnables. Il est vrai qu'ils sou- „ tenoient que cette étendue n'est point „ matérielle, ni composée de parties, & „ que les Esprits sont tout entiers dans cha- „ que partie de l'espace qu'ils occupent, „ *toti in toto, & toti in singulis partibus.* „ De là sont sorties les trois espèces „ de présence locale, *ubi circumscrip-* „ *tivum ; ubi definitivum, ubi reple-* „ *tivum* ; la première pour les corps, la „ seconde pour les Esprits créés, & la „ troisième pour Dieu. Les Cartésiens „ ont renversé tous ces dogmes, ils disent

* BAYLE, Diction. Histor. & Crit. Art. *Simonide.* Remarq. P.

» disent que les Esprits n'ont aucune sorte
» d'étendue, ni de présence locale; mais
» on rejette leur sentiment comme très
» absurde. Disons donc qu'encore au-
» jourd'hui presque tous nos Philoso-
» phes & tous nos Théologiens ensei-
» gnent conformement aux idées popu-
» laires, que la substance de Dieu est
» répandue dans des espaces infinis. Or,
» il est certain que c'est ruiner d'un côté
» ce que l'on avoit bâti de l'autre; c'est
» redonner en effet à Dieu la matériali-
» té que l'on lui avoit ôtée. Vous dites
» qu'il est un Esprit, voilà qui est bien;
» c'est lui donner une nature différente
» de la Matière. Mais en même tems
» vous dites que sa substance est répandue
» par-tout, vous dites donc qu'elle est
» étendue; or, nous n'avons point d'i-
» dée de deux sortes d'étendue: nous
» concevons clairement que toute éten-
» due, quelle qu'elle soit, a des parties
» distinctes, impénétrables, & séparables
» les unes des autres. C'est un monstre
» que de prétendre que l'ame soit toute
» dans le cerveau & toute dans le cœur.
» On ne conçoit point que l'étendue divine
» & l'étendue de la Matière puissent être au
» même lieu; ce seroit une véritable pé-
» nétration de dimensions que notre rai-

» son ne conçoit pas. Outre cela, les
» choses qui sont pénétrées avec une
» troisiéme, sont pénétrées entre elles, &
» ainsi le Ciel & le Globe de la terre sont
» pénétrés entre eux : car ils seroient
» pénétrés avec la substance divine, qui,
» selon vous, n'a point de parties ; d'où
» il résulte que le soleil est pénétré avec
» le même être que la terre. En un mot,
» si la Matière n'est Matière que parce
» qu'elle est étendue, il s'ensuit que tou-
» te étendue est Matière : l'on vous dé-
» fie de marquer aucun attribut différent
» de l'étendue, par lequel la Matière soit
» Matière. L'impénétrabilité des corps
» ne peut venir que de l'étendue, nous
» n'en saurions concevoir que ce fonde-
» ment, & ainsi vous devez dire que si
» les Esprits étoient étendus, ils seroient
» impénétrables ; ils ne seroient donc
» point différens des corps par la péné-
» trabilité. Après tout, selon le dogme
» ordinaire, l'étendue divine n'est ni plus
» ni moins ou impénétrable, ou péné-
» trable que celle du corps. Ses parties,
» appellez-les virtuelles tant qu'il vous
» plaira ; ses parties, dis-je, ne peuvent
» point être pénétrées les unes avec les
» autres ; mais elles peuvent l'être avec
» les parties de la Matière. N'est-ce pas
» ce

» ce que vous dites de celles de la Ma-
» tière ? Elles ne peuvent pas se pénétrer
» les unes les autres ; mais elles peu-
» vent pénétrer les parties virtuelles de
» l'étendue divine. Si vous consultez
» exactement le sens commun, vous
» concevrez que lorsque deux étendues
» sont pénétrativement au même lieu,
» l'une est aussi pénétrable que l'autre:
» On ne peut donc point dire que l'éten-
» due de la Matière différe d'aucune au-
» tre sorte d'étendue par l'impénétrabili-
» té : il est donc certain que toute éten-
» due est Matière, & par conséquent
» vous n'ôtez à Dieu que le nom de
» corps, & vous lui en laissez toute la
» réalité lorsque vous dites qu'il est éten-
» du ».

§. IX.

Sur le système de Pythagore, & sur la manière dont Platon a admis la Métempsycose.

PYTHAGORE prit des Égyptiens l'opinion de la Métempsycose, aussi bien que celle de l'ame du Monde. Ce Philosophe croioit que Dieu étoit une ame répandue dans toutes les différentes sub-

ſtances de l'Univers, il regardoit les ames humaines comme des particules de celle du Monde. On ſait aſſez que le ſyſtême de l'ame de l'Univers étoit en général celui de preſque tous les Savans Egyptiens, & qu'il ne fut connu dans la Gréce que lorſque Pythagore fut retourné d'Egypte, où il avoit fait un voïage uniquement pour s'inſtruire de la Théologie des Prêtres de ce païs ; & quant à l'opinion de la Métempſycoſe, Hérodote nous apprend que Pythagore la prit des Egyptiens, & qu'il l'enſeigna dans la Gréce ſans y rien changer. *Les Egyptiens* *, dit cet Hiſtorien, *ſont auſſi les premiers qui ont dit que l'ame eſt immortelle ; qu'après la mort du corps, elle paſſe ſucceſſivement dans les corps des bêtes ; qu'après avoir paſſé par les corps des animaux terreſtres, aquatiques & aëriens, elle revient animer le corps d'un homme, & qu'elle acheve ce circuit en trois mille ans. Il y a des Grecs qui ont débité ce dogme comme s'il eût été à eux en propre, les uns plûtôt, les autres plus tard ; j'en ſais les noms,*

* Hiſtoire d'HERODOTE, *Liv. II. Je me ſers de la Traduction de* DU RYER.

noms, & je ne veux pas les nommer. Tous les Savans anciens & modernes conviennent qu'Hérodote veut ici parler de Pythagore ; ainsi ce seul passage suffit pour prouver que ce Philosophe Grec avoit pris des Egyptiens le dogme de la Métempsycose, & pour expliquer clairement quel étoit ce dogme.

PLATON, qui puisa bien des sentimens dans les Ecrits de Pythagore, y prit aussi l'opinion de la Métempsycose. Mr. l'Abbé d'Olivet prétend qu'il y corrigea plusieurs choses * , *& qu'il ne lui donna point autant d'étendue, n'envoiant pas les ames humaines dans les corps des bêtes ; mais suivant qu'elles étoient bonnes ou mauvaises, les faisant passer dans d'autres corps humains, où elles étoient plus ou moins malheureuses.* Mr. l'Abbé d'Olivet se trompe, St. Augustin dit en termes exprès ** *qu'il*

* D'OLIVET, Théolog. des Philosophes Grecs. *pag.* 83.

** *Si post Platonem aliquid emendari existimatur indignum, cur ipse Porphyrius nonnulla & non parva emendavit* ? Nam Platonem animas hominum post mortem revolvi usque ad corpora bestiarum scripsisse certissimum est. *Hanc sententiam Porphyrii Doctor tenuit &*

qu'il eſt très certain que Platon a cru que les ames après la mort, paſſoient même dans des corps d'animaux. Ce n'eſt point ici une aſſertion douteuſe & vacillante, c'eſt au contraire une aſſertion ſûre, *certiſſimum eſt*, c'eſt un ſuperlatif qui témoigne que quelques Platoniciens, zélés pour la gloire de leur maître, avoient voulu ſoutenir l'opinion de Mr. l'Abbé d'Olivet, & que ſaint Auguſtin les démentoit formellement.

MR. l'Abbé d'Olivet répondra peut-être qu'on doit juger des ſentimens de Platon par ceux qu'on trouve dans ſes Ouvrages : qu'on n'y voit point qu'il ait dit

Plotinus : Porphyrio tamen jure diſplicuit, in hominum ſane, non ſua quæ dimiſerant, ſed alia nova corpora redire humanas animas arbitratus eſt. Puduit ſcilicet, illud credere, ne mater fortaſſe filium in mulam revoluta vectaret : & non puduit hoc credere, ubi revoluta mater in puellam, filio forſitan nuberet. AUGUST. de Civit. Dei, *Lib. X. Cap. XXX. Tom. VII. pag. 267. Edit. Bened. Sti. Mauri.*

On voit par ce pagaſſe les raiſons qui ont obligé les diſciples de Platon à tâcher de juſtifier autant qu'il leur étoit poſſible, leur maître d'avoir admis la Métempſycoſe de Pythagore dans toute ſon étendue. Ils ſentoient, ainſi que Porphire, combien cette opinion étoit meſſéante.

dit en termes formels que les ames humaines paſſoient dans les corps des animaux ; qu'il a au contraire * fait dans ſon Phédre *neuf claſſes : dans la première il met les Philoſophes avec les parfaits amans, & dans la dernière les tyrans, comme s'il jugeoit ceux-ci les plus coupables de tous les hommes, & ceux-là les plus vertueux.* Je répondrai à cela que nous n'avons point aujourd'hui tous les Ouvrages de Platon, & que ce que dit ce Philoſophe dans ceux qui nous reſtent, n'empêche point qu'il ne puiſſe dans un autre avoir donné à la Métempſycoſe autant d'étendue que Pythagore. S'il ne l'eût pas fait, ſaint Auguſtin n'eût jamais dit qu'il étoit *très certain* qu'il avoit cru la tranſmigration des ames humaines dans les corps des animaux. Mr. l'Abbé d'Olivet me dût-il trouver auſſi incommode qu'un Janſéniſte l'eſt à un Moliniſte, j'en reviens toujours au *certiſſimum eſt*, de ſaint Auguſtin ; ce n'eſt point ici l'aſſertion d'un Journaliſte de Trevoux, c'eſt celle d'un Pere de l'Egliſe. Et quel Pere de l'Egliſe, grand

* D'OLIVET, Théologie des Philoſophes Grecs, &c. *pag.* 83.

grand Dieu ! Peut-on se figurer que saint Augustin eût osé s'exprimer comme il fait, s'il n'avoit pas lû dans les Ouvrages de Platon ce dont il l'accuse ? Mais je vais prouver par l'aveu d'un Platonicien célèbre, que Platon devoit avoir dit expressément que les ames humaines passoient après la mort dans les corps des bêtes ; on verra en même tems ce qui avoit donné lieu à quelques disciples de ce Philosophe de nier qu'il eût jamais soutenu ce sentiment.

» PLATON, *dit* un ancien Auteur*

* Εἰπόντος γὰρ, πλάτωνος τὰς μὲν θυμικὰς, καὶ ὀργίλους, καὶ ἁρπακτικὰς ψυχὰς, λύκων καὶ λεόντων σώματα μεταμφιέννυσθαι. Τὰς δὲ περὶ τὴν ἀκολασίαν ἠχολακυίας, ἐμῶν καὶ τῶν τοιούτων ἀναλαμβάνειν σώματα, οἱ μὲν κυρίως ἤκουσαν τοὺς λέοντας καὶ τοὺς λύκους, καὶ τοὺς ὄνους. οἱ δὲ τροπικῶς αὐτὸν εἰρηκέναι διέγνωσαν, τὰ ἤθη δία τῶν ζώων παραμφαίνοντα. Et mox : ἀναμβλικὸς δὲ τὴν ἐναντίαν τούτοις δοξάμων, κατ' εἶδος ζώων ψυχῆς εἶδος εἶναι λέγει, ὑγιεῖ εἴδη διάφορα· γέγραπται γαῦ ἀντῷ μονόβιβλον ἐπίγραφον, ὅτι ἐκ ἀπ' ἀνθρώπων εἰς ἄλογα κὲδὲ ἀπὸ ζώων ἀ λόγων εἰς ἀνθρώποις αἱ μετενσωματώσεις γίνονται, ἀλλὰ ἀπὸ ζώων εἰς ζῶα, καὶ ἀπὸ ἀνθρώπων εἰς ἀνθρώποις· καὶ μοι δοκεῖ μᾶλλον ἐυκτὸς ἕνεκα τούτου καλῶς κατεσχάσθαι μὴ μόνον τῆς πλάτωνος γνώμης, ἀλλὰ καὶ τῆς ἀληθείας αὐτῆς. *Cum enim dixerit Plato iracundas*

» *teur Grec*, aiant écrit que les ames
» des hommes furieux, colères & vo-
» leurs paſſoient dans les corps de loups
» & de lions, celles des hommes laſ-
» cifs dans ceux des ânes, pluſieurs per-
» ſonnes ont pris les termes de loups,
» de lions & d'ânes dans leurs ſens or-
» dinaires; pluſieurs autres au contraire
» les ont regardés comme des expreſ-
» ſions figurées qui marquoient &
» déſignoient les mœurs & les caractè-
» res. Jamblique a cru qu'on devoit
» prendre les différentes eſpèces d'ani-
» maux dont parloit Platon, pour les
diffé-

das & furioſas & rapaces animas, luporum & leonum corpora induere, quæ vero intemperanter, vixiſſent, aſinorum, aut aliorum ejuſmodi corpora aſſumere, nonnulli proprie intellexerunt leones, & lupos & aſinos: alii vero figurate hæc ipſum dixiſſe judicarunt, mores per animalia indicantem. Et mox Jamblichus vero his contrariam decurrens viam, pro animalium ſpecie, animæ ſpeciem eſſe dicit ſpecies nimirum differentes. Ab eo ergo ſcriptus eſt Liber ſingularis ita inſcriptus. Migrationes animarum non fieri ex hominibus in bruta, neque à brutis animalibus in homines, ſed ab animalibus in animalia & ab hominibus in homines. *Ac mihi videtur ille præ reliquis optime aſſecutus non Platonis ſeneentiam modo, ſed & ipſam veritatem.* NEMES. Cap. II.

» différens caractères des ames. Il a é-
» crit un Livre à ce sujet, dans lequel
» il veut prouver que les ames humai-
» nes ne passent point dans les corps
» des bêtes, & celles des bêtes dans ceux
» des hommes ; mais que la transmi-
» gration des unes & autres est tou-
» jours fixe ; que celles des hommes
» passent dans des corps d'hommes, &
» celle des bêtes dans des corps de bê-
» tes. Il me semble que Jamblique a
» non seulement compris quel étoit le
» véritable sens qu'il falloit donner aux
» discours de Platon ; mais qu'il a con-
» nu parfaitement la vérité ».

VOILA des preuves bien certaines que Platon avoit dit en termes formels dans quelques-uns de ses Ouvrages que les ames des hommes luxurieux, furieux &c. passoient dans des corps d'animaux. St. Augustin avoit donc raison lorsqu'il disoit *certissimum est*, & il ne devoit pas craindre d'emploier ce superlatif. Il reste à savoir si l'explication favorable que quelques Platoniciens qui ont vécu près de six cens ans après leur maître, ont voulu donner à ses opinions, doit être reçue, & balancer l'autorité de St. Augustin. Pour moi, je crois que ces explications & ces prétendus sens allé-

allégoriques n'ont été inventés que pour trouver quelques moïens de répondre aux reproches des premiers Chrétiens. Je puis me tromper ; mais du moins la manière dont Platon avoit admis la Métempſycoſe de Pythagore, me paroiſſoit aſſez incertaine pour que Mr. l'Abbé d'Olivet ne dût pas traiter cette matière auſſi cavaliérement. Un homme qui entreprend d'éclaircir la Théologie des Grecs, devroit apprendre à ſes Lecteurs les difficultés qu'on forme ſur les points les plus importans de cette même Théologie. J'éviterai de ſuivre en cela l'exemple de Mr. l'Abbé d'Olivet, & je dirai ici qu'aiant conſulté ce qu'ont dit pluſieurs Savans modernes ſur cette queſtion qui a diviſé les Philoſophes du troiſième & du quatrième ſiécle, je les ai trouvés aſſez partagés. Le Pere Mourgues * s'en tient à l'autorité de St. Auguſtin, & croit que Platon a admis la Métempſycoſe de Pythagore dans toute ſon étendue ; le Pere Bouchet ** eſt

* Plan Théologique du Pythagoriſme, &c. par le P. MOURGUES. &c *Tom. I. Lettre X. pag.* 533.

** Après tout, MONSEIGNEUR, les ames ne ſeroient pas entiérement dégradées, ſi elles

eſt de cette opinion. Le Savant Mr. Huet

étoient deſtinées à n'animer que des corps humains : mais que la Philoſophie Platonicienne les ait avilies juſqu'à animer des corps de bêtes, c'eſt ce qui ne paroîtroit pas croiable, ſi une opinion ſi inſenſée n'étoit pas ſemée dans les Ouvrages de Platon. C'eſt cette opinion que Saint Auguſtin rapporte au III. Livre de la Cité de Dieu, lorſqu'il dit ces paroles : *Platonem animas hominum poſt mortem revolvi uſque ad corpora beſtiarum ſcripſiſſe, certiſſimum eſt.* Quand les Platoniciens ont voulu corriger leur maître, comme a fait Porphyre, ils ont allegué des raiſons qui ne prouvent rien, ou qui prouvent également que les ames animent les corps des bêtes, & les corps des hommes.

Tel eſt donc le ſyſtéme de Platon. Toutes les ames, à la réſerve de celles de quelques Philoſophes, ſont jugées au moment qu'elles ſe ſéparent de leurs corps : les unes tombent dans les Enfers, où elles ſont punies & purifiées ; les autres, dont la vie a été innocente, montent au Ciel pour y être récompenſées d'une manière proportionnée à leurs vertus ; mais après mille ans, elles retournent ſur la terre, où elles choiſiſſent un genre de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors que celles qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, paſſent dans des corps de bêtes ; que les autres qui ont été dans des corps de bêtes, viennent animer des corps humains. C'eſt ainſi que ce Philoſophe s'explique dans ſon Phedre.

Mais,

Huet, Evêque d'Avranche *, semble croire

Mais qu'on ne croie pas que ce choix que font les ames, soit ou aveugle, ou indifférent à l'égard de toute sorte de bêtes; c'est un choix éclairé, puisque parmi les bêtes elles choisissent celles qui ont eu le plus de rapport à l'état où elles se sont trouvées dans une autre vie. Ainsi Orphée choisit le corps d'un Cygne; l'ame de Tamiris fut placée dans le corps d'un Rossignol; celle d'Ajax dans le corps d'un Lion, l'ame d'Agamemnon anima une Aigle, & celle de Therſite passa dans le corps d'un Singe. C'est dans les Livres de sa République que Platon développe cette rare doctrine. *Lettre du Pere* BOUCHET, *Missionnaire de la Compagnie de Jesus à la Chine, à Monsgr.* HUET, *ancien Evêque d'Avranche, inserée dans les Cérémonies de Picart, Tom. II. I. partie, pag.* 173.

* *Animarum itaque* προύπαρξιν *cum à Platone accepisset Origenes ipsarumque* μετενσωμάτωσιν *ab eodem accepit. Ab humanis autem corporibus in humana corpora transire animas affirmavit Plato, à cœlestibus vero in humana, ab his in dæmonica migrare animas dixit Origenes: & ut hominum animas eatenus animas pecudum fieri dixit Plato* quatenus nequitiæ addictæ pecudum similes *fiunt, ita id ipsum Origenes pronuntiavit. Præiverat Platoni Pythagoras, sed* non animorum solum ex humanis corporibus *in humana, verum etiam ex his in ferina veras commentationes admiserat* HUET. Origen. *Quæst. VI.* de Anima, *Art.* 20. *Tom. I. pag.* 80.

croire au contraire que Platon a fixé la transmigration des ames humaines dans des corps humains. Peut-être que l'envie de justifier en partie une erreur d'Origene, n'a pas peu contribué à déterminer l'illustre Prélat de purger Platon d'une faute qui seroit retombée sur l'ancien Docteur, pour lequel on voit qu'il avoit un *zèle de Commentateur.*

§. X.

Sur le Système d'Aristote & la prétendue supposition de tous ses Ouvrages.

MR. l'Abbé d'Olivet a cru devoir se dispenser par deux raisons de chercher à vérifier, ou à éclaircir ce que Ciceron fait dire à Velléïus de la Théologie d'Aristote. J'examinerai d'abord la première le plus succintement qu'il me sera possible, je m'arrêterai plus longtems sur la seconde à cause de sa singularité; elle mérite bien d'être examinée avec quelque attention. Le premier motif du silence de Mr. l'Abbé d'Olivet sur la Théologie d'Aristote, est pour éviter d'entrer dans les disputes qui se sont élevées

vées entre les Philosophes modernes au sujet des principaux dogmes d'Aristote. *Une infinité de Scholastiques* *, dit-il, *ont criaillé pour & contre dans le XVI. & dans le XVII. siécle. Quelques-uns le font Athée dans toutes les formes; d'autres poussent la prévention jusqu'à soutenir qu'il a connu le Mystère de la Trinité; d'autres enfin, jusqu'à le mettre au nombre des Saints. Un Auteur, dont les prétendus Ecrits sont d'une obscurité impénétrable, est amené facilement à l'opinion qu'il plaît à son Lecteur.*

IL me paroît que ce qui a fait garder le silence à Mr. l'Abbé d'Olivet, devoit au contraire le faire parler. Ne convenoit-il pas à un homme qui veut éclaircir la Théologie des Grecs, de montrer quelles étoient les fausses, ou les véritables opinions des Modernes sur cette Théologie? D'ailleurs, ces mêmes disputes qui ont partagé les Scholastiques, ont regné parmi les anciens Ecrivains Ecclesiastiques. Aristote a été loüé par plusieurs Peres, & même traduit

* D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, *pag.* 105.

duit dans les premiers siécles par des personnes en qui la pieté égaloit la science ; cependant il a été blâmé vivement par d'autres Peres. Origene & St. Ambroise* ont soutenu que sa doctrine étoit plus pernicieuse que celle d'Epicure ; voilà précisément la même diversité entre les anciens Docteurs, que celle qui regne entre les modernes. N'auroit-on pas dû attendre d'un Savant tel que Mr. l'Abbé d'Olivet, d'un homme aussi profond que lui dans la connoissance de la Théologie & de la Philosophie ancienne, d'un homme enfin qui trouve à chaque instant Mr. Bayle en faute, qu'il voudroit bien se charger d'éclaircir les dogmes qui ont partagé de tout tems les Théologiens Chrétiens ? Je ne doute pas que Mr. l'Abbé d'Olivet n'eût rendu ce service au Public, s'il n'avoit regardé tous les Ouvrages d'Aristote comme supposés. Il nous apprend lui-même que c'est-là la seconde raison qui l'a empêché de vouloir perdre du tems à approfondir le système d'Aristote. *Dans cette*

* Voi. les Mémoires Secrets de la République des Lettres, *V. Partie*, §. II. *pag.* 147.

cette foule de Livres, dit-il *, *qui portent le nom d'Ariſtote, & qui paſſent communément pour être de lui, peut-être n'y en a-t-il point dont la ſuppoſition n'ait paru aſſez vraiſemblable à quelque Savant. Ce qu'il y a de certain, eſt que pas un paſſage de tous ceux que Ciceron a cités d'Ariſtote dans ſes Entretiens, ne ſe trouve aujourd'hui dans les Ouvrages qu'on lui attribue. Je me diſpenſerai par cette raiſon de chercher à vérifier, ou à éclaircir ce que Velléius rapporte de ſa Théologie.*

NE pourroit-on pas conclure de ce paſſage de Mr. l'Abbé d'Olivet qu'il a adopté entiérement le ſyſtême de ſon bon ami le Pere Hardouïn? Ce Pere ne reconnoiſſoit d'Ouvrages légitimes parmi les Latins ** que les Oeuvres de Ciceron,

* D'OLIVET, Théologie des Philoſophes Grecs, *pag.* 105.

** *Deprehendit ille, ut quidem muſſitabat nobiſcum, cætum certorum hominum ante ſæcula neſcio quot extitiſſe, qui hiſtoriæ veteris concinnandæ partes ſuſcepiſſent, qualem nunc habemus, cum nulla tunc extaret ſibi probe notam illorum ætatem atque officinam eſſe: inque eam rem ſubſidio fuiſſe Tullium, Plinium, Maronis Georgica, Flacci Sermones & Epiſtolas:* nam hæc illa ſola cenſet, *quod vereor*

ceron, les Satyres d'Horace, les Géorgiques de Virgile, & l'Hiſtoire de Pline; tous les autres Livres, ſoit ſacrés ſoit profanes que nous avons, avoient été compoſés, ſelon lui, par une Société d'Athées. Notez que ces Athées étoient des Benedictins; ainſi St. Cyprien, St. Auguſtin & St. Ambroiſe avoient été fabriqués dans la même boutique que Petrone, Ovide & Martial. Parmi les Auteurs Grecs, Homere, Hérodote & Platon étoient les ſeuls exceptés de la ſuppoſition. Mr. l'Abbé d'Olivet traite dans toutes les occaſions preſque auſſi mal St. Auguſtin que Mr. Bayle. Il rejette Ariſtote, parce que certains paſſages que Ciceron cite de ce Philoſophe, ne ſe trouvent plus dans les Ouvrages qui nous reſtent de lui. Ne pourroit-on pas conclure de cette façon d'agir, que Mr. l'Abbé d'Olivet, adoptant le *ſyſtême inſenſé* d'un héréſiarque, n'oſe à cauſe du caractère dont il eſt revêtu, nier hautement l'authenticité des Ou-

ut cuiquam ſuadeat, ex omni Latina antiquitate ſincera monumenta, *præter inſcriptiones admodum paucas faſtoſque nonnullos.* HARDOUIN. Chronologiæ ex Nummis antiquis reſtitutæ Proluſio, &c. *pag.* 60.

Ouvrages de Saint Auguſtin & des Peres de l'Egliſe ; mais répand indirectement les monſtrueuſes opinions du Pere Hardouïin ? De même que ce Jéſuite attaque l'Enéïde de Virgile * pour détruire les Ouvrages de l'Evêque d'Hippone, dans leſquels on trouve un grand nombre de vers de cette même Enéide

* Les Mémoires ſecrets de la République des Lettres, *Partie IV. §. 3. pag. 81. & ſuivantes.* Je ne repeterai point ici ce dont j'ai parlé très amplement dans cet Ouvrage : je me contenterai de remarquer que ſi l'Enéide fut un Poëme fauſſement attribué à Virgile, & compoſé dans le XIII. ſiécle, il faut bien que les Ouvrages de St. Auguſtin ſoient ſuppoſés, puiſque ce Pere, qui vivoit dans le milieu du IV. ſiecle, nous apprend qu'étant encore jeune, ſes maîtres l'obligeoient d'étudier l'Enéide de Virgile, d'exprimer en proſe ce que ce Poëte fait dire à Junon dans le tranſport de la douleur & de la colère où elle étoit de ne pouvoir empêcher le Roi des Troïens d'aborder en Italie. *Proponebatur enim mihi negotium animæ meæ ſatis inquietum, præmio laudis & decoris, vel plagarum metu ut dicerem verba Junonis iraſcentis & dolentis, quod non poſſet Italia Tenerorum Regem avertere, quæ nunquam Junonem dixiſſe audieram. Sed figmentorum Poëticorum veſtigia errantes ſequi cogebamur, & tale aliquid dicere ſolutis verbis, quale Poëta dixiſſet verſibus.* AUGUST. Confeſſ. *Lib. I Cap. XVII.*

de *, de même Mr. l'Abbé d'Olivet ne juge de la ſuppoſition d'un Ouvrage que par l'accord qu'on n'y voit point avec les Entretiens de Ciceron ſur la Nature des Dieux. Or, St. Auguſtin prête ſouvent dans ſes Ecrits des opinions aux Philoſophes, très éloignées de celles que leur donne Ciceron dans cet Ouvrage. Qu'en faut-il donc conclure, ſelon le principe de Mr. l'Abbé d'Olivet? Que St. Auguſtin eſt un Auteur ſuppoſé; que c'eſt un Benedictin, qui dans le treizième ſiécle a voulu ruiner la Religion; que c'eſt un homme qui ignoroit les matières qu'il traitoit; enfin une perſonne qui ſera aſſez viſionnaire pour donner quelque croiance

* Parmi deux mille exemples, que je pourrois citer, je me contenterai d'un ſeul *Apud hunc ergo Virgilium nempe Juno inducitur infeſta Trojanis, Æolo ventorum Regi adverſus eos irritando dicere:*

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor
Ilium in Italiam portans victoſque Penates.

AUGUST. de Civit. Dei *Lib. I. Cap. III.* Dans ce même Chapitre il y a plus de trente vers, pris dans differens endroits de l'Enéide.

ce au ſyſtême du Pere Hardoüin, pourra ſe ſervir auſſi facilement des principes de Mr. l'Abbé d'Olivet que de ceux de ce Jéſuite. Je ne puis cependant me figurer qu'un homme qui montre autant de piété que Mr. l'Abbé d'Olivet, qui paroît avoir une morale ſi rigide, qui eſt ſi ſcrupuleux, que les moindres réflexions de Mr. Bayle allarment, ſa Religion excitant ſon zèle; je ne puis me figurer, dis-je, qu'un homme auſſi dévot puiſſe faire main-baſſe ſur tous les Peres de l'Egliſe, ſans excepter les plus illuſtres. Je crois que Mr. l'Abbé d'Olivet n'a pas conſidéré tout ce qui s'enſuit de la ſuppoſition générale de tous les Ouvrages d'Ariſtote, puiſque s'ils ſont tous ſuppoſés, il faut que ceux des plus illuſtres Peres de l'Egliſe le ſoient abſolument auſſi. Si Mr. l'Abbé d'Olivet avoit prévû une pareille conſéquence, il n'auroit jamais avancé le paradoxe étonnant qu'il a emprunté de ſon ami le Pere Hardoüin.

JE ſuis ſi perſuadé de la droiture de cœur de Mr. l'Abbé d'Olivet, que pouvant lui prouver l'authenticité des Ouvrages d'Ariſtote par l'autorité des Auteurs profanes, en deſcendant de ſiécle

en

en siécle depuis celui de Ciceron jusqu'au nôtre, j'aime mieux me servir du témoignage des Ecrivains Ecclesiastiques. Hé! qui doute qu'un Prêtre de la sainte Eglise Romaine ne doive préferer leur autorité à celle de tous les autres Auteurs?

Mr. l'Abbé d'Olivet conviendra sans doute que les Ouvrages d'Aristote existoient du tems de Ciceron, puisque ce Romain parle de plusieurs de ses Ouvrages, en nomme (dans d'autres Liv. que ceux qu'il a écrits sur la Nature des Dieux) quelques-uns * qui nous restent en-

* Je placerai ici une Note qui ne sera peut-être pas inutile. Il est bon de remarquer que nous avons dans plusieurs autres Ouvrages de Ciceron des passages de ceux d'Aristote, qui se retrouvent parfaitement dans les Livres qui nous restent. *Aristoteles quidem ait*, dit Ciceron, Tuscul. Disput. *Lib. I. Cap. XXXIII. omnes ingeniosos melancholicos esse.* Ce sentiment se trouve dans la Section 30. des Problémes d'Aristote. Dans un autre endroit il donne un précis de la Philosophie d'Aristote, & parle de toutes les principales opinions que nous voions aujourd'hui dans les Ouvrages qui nous restent de ce Philosophe. Il fait mention du cinquiéme Element inventé par Aristote, & de *l'entelechios*, nom qui signifie *un mouvement sans discontinuation & sans fin*, par lequel

encore, ou du moins que nous prétendons

lequel ce Philosophe prétend définir la nature de l'ame. *Aristoteles longe omnibus* (Platonem excipio) *præstans & ingenio & diligentia, cum quatuor nota illa genera principiorum esset complexus è quibus omnia orirentur, quintam quandam naturam censet esse, è qua sit mens: cogitare enim, & providere, & discere, & docere & invenire aliquid, & tam multa alia meminisse, amare, odisse, cupere, timere, angi, lætari, hæc similia eorum, in horum quatuor generum nullo inesse putat. Quintum genus adhibet vacans nomine, & sic ipsum animum ἐντελέχειαν appellat nomine quasi quandam continuatam motionem & perennem.* CICER. Tuscul. Disput. *Lib. I. Cap. X.* Si les Ouvrages d'Aristote doivent paroître supposés, parce qu'on n'y trouve point certains passages qu'a cités Cicerón, ils doivent aussi par la même raison passer pour authentiques, parce qu'on y voit plusieurs endroits rapportés par le même Auteur. Je ne sais pas pourquoi on ne prendra pas le pour comme le contre; n'est-il pas naturel pour expliquer la cause de cette contrariété apparente, de croire que nous avons perdu quelques Ouvrages d'Aristote, dans lesquels étoient les passages que nous ne retrouvons plus, & qu'il nous en reste encore plusieurs où nous trouvons les autres passages & les opinions qu'a rapportés le même Ciceron? Cela me paroît si vraisemblable, que je suis étonné des erreurs dans lesquelles l'esprit systématique entraîne quelquefois les gens les plus plus sensés.

dons être les mêmes qui nous restent.

LE Christianisme a commencé peu d'années après la mort de Ciceron ; suivons donc tous les Peres depuis Origene & Tertullien, consultons les Auteurs Ecclesiastiques les plus illustres dans tous les siécles, & voions si les Ouvrages d'Aristote leur ont été inconnus. Les Ecrits de ces deux premiers Auteurs Ecclésiastiques sont remplis de passages, de citations d'Aristote, soit pour les réfuter, soit pour les oppoſer à ceux de quelques autres Philosophes. Ces passages se retrouvent aujourd'hui, excepté quelques-uns, dans les Ouvrages d'Aristote ; n'est-il pas naturel d'en conclure que ceux que nous n'y trouvons pas, ont été pris dans quelques Ecrits qui ne sont point parvenus jusqu'à nous ? Pourquoi si les Ouvrages d'Aristote étoient supposés, y verroit-on les uns, & point les autres ? Y auroit-on mis les premiers pour empêcher qu'on ne connût la supposition ? Cette même raison y eût dû faire mettre les autres. Il est visible que c'est ce manque & ce défaut de certains passages qui prouve que les Ouvrages qui nous restent d'Aristote, sont véritablement de lui.

Si parmi le grand nombre de passages

ges qu'ont rapportés les premiers Peres, d'Ariſtote, quelques-uns ont été extraits dans des Ouvrages qui ne nous reſtent point, quelle impoſſibilité y a-t-il que ceux que Ciceron a placés dans ſes Entretiens ſur la nature des Dieux, aient été pris dans les mêmes Ouvrages ? Il ſeroit impoſſible d'avoir la moindre preuve du contraire, puiſque Ciceron n'a point cité les Livres d'où il les tiroit.

VOICI un témoignage plus fort que ceux d'Origène & de Tertullien ; c'eſt celui du ſaint Juſtin. Ce Pere a écrit un *Ouvrage conſidérable* ſur la Phyſique d'Ariſtote, on y retrouve parfaitement non ſeulement les principales opinions ; mais même un nombre infini d'endroits des huit Livres de ce Philoſophe : dans preſque tous les autres Ouvrages de St. Juſtin il eſt fait mention de ceux d'Ariſtote ; au reſte, nous verrons revenir dans la ſuite le *témoignage* de ſaint Juſtin, qui prendra une nouvelle force par l'approbation de pluſieurs ſiécles. Continuons à nous éloigner de celui de Ciceron. Saint Ambroiſe & ſaint Auguſtin nous aſſûrent dans vingt endroits de leurs Ouvrages qu'ils ont lû les livres d'Ariſtote ; ils les réfutent, ils en rapportent des morceaux, & nous voions

que ces morceaux se trouvent dans les Ecrits qui nous restent, & que ces réfutations conviennent parfaitement aux opinions qu'ils contiennent.

J'AUROIS dû placer Athénagore, Arnobe & Lactance avant ces deux derniers Peres : mais comme la seule autorité de saint Augustin vaut celle de ces trois Auteurs, je ne les place ici que par une surabondance de droit ; cependant on retrouve parfaitement notre Aristote d'aujourd'hui dans leurs Ecrits.

AVANÇONS toujours plus avant, & passons au VI. siécle. Boëce vivoit au comencement, il parle souvent des Livres qui nous restent d'Aristote, il fait mention de ses principales opinions.

CASSIODORE qui fut contemporain de Boëce, mais qui mourut beaucoup plus tard, aiant vécu jusque vers le VII. siécle, est encore un témoin irréprochable sur les Ecrits d'Aristote, & nous apprend que Boëce en avoit traduit plusieurs en Latin. Qu'il me soit permis de rapporter un passage de la vie de ce grand homme, écrite par un des plus respectables Savans que la France ait eus dans ces derniers tems. Ce passage est essentiel à la question dont il s'agit.

Cassio-

Cassiodore, dit-il *, *propose Aristote comme le plus grand maître de la Dialectique, laquelle n'est différente de la Rhétorique, selon Varron & selon Zénon, que comme une main fermée est différente de la même main lorsqu'elle est étendue. Il parle de l'Introduction de Porphyre, de sept Livres composés sur celui de l'Interprétation d'Aristote par Boëce, qu'il appelle* homme magnifique, *ce qui est un titre d'honneur fort considérable, comme on l'apprend du Code Théodosien. Il parle encore du Traité d'Apulée de Madaure, intitulé aussi: De l'interprétation, qu'il dit être fort subtil; d'un autre Livre de Marius Victorin des syllogismes hypothétiques, & de Tullius Marcellus de Carthage, qui avoit aussi écrit presque sur le même sujet. Il nous fait connoître qu'il avoit écrit d'amples Commentaires sur le Livre de l'Interprétation d'Aristote, & composé un Livre de la Division, qu'on explique en Logique après la Définition, & que son ami le Patrice Boëce avoit traduit: l'Introduction de Porphyre, les Catho-*

* Vie de Cassiodore, &c. avec des Remarques sur ses Ouvrages. *pag.* 258.

théogories d'Aristote, son Livre de l'Interprétation, & les huit Livres des Topiques.

Du VII. siécle je passe au VIII. & au IX. J'y trouve le témoignage d'un des plus grands génies qu'il y ait eu, d'un homme, dont l'érudition étoit profonde, dont la connoissance de l'antiquité étoit aussi vaste que sûre, qui me *ratifie le témoignage* de saint Justin, qui m'apprend que les Livres qu'il avoit écrits sur la Physique d'Aristote *, existoient encore; que ceux du Philosophe étoient aussi conservés, & qui m'en dit *mot à mot le précis*. Le grand homme dont je veux parler, c'est Photius, Patriarche de Constantinople, dont tous les Savans anciens & modernes ont fait l'éloge à l'envi les uns

* *Lecta est Justini Martyris Apologia pro Christianis tum adversus Græcos, tum adversus Judæos: & præter alter ejus* Tractatus contra primum & secundum Librum Physicæ Auscultationis, seu contra Materiam, Formam & Privationem, *rationibus epicherematicis ac violentis, quod ex usu est, inferens; itidemque contra* quintum illud corpus inorumque sempiternum. *Quem Aristoteles mirifico ratiocinationum contra* (*Christianam*) *pietatem summariæ solutiones.* Ex Photii Tractatu, *qui* Μυριόβιβλος, *sive* Bibliotheca *inscrip-*

uns des autres. Après cela, sur l'assertion de quelques Auteurs de la troisième ou de la quatrième classe, dois-je croire que nous n'avons point les Ouvrages d'Aristote; car Mr. l'Abbé d'Olivet n'en a guères que de pareils, (comme je le montrerai bientôt,) pour appuier son sentiment?

JE me hâte le plus qu'il m'est possible, pour conduire Aristote dans ces derniers tems : cela ne me sera guères difficile, Suidas, Jean de Salisbury, Evêque de Chartres, seront mes garants. On n'a qu'à les consulter, on verra s'ils sont moins précis & moins instruits sur la question dont il s'agit, que l'habile Patriarche que je viens de citer.

ME voilà parvenu au XII. siécle; où saint Bernard s'éleva si fort contre la Philosophie d'Aristote, qu'il fit condamner sa Métaphysique par un Concile : cependant peu de tems après, elle reprit le dessus, & Pierre Lombart, Albert le Grand, saint Thomas la cultiverent avec soin; on la retrouve presque en entier dans leurs Ouvrages. Ces grands hommes donnerent une si grande vogue aux Ouvrages & aux opinions d'Aristote, qu'ils en porterent la réputation à ce haut point de gloire, où elle s'étoit

soutenue jusqu'à la naissance du Gassendisme & du Cartésianisme.

IL me reste actuellement à examiner quels sont les Auteurs qui ont prétendu que les Ouvrages d'Aristote étoient supposés. Aucun d'eux n'a jamais soutenu qu'ils le fussent : un chacun, selon son caprice & sa fantaisie, adoptoit les uns, & rejettoit les autres ; preuve bien sensible que la seule fantaisie étoit ce qui conduisoit leur décision. Je voudrois bien que Mr. l'Abbé d'Olivet eût jugé à propos de nous instruire du nom & du mérite de ces prétendus Savans, à qui la supposition des Ouvrages d'Aristote a paru assez vrai-semblable ; il indique à ce sujet un Traité de Gassendi, & la Bibliothéque de Jean Albert Fabrice. J'ai consulté soigneusement ces deux Ouvrages, & j'ai trouvé qu'il n'y étoit fait mention, si l'on excepte François Pic, que de quelques avanturiers ; car comment peut-on appeller ces demi-Savans qui décident si hardiment de ce qu'ils n'entendent point, & qui ne sont connus que de ceux qui sont obligés par le genre de leur travail de parler des bons, ainsi que des mauvais Ecrivains ?

L'AUTEUR le plus considérable qui ait voulu suspecter quelques-uns des Li-

vres

vrès qui nous reſtent d'Ariſtote, c'eſt Jamblique, qui a prétendu rejetter les Cathégories; mais les Anciens ſes contemporains, & les plus habiles Critiques modernes * ſe ſont moqués de lui. Un certain Andronicus Rhodien **, qui étoit appa-

* *Porro hujus Libri Cathegor. auctorem eſſe Ariſtotelem Stagiritam, licet (auctore Boetio) Jamblicus dubitaverit, & quidam minoris notæ Auctores inficiati ſint, eſt tamen communis omnium Peripateticorum conſenſio, quam Boëtius hoc loco triplici ratione confirmat. Prima, quia cæteris in Operibus ſecum maxime conſenſit Ariſtoteles in hoc opere. Secunda, quia ſtyli brevitas, & ſubtilitas Ariſtotelem redolent. Tertia, quoniam aliter imperfectum Opus ediſſet, ſi de Syllogiſmo ſcripturus, aut propoſitiones, ex quibus illi proxime, aut ſimplices voces, ex quibus remote coaleſcunt, omiſiſſet.* Commentar. Collegii Conimbricenſis è *Societate Jeſu.* in univerſ. Dialect. Ariſtot. &c. *Part. I. Comment. in Lib. Cathegor. pag.* 252.

**. Non eſt tanti faciendus Andronicus quidam Rhodius, *quem refert Ammonius in præfatione hujus Operis, ut propter illum in controverſiam vocandus ſit horum Librorum de Interpret. auctor fuerint Ariſtoteles, an quidam alius, ut ipſe opinatur; cum ſe verum dicendi genus, ſtyli comitas, & gravitas, Peripateticorum principem prodant auctorem, ut D. Thomas, Boëtius, Ammonius, cæterique ejus alumni judicarunt.* Id. *Part. II. Comment. in Lib.* de Interpretatione, *pag.* 289.

apparement l'Hardoüin de ſon ſiécle, avoit auſſi rejetté comme ſuppoſés les Livres de l'Interprétation. Voilà quels ſont ces Savans, ſur l'autorité deſquels Mr. l'Abbé d'Olivet range Ariſtote dans la claſſe même, où ſon ami le Jéſuite a placé tous les auteurs Latins, & les trois quarts des Grecs.

JE viens actuellement à l'objection que forme Mr. l'Abbé d'Olivet ſur les endroits d'Ariſtote, cités par Ciceron, qui ne ſe trouvent plus dans les Livres que nous avons aujourd'hui de ce Philoſophe. Puiſqu'il regarde apparemment comme impoſſible que ces paſſages aient pû être pris dans des Ouvrages qui ne ſont pas parvenus juſqu'à nous, quoique cela me paroiſſe fort naturel & fort probable, je vais lui montrer qu'un des plus grands hommes de l'Europe, juge bien compétent dans la matière dont il s'agit, ſe moque de cette prétendue cauſe de ſuppoſition, & ſoutient que Ciceron a prêté des opinions à Ariſtote, auxquelles il eſt impoſſible que ce Philoſophe ait jamais ſongé. L'Auteur dont je parle, c'eſt Leibnitz. Si je connoiſſois un plus grand Philoſophe que lui, & plus en état de décider ſur la ſuppoſition des Ouvrages d'Ariſtote, je le lui pré-

préférerois ; car j'ai la maxime de prendre toujours pour juges les gens qui excellent dans la connoissance des choses dont on dispute. Ai-je un doute sur un point de Théologie, j'ai recours à saint Augustin ; je ne consulte pas davantage Sanchès, Scobar, Tambourin, que mon Cordonnier ou mon Tailleur. Veux-je juger du mérite d'un Philosophe Grec, j'examine ce qu'en ont dit Leibnitz, Newton & Locke, &c. S'ils en ont parlé, je n'ai aucun égard à tous ces prétendus Savans dont Mr. l'Abbé d'Olivet a peut-être lui-même oublié jusqu'au nom. Je crois que ma maxime sera approuvée, & qu'elle n'a pas besoin d'être justifiée. Quoi qu'il en soit, voici Mr. Leibnitz qui va parler, & je traduirai ses paroles le plus littéralement qu'il m'est possible. „ Il „ est tems de retourner, *dit-il* *, aux „ erreurs

* *Nunc ad* Nizolii *errores redeundum est. . . Quod item contendit genuina* Aristotelis *Opera nunc non haberi, idque locis potissimum* Ciceronis, *mihi nunquam persuaserit. Nam quid mirum est hominem politicum & infinitis curis obrutum, qualis erat* Cicero, *nonnunquam subtilissimi cujusdam Philosophi sententias, fugiente oculo lectas, non satis assequi ? qui credit Aristotelem in veris suis Operibus Deum appellasse* Καῦμα οὐρανοῦ ardorem cæli, *nec is*

„ erreurs de Nizolius .... Cet homme a „ prétendu que nous n'avions pas au- „ jourd'hui les véritables Ouvrages d'A- „ riſtote ; mais je trouve l'objection qu'il „ fonde ſur les *paſſages de Ciceron*, pi- „ toïable, & elle ne ſauroit faire la moin- „ dre impreſſion ſur mon eſprit. Eſt-il „ bien ſurprenant qu'un homme accablé „ de ſoins, chargé des affaires publiques, „ tel qu'étoit Ciceron, n'ait pas bien com- „ pris le véritable ſens de certaines opi- „ nions d'un Philoſophe très ſubtil, & „ qu'il

Ariſtotelem *fatuum putat ; & quum ſapientem & ingenioſum habeamus per vim nobis ineptum & ſtultum obtrudit. Novum hoc Criticæ artis genus eſt, in digneſcendis Scriptis Auctoris omnium confeſſione ingenioſi, quædam pro ſuppoſititiis habere, quia ſtultum aliquid Auctori à conviciatoribus impoſitum* (*nam nec* Cicero *niſi alia ſibi perſona* Ariſtoteli *iniqua impoſita hæc loquitur*) *in iis non reperitur. Mihi genuitatem Operum Ariſtotelicorum, quicquid dicant* Joh. Franciſc. Picus in Examine Vanitatis Doctrinæ Gentium, *quicquid* Nizolius, *quicquid* Ramus, *quicquid* Patricius, *quicquid in Apologia magnorum virorum magiæ ſuſpectorum, ubi & hunc* Nizolius *Librum citat*, Naudæus ; *ſatis ſuperque perſuadet perſpecta hypotheſium inter ſe harmonia, & æqualis ubique methodus velociſſimæ ſubtilitatis.* LEIBNITZ. Epiſt. *Tom. II. p.* 115. *Edit. Lipſ.* 1738.

„ qu'il n'ait pû se tromper en les parcou-
„ rant assez legérement? Quel est l'homme
„ qui puisse se figurer qu'Aristote dans ses
„ véritables Ouvrages ait appellé Dieu
„ Καῦμα ἰνδικὸν, *l'ardeur du ciel?* Si l'on
„ croit qu'Aristote a dit une pareille ab-
„ surdité, on doit conclure nécessairement
„ qu'il étoit *insensé*; cependant nous vo-
„ ions par les Ouvrages qui nous restent,
„ qu'Aristote étoit un *grand génie*. Pour-
„ quoi donc veut-on substituer par force
„ & contre toute raison un Aristote fou
„ à l'Aristote sage? C'est un genre de
„ Critique bien nouveau & bien singu-
„ lier, que celui de juger de la suppositi-
„ tion des Ecrits d'un Auteur, généra-
„ lement regardé de tous les grands hom-
„ mes comme un génie supérieur, par
„ quelques absurdités qui ne s'y trouvent
„ point, en sorte que pour que les Ou-
„ vrages d'un Philosophe, aussi subtil que
„ profond, ne passent point pour être sup-
„ posés, il faudra dorénavant qu'on y trou-
„ ve toutes les fautes ou toutes les imper-
„ tinences qu'on lui aura prêtées, soit par
„ inadvertence, soit par malice. Il est
„ bon d'ailleurs de remarquer que Cice-
„ ron a été le seul que nous connoissions
„ avoir attribué ces sentimens à Aristo-
„ te. Quant à moi, je suis très persuadé

„ que tous les Ouvrages que nous avons „ d'Aristote, *sont constamment de lui*; & „ quoique *quelques-uns* aient été regardés „ comme supposés ou du moins comme „ suspects par Jean-François Pic, par „ Nizolius, par Pierre Ramus, par Pa„ tricius & par Naudé, je n'en suis pas „ moins convaincu que ces Livres sont „ véritablement d'Aristote. Je trouve „ dans tous une parfaite liaison & une „ harmonie qui les unit, j'y découvre la „ même hypothése, toujours bien suivie „ & toujours bien soutenue, j'y vois en„ fin la même méthode, la même saga„ cité & la même subtilité ».

JE me bornerai aux réflexions de Mr. Leibnitz; les raisons que je pourrois apporter, n'ajouteroient rien à celles de ce grand homme. Qu'il me soit cependant permis de remarquer ici qu'il n'est guères surprenant que dans le nombre de quatorze ou quinze mille * Commentateurs

* Dans le dessein que j'aurois d'étudier Aristote, l'on me prendroit pour un *fou*, si pour bien entendre ce Philosophe, j'entreprenois de lire les quatorze ou quinze mille Commentateurs qui l'ont *expliqué chacun en leur manière*, au lieu d'en choisir *un petit nombre de ceux que je saurai avoir le mieux réussi*; sur

tateurs qui ont travaillé sur les Ouvrages d'Aristote, il s'en soit trouvé quelques-uns, qui, pour se donner un air de grand Critique & montrer qu'ils avoient le goût plus fin que les autres, aient cru devoir regarder comme supposé quelque Livre particulier parmi ceux de ce Philosophe Grec. Ainsi, en admettant seulement dix ou douze personnes qui aient pensé de même parmi quatorze mille, voilà de quoi regarder tous les Ouvrages d'Aristote comme supposés, parce qu'il suffit pour cela, selon Mr. l'Abbé d'Olivet, *que leur supposition ait paru assez vrai-semblable à quelque Savant.*

IL me reste actuellement à dire en deux mots quel étoit le système de Théologie d'Aristote; je ne chercherai aucun éclaircissement ni chez les Commentateurs Arabes, ni chez les Chrétiens modernes. Je ne veux point obliger Mr. l'Abbé d'Olivet à se soumettre ni à Averoës, ni à Avicene; je connois

sur le bruit & la réputation où ils sont parmi les Savans qui les ont lûs. Jugemens des Savans, &c. *par* ADRIEN BAILLET, &c. *Tom. I. pag. 56. Edit. in 4o. d'Amsterd.* 1725.

nois trop l'horreur qu'un zélé Ecclésiastique doit avoir pour des Commentateurs *Mahometans*, & j'ai reconnu en plusieurs occasions que Mr l'Abbé d'Olivet n'aime pas les *Scholastiques*. On me demandera donc quel est l'Auteur que je prendrai pour guide? Un savant Pere de l'Eglise, qui vivoit dans le tems, où presque toutes les Sectes des anciens Philosophes subsistoient encore, qui lui-même étoit un Philosophe illustre, St. Justin; pourrois-je avoir un meilleur garant? Il cite les propres termes du Philosophe dont il réfute le sentiment. » Aristote, *dit-il* *, expliquant » dans

* Ἀριστοτέλης δὲ, ὁ τῷ πρὸς Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα λόγῳ σύντομόν τινα τῆς ἑαυτοῦ φιλοσοφίας ἐκτιθέμενος ὅσον σαφῶς καὶ φανερῶς τὴν Πλάτωνος ἀναιρεῖ δόξαν, ὡς ὁ τῇ πυρώδει οὐσίᾳ τὸν Θεὸν εἶναι λέγων, ἀλλὰ πέμπτον ἀιθέριόν τινα ἀμετα βλητον ἀναπλατῶν σῶμα, ὁ τοῦτῳ αὐτὸν εἶναι φησὶ. γέγραφε γὰρ ἔτως ὡς οἱ ἔνιοι τῶν περὶ τὸ Θεῖον πλημμελήντων, ὁ τῇ πυρώδει οὐσίᾳ τὸν Θεὸν εἶναι φασὶν. εἶτα, ὥσπερ μὴ ἀρκέμενος ἐπὶ τῇ κατὰ Πλάτωνος βλασφημίᾳ, καὶ τὸν ὑπ' αὐτοῦ τῆς πολιτείας ἐκβληθέντα ὡς ψεύστην καὶ τερατον τῶν ἀπὸ τῆς ἀληθείας εἰδώλων, ὃς αὐτὸς ἔφη μιμητὴν ὄντα Ὁμήρου, ὡς ἀπόδειξιν τῶν ὑπ' αὐτοῦ περὶ τοῦ ἀιθερίου σώματος λεγομένων παλαιὸν μάρτυρα γεγραφε γὰρ, ἔτω γοῦν καὶ Ὁμηρος ἔφη,

Ζεὺς ἑλαχε ἀρχὴν ευρυὴν ὁ ἀιθέρι καὶ νεφέλῃσι

„ dans l'Ouvrage qu'il a écrit pour A-
„ lexandre, quel eſt le but & le principe
„ de ſa Philoſophie, détruit fort au long
„ &

Βελόμενος δὲ καὶ τῆς Ὁμήρου μαρτυρίας ἀξιόπιστον τὴν ἑαυτοῦ δεικνύναι δόξαν. ἀγνοῶν ὅτι οὐ τῷ Ὁμήρῳ πρὸς ἀπόδειξιν τοῦ ἀληθοῦς ἑαυτὸν λέγων μάρτυρι χρῆται πολλὰ τῶν αὐτῷ δοξάντων εἶναι ἀληθῆ φανίσεται ὄντα.

Ariſtoteles autem, in eo, quod ad Alexandrum Macedonem ſcripſit Opere, compendioſe Philoſophiæ ſuæ exponens rationem & finem, clare & diſerte Platonis abrogat opinionem, non in ignea ſubſtantia Deum eſſe inquiens; ſed quintum quoddam Æthereum & immutabile corpus fingens, ibi Deum eſſe ait. Quapropter ita ſcripſit: Non quemadmodum nonnulli de Divinitate hallucinantes, in ignea eſſentia Deum eſſe aſſerunt. *Deinde veluti maledicto hoc in Platonem effuſo non contentus, quem Plato è civitate ſua quaſi mendacem & tertium veritatis imaginum (ſicut ipſe dixit) imitatorem ejecit Homerum, ad ea demonſtranda quæ à ſe de Æthereo corpore ſunt dicta; teſtem laudat. Scribit enim:*

Ad hunc ergo modum & Homerus ait:
Sorte Jovi ceſſit in nube & in æthere calum.

Opinionem ille quidem ſuam credibilem eſſe probare & declarare volens Homeri teſtimonio: interim tamen ignorans, dum Homero, ut dictis ſuis veri fidem aſtruat, teſte utitur, multas ſe illius ſententias falſi arguere. STI. JUSTINI Martyr. ad Græcos Cohortatio, *pag. 6.*

„ & fort clairement l'opinion de Platon.
„ Il soutient que l'essence de Dieu n'est
„ point une *substance ignée*, ainsi que le
„ prétend ce Philosophe : mais il inven-
„ te je ne sais quel *Æther*, ou cinquié-
„ me Element immuable & inaltérable
„ qu'il appelle Dieu ; c'est la raison pour
„ laquelle il a dit que quelques-uns, rai-
„ sonnant de la nature de Dieu, s'étoient
„ trompés grossiérement en la faisant con-
„ sister dans une *essence ignée*. Aristote,
„ peu content d'avoir insulté Platon,
„ appuie son sentiment de l'autorité
„ d'Homere, que ce même Platon a-
„ voit banni comme un menteur & un
„ conteur de fable de sa République,
„ & il se sert des paroles de ce Poëte
„ pour prouver ce qu'il a avancé au su-
„ jet de l'*Æther*. Il cite ce vers, qui dit
„ que le *Ciel qui est dans l'Æther, tom-*
„ *ba en partage à Jupiter* ; cependant
„ comme Aristote ne se confioit point
„ entiérement à l'autorité d'Homere, il
„ tâche de la fortifier par un grand nom-
„ bre de raisons ».

Je pourrois m'en tenir à cette premiere explication du Systême Théologique d'Aristote sur la nature de Dieu; mais j'ajouterai ici que St. Justin a repeté ailleurs à peu près la même chose.

En

En parlant des Ouvrages de ce Philosophe, il est toujours fixe & certain dans les opinions qu'il lui attribue, & ne varie point, ainsi que fait quelquefois Ciceron, dans celles qu'il donne à quelques Philosophes. Pour moi, je croirois que Ciceron avoit confondu cet *Æther*, ce cinquiéme Element avec cette *ardeur du Ciel*, qu'il prétend qu'Aristote a reconnu pour Dieu; ou bien les Copistes, ce qui est très faisable, ont défiguré la pensée de l'Auteur & changé les termes dont il s'étoit servi.

QUANT aux premiers principes qu'a admis Aristote, St. Justin nous dit précisément la même chose que nous trouvons aujourd'hui dans les Ouvrages de ce Philosophe; savoir qu'il admit la * matière & la forme, & qu'il n'eut aucun égard aux *idées* & aux *exemplaires* de Platon. Nous avons déjà vû ce qu'étoit l'*idée* chez ce dernier.

§. XI.

* Ἀριστοτέλης τὰ μὲν ἰδέας ὡς ἀρχῆς ἀδαμαῖς μέμνηται· δύο δὲ ἀρχὰς Θεὸν καὶ ὕλην εἶναι φησι. *Aristoteles ideæ quidem tanquam principii haud quaquam meminit: duo vero principia, Deum & Materiam esse dicit.* STI. JUSTINI Martyr. ad Græcos Cohortatio, *pag.* 7.

§. XI.

Sur le Syſtême de Démocrite.

CICERON nous apprend que Démocrite * *donnoit la qualité de Dieux, & aux images des objets qui nous frappent, & à la Nature qui fournit, qui envoie ces images, & aux idées, dont elles nous rempliſſent l'eſprit. Qu'après cela, il aſſûroit que rien n'eſt éternel, parce que rien ne demeure dans un même état.* Mr. l'Abbé d'Olivet, aiant rapporté ce même paſſage de Ciceron, ajoute enſuite ** : *S'il étoit juſte de s'en tenir à la réflexion d'un Critique, dont la plume n'épargne aſſez ſouvent*, ni le profa-

* *Quid ? Democritus, qui tum imagines, earumque circuitus in Deorum numero refert : tum illam naturam, quæ imagines fundat, ac mittat : tum ſcientiam, intelligentiamque noſtram ; nonne in maximo errore verſatur ? Cumque idem omnino, quia nihil ſemper ſuo ſtatu maneat, neget eſſe quidquam ſempiternum ; nonne Deum ita tollit, ut nullam opinionem ejus reliquam faciat ?* CICER. de Nat. Deor. *Cap. XII.*

** D'OLIVET, Théolog. des Philoſophes Grecs. *pag. 96.*

profane, ni le sacré, *nous aurions dans* la Recherche de la Vérité *le commentaire le plus beau qu'on puisse écrire sur ce passage.* Voions donc quelle est cette terrible comparaison, ce paralèlle affreux qui a si fort irrité Mr. l'Abbé d'Olivet, qu'abandonnant ce style poli qui est le partage de Mrs. les Académiciens, & qui regne toujours dans leurs Ouvrages, il s'emporte & s'oublie jusqu'à outrager le plus indignement la mémoire d'un illustre mort, qu'il savoit être en état de ne pouvoir se défendre. Si je n'étois pas aussi persuadé que je le suis, de la droiture du cœur de Mr. l'Abbé d'Olivet, j'attribuerois à une basse & lâche jalousie des injures qui ne partent que d'une grande vivacité & d'un zèle trop ardent; mais sans nous plaindre davantage des termes injurieux de Mr. l'Abbé d'Olivet, examinons ce qu'a écrit Mr. Bayle au sujet de Démocrite & du Pere Mallebranche. Nous trouverons 1°. qu'il a parlé du dernier avec toute la politesse du monde. 2°. Qu'il n'en dit que ce que vingt autres Auteurs ont dit. 3°. Que ses Réflexions sont très justes. » Je ne sais, *dit-il* *, si jamais personne

» a

*BAYLE, Diction. Histor. & Crit. Art. Démocrite, *Remarq.* O.

„ a pris garde que le sentiment de *l'un*
„ *des plus sublimes esprits de ce siécle*,
„ *que nous voions toutes choses dans l'E-*
„ *tre infini*, *dans Dieu*, n'est qu'un dé-
„ veloppement & qu'une réparation du
„ dogme de Démocrite. Prenez bien
„ garde que Démocrite enseignoit que
„ les images des objets, ces images, dis-
„ je, qui se répandent à la ronde, ou
„ qui se tournent de tous côtés pour se
„ présenter à nos sens, sont des émana-
„ tions de Dieu, & sont elles-mêmes
„ un Dieu, & que l'idée actuelle de no-
„ tre ame est un Dieu. Y a-t-il bien
„ loin de cette pensée à dire que nos
„ idées sont en Dieu, comme le
„ P. Mallebranche le dit, & qu'elles ne
„ peuvent être une modification d'un es-
„ prit créé? Ne s'ensuit-il pas de là que
„ nos idées sont Dieu lui-même? Or,
„ nos idées & notre science peuvent pas-
„ ser facilement pour la même chose.
„ Ciceron fera dire, tant qu'il lui plaira,
„ par l'un de ses personnages que ces pen-
„ sées de Démocrite sont dignes d'un Ab-
„ déritain; c'est-à-dire d'un sot & d'un
„ fou; je suis sûr qu'un petit esprit ne les
„ formera jamais. Pour les former, il
„ faut comprendre toute l'étendue de
„ pouvoir qui convient à une nature ca-
„ pable

„ pable de peindre dans notre esprit les
„ images des objets. Les espèces inten-
„ tionnelles des Scholastiques sont la hon-
„ te des Péripatéticiens ; il faut être je ne
„ sais quoi pour se pouvoir persuader
„ qu'un arbre produit son image dans
„ toutes les parties de l'air à la ronde ,
„ jusques au cerveau , d'une infinité de
„ spectateurs. La cause qui produit tou-
„ tes ces images , est bien autre chose
„ qu'un arbre. Cherchez-la tant qu'il vous
„ plaira , si vous la trouvez au-deça de
„ l'Etre infini , c'est signe que vous n'en-
„ tendez pas bien cette matière. Je ne
„ disconviens pas qu'au fond ces dogmes
„ de Démocrite ne soient très absur-
„ des , St. Augustin les a réfutés solide-
„ ment ».

ON s'attend peut-être que Mr. l'Abbé d'Olivet prouvera que Mr. Bayle s'est trompé , qu'il se mettra du moins en état de montrer qu'il n'y a aucune ressemblance entre le système de Démocrite & celui du P. Mallebranche ; point du tout , il ne songe à rien de tout cela , il se contente de canoniser le Pere Mallebranche & de déclarer Athée Démocrite ; moïennant quoi , il conclut qu'on ne doit faire aucune comparaison entre ces deux Philosophes. Il faut avoüer

voüer que cette canonisation du Métaphisicien moderne est un de ces grands coups de maître, auquel on ne s'attend point, & qui forme un argument qu'on ne sauroit résoudre. On sera peut-être bien aise de savoir comment l'emploie Mr. l'Abbé d'Olivet, voici ses termes *: *Ceux qui ont connu particuliérement le Pere Mallebranche, & savent qu'il a été un des plus grands Philosophes de son siécle, mais qui a sû allier l'étude des sciences les plus abstraites avec une solide piété, seront indignés que Mr. Bayle ait osé mettre la Théologie d'un saint Prêtre en parallèle avec celle d'un Païen, suspect d'Athéisme aux Païens mêmes.* Eh! que diroit Mr. l'Abbé d'Olivet si on lui prouvoit évidemment deux choses? La première, que ce *saint Prêtre*, au jugement de bien des grands hommes, a été violent, emporté, atrabilaire; la seconde, que son systême sur les idées ressemble assez non seulement à celui de Démocrite, mais est une espèce de *Spinosisme spirituel*, c'est-à-dire qu'il rend toutes les substances incorporelles des sim-

* D'OLIVET, Théologie des Philosophes Grecs, *pag.* 97.

ſimples modifications d'une ſubſtance ſpirituelle, unique, & infinie. Je commencerai par prouver le dernier de ces deux faits, je reviendrai enſuite au premier.

SUPPOSER que *nous voyons tout en Dieu*, n'eſt-ce pas, pour ainſi dire, prétendre que Dieu ſoit l'ame commune de tous les êtres ? N'eſt-ce pas établir une ſubſtance générale, infinie, ſpirituelle, repréſentative, dans laquelle toutes les autres ſubſtances ſpirituelles ſe retrouvent, ne penſent, n'agiſſent, ne connoiſſent que par l'intime union qu'elles ont avec cette ſubſtance générale, dont elles ne ſont que de pures & ſimples modifications ? Si nos idées, qui ſont les ſeules opérations de notre ame par leſquelles nous puiſſions connoître non ſeulement ſa nature, mais même ſon exiſtence ; ſi nos idées, dis-je, ſont hors de nous, ſi nous n'avons pas le pouvoir de les créer, ſi elles ſont inaltérables, éternelles, ſi elles ſont enfin une partie de l'eſſence divine, cette eſſence de Dieu, diverſement modifiée, eſt ſujette à tous les inconvéniens de la ſubſtance Spinoſiſte. Il ne faut plus dire, ſelon le ſyſtême du P. Mallebranche, *un tel homme a eu la penſée d'en aſſaſſiner un autre ;* mais *la ſubſtance générale, l'étendue*

ſpirituelle, dans laquelle ſont renfermées toutes les modifications, a préſenté l'idée d'un crime affreux à une telle modification Et n'eſt-ce pas là en quelque manière faire Dieu l'auteur de tous les crimes, puiſque c'eſt dans lui que les hommes en prennent les idées? n'eſt-ce pas outrager la Divinité, & la ravaler autant qu'a fait Spinoſa?

LE Pere Mallebranche avoit prévû ſans doute une partie des juſtes reproches qu'on pouvoit lui faire; il inventa une *étendue intelligible, infinie, que Dieu renferme en lui-même*, & c'eſt dans cette *étendue* que nous voions les choſes. Mr. Arnaud, qui fit un Ouvrage pour refuter le le ſyſtême des idées du P. Mallebranche, a démontré clairement le ridicule & l'inutilité de cette *étendue intelligible, infinie*, qui ne met point à couvert le ſentiment du P. Mallebranche de toutes les objections qu'on a formées ſur les notions indignes qu'il donne de la nature de Dieu. *On ne ſauroit deviner**, dit ce ſavant homme, ce

* Des vraies & des fauſſes idées &c. *par M.* ANTOINE ARNAUD, *Docteur de Sorbonne, Chap. XIV. pag.* 135. *Edit. de Colog.* 1683.

ce que le P. Mallebranche a voulu que nous entendissions par cette étendue intelligible, infinie, *dans laquelle il prétend maintenant que nous voions toutes choses ; car il en dit des choses si contradictoires, qu'il me seroit aussi difficile de m'en former une notion distincte sur ce qu'il en dit, que de comprendre une montagne sans vallée. C'est une créature, & ce n'est pas une créature ; elle est Dieu, & elle n'est pas Dieu ; elle est divisible, & elle n'est pas divisible ; elle n'est pas seulement éminemment en Dieu, mais elle y est formellement ; & elle n'y est qu'éminemment, & non pas formellement.*

C'est une créature, puisque c'est l'étendue que Dieu a faite, & c'est l'étendue que Dieu a faite, puisqu'il prouve par-là que Dieu la connoît. Dieu, *dit-il*, renferme en lui-même une étendue intelligible, infinie ; car Dieu connoît l'étendue, puisqu'il l'a faite, & il ne la peut connoître qu'en lui-même.

Et ce n'est pas une créature, puisque si cela étoit, en voiant les choses dans cette étendue intelligible, infinie, *nous ne les verrions que dans une créature, & son dessein est de montrer que nous les voions en Dieu.*

ON voit combien est frêle & legère la ressource que le P. Mallebranche avoit cru se ménager dans cette *étendue intelligible*, *infinie*, qu'il place dans Dieu, & qui ne sert qu'à augmenter l'obscurité & les inconvéniens insurmontables qui se rencontrent dans son opinion. Il faut donc qu'il en revienne toujours à son premier principe, qu'après avoir fait sentir toutes les difficultés qu'il y a à soutenir que nos idées puissent être produites par des êtres finis, il dise qu'on doit les chercher dans l'infini, dans Dieu. Voilà précisément la doctrine de Démocrite, car il enseignoit que nos idées étoient des émanations, qu'elles étoient elles-mêmes des Dieux; & le P. Mallebranche, en raisonnant conséquemment à ces principes, peut il en tirer d'autres conséquences que celles que Démocrite tiroit des siens? Si nos idées sont en Dieu, si elles ne peuvent être que des modifications d'une substance infinie, si elles ne sauroient émaner d'un esprit créé, ne sont-elles pas des parties de la Divinité? Ne sont-elles pas des modifications de la substance spirituelle, & par conséquent des Dieux.

MR. l'Abbé d'Olivet, avant de se re-

crier

crier si fort sur la façon polie dont Mr. Bayle a parlé au P. Mallebranche, auroit dû bien examiner le système de cet Oratorien, & il auroit vû qu'on lui faisoit grace en le traitant avec tant de douceur, & assaisonnant de tant d'éloges ce qu'on en disoit. Tous ceux qui auront lû le passage de Mr Bayle, qui lui a attiré un torrent d'injures, seront étonnés du procedé de Mr. l'Abbé d'Olivet. Et que diroit-il, si je lui citois ici un nombre d'Auteurs distingués qui ont condamné le sentiment du P. Mallebranche, comme très dangereux? *Si nos idées*, dit un ingénieux Critique*, *sont l'essence de Dieu diversement modifiée, je ne connois par le moien de cette essence que deux choses dans l'Univers, mon entendement, & les natures universelles, immuables, en quoi consiste l'essence de Dieu. Mon entendement est quelque chose de réel, puisque c'est moi-même; ma raison, ou la vérité de mes idées, est aussi quelque chose de réel. Hors de là que puis-je concevoir, si toutes ces natures universelles*

* DESLANDES, Hist. Critiq. de la Philosop. *Tom. II. pag.* 512.

les ſont l'eſſence de Dieu ? Il n'y a rien qui détruiſe plûtôt ce qu'on appelle Religion, rien qui mette plus à l'aiſe l'eſprit de l'homme. Chaque idée a je ne ſais quoi d'abſolu, de diſtinct, d'indépendant de mon entendement : chacune de ces idées eſt l'eſſence même de Dieu ainſi modifiée ; donc toutes les idées compoſent toute la Divinité ; donc elle eſt répandue par-tout, & ſubſiſte dans tous les entendemens.

Mr. Arnaud ne traite guères plus favorablement le ſyſtême du P. Malebranche. Selon lui *, *les idées par leſquelles nous voions tout en Dieu, ſont de vraies chimères, qui n'aiant été inventées que pour nous mieux faire comprendre comment notre ame, qui eſt immatérielle, peut connoître les choſes matérielles que Dieu a créées, nous le fait ſi peu entendre, que le fruit de ces ſpeculations eſt de nous vouloir perſuader après un long circuit, que Dieu n'a donné aucun moien à nos ames d'appercevoir les corps réels & véritables qu'il*

*Des vraies & des fauſſes idées, &c. par Mr. Antoine Arnaud, Docteur de Sorbonne, Chap. III. pag. 19.

a créés, mais seulement des corps intelligibles qui sont hors d'elle, & qui ressemblent aux corps réels.

DE deux Auteurs célébres que je viens de citer, le premier accuse le *saint Prêtre* Mallebranche de détruire la Religion, & le second veut qu'il nous conduise au plus outré Pyrrhonisme. En voici un troisiéme qui soutient, & qui soutient hardiment que le *Saint* étoit *Athée* & *fou* par-dessus le marché. Mr. l'Abbé d'Olivet ne sauroit rejetter l'autorité de ce Critique; c'est cet homme, que le Collège de Louis le Grand doit se glorifier sans cesse d'avoir *enfanté* c'est le rival des Petaux, des Sirmonds, des Vasseurs, &c. C'est ce Savant qui seul a droit de critiquer Ciceron, de lui reprocher ** qu'il a changé en courtisanne

* Un College qui a *enfanté* les Sirmonds, les Petaux, les Frontons-du-Duc, les Sallians, les Vasseurs, les Hardouins, est-il deshonoré, à votre avis, pour avoir été habité par un Grammairien, dont le commentaire sur Ciceron n'est pas excellent? Apolog. *de Mr. l'Abbé* D'OLIVET, contre les Journalistes de Trevoux, *pag.* 161. *Cette Apologie est placée après les Remarques sur la* Théolog. des Grecs.

** Le P. Hardouin, dans ses Remarqu

sanne la *femme légitime* d'Epicure, quoiqu'il soit constant que ce Philosophe n'en ait jamais eu; enfin, c'est le grand Hardouïn. Ecoutons-le parler: *Mallebranche* *, dit-il, *se vante de voir tout en*

sur Pline, XXXV. 40. prétend que Léontium étoit la femme légitime d'Epicure. Voici sa preuve, dans les propres termes qu'il m'a dictés. *Plinius inter tabulas Theodori pictoris habet Leontium Epicuri cogitantem. Quo dicto non meretricem, sed Epicuri conjugem fuisse Leontium significat, & in tabula pingi de rebus Philosophicis meditantem. Sic enim in nummis antiquis appellantur* Plotina Trajani, Sabina Hadriani, *& apud Plinium aliæ, conjuges certe, non meretrices.* Traduct. *de la* Nat. des Dieux, *Liv. I. pag.* 309. *Tom. I. Not.* 4.

* *Quamobrem in Verbo Dei Deoque videre se omnia gloriatur, tametsi novit ea occasione hunc versiculum in se fuisse jactitatum, & à plebe ipsa decantatum,*

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

Hujus ἀθεότητος documenta corradere & congerere hoc loco ex libris ab eo scriptis, tametsi sunt numero multi, deliberatum est, neque omnia certè, nam esset istud infinitum, sed insigniora dumtaxat. Id quod molestum esse nemini debet, si considerarit, gravissimam impietatis accusationem esse: quæ ne temere proinde facta videatur, multis eget stabiliri argumentis. HARD. Athei Detecti, *pag.* 43.

Dieu ; il devoit sans doute connoître ce Vers qu'on lui a si souvent appliqué, & qui est devenu si commun.

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

J'ai résolu de ramasser dans ses Ouvrages quelques-uns des endroits où il établit l'Athéïsme, je choisirai ceux où il insinue le plus visiblement ce dogme impie ; car si je les voulois tous rapporter, j'aurois trop à faire. J'en citerai cependant assez pour prouver que quelque grave que soit l'accusation d'Athéïsme, elle n'est point téméraire & avancée sans fondement. Eh quoi ! le Pere Hardoüin dira que le *saint Prêtre* est un *Athée* des plus déterminés, il le traitera de *fou*, d'*extravagant* ; cependant ce même Pere Hardoüin illustrera le *Collège qui l'aura enfanté* ; & Mr. Bayle sera un homme qui *n'épargnera assez souvent ni le sacré, ni le profane*, pour avoir dit que le *sentiment du Pere Mallebranche, l'un des plus sublimes esprits de ce siécle, n'étoit qu'un développement & qu'une réparation du dogme de Démocrite !* Quelle injure fait-il donc à ce Métaphysicien ? Ne dira-t-on pas en parlant

lant de Gaſſendi, que ſa Philoſophie n'eſt qu'une *réparation du dogme d'Epicure*, ſans que les partiſans les plus zélés de ce Philoſophe s'en offenſent? Gaſſendi cependant mérite bien d'auſſi grands égards que le Pere Mallebranche, & à parler naturellement, le *ſaint Prêtre* lui étoit bien inférieur, ſoit en ſcience, ſoit en probité. Il n'y a eu, & il n'y a encore aujourd'hui qu'une ſeule voix parmi tous les Savans ſur le caractère de Gaſſendi; mais celui du P. Mallebranche a été ſouvent dépeint par des gens très reſpectables, avec des couleurs bien noires. Je pourrois placer ici pluſieurs portraits du *ſaint Prêtre*, pris dans les Ouvrages de Mr. Arnaud *, qui le repréſentent d'une manière bien peu flatteuſe: j'en trouverois pluſieurs autres dans les Lettres d'un Théologien; mais pour prouver, ainſi que je l'ai promis, que le *ſaint Prêtre* étoit *violent*, *emporté*, *atrabilaire*, & que ſa Théologie eſt beaucoup moins ſûre, beaucoup moins édifiante, & beaucoup moins *chrétienne* que ne le penſe Mr. l'Abbé d'Olivet, il

* Dans les Réflexions Philoſophiq. & Théolog. ſur le nouveau ſyſtême de la Grace.

il eſt néceſſaire d'une autorité plus reſpectable que celle de deux ou trois Ecrivains, quelque mérite qu'ils puiſſent avoir. Voici donc la déciſion des principaux Membres d'une des plus fameuſes Univerſités de l'Europe, je la copierai mot-à-mot; je doute que Mr. l'Abbé d'Olivet ait fait uſage de cette piéce dans les Actes de la canoniſation du P. Mallebranche *. „ Ce troiſième Livre de „ *Réflexions Philoſophiques & Théologiques*, *&c.* ne nous paroît pas moins „ orthodoxe que ceux que le même Auteur a déjà publiés ſur la même matière; mais il ſera d'autant plus utile & „ plus néceſſaire, que les erreurs qu'on „ y réfute, ſont plus *importantes* & plus „ *dangereuſes*, en ce qu'elles regardent „ la perſonne même de *Jeſus-Chriſt* comme Auteur & Diſtributeur de la Grace. Il n'y a point d'eſprit, quelque „ médiocre qu'il ſoit, qui par le ſecours „ de ce Livre n'en puiſſe voir tout d'un „ coup la fauſſeté. Le P. Mallebranche „ peut être un grand Philoſophe; mais „ ce qu'il enſeigne de *Jeſus-Chriſt*, comme

* Cette Piéce eſt imprimée au commencement du troiſiéme Volume des Réflexions Philoſoph & Théolog. &c.

„ me Auteur de la Grace, n'eſt guères
„ *digne* d'un Theologien. Ne peut-on
„ pas dire avec St. Auguſtin que ce ſont
„ de *grandes rêveries* de *grands Do-*
„ *cteurs*, & que nous faiſons bien mieux
„ de demeurer attachés aux grandes vé-
„ rités, que les grands Saints ont fait
„ paſſer juſques à nous? C'eſt ce que Mr.
„ Arnaud enſeigne qu'il faut faire, &
„ par-là il triomphe de celui qu'il com-
„ bat; *car il n'y a que la vérité qui*
„ *remporte la victoire.* Et comme il ſait
„ que *la charité eſt la victoire de la*
„ *vérité*; auſſi l'a-t-il pratiquée dans tou-
„ te la ſuite de cette diſpute autant qu'on
„ le pouvoit, ſoit en diſſimulant les *ter-*
„ *mes injurieux* & *offenſans* dont les E-
„ crits de ſon adverſaire ſont remplis,
„ ſoit en lui diſant là-deſſus tout ce qui
„ étoit capable de le faire rentrer en lui-
„ même, & en obſervant par-tout les rè-
„ gles de la modération chrétienne. Il
„ faut avoüer que *la conduite du Pere*
„ *Mallebranche en a paru bien éloignée*
„ *juſques à cette heure*, & il eſt difficile
„ qu'on la puiſſe excuſer de ce péché,
„ que St. Auguſtin dit que l'on com-
„ met envers nous, *lorſque pour nous être*
„ *expliqués ſur ce que nous n'approu-*
„ *vons pas dans les Ouvrages ou dans*
„ *les*

„ *les discours de quelques-uns des nô-*
„ *tres, selon la liberté que la charité*
„ *doit donner entre freres, on croit que*
„ *c'est l'envie plûtôt que la charité qui*
„ *nous fait parler ;* & que nous com-
„ mettons envers ceux *qui trouvent quel-*
„ *que chose à redire à nos sentimens,*
„ *lorsque nous croions qu'en cela ils cher-*
„ *chent moins à nous corriger qu'à nous*
„ *faire de la peine.* C'est la réflexion
„ que nous avons cru devoir faire sur la
„ matière de cette dispute qui paroît être
„ à sa fin, puisque Mr. Arnaud ne nous
„ fait plus rien esperer sur ce sujet, &
„ qu'en effet il a mis ce *nouveau systê-*
„ *me* dans une telle évidence, qu'il ne
„ semble pas qu'il y ait plus rien à fai-
„ re, ou pour l'éclaircir, ou pour le ré-
„ futer. Donné à Louvain le 18. Mai
„ 1686. G. HUYGENS, *Docteur en Théo-*
„ *logie* J. L. HENNEBEL, *Docteur en*
„ *Théologie.* MARTINUS DE SWAEN,
„ *Docteur en Théologie.* J. DE CUYPER,
„ *Doïen de l'Egliſ. Métrop. de Malines,*
„ *Censeur des Livres. &c.*

QUOIQUE Mr. l'Abbé d'Olivet ait été si scandalisé du paralèlle que Mr. Bayle a fait du systême du P. Mallebranche & de celui de Démocrite, il a cependant cru qu'il pouvoit compa-

rer le Pyrrhonisme de ces deux Philosophes : on sait que le *saint Prêtre* a soutenu *qu'on ne peut être entiérement assûré par l'évidence qu'il y a des corps, & que c'est par la seule foi qu'on peut se convaincre de leur existence.* Ce dogme entraîne dans la Pyrrhonisme le plus outré, & s'accorde parfaitement avec celui de Démocrite, par lequel il établissoit que nous ne savions pas s'il existoit quelque chose, ou s'il existoit rien. Mais Mr. l'Abbé d'Olivet *, *après avoir marqué ce trait de conformité* entre le Philosophe ancien & le moderne, nous avertit qu'il n'avoit rien de mauvais dans le Pere Mallebranche, *parce qu'il avoit un retranchement sûr dans l'infaillibilité de la Foi.* J'examinerai dans l'instant la bonté de ce *retranchement* ; mais je crois devoir auparavant faire ici mention d'un *acte de foi*, que le *saint Prêtre* faisoit apparemment soir & matin, & qu'il a plû à Mr. l'Abbé d'Olivet de nous donner comme un excellent correctif de ce qu'on pourroit trouver de dangereux dans le système du Pere Mallebranche **.

Q

* D'OLIVET, de la Théologie des Philosophes Grecs, *pag.* 99.

** La même *pag.* 101.

O mon Dieu ! je crois qu'il y a des corps, parce qu'on m'a démontré que vous n'êtes pas trompeur, & que vous avez assuré que vous en avez effectivement créé. Comment est-il possible que Mr. l'Abbé d'Olivet ne se soit pas apperçu que cet acte de foi, quelque rempli qu'il soit d'amour & de soumission, contient une absurdité ? Car, ou nous n'avons aucune preuve par la foi de l'existence des corps, ou le rapport des sens doit être cru ; la foi ne nous est connue & n'est fondée que sur l'existence des sens, comment serons-nous sûrs de la vérité de l'Incarnation, s'il n'y en a d'autres preuves que celle de la croiance de cette Incarnation ? Quelle raison m'obligera d'y ajouter foi, si les sens ne m'assûrent point authentiquement qu'il y a des corps, & que par conséquent le Fils de Dieu a pû en prendre un ? N'est-il pas plus clair que le jour, que l'on doit être assûré qu'il y a des corps, avant que d'avoir la foi, puisque cette foi suppose absolument l'existence des corps, des Prophétes, des Apôtres ? Tous ces saints personnages n'ont-ils donc été que des fantômes ? Si je n'ai aucune preuve par l'évidence de leur existence réelle & corporelle, que devient donc l'authen-

ticité de l'Ecriture, celle des Miracles, celle de la Tradition?

LE Pere Mallebranche a cru prévenir ces objections accablantes, en disant: *Si l'on y prend garde de près* *, *on reconnoîtra que quoiqu'on ne suppose que des apparences d'hommes, de Prophêtes, d'Apôtres, d'Ecriture sainte, de Miracles, &c. ce que nous avons appris par ces prétendues apparences est absolument incontestable; puisque, comme j'ai prouvé en plusieurs endroits de cet Ouvrage, il n'y a que Dieu qui puisse représenter à l'esprit ces prétendues apparences; & que Dieu n'est point trompeur, car la foi même suppose tout ceci: or dans l'apparence de l'Ecriture Sainte, & par les apparences des Miracles, nous apprennons que Dieu a créé un ciel & une terre, que le Verbe s'est fait Chair, & d'autres semblables vérités, qui supposent l'existence d'un Monde créé: donc il est certain par la foi qu'il y a des corps, & toutes ces apparences deviennent par elle des réalités.* Mr. Arnaud a si bien démontré le faux qui

* Recherche de la Vérité &c. *Tom. II. pag.* 299.

qui regnoit dans tout ce raisonnement que je ne puis m'empêcher de placer ici sa réfutation. *Je ne sais* *, dit-il, *si je me trompe ; mais je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de cercle plus vicieux. Car il s'agit de savoir si aiant supposé qu'il n'y a point de corps, & qu'il n'y a que Dieu & mon esprit, je puis demeurer dans cette supposition jusques à ce que j'aie la foi, & ne la quitter que par la foi. Et je soutiens que cela est impossible, & que la raison de cet Auteur ne le prouve en aucune sorte ; car dans cette supposition, tant que j'y demeure, je suis obligé de croire qu'il n'y a que Dieu qui ait pû représenter à mon esprit tout ce que j'ai jamais lû de bon ou de mauvais dans les Livres que je sais bien n'avoir pas composés. Il m'auroit donc aussi bien représenté ce que je me suis imaginé avoir lû dans l'Alcoran, que ce que j'ai cru avoir lû dans un Livre appellé la Bible : donc dans l'hypothèse qu'il n'y a que moi & mon esprit, si cette raison étoit bonne au regard de la Bible, que* Dieu n'étant point trom-

* Des vraies & fausses idées, &c. *Chap. XXVIII. pag.* 333.

trompeur, & n'y aiant que lui qui aît pû représenter à mon esprit ce que je me suis imaginé avoir vû dans la Bible, cela me doit passer pour inconteſtable; *je ne vois pas pourquoi elle ne ſeroit pas bonne au regard de l'Alcoran. Et ainſi, je ſuis aſſûré que je ne pourrois ſortir de cet embarras, qu'en me ſervant de la maxime que Dieu ne peut être trompeur, pour me convaincre de la fauſſeté évidente de cette ſuppoſition qu'il n'y a point de corps, mais ſeulement Dieu & mon eſprit; & non pour en conclure qu'avant même d'avoir reconnu l'abſurdité de cette hypothèſe, des apparences de Prophêtes, d'Apôtres, d'Ecriture Sainte & de Miracles, nous pourroient ſuffire pour nous faire ajouter foi à l'Ecriture, & changer par-là ces apparences en réalités.*

Si on me peut montrer qu'il n'y a point en cela de contradiction, j'avoüerai ingénument ma bêtiſe; car j'y en crois voir une manifeſte.

JE renvoie ceux qui voudront voir une plus ample réfutation du ſentiment extraordinaire du P. Mallebranche, à l'Ouvrage de Mr. Arnaud, dont je viens d'extraire ce paſſage. J'ajouterai cependant encore ici une objection de

ce

ce Savant, à laquelle il me paroît qu'il n'y a point de réponse * : *J'ai cru oüir*, dit-il, *une infinité de fois des hommes qui me parloient, dont les uns m'ont paru dire de fort bonnes choses, & d'autres de fort mauvaises, & qui eussent été capables de me faire beaucoup offenser Dieu si j'eusse suivi les impressions que leurs paroles étoient capables de me donner ; car il y en avoit même qui m'eussent porté à croire qu'il n'y a point de Dieu. Or, je suis bien assuré que ces pensées ne venoient point de moi, puisque j'en avois beaucoup d'horreur ; il faudroit donc qu'elles fussent de Dieu, qui m'auroit parlé intérieurement en la place de ces personnes, que je croiois me parler extérieurement. Or, l'idée que j'ai de l'Etre parfait, ne souffre point qu'on lui attribue une conduite si indigne de sa bonté ; donc je dois regarder comme impossible la supposition qu'il n'y ait que Dieu & mon esprit.*

* La même, *pag.* 327.

§. XII.

Conclusion.

J'AUROIS pû relever encore plusieurs choses dans l'Ouvrage de Mr. l'Abbé d'Olivet, qui m'ont paru ou fausses, ou peu certaines, mais je me suis borné à celles qui m'ont le plus frappé.

QUELQUES personnes seront peut-être surprises que j'ai examiné seulement aujourd'hui un Livre qui a paru depuis vingt ans; ils trouveront que c'est prendre un peu tard la défense de Mr. Bayle. Je reponds à cela que j'étois encore au Collège lorsque Mr. l'Abbé d'Olivet publia son Ouvrage. A peine avois-je fini mes études, que j'entrai au Service; le métier d'un Militaire ne laisse guères le tems que demandent des études sérieuses; & quand il le laisseroit, rarement un jeune Officier s'avise d'en faire un bon usage. Depuis six ans, retiré dans une solitude où les Belles-Lettres font mon unique plaisir, j'ai eu plusieurs fois envie de faire ce que j'exécute actuellement; mais d'autres occupations m'en avoient empêché. Je m'ac-

m'acquitte enfin aujourd'hui de ce que je dois à la vérité & à la mémoire du plus grand & du plus vaſte génie de l'Univers. Je fais gloire d'admirer la ſcience & la probité de Mr. Bayle ; j'ai du moins cela de commun avec un nombre de grands hommes, qui ſans doute m'auroient ravi l'honneur de répondre à Mr. l'Abbé d'Olivet, ſi leurs occupations, ou quelques autres inconvéniens ne les en avoient point empêchés. J'avoüe que j'ai été trés ſurpris que cet Académicien, qui paroît ſi ſenſible aux moindres traits de critique, ait gardé ſi peu de ménagement envers un homme qui en méritoit autant. Eh quoi ! ignoroit-il que Mr. Bayle avoit des amis qui ſauroient vanger l'affront * qu'on faiſoit à ſa mémoire ?

Ce

* Quand le mérite perſonnel de Mr. Bayle n'auroit pas demandé que Mr. l'Abbé d'Olivet gardât plus de ménagement dans ſes critiques, du moins cet Académicien devoit conſidérer qu'il convenoit de parler avec plus de modération d'un homme qui étoit allié aux plus illuſtres familles de ſa province. Ne peut-on pas critiquer ſans dire des injures ? Je ne dis rien ſur la naiſſance & la qualité de Mr. Bayle qui ne ſoit connu de l'Univers entier. *Mr. Bayle, appartenoit à deux*

CE seroit peut-être ici le lieu de dire un mot à quelques misérables Auteurs qui ont osé publier des libelles diffamatoires contre le caractère de Mr. Bayle & contre ses Ouvrages: mais on leur feroit en vérité trop d'honneur; il s'en faut bien que leurs écrits méritent la même attention que ceux de Mr. l'Abbé d'Olivet. Eh! quel est l'homme de bon sens qui ne plie les épaules, en lisant l'impertinent & ridicule libelle * du fanatique Pere le F***, dont un jeune Conseiller du Parlement de Paris a si bien relevé les bevûes & les absurdités dans un petit Ouvrage, inséré dans la Bibliothéque Françoise, qui s'imprime à Amsterdam chez du Sauzet? Quel est le galant homme, qui ne soit indigné, en voiant l'effronterie ** du Pere P***, qui dans un Discours public

a

deux maisons du païs de Foix, illustres par leur noblesse, du Casse, & Chalabre. Vie de Mr. Bayle, *par Mr.* DES MAIZEAUX.

* BAYLE en petit, ou l'Anatomie de ses Ouvrages.

** Voiez ce qu'on a dit à ce sujet dans une Lettre, insérée dans la Bibliothéque Françoise, qui s'imprime à Amsterdam chez *du Sauzet.*

a osé dire que Mr. Bayle n'avoit point eu de *probité?* L'Univers entier ne dément-il pas une pareille calomnie? Qu'on consulte tous les illustres personnages avec lesquels Mr. Bayle a entretenu une étroite correspondance, plusieurs vivent encore. Qu'on interroge toute la Hollande, qu'on s'informe des Magistrats, des Militaires, des Bourgeois, enfin des gens de tous les différens états qui ont connu ce grand homme, & l'on verra le cas qu'il faut faire de l'accusation du Pere P***. Mr. Bayle sera toujours respecté & estimé par les gens qui auront assez de mérite pour connoître le sien.

*Par le fougueux * Juricu, Bayle persecuté*
Sera des bons esprits à jamais respecté,

Et

* VOLTAIRE, Epit. sur l'Envie. *Voici une Note dont Mr.* DE VOLTAIRE *a accompagné ces vers.* Jurieux étoit un Ministre Protestant qui s'acharna contre Bayle & contre le bon sens. Il écrivit en *fol* & fit le prophéte: il prédit que le Roïaume de France éprouveroit des révolutions, qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle, on sait que c'est un des grands hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouse lui a fait

un

Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

JE ferois un gros Volume *in folio*; si je voulois placer ici tous les éloges que les plus illustres Savans ont donnés à

un honneur unique, en faisant valoir son testament qui devoit être annullé comme celui d'un Réfugié, selon la rigueur de la Loi, & qu'il déclara *valide*, comme le testament d'un homme qui avoit *éclairé le Monde & honoré sa Patrie. En vérité un pareil honneur efface bien toutes les flétrissures que quelques misérables calomniateurs & ignorans Critiques s'efforceroient de faire à la mémoire d'un grand homme.*

Cette réflexion ne regarde en aucune manière Mr. l'Abbé d'Olivet, *homme véritablement respectable, ainsi que je l'ai déjà dit plusieurs fois, qui à beaucoup de probité joint un grand génie, & dont les Ouvrages doivent être les modèles de tous ceux qui veulent écrire avec autant de force que de précision & d'éloquence. Mr. l'Abbé* D'OLIVET *n'a péché que par un zèle inconsidéré, qui cependant est très blâmable. Il n'en est pas de même des autres Critiques de Mr. Bayle; c'est à eux à qui j'applique sans restriction la réflexion que j'ai faite au sujet de cette Note de Mr.* DE VOLTAIRE.

à l'envi les uns des autres à Mr. Bayle. Je viens de rapporter celui d'un des plus grands Poëtes de la France. Qu'il me soit permis de l'accompagner de celui qu'a fait le plus bel esprit qu'il y ait eu dans le dernier siécle.

Qu'on admire le grand savoir,
L'érudition infinie,
Où l'on ne voit sens ni génie.
Je ne saurois le concevoir;
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui, profond *autant qu'*agréable,
Me met en état de choisir
L'instruction ou le plaisir.

A la sage décision de St. Evremond je ferai succéder celle d'un des plus judicieux Critiques qu'il y ait eu en Europe; c'est Mr. de la Monnoye.

Tel fut l'illustre Bayle, honneur *des beaux esprits*,
Dont l'élegante plume en recherches fertile,
Fait douter qui des deux l'emporte en ses Ecrits,
*De l'*agréable *ou de l'*utile.

Je pourrois joindre à ces éloges ceux

de tous les Savans de l'Europe ; mais il me suffira, pour montrer jusqu'où va l'impudence d'un homme qui ose refuser à Mr. Bayle la probité, de placer ici les noms des personnes avec lesquelles il a été très lié. On verra si un homme, qui a eu l'approbation des gens de qui Mr. Bayle étoit estimé, ne mérite pas celle l'Univers entier. Il avoit pour amis en France *, *Mr. le Duc de Noailles*, *Mr. de Bonrepaux*, *Mr. l'Abbé Bignon*, *Mr. Thomassin de Mazaugues*, *Conseiller au Parlement d'Aix*, *le Pere Mallebranche*, *les deux Peres Lamy*, *Mr. & Mademoiselle de la Sablière*, *Mr. l'Abbé Nicaise*, *Mr. l'Abbé du Bos*, *Mr. Rainssant & Mr. Oudinet*, *Gardes du Cabinet des Médailles du Roi*, *Mr. Bayle Médecin & Professeur à Toulouse*, *Mrs. Perault*, *de Longepierre*, *de la Monnoye*, *&c.* en Angleterre, *Mr. Burnet Evêque de Salisbury*, *Mrs. Capel*, *Dulordieu*, *Abbadie*, *la Riviere le Vassor*, *Pujolas &c.* en Allemagne, *Mr le Comte de Reckheim*, *Mrs. Leibnitz*, *Thomasius*, *Buddæus*, *&c.*

* Voiez la Vie de Mr. BAYLE, *pag.* 106. mais sur-tout consultez ses Lettres, dont Mr. DES MAIZEAUX a été l'éditeur.

&c. en Italie, *Mr. Magliabecchi, Bibliothécaire du Grand-Duc de Toscane*: en Hollande, *Mr. le Comte de Frise, Mr. le Marquis de Bougi, Mr le Leu de Wilhem, Mr. Fremont d'Ablancourt, Mr. Basnage, Mr. Basnage de Flottemanville, Mrs. Grævius, Drelincourt, Regis, &c.* en Flandres, *Madame la Comtesse de Tilly, Mr. le Baron le Roi, &c.* à Geneve, *Mrs. Choüet, Turretin, Leger, Pictet, &c.*

FIN.

TABLE DES MATIERES.

Les Lettres a & b marquent les Tomes I. & II.

A

ABSTRACTION : ne peut convenir à des idées innées. *a.* 180. *b.* 300.

Accord des Elemens : imaginé par Empedocle. *a.* 410.

Adoration : les Savans l'exigent en quelque sorte. *a.* 29, 30.

Affirmation : d'où formée. *a.* 204.

Agobard : écrit contre les prodiges & les superstitions. *a.* 77. Passage de son Livre. 77.

Air : regardé comme principe de toutes choses par Anaximene & Diogene Apollinaire. *a.* 407. & avec le feu par Oenopidès, & avec le feu & l'eau par Onomacrite. 413. & plus ou moins rare, ou condensé, par Archélaüs d'Athenes. 412.

Alex-

Alexandré Epicurien : soutenoit l'ame du Monde. *a.* 382.

Alexandrie : on y faisoit payer tribut aux fous. *b.* 130. 131. y compris les Astrologues. *ibid.*

Algebre : Science sûre. *a.* 6. 40.

Amant : ses démarches appliquées à la Logique. *a.* 168. 169. 170. Fanatique moins fatiguant qu'un dévot 190. 191. Plaisamment dépeint. 192.

Amans : changent en perfections tous les défauts de leurs maitresses, &c. ou les cachent avec soin. *a.* 336. Prennent pied sur la moindre faveur. 478. Bonnes pratiques des diseurs de bonne avanture, & leurs querelles sont un des meilleurs moiens des Astrologues. *b.* 141.

Ammasis, *Ammosis*, ou *Amos Pharaon* : premier Roi d'Egipte, regne depuis 2312 jusqu'en 2337. *a.* 60.

Ambiguité de mots & de phrases : vicieuse & évitable. *a.* 193. Combien elle cause de disputes inutiles. *ibid.*

Ame : comment on examine si elle est immortelle. *a.* 203. 204. Ignorance des Philosophes sur son essence. 335. Son immortalité crue par des peuples qui n'avoient aucune idée de Dieu. *b.* 12. Notre ignorance sur sa nature. 39. 48. Crue matérielle par les Anciens 40. 41. 43. Exemples. 45. Si elle est matérielle. *b.* 49. 58. Si elle vient des peres & meres. 51. Sa matérialité soutenue par d'habiles gens. 55. 56. Si elle est matérielle & mortelle. 58. 81. Difficultés. 70. Composée de deux parties, l'une raisonnable, l'autre irraisonnable.

85. 90. Elle eſt ſpirituelle. 99. & immortelle. 100. 120. &c. Si cette croiance eſt néceſſaire à l'honnête homme 113. 120.

Ame du monde : expoſition de ce ſyſtême. *a.* 350. *b.* 190. &c. Quand il fut connu dans la Grece 282. Straton l'admettoit, & Virgile. *a.* 381. & bien d'autres. 382. Perfectionné par les Stoïciens. *b.* 231. Spinoſa l'a renouvellé. *a.* 382. En quoi il le fait conſiſter. *ibid.* 383. Syſtême erroné & abſurde. 382. 383. 394. Réfutation de ce ſyſtême. *ibid.* 395.

Ame raiſonnable : ſon ſiége, queſtion impénétrable. *b.* 86. 87. Ses combats perpétuels avec la ſenſitive. 88. Si elle penſe toujours, ou non. 107. 112.

Amenophis : chaſſe d'Egypte les Juifs à cauſe de leur lepre. *a.* 62.

Ampoule (la Ste.) : fable produite par la tradition. *a.* 103.

Analyſe : ce que c'eſt en Logique. *a.* 229. Son uſage. 229. 230. Conſiſte plus dans le jugement, que dans les règles preſcrites. 230.

Anaxagoras : regardoit comme principes de toutes choſes certaines particules toutes ſemblables. *a.* 412. Qu'il eſt le premier qui ait fait entrer une Intelligence dans la formation de l'Univers. *b.* 188. 226.

Anaximandre : donnoit un commencement au Monde. *a.* 366. à l'excluſion de toute Intelligence par rapport à ſa formation. *b.* 203. Compoſoit l'ame de terre & d'eau. 45.

Anaximene : regardoit l'air comme principe de

de toutes choſes. *a.* 407. qui ne devoit ſon origine qu'à lui-même. *b.* 215.
Anes ſauvages : indiquent de l'eau à Moïſe, ſelon Tacite. *a.* 67.
Angouleme : miracle qu'on débite. *a.* 75.
Anima & *Mens :* diſtinguées ; comment chez les Anciens. *b.* 41. & comment chez les Modernes. *ibid.*
Animaux : la raiſon & la connoiſſance de la Divinité ſont les ſeules choſes qui nous diſtinguent d'eux. *a.* 89. Ne peuvent vivre ſans ſang. *b.* 45. Réduits au rang des machines par les Cartéſiens. 61. 68. 81. *& ſuiv.* Leur ame prouve que la Matière peut acquerir la penſée. 68. *&c.* & elle eſt capable de toutes les opérations de l'eſprit de l'homme. 81. N'ont pas deux ames. 91. Conſervent leur connoiſſance, quoique mutilés. 92.
Antécédens : les deux premières propoſitions d'un ſyllogiſme. *a.* 208. 209. Il n'y en a qu'un dans l'enthymême. 210.
Antitheſes : leur abus condamné par Perſe. *a.* 215.
Ararat : hauteur de cette montagne. *a* 57.
Archelaüs, Athénien : regardoit l'air, plus ou moins rare ou condenſé, comme le principe de toutes choſes. *a.* 412.
Argent : ſe diſſout dans l'eau-forte, & non dans l'eau régale. *a.* 200.
Argumentation : ſujet de la Logique, ſelon quelques Philoſophes. *a.* 198.
Ariſtote : ſa Phyſique mépriſée, & par qui. *a.* 16. Trop vanté par les demi-Savans. 2. 7. 219. Sa Logique pleine d'inutilités. 7. Sa Phyſique, ſimple ramas de mots 7. 16.

& pure Logique. 16. Sa Métaphysique condamnée dans un Concile. *b.* 307. Rentrée en crédit. *ibid.* Savoit peu de choses. *a.* 8. Jugement qu'en porte l'Auteur. 14. & le P. Mallebranche. 15. 16. Cas qu'en font les Péripatéticiens. 127. Forme le premier un corps de Logique. 161. & l'obscurcit. *ibid.* Attaqué par Gassendi. 162. Ses Cathégories, non seulement inutiles, mais nuisibles. 182. 183. 184. Fort respecté dans les Ecoles. *ibid.* A plus d'empire sur les Scholastiques que Moïse sur les Juifs. *ibid.* Dieu ne lui a point laissé le soin de rendre les hommes raisonnables. 2. 219. Défend le mieux l'éternité du Monde. 356. Ses raisons. 357. 358. Combien accréditées. *b.* 238. Probabilité de son système. *a.* 360. Sa simplicité. 361. Qu'il n'est pas le premier Philosophe qui l'ait soutenu. *b.* 167. Quel a été son système de Théologie. 347. Admet trois principes des choses, la matière, la forme, & la privation. *a.* 424. Repris à cet égard. *ibid.* Suivi par les scholastiques avec autant de soumission que la Révelation. 423. Montagne prévoit sa chute 425. Use de vaines distinctions. 471. Toujours décisif, même en ce qu'il ignoroit. *b.* 47. Son *Antelechios*, ou définition de l'ame, vaine & inutile. *ibid.* Repris par Mallebranche. *ibid.* Regardé par Averroës comme la souveraine vérité. 125

Aristoxene : idée qu'il avoit de l'ame. *b.* 46.

Arnauld (*Antoine*) : écrit contre Mallebranche. *a.* 124. *b.* 326. 330. 341. Injustement condamné en Sorbonne. 137. Controver-

sifte

siste assez modéré. 146. Accusé d'être l'Auteur d'un libelle intitulé *Le véritable portrait du Prince d'Orange*. 148. Loue & reprend Platon. 352.

Art : ne peut faire quelque chose de rien. *a.* 207.

Art de penser ou *Logique de Port-Roïal*, bon Ouvrage. *a.* 165. Son caractère. *ibid.* Cité. 160. 162. 166. 170. 174. 175. 182. 183. Promet d'apprendre en 10 jours tout l'utile de la Logique. 211. Repris de molle complaisance. 212. Condamne l'Astrologie judiciaire. *b.* 13.

Articles de Foi de la même Communion : différens au-deçà & au-delà des Pyrénées. *a.* 138.

Asomaton : ce que signifie ce mot Grec. *b.* 242. Explication qu'en donne Origene. *ibid.* Qu'il ne se trouve dans aucun endroit des Livres saints. 243.

Asé (*R*) : Compilateur du Talmud.

Assyriens : Antiquité qu'ils se donnoient. *a.* 53.

Astianax : regardé comme fondateur de l'Empire François. *a.* 105.

Astrologie judiciaire : Science peu sûre & fort trompeuse. *a.* 9. Vivement combattue. *b.* 129. 130. Ruinée de fond en comble par un seul raisonnement. 138. Les querelles des amans sont une de ses meilleures sources. 141.

Astrologues : soumis à l'impôt nommé *le Tribut des fous* : *b.* 130. Passage de Tacite contre eux. 132. Ont droit de mentir impunément. *ibid.* Exemples de leurs fausses prédictions. 133. Veulent que les astres diri-

dirigent & gouvernent tout. 140. Leurs prédictions auſſi fauſſes que les ſermens des Petits-maîtres. 141. A force de mentir prédiſent quelquefois. 147.

Aſtronomie : Science ſûre en grande partie. *a.* 6. 40. Peu eſtimée dans les écoles. 7.

Athées : moins injurieux à Dieu que les Païens. *b.* 16. N'attaquent que les plus foibles preuves. 22. 23.

Athéiſme : on y tombe en voulant approfondir ce qui eſt au-delà de nos connoiſſances. *a.* 362. C'eſt ainſi que s'y eſt précipité Spinoſa. 385. 393. Le comble de l'aveuglement. 2. 5. Les vaines diſputes des Théologiens & des Moines lui fourniſſent des armes. *b.* 3.

Atômes : leur nature. 416. 417. Echappent à nos ſens. 200. Un des principes des Gaſſendiſtes. 341. Libres dans l'eſpace du vuide, compoſent la matière. 345. Leur concours fortuit cru cauſe du bel ordre de l'Univers. 355. 361. Leur mouvement violent, cauſe la deſtruction de l'Univers, réfuté. 369. 370. Regardés par Moſchus, Leucippe, Democrite, Epicure, Lucrece & Gaſſendi, comme les premiers ouvriers de la matière 414. Extrêmement petits, & néanmoins différens en petiteſſe. 459. Innombrables en figures. 461. Indiviſibles & incorruptibles. 464. Objections des Cartéſiens là contre. 465. *& ſuiv.* 470. *&c.* Leur mouvement & méchaniſme. 479.

Attraction : principe Philoſophique de Newton. *a.* 508. Fort ſuivi en Hollande & en Angleterre. 493.

Attributs : ce que c'eſt en Logique. *a.* 282, 243.

Attributs : ceux de Dieu ne ſont point diſtincts de lui-même. *a.* 347.

Avarice : cauſe des ſupertitions Monachales. *a.* 112.

Averroès : croioit l'ame matérielle. *b.* 56. Regardoit Ariſtote comme la ſouveraine vérité. 125.

Auguſtin (*S.*) : ſa maxime ſur les pécheurs obſtinés, appliquable aux Savans entêtés. *a.* 122. Son zéle contre certains ſyſtêmes. 132. Outre quelquefois les choſes, & les Sectes d'aujourd'hui s'en prévalent. 133. Avoue qu'il ignore bien des choſes. 156. Réfute l'ame du Monde. 397. 398. Réduit les ſix jours de la Création à un inſtant. 404. Excuſe Tertullien d'avoir fait l'ame corporelle. *b.* 56. Loue Epicure. 115. Aucun ſyſtême de Théologie Païenne qu'il ne rapporte & ne réfute. 157. Paſſage de ce Pere ſur les Sectes Grecques. 179. Autre paſſage ſur le ſyſtême d'Anaximenès. 217. Quel fut le motif qui différa ſa converſion. 274. Ce qu'il penſa de la nature des Anges, des Démons & de l'ame humaine. 275. *&c.*

Aulugelle : ſon paſſage touchant les Orateurs. *a.* 116.

Auſonne : ſon paſſage contre l'infidélité des Poëtes. *a.* 115.

Autorité : il faut s'en défier, avant de la recevoir. *a.* 189.

Autorités : non recevables, mais la ſeule raiſon. *a.* 41. 42. Ne peuvent rien contre l'évidence. 134. Combien il faut s'en défier. 190.

Axiomes : propoſitions évidentes d'elles-mêmes. *a.* 207. Exemples. *ibid.*

B.

BARTHELEMI (*S.*) : l'horreur & l'exécration de cette journée, affoiblie par les Ecrivains Catholiques. *a.* 80.

Bartas (*du*) : cité contre le vuide. *a.* 439.

Baton : Dieu ne ſauroit faire qu'il n'ait deux bouts. *b.* 67. Ce que les Cartéſiens ſoutiennent pourtant. *ibid.*

Bayle : réfute l'*Hiſt. du Calviniſme* de Maimbourg. *a.* 78. Son paſſage curieux contre la Tradition. 120. Son caractère. 124. Faux jugement qu'en font Jurieux & le Clerc. *ibid.* L'air déciſif des Théologiens le porta à combattre bien des choſes, données pour certaines & évidentes. 128. Paſſage de Beauval à ce ſujet. *ibid.* Se plaint des fureurs de Jurieux. 149. Soutient preſque le Pyrrhoniſme. 150. Ce qu'il dit de la nature infinie. 353. Réfute Flud ſur l'ame du Monde. 398. 399. & Platon ſur ſes trois principes. 422. Le plus illuſtre Ecrivain de nos jours. 423. Trouvoit la ſuperſtition plus injurieuſe à Dieu que l'Athéiſme. *b.* 16. Cenſure le hazard des Epicuriens. 278. Ses *Penſées ſur les Cometes* loüées, & leur utilité contre les ſottiſes de l'Aſtrologie. 144. Son témoignage, en fait de Philoſophie, vaut mieux que celui de vingt Hiſtoriens. 145. Paſſage de ce Critique, juſtifié contre Mr. l'Abbé d'Olivet. 173. Autre paſſage juſtifié de même. 191. *&c.* Sa critique du ſentiment du P. Mallebran-

lebranche à l'occasion de Démocrite, attaquée & défendue. 320. 32. Justice que lui rend l'Auteur de cet Ouvrage. 345. Son extraction. 346. Eloges de ce Savant. 347. 348. Combien estimé pendant sa vie. *ibid.* Combien respecté après sa mort. 347. Impudence de quelques Ecrivains qui ont attaqué sa personne & ses Ouvrages. 345.

Béatrix : Religieuse débauchée, dont on fait remplir la place à la Ste. Vierge. *a.* 90.

Beauval : raison qu'il donne de l'opposition de Bayle aux Théologiens. *a.* 128.

Beaux-Arts : détruits par les Goths & les Vandales. *a.* 126.

Bécheran (l'Abbé) : comédien convulsionnaire. *a.* 92. Tourné en ridicule. 93. 192.

Belcarius : accuse le Chancelier de l'Hôpital d'irreligion & d'Athéïsme. *b.* 116.

Bélier : sottise des Astrologues touchant ce signe. *b.* 137.

Bembe : croioit l'ame matérielle. *b.* 56.

Bérigard : croioit l'ame matérielle. *b.* 56.

Bernier : son *Abrégé de la Philosophie de Gassendi* cité, *a.* 160. 163. 164. 165. 193. 198. 215. 220. 335. 338. 401. 462. *b.* 53. 90. 138. *&c.* Après quarante ans d'étude, avoüe qu'il commence à douter de ses connoissances, & à desespérer d'éclaircir ses doutes. *a.* 335. Justifie Gassendi. 401. Reprend Lucrece sur l'infinité des figures des atômes. 462. Ecrit fortement contre l'Astrologie judiciaire. *b.* 138.

Bessarion (Cardinal) : les nouveaux Saints faisoient douter des anciens. *a.* 91.

Bêtes : réduites en machines par les Cartésiens;

ſiens. *b.* 61. 67. *& ſuiv.* Leur ame prouve que la matière peut acquerir la penſée. 68. 69. *& ſuiv.* Elle eſt capable de toutes les opérations de l'eſprit de l'homme. 81. N'ont pas deux ames. 91. Conſervent leur connoiſſance, quoique mutilées. *ibid.* & 92.

Bled : nous ne ſavons pas comment il germe *b.* 79.

Bochoris : Roi d'Egypte, chaſſe les Juifs lépreux. *a.* 65. 66.

Bonaventure (le Pere) : Moine ignorant, qui croioit tout ſavoir. *a.* 41. Fort entété d'Ariſtote. 183.

Bonnivet : ſa débauche, cauſe de l'expédition de François I. dans le Milanez. *a.* 95.

Bon ſens : mépriſé par les pedans & les demi-Savans. *a.* 1. 7. Voïez *Raiſon.*

Bouhier (Mr. le Préſident) : ménagé par Mr. l'Abbé d'Olivet, & pour quelle raiſon. *b.* 224. Eloge de ce Magiſtrat. 223. *&c.*

Bourdaloüe : décrié chez les Janſéniſtes. *a.* 124.

Boſſuet : Ecrivain célèbre, mais envieux, jaloux, & rempli de haine. *a.* 135. Critique injuſtement des Ouvrages dont il connoiſſoit la bonté. *ibid.* Tels ſont *Télemaque* & la *Bibliothéque de du Pin.* 136. Son *Commentaire ſur les Pſeaumes* moins bien reçu, que celui de du Pin. *ibid.* Traité de *Pere de l'Egliſe. ibid.*

Brantome : ſon paſſage curieux ſur la cauſe de la guerre du Milanez ſous François I. *a.* 95. Paſſage ſingulier de cet Auteur ſur Loüis

Louïs XI. demandant plaisamment pardon à la Vierge de l'assassinat de son frere. *b.* 119.
Brebis : conte de celle de St. François. *a.* 88.
Bruyere (la) : cité sur la pluralité des Ecrivains. *a.* 79. Défend Montagne contre Port-Roïal, & le remet en réputation. 123. Cité à ce sujet. *ibid.* Traite Bossuet de *Pere de l'Eglise. a.* 135.

C.

CABALE : ceux qui s'y engagent, sont à jamais privés de la vérité. *a.* 116.
Caïgues : n'ont nulle idée de la Divinité. *a.* 180.
Calcul : un fort singulier d'un Moine. *a.* 61.
Calderin : croioit l'ame matérielle. *b.* 56.
Calidum innatum : qu'entendent par-là les Philosophes & les Médecins. *a.* 407. Ce sont les esprits vitaux. *b.* 86.
Caligula : monstre de cruauté. *a.* 388.
Cano (Melchior) : son jugement sur les vies des Saints. *a.* 87.
Cardan : croioit l'ame matérielle. *b.* 56. Ensété d'Astrologie. 145. Se laisse mourir de faim, pour vérifier sa prédiction. 146.
Caribes : mutilent, engraissent, & mangent leurs enfans. *b.* 9.
Cartésiens : trop prévenus & décisifs. *a.* 172. 127. 338. Quelques-uns plus retenus. *ibid.* & aveu sincère d'un d'entre eux. *ibid.* Leurs raisons pour les idées innées. 174. & ce qu'on y peut objecter. 179. Expliquent les

expériences différemment des Gaſſendiſtes, 341. Leurs raiſons pour l'étendue, & contre le vuide. 334. *&c.* & pour la diviſibilité de la matière. 470 *&c.* Repris touchant la nature de l'ame. *b.* 53. Comment ils établiſſent la ſpiritualité de l'ame. 62. *&c.* Réduiſent les animaux en machines, & réfutés. 61. Objection qu'ils font. 81. Réfutée. 67. 69. 82. Autre objection & réfutation. 90. 91. 92. Réfutés. 108. *&c.*

Cathégories d'Ariſtote : non ſeulement inutiles, mais nuiſibles. *a.* 182. 183. Combien reſpectées dans les écoles. 184.

Catilina : ſacrifioit à une aigle, quand il ſe préparoit à quelque grand crime. *b.* 118.

Cerveau : ſiége de l'ame, ſelon quelques-uns. *b.* 86.

Céſalpin: croioit l'ame matérielle. *b.* 56.

Céſar : aſſaſſiné, contre la prédiction de ſa mort tranquille. *b.* 133.

Céſarius, moine Allemand : perſonnage ſcandaleux qu'il fait joüer à la Ste. Vierge. *a.* 89.

Chambre; épuiſée d'air, ſes murailles ſe toucheroient & briſeroient. *a.* 430.

Chapeaux (grands) : ceux des Moliniſtes ridiculiſés, & puis adoptés par les Janſéniſtes. *a.* 191.

Charlatans : à force de mentir, prédiſent quelquefois. *b.* 147.

Charles-Quint : impertinences de ſes Hiſtoriens. *a.* 70. Exemple pris de Sandoval. *ibid.*

Chebrès Pharaon, ſecond Roi d'Egypte : regne depuis 2312. juſques 2337. *a.* 60.

Chemiſes ſans manchettes : ridiculiſées, & puis adoptées par les Janſéniſtes. *a.* 191.
Cheremon : traite les Juifs de lépreux chaſſés d'Egypte. *a.* 63.
Chien : ſes actions prouvent qu'il penſe. *b.* 81. Senſible à l'amitié, à la compaſſion, à l'extrême triſteſſe. 82. Mutilé, ne perd point ſa connoiſſance. 91. 92. Ne ſent pas même d'abord ſa mutilation. 95.
Chinois : antiquité qu'ils ſe donnent. *a.* 49. Retenue du P. du Halde à cette occaſion, & pourquoi. *ibid.* Moïſe n'en dit mot. 51. Fort nombreux peu après le Déluge. 59. S'ils ont conſervé quelque connoiſſance du vrai Dieu. 138. Argument que font aux Miſſionnaires les Lettrés Chinois. 348. Raiſons de ceux qui nient l'exiſtence de Dieu. 311.
Choſe : ce que c'eſt en Logique. *a.* 167.
Chriſippe : ſa vaine ſubtilité ſur la diviſibilité de la matière l'expoſe à quantité de critiques. *a.* 472. Suivi néanmoins par Deſcartes. *ibid.*
Chriſtianiſme : ſon commencement. *b.* 302.
Ciceron : cité. *a.* 155. 335. 339. 352. 381. 446. *b.* 17. 20. 23. 26. 40. 53. 117. 135. 136. 147. *&c.* Avoüe qu'il ne ſavoit que peu de choſes. *a.* 155. & ſon ignorance ſur l'eſſence de l'ame. 335. Ne pouvoit concevoir Dieu incorporel. 352. 447. *b.* 40. Sa retenue. *ibid.* Souhaitoit l'immortalité de l'ame. 117. Preuve, qu'il allegue en conſéquence. 123. Démontré qu'un paſſage de ſon Livre de la *Nature des Dieux* a été alteré & corrompu. 194. *&c.* En contradiction avec lui-même ſur le

chapitre d'Anaximenès. 211. Rectifié par Mr. le Préſident Bouhier. 224. Ce qu'il dit des Aſtrologues. 133. 134.
Cigale : conte de celle de St. François. *a.* 88.
Circonciſion : uſitée chez les Egyptiens. &c. *a.* 64. Paſſage de Jéremie. *ibid.*
Citations : but & méthode de l'Auteur en les employant. *a.* 12. 13. Injuſtement reprochées à Montagne. 28.
Clarice : Courtiſane de Milan : cauſe de la guerre qu'y porta François I. *a.* 95.
Claude : Controverſiſte aſſez modéré. *a.* 146.
Clelie : Roman, où Mrs de Port-Roïal ſont exceſſivement loüés. *a.* 23.
Clerc (*le*) : juge fauſſement de Bayle. *a.* 124.
Clergé. autrefois fort ignorant. *a.* 109.
Cœur : ſiége de l'ame, ſelon quelques-uns. *b.* 86.
Cometes : n'ont pas plus d'influence que les Planetes. *b.* 143. Bon Livre de Bayle ſur ce ſujet. 142. 143. 144.
Comte (le Pere *le*) : condamné par la Sorbonne. *a.* 138.
Concevoir : ce que c'eſt en Logique. *a.* 167.
Concluſion : troiſiéme & derniére partie du ſyllogiſme. *a.* 209.
Concubines : celles des Péruviens mangées par eux-mêmes. *b.* 9.
Condé (le Prince de) : traverſé par Louvois. *a.* 97.
Conformités de St. François avec Jeſus-Chriſt : puérilités de cet Ouvrage. *a.* 87. Approuvées par le Jéſuite Gazée. 88. Compilées avec la *Vie de Marie Alacoque*, ſurpaſſeroient

roient le *Talmud* en abſurdité. 104.
Conjectures : déciſions des demi-Savans. *a.* 5.
Connoiſſances humaines : aveux bien remarquables de leur incertitude. *a.* 334. 337. *&c.* Malheur de ceux qui veulent les porter trop loin. 393. Combien bornées. *b.* 124. 125.
Conſeillers d'Etat : n'uſent point de ſyllogiſme. *a.* 217.
Conſentement unanime : preſque introuvable ſur les faits hiſtoriques. *a.* 85.
Conſentement univerſel : preuve, non ſeulement foible, mais même conduiſant à recevoir mille abſurdités. *b.* 22. *& ſuiv.* Epicure l'admet par crainte & par fineſſe. 25. Combattu par Parker. 27.
Conſéquent : concluſion d'un enthiméme. *a.* 210.
Conſtellations : leurs noms, effet du caprice & de la fantaiſie. *b.* 131. 136.
Contes : chaque mere ou grand-mere a les ſiens avec leſquels elle gâte l'eſprit de ſes enfans. *a.* 110. 111. Comment ils ſe provignent d'âge en âge. *ibid.*
Contes de Fées : les plus ridicules ſont plus ſenſés que les Légendes des Saints. *a.* 87.
Conteurs : un de leurs artifices. *a.* 190.
Controverſiſtes : ordinairement chicanneurs & vetilleurs. *a.* 140. Exemples de quelques-uns. 146. Ne ſauroient écrire en honnêtes gens. 147. Même ceux d'entre les Sts. Peres. *ibid.* Animés d'eſprit de vertige. 149.
Convulſionnaires : leur Fanatiſme. *a.* 191. Voiez *Janſéniſtes.*
Cordeliers : grands Scotiſtes & Sophiſtes. *a.* 217.

Corps : nous n'en avons que des idées fort imparfaites. *a.* 341. Réflexions de Mr. de Beausobre. *b.* 271.
Corpuscules très déliés : sont les principes des choses, selon Gassendi & Descartes. *a.* 427.
Corruption : celle des parties de la matière est plûtôt une régéneration. *a.* 376.
Crassus : assassiné, contre la prédiction de sa mort tranquille. *b.* 133.
Cremonin : croioit l'ame matérielle. *b.* 56.
Croiance : personne presque n'agit conséquemment à la sienne. *b.* 117.
Croisades : leurs histoires pleines de fables ridicules. *a.* 75. Leur but bon en lui-même, mais exécutées par les plus grands crimes. 76.
Curiosité : source de l'Astrologie judiciaire. *b.* 134.

D.

DAMES : le présent Ouvrage fait pour elles, *a.* 10.
Daniel (le Pere) : obligé de mentir en bien des endroits de son Histoire, *a.* 86. D'ailleur habile homme. *ibid.*
Déesses du Paganisme : aussi peu chastes que celles de l'Opera de Paris. *b.* 24.
Définition : fort bornée pour certains sujets. *a.* 451. Sa justesse dépend de la justesse de nos idées. 196. *& suiv.*
Delta : formé des sables charriés par le Nil. *a.* 378.
Déluge : tout ce qui l'a précédé n'est connu que par le seul Moïse. *a.* 51. Incertitude sur

sur les Empires qui l'ont suivi de près. 60. Difficultés sur son universalité. 61.
Demi-Savans : leur orgueil & leur pedantisme, occasion du présent Ouvrage. *a.* 1. Leur caractère. 2. Regardent les autres hommes comme des animaux. 2. Triomphent dans les Sciences conjecturales. 6. Grands disputeurs, peu redoutables, quoique hérissés de Grec & de Latin. 11.
Démocrite : quel fut le génie de ce Philosophe. *a.* 34. Donnoit un commencement au Monde. 366. Ce qu'il entendoit par *Ame*. 401. Admettoit les atômes. 414. Sa doctrine expliquée par Ciceron. *b.* 20.
Démonstration : sujet de la Logique, selon les Grecs. *a.* 198.
Descartes : mépriſé par les pedans. *a.* 8. Grand Physicien. 15. Haute estime qu'en fait l'Auteur. 17. Jugement qu'en porte Mallebranche. *ibid.* Ne dut rien qu'à lui-même. 18. Mépriſa fort l'ancienne Philosophie. *ibid.* Détruit les chimères des Scholastiques. 163. Et démontre l'abus de la Logique. *ibid.* Sa méthode. 231. Imagine la matière subtile. 426. Ses raisons pour l'étendue, & contre le vuide. 434. *& suiv.* 448. Combattues par de grands Mathématiciens. 458. A été un des plus grands hommes de l'Europe. 473. 478. Sa vaine subtilité sur la diviſibilité de la matière. 473. 474. Et sur les bornes de l'Univers. *ibid.* Croioit la Matière infinie, mais le déguiſoit. 475. Son syſtême a bien des défauts, & en le suivant, il est aiſé de tomber dans le Spinoſisme. *ibid.* Censuré par le P. Mallebranche même. *ibid.* Avoit

fourni à Spinosa ses principales preuves. *ibid. &c.* A toujours cru la spiritualité de Dieu. *ibid.* Explique tout par sa matière subtile. 508. Cité. 43. 164. 188. 216. 231. 340. 431. 432. 434. 437. 438. *b.* 66. *&c.* Son hypothèse. 495. Fausse dans la plûpart de ses points. 497. *&c.*

Deslandes (Mr. Condamne le système du P. Mallebranche. *b.* 329.

Diamant : les parties de sa poussière, quoiqu'en apparence molles, sont fort dures. *a* 443.

Didon : son amour pour Enée, feint par Virgile, nié par Ausone, & soutenu par quelques Modernes. *a.* 115.

Dieu : si les Egyptiens n'en reconnoissoient qu'un seul. *a.* 14. Ne peut nous tromper ; & nous tromperoit, si notre raison nous trompoit. 43. Se mocque des projets des hommes. 97. Si son idée est innée. 179. 180. *b.* 11. 15. Fausses & ridicules notions qu'en ont beaucoup de peuples. *a.* 179. 180. *b.* 14. 15. Ne fait rien d'inutile. 180. 207. Fait toujours le meilleur. 358. Il y a des peuples, qui n'en ont aucune idée. 179. *b.* 14. 29. A donné la raison aux hommes pour en faire usage. *a.* 2. 219. 220. Ses attributs ne sont point distincts de lui 347. Cru matériel par les anciens Philosophes. 351. 355. Sa puissance, *&c.* incompréhensible 354. Il n'y a point de tems en lui. 372. Ne peut changer l'essence des choses. 374. Prévoiant la chute de l'homme, devoit l'empêcher. 389. Plus sûr de croire ses opérations, que de les approfondir. 394. Absurdité de le

le faire étendu. *ibid.* & que les hommes en ſoient des modifications. 397. *&c.* Choſes qui lui ſont impoſſibles. 432. Peut annihiler les êtres. 454. Son exiſtence ridiculement miſe en doute dans les Ecoles. *b.* 4. Elle ne doit être prouvée que par des raiſons ſolides. 5. On n'en a point d'idée innée. 13. 14. Le conſentement univerſel ne le prouve point. 21. Son exiſtence prouvée. 30. *& ſuiv.* Fait corporel par les premiers Peres de l'Egliſe. 240. Cru tel juſqu'à quel tems. 229.

Dieux : quelle avoit été leur production ſelon les Epicuriens. *b.* 194. Selon le ſentiment de pluſieurs autres Sectes. *ibid.* Selon celui d'Anaximandre. 204.

Diodore de Sicile : ſa Chronologie des Egyptiens. *a.* 52. Son paſſage ſur leurs Dieux. 365.

Diogene : donnoit un commencement au Monde. *a.* 366. Syſtême qu'il attribue à Anaximenès. *b.* 208. Oppoſition où il ſe trouve à cet égard. *ibid. &c.*

Diogene de Babylone : qu'il a prétendu expliquer Phyſiquement l'enfantement de Jupiter & de Minerve. *a.* 410.

Diogene Apollinaire regardoit l'air comme le principe de toutes choſes. *a.* 408.

Diſcord des Elemens : imaginé par Empédocle. *a.* 410.

Diſputes : délices des demi-Savans, & des Scholaſtiques. *a.* 7. Inutilité de quelques-unes. 338. 343.

Diſputes de mots : leur principale ſource. *a.* 194. Une notable. *ibid.*

Diſputer (l'art de) : a fait corrompre le langage. *a.* 193.

Distance : celle de nous aux étoiles, prodigieuse. *a.* 457.
Divinité : fausses & ridicules idées qu'en ont eues bien des peuples. *a.* 179. 180. *b.* 12. 15. D'autres n'en ont aucune idée. *a.* 180. *b.* 12. 13. *&c.* N'est autre chose que l'ame du Monde selon certains Philosophes. *a.* 381. *&c.* Réfutation de ce système. 374. *&c.*
Divinités du Paganisme : combien mépriſables. *a.* 180.
Divisibilité de la Matière : examinée. *a.* 468. *& suiv.* Subtilité de Chrisippe & de Descartes là-dessus, exposée & réfutée. 472.
Dixaine : Pythagore y établissoit la perfection. *a.* 413.
Doute : on ne devroit parler que douteusement des choses douteuses. *a.* 128. Répandu par-tout par les Scholastiques. *b.* 3. 4.
Druses : épousent leurs propres filles, & se mêlent indifféremment avec leurs femmes. *b.* 9. Et croient faire de bonnes & pieuses actions. 10.

E.

EAU : regardée comme principe de toutes choses par Thalès ; & avec le feu, par Hippus, & avec le feu & l'air, par Onomacritus. *a.* 407.
Eau-forte : dissout l'argent, & non l'or. *a.* 201.
Eau-régale : dissout l'or, & non l'argent. *a.* 201.
Eaux : quantité qu'il en a fallu pour le Déluge.

luge. *a.* 57. Combien en verſent les plus violens orages par demi-heures. *ibid.*
Echevins : diviſés dans les villes, & n'en cherchent point l'avantage. *a.* 139.
Ecriture : il faut ſe ſoumettre, quand elle a parlé. *a.* 55. 56. 57. 58. 66. *b.* 49. 99. *&c.* En fixant nos doutes, ne les éclaircit pourtant pas. 49. Ne doit être crue aveuglément, que dans les matières au deſſus de la raiſon. 126. La raiſon ailleurs eſt ſa règle. *ibid.*
Ecrivains : le même quelquefois loüé & blâmé par de très habiles gens. *a.* 122. 123. 124. Sujets à l'orgueil & à la vanité. 125. Maxime qui leur convient. 126.
Education : fait plus que la Religion chez preſque tous les hommes. *b.* 119.
Egliſe Romaine : abuſe de la Tradition & de la preſcription, envers les Proteſtans. *a.* 120.
Egypte : autrefois un marais. *a.* 377.
Egyptiens : regardés comme ne croiant qu'un ſeul Dieu. *a.* 14. Qu'ils ont pratiqué la Circonciſion avec les Juifs. 63. Antiquité qu'ils ſe donnent. 65. Avoient déjà des arts. *ibid.* Moïſe conſerve beaucoup de leurs cérémonies. *ibid.* Leurs Dynaſties fabuleuſes. 100. Croioient l'éternité du Monde. 364. Les premiers Philoſophes. *ibid.* Les premiers qui ont avancé le dogme de la Métempſicoſe. *b.* 283. Leurs premières Divinités, le Soleil & la Lune. *a.* 364.
Elemens & leur *accord* & *diſcord* : regardés comme principes de toutes choſes par Empédocle. *a.* 410.
Eloges. Voïez *Panégyriques*.

Embrion : s'il n'eſt animé qu'en 40. jours. *b.* 50.
Empédocle : donnoit un commencement au Monde. *a.* 366. Diſtingua des premiers les quatre Elemens, & leur adjoignit l'accord & le diſcord. 410. Faiſoit conſiſter l'ame dans le ſang. *b.* 45.
Empires : incertitude & difficultés touchant les premiers. *a.* 54. 55.
Enfans : pourquoi refléchiſſent tard. *a.* 173. N'ont point certaines idées qu'on regarde comme innées. *b.* 6. 7. & qu'ils devroient montrer plûtôt que les autres. 7. Les Caribes & les Péruviens mangent les leurs. 8.
Entelechios : cenſure de ce mot d'Ariſtote. *b.* 47.
Entendement humain : a ſes opérations. *a.* 167. *& ſuiv.* Comment les idées s'y produiſent. 171. 172. *&c.* Les Sholaſtiques en ſont les Empiriques. 231.
Entêtement : vice particulier & propre aux Théologiens. *a.* 126.
Enthimême : ſyllogiſme compoſé d'un *antécédent* & d'un *conſéquent*. *a.* 210.
Epics mûrs & baiſſent la tête : emblême des vrais Savans. *a.* 336.
Epicure : nomme la matière, atômes libres. *a.* 345. 414. 415. Donnoit un commencement au Monde. 366. &c. & le regardoit comme l'effet du hazard. 367. Ses raiſons. 368. 369. Sa Philoſophie épurée par Gaſſendi. 461. Ne croioit nullement l'exiſtence des Dieux. *b.* 27. 42. Leur donnoit une figure humaine. 27. Admet pourtant le conſentement univerſel comme très mauvaiſe preuve. *ibid.* Son ſyſtême ſatyriſé.

satyrisé. 34. Croioit l'ame mortelle 101. 113. *&c.* Eloge de ses mœurs. 114.
Equivoque de mots & de noms : combien vicieuse & rejettable. *a.* 193.
Eraſme : dispute contre Scaliger. *a.* 124. Avoient tous deux raisons. *ibid.*
Erreur : ses sources. *a.* 5. Comment se multiplie & se provigne. 73. Entretenue par l'avarice des Moines. 111. Appuiée & provignée par la voie de Tradition & de prescription. 162.
Espace : dispute à son sujet, vaine, mais amusante. *a.* 334. Examen de cette question. 427. *& suiv.* Le corps qui l'occupe, & lui, ne different que par notre pensée. 436. est le lieu des substances & des accidens. 451.
Espaces : ridicule de leur attribuer des qualités & des vertus. *b.* 138.
Espagnols : se fouettent le Vendredi St. sous les fenêtres de leurs maitresses. *b.* 10.
Esprit : ce que les anciens Philosophes & les Romains entendoient par ce mot. *b.* 227. S'ils s'en servoient pour exprimer l'idée d'un Etre purement intellectuel. 230. En quel sens Lucrece & Virgile ont emploié ce terme. *ibid.* Définition qu'en donne Plutarque. 232. Dans quel sens il a été pris par Platon. 233. *&c.* Et par St. Gregoire de Naziance. 263
Esprit humain : ignore bien des choses. *a.* 4. Ses quatre operations. 167. *& suiv.* Se peut très bien passer de Logique. 221. Etant fini, ne peut comprendre l'infini. 354. 363. 374. Ses bornes étroites. *ibid.*

Esprit de parti : combien dangereux. *a.* 191.
Esprits vitaux : nommés par les Philosophes & les Médecins, *Calidum innatum. b.* 86. Leur Méchanisme. *ibid. & suiv.*
Est : ce verbe, sans ou avec une particule négative, forme l'affirmation, ou la négation. *a.* 205.
Etain : son esprit toujours en mouvement. *a.* 482.
Etendue : ne peut émaner d'un sujet non-étendu, que par voïe de création. *a.* 395. Par-tout où il y en a, il y a de la matière. 406. 433. Essence de la matière, selon les Cartésiens. 434. 448. Raisons pour elle. 441. Tout ce qui en a, est composé de parties. 471.
Ethiopiens : Moïse n'en dit mot. *a.* 51. Fort nombreux peu après le Déluge. 59.
Etoiles : leur éloignement prodigieux de nous. *a.* 457.
Etre de raison : imaginé par St. Thomas. *a.* 162. Inutilité de Logique. 166. Fortement censuré. 197.
Etre éternel & spirituel : difficulté de le concevoir. *a.* 362.
Etres : il n'y en a que de *pensans* & *non-pensans. b.* 30 Leurs définitions. *ibid.*
Etude : manière d'en faire une bonne. 31. Son avantage. 170.
Evenemens : leurs causes souvent inconnues aux Historiens. *a.* 94. 96. Ces causes souvent très frivoles. 94. Ceux que nous n'avons que par la Tradition, presque tous faux. 99.
Evidence : l'autorité ne peut rien contre elle. *a.* 134.

a. 134. La certitude de nos jugemens en dépend. 205.

Euphorbe : nom, ſous lequel Pythagore affirmoit avoir aſſiſté au ſiége de Troie. *a.* 131.

Examen : doit être également permis, ou défendu à toutes les Religions. *a.* 119.

Expériences de Phyſique : leur utilité. *a.* 340. Expliquées différemment par les différentes Sectes. 341. 447. 508.

Extenſion : voiez *Etendue* & *eſpace*.

F.

FACILITÉ DE CROIRE : ſource de l'erreur & de l'ignorance. *a.* 5.

Faculté de Theologie de Paris : voiez *Sorbonne*.

Faits : rapportés diverſement par des Auteurs également diſtingués. *a.* 67. Le conſentement unanime touchant eux, preſque introuvable. 85. Combien difficile d'en établir la vérité. 93. Leurs cauſes inconnues aux Hiſtoriens 94 Ceux, que nous a tranſmis la Tradition, preſque tous faux. 99.

Fautes : le partage des hommes eſt d'en faire, & celui des Philoſophes de les reconnoître *a.* 99.

Fauſſeté : favoriſée par la voie de preſcription & de Tradition *a.* 118. Voiez *Erreur*.

Fauſſetés : les Hiſtoriens en racontent beaucoup. *a.* 46 75. *&c.*

Femmes : leurs intrigues, cauſes de beaucoup de grands évenemens. *a.* 94 95.

Feu : regardé comme principe de toutes choſes

ſes par Héraclite & Hippias. *a.* 407. & avec l'air par Oenopidès ; & avec l'eau par Hippus ; & avec l'air & l'eau par Onomacritus. *a.* 413.
Feux ſouterrains : leurs effets étonnans. *a.* 377.
Filles : épouſées par leurs propres peres, chez les Druſes. *b.* 9.
Filles des hommes : difficultés à leur ſujet. *a.* 54. 55.
Flud : ſoutenoit le ſyſtême de l'ame du Monde. *a.* 398. Paſſage de Bayle là-deſſus. 399. Réfuté par Gaſſendi. 400. 401. Avoit pris cette idée de Zareta. 413.
Fohi : premier Roi de la Chine : âge que lui attribuent les Chinois. *a.* 50.
Folie : la plus ſubtile ſe fait de la plus ſubtile ſageſſe. *a.* 133.
Fontenelle (Mr. de) : ſon erreur à l'occaſion du P. Mallebranche. *a.* 31. Ses *Entretiens ſur la pluralité des Mondes* loüés. *a.* 498. *b.* 142 143. Ce qu'il penſe au ſujet du mot d'*Attraction*. 491. Selon lui, la Lune eſt la plus irrégulière des Planetes. 506
Formes Logiſtiques : inutiles & peu connues. *a.* 219.
Foüet : les Eſpagnols ſe le donnent dévotement le Vendredi St. ſous les fenêtres de leurs maitreſſes. *b.* 10.
Fous : paioient un tribut à Alexandrie. *b.* 130. & les Aſtrologues y étoient ſoumis, *ibid.*
Franc-Arbitre : Dieu, prévoiant que l'homme s'en ſerviroit mal, devoit l'empêcher. *a.* 389.

François (*St.*) : Ses *conformités avec Jesus-Christ*, *a.* 87. Livre impertinent. 88. Exemples. 89.

François I : grandeur de son expédition dans le Milanez, & petitesse du motif qui l'y porta. *a.* 95. N'y alloit que pour coucher avec une courtisanne. *ibid.*

Fréjus : la mer s'en retire. *a.* 377.

G.

GANIMEDE : favori, ou mignon de Jupiter. *b.* 15. 23.

Gassendi : sa grande sincerité & bonne foi louée. *a.* 17. Porte les premiers coups à Aristote. *ibid.* Rétablit le système d'Epicure. *ibid.* Soutient presque le Pyrrhonisme. 150. Porte les premiers coups à l'erreur, & écrit contre Aristote. 162. Mépriſoit absolument la Logique, & son passage à ce sujet. 164. Sa prudente circonspection. 337. Réfute Flud touchant l'ame du Monde. 399. Son idée particulière à ce sujet. 401. Justifié par Bernier. 402. Admettoit les atômes. 415. Renouvelle la Philosophie d'Epicure. 426. Regarde la solidité & la dureté comme l'essence de la matière. 433. 434. Combattu. 435. Ses raisons en faveur du vuide. 442. *&c.* Appelle *Atômes* les premiers principes de la matière. 459. Epure sagement la Philosophie d'Epicure. 461. 462. Explique tout par ses atômes & son vuide. 508. Son témoignage, en fait de Philosophie, vaut mieux que celui de 20 Historiens. *b.* 145. Contredit l'opinion qui admet l'ame pure-

ment ſpirituelle. 71. Belle réflexion de ce Philoſophe. 121. Morin prédit fauſſement ſa mort. 146. Que ce Philoſophe étoit à tous égards ſupérieur au P. Mallebranche. 334.

Gaſſendiſtes : expliquent les expériences autrement que les Cartéſiens. *a.* 341. Leurs raiſons pour le vuide 441. *&c.* plus probables que celles des Cartéſiens. 459. Appellent atômes les principes ouvriers de la matière. *ibid.*

Gaules : fondation de leur Roïaume par le fils d'Hector, fruit de la Tradition. *a.* 102.

Gazée, Jéſuite : contes pieux & abſurdes de ſes *Pia Hilaria*. *a.* 88. Sa ſaillie riſible contre les Huguenots. *b.* 89.

Géants : difficulté touchant ceux de l'Hiſtoire Sainte. *a* 54. Idée qu'en ont eue pluſieurs Peres de l'Egliſe. 55.

Génie : que le climat en général n'y contribue en rien. *a.* 23.

Géometrie : Science ſûre. *a.* 6. 40. Peu eſtimée dans les écoles. 7.

Glande pinéale : ſiége de l'ame, ſelon quelques uns. *b.* 86.

Globe Terreſtre : ſa capacité s'élargit à meſure qu'il s'éleve. *a.* 57

Gloire : ſon amour fait plus que la Religion chez preſque tout le Monde. *b.* 119.

Gobien (le Pere *le*) : paſſage de ſon *Hiſtoire des Iſles Marianes*. *a.* 180. Autres. *b.* 13.

Gordien Voïez *Ararat*.

Grecs : leurs Dieux & demi-Dieux, effets de la Tradition. *a.* 100. Croioient l'éternité du Monde. 364. Croiance des anciens Peres

res Grecs touchant la nature de Dieu & des Anges. *b.* 347. *&c.* Celle des Grecs modernes. 266. Paſſage de Mr. de Beauſobre à leur ſujet. *ibid.* Les reprend ſur l'explication qu'ils donnent du Myſtère de l'Incarnation. 267. Détail d'une conteſtation ſurvenue dans le XIV. ſiécle. 268.

Grégoire le Grand (*St.*) : condamne Tite-Live au feu, à cauſe de ſes prodiges. *a.* 73.

H.

HAMMAÏ (R.) : compilateur du Talmud. *a.* 104.

Hammon : ſon oracle ordonne de chaſſer les Juifs lépreux. *a.* 65.

Harangues. Voïez *Panégyriques.*

Hardouïn (le P.) : abſurdités de ce Jéſuite. *b.* 168. Quels Ouvrages il a reconnu pour légitimes parmi les Latins. 295. Et les Grecs. 296. Attaque l'Enéide de Virgile. 297. Mauvais office qu'il rend à Mrs. les Abbés d'Olivet & Fraguier. 239. Critique un paſſage de Cicéron. 332.

Hazard : cru l'Auteur du bel ordre de l'Univers. *a.* 355. 361. 365. 367.

Henri III : inſolemment traité par la Sorbonne. *a.* 137. Déchiré par les libelles de la Ligue. 148.

Henri IV : ſon caractère. *a.* 217. Déchiré par les libelles de la Ligue. 137. Ne ſavoit ce que c'étoit que ſyllogiſme. 217.

Héraclite : donnoit un commencement au Monde. *a.* 366. Regardoit le feu comme prin-

principe de toutes choſes. 388.
Héréſies : occaſionnées par les vaines diſputes des Théologiens & des Moines. *b.* 3.
Hérodote : ſa Généalogie des Rois d'Egypte. *a.* 52. Partial pour ſa Nation. 69. A preſque autant d'oracles que de pages. 71. Dit que l'Egypte n'étoit autrefois qu'un marais. 377.
Héſiode : regardoit la terre comme le principe de toutes choſes. *a.* 409. 410.
Hippias : regardoit le feu comme le principe de toutes choſes. *a.* 407.
Hippocrate : ce qu'il entendoit par l'ame. *a.* 401. Sembloit reconnoître pour Dieu le *Calidum innatum. a.* 402. Son paſſage là-deſſus. *ibid.*
Hippus : regardoit le feu & l'eau comme les principes de toutes choſes. *a.* 413.
Hirondelles : conte de celles de St. François, *a.* 87.
Hiſtoire : très ſouvent peu ſûre. *a.* 10. Incertaine dans un grand nombre de faits. 46. 48. Ne peut prouver un fait contraire à la raiſon. 46. Six cauſes de ſon incertitude. 48. I. Obſcurité de ſes commencemens. 49. II. Partialité des Hiſtoriens. 66. III. Prodiges dont les Hiſtoriens ſont pleins. 71. 77. IV. Diverſité de leurs ſentimens. 77. 86. V. Ridicule des annales des Moines. 86. VI. Les ſujets des évenemens inconnus aux Hiſtoriens. 93. 97. Récapitulation de ces cauſes. 98. On ne peut donc appuier un ſentiment de l'autorité de l'Hiſtoire, qu'autant qu'il eſt conforme à la raiſon. 97. Motifs qui ont corrompu la vérité de l'Hiſtoire. 105.

Hiſtoires merveilleuſes, telles que celles de Renaud, Armide, &c: fruit ridicule du ſiécle des Croiſades. *a.* 75. Renouvellées par les Italiens. *ibid.*

Hiſtoriens: obligés de s'accommoder à la prévention des peuples. *a.* 46. 75. 100. *& ſuiv.* Ne peuvent ſupprimer des faits faux. 46. 73. Mais en doivent faire ſentir la fauſſeté. 47. Approuvent bien des menſonges 47. 68. 75. Les Catholiques remplis de puérilités & de chimères 73. 75. ceux des Croiſades ſurtout. 76. Les modernes plus réſervés à cet égard. 77. Extrêmement partiaux pour leur Religion. 78. Ceux des Ordres Religieux ridicules & impertinens. 86. 93. Peu attentifs à défendre la vérité. 107. Certains ſont grands amateurs de prodiges. *b.* 144. Exemple de contrariété entre deux Hiſtoriens. *a.* 140.

Hobbes: croioit l'ame matérielle. *b.* 56.

Homere: ſes Dieux ont fait imaginer quantité d'autres fables. *a.* 114. Radotoit quelquefois. *b.* 79. Suppoſoit que toutes choſes étoient engendrées d'eau. 187.

Hommes: tiennent leur raiſon de Dieu. *a.* 220. Ne ſe font pas à coups de plume. 61. Leur partage eſt de faire des fautes. 126. Les plus grands donnent dans les grandes erreurs. 133. Exemples. *ibid.* Ses infirmités & malheurs, cauſe de l'erreur de Spinoſa. 385. Deſcription de ſes maux & miſeres. 387. *&c.* Paſſage de Plutarque là-deſſus. *ibid.* Vendus ſouvent comme des chevaux & des moutons. *ibid.* Dieu, prévoiant leur chute, devoit l'empêcher. 389. Abſurdité, qu'ils ſoient des modifications de Dieu. 397.

Hôpital:

Hôpital (le Chancelier de l') : accuſé d'irreligion & d'Athéiſme. *b.* 116. Loüé de ſes bonnes mœurs. *ibid.*

Horace : cité. *a.* 108. 115. 186. 203. *b.* 79. Doutoit preſque de tout. *a.* 156.

Horloger : ſait pourquoi une montre va ou s'arrête. *a.* 200.

Huet (Evêque d'Avranche) Ouvrage qu'il a publié. *a.* 157. Mal reçu & mal réfuté. *ibid.* Se moque de ceux qui ſubſtituent le mot de *ſubſtance* à celui de *corps*, emploié par Tertullien. *b.* 255. Echantillon de leurs invectives. *a.* 22.

I

JAMBLIQUE : raillé de ſes contemporains, pour avoir voulu rejetter les Cathégories d'Ariſtote. *b.* 309.

Janſéniſtes : ſe déchaînent contre Montagne & ſes Ecrits. *a.* 22. 23. 123. Traduiſent *Térence*, & liſent *Clélie*, où ils ſont fort loüés. 23. Font un bon Traité de Logique, intitulé l'*Art de penſer*. 165. Font un Saint de leur Diacre Paris. 91. & cela en haine des Jéſuites. 92. Mépriſent Bourdaloüe. 124. N'écrivent contre les Jéſuites que par jalouſie, choqués de leur crédit. 136. Très propres à tromper & ſéduire les eſprits. 191. Tournent en ridicule le Cagotiſme des Moliniſtes, & puis l'adoptent pour duper le peuple. 191. Déchirent impitoiablement les Moliniſtes. *b.* 11.

Idées & *idées innées* : tirent leur origine de nos ſens, ou de celles qui paſſent par nos ſens. *a.* 171. 181. Un ſourd, & un ſourd & aveugle

aveugle en ont moins que les autres hommes. 173. Innées en nous, selon certains Philosophes. 65. &c. Celles d'expérience plus parfaites que celles de secours. 184. Leur peu de justesse, & la difficulté de leur connexion, source de notre ignorance. 199. 200. Leur incertitude & fausseté. 202. Argument contre les innées. 352. Nous n'en avons point de telles. *b.* 5. 8. Elles devroient être dans tous les hommes, s'il y en avoit. 5. Si Dieu en avoit donné, ce seroit principalement la sienne, qu'on n'a pourtant pas. 11. Preuves. 12. 13.

Idiots : voiez *Imbécilles*.

Jérôme (*S*) : loüe Epicure. *b.* 115.

Jésuites : critiquent Mr. de Thou, & embrouillent l'évidence des faits. *a.* 79. Haïs des Jansénistes. 92. Décrient Paschal. 124. Choqués de la gloire de Port-Roial. 136. Leur doctrine touchant le culte des Chinois, condamnée en Sorbonne, & approuvée en Espagne. 138. Ne font nul quartier aux Jansénistes. 11.

Ignorance : suite de la crédulité & de la vanité de tout savoir. *a.* 5. Ses causes. 199.

Isle : une s'éleve du fond des eaux dans l'Archipel. *a.* 377.

Images : celles exposées par les Moines, causes de bien des superstitions. *a.* 115. & leur produisent de grands revenus. 116.

Imbécilles : on ne voit point en eux les idées qu'on appelle innées. *b.* 7. & qu'ils devroient montrer plutôt que les autres. *ibid.*

Incompréhensible : quand on le veut pénétrer, la Science ne sert qu'à égarer. *a.* 133.

Incorporel : voiez *Asomaton*.
Indiens : antiquité qu'ils se donnent. *a.* 52.
Indolence : cause de la durée des fausses Traditions. *a.* 113. Beau passage de Séneque contre elle. *ibid.*
Infaillibilité : refusée au Pape par les Peres de l'Oratoire. *a.* 21.
Indéfini : mot trompeur & bizarre, aussi ridicule que celui d'*Indépair*. *a.* 473. Descartes abuse de ce Quolibet, ainsi que les Scholastiques. 474.
Infini : incompréhensible. *a.* 334. 262. Il ne peut y en avoir deux. 477.
Infini actuel, & *infini en puissance* : distinctions frivoles d'Aristote & de ses disciples. *a.* 471.
Intérêt : source des erreurs & des superstitions. *a.* 113.
Jochanan (*R.*) : second compilateur du *Talmud*. *a.* 104.
Josephe, Historien Juif : demande le consentement uniforme pour la certitude d'un fait. *a.* 85. Il est presque impossible de remplir cette condition. *ibid.*
Jours : il ne pouvoit y en avoir de distinction avant l'existence du Soleil. *a.* 405.
Jouvenci : obligé de mentir en bien des endroits de son *Histoire des Jésuites*, & contraint de se retirer à Rome. *a.* 86.
Italiens : grands amateurs d'enchantemens, prodiges, sortilèges, & miracles. *a.* 49. Renouvellent les histoires merveilleuses du siécle des Croisades, *&c.* 75.
Juda Hakkadosh (*R*) : premier compilateur du *Talmud*. *a.* 104.
Jugement : l'étude le rectifie. *a.* 170

Jugement : ce que c'eſt en Logique. *a.* 204. D'où dépend ſa vérité. 206.
Juger : ce que c'eſt en Logique. *a.* 166. 204.
Juifs : Moïſe n'a eu qu'eux en vue dans ſon Hiſtoire. *a.* 51. Leur ſortie d'Egypte regardée comme miraculeuſe par Moïſe, Joſeph, &c. & comme très mépriſable par d'autres. 62. Traités de lépreux, & chaſſés d'Egypte. *ibid.* Menés dans le Déſert par Moïſe. 62. 65. Qui leur y procure miraculeuſement de l'eau. 67. Comment Tacite raconte ce fait. *ibid.* Peſans & peu dignes du nom de Cartéſiens. 466. Crus par les Païens n'adorer que le Ciel & les nuées. *b.* 18. N'étoient qu'un point dans le Monde, en comparaiſon des autres peuples. 28. Leurs Saducéens croioient l'ame mortelle, & ils ne les ſéparerent point de leur communion. 112. Un donne un coup de couteau à Spinoſa par zèle de Religion. 119.
Julius Firmicus Maternus : paſſage de cet Auteur contre les folles idées des Païens ſur la Divinité. *b.* 19.
Jupiter : le plus grand des Dieux, & coupable du plus grand des crimes. *b.* 15. 23.
Jurieu : réfute le *Calviniſme de Maimbourg*. *a.* 78. Juge fauſſement de Bayle. 124. Controverſiſte chicanneur. 146. Son caractère mépriſable. *ibid.* Son portrait. *b.* 347. 348. Plainte de ſes fureurs perſécutantes. *a.* 149.
Juſtice : la nôtre n'eſt vraie qu'autant qu'elle approche de celle de Dieu. *a.* 390.
Juvenal ; cité, *a.* 111, *b.* 18.

L.

LACTANCE : distingue l'ame de l'esprit. *b.* 41. Cité sur le système de Cléanthes & d'Anaximènes. 221. Est d'accord avec St. Augustin 221. Conséquence qui découle de l'idée qu'il a de l'ame 262.

Langage : beau passage de Locke contre l'abus qu'on en fait. *a.* 195. 196.

Leibnitz (Mr.) : soutient que les Ouvrages d'Aristote sont réellement de ce Philosophe. *b.* 312.

Légendes des Saints : moins sensées que les *Contes des Fées* les plus ridicules. *a.* 87.

Lenglet : sa *Méthode d'étudier l'Histoire* citée. *a.* 49. 50.

Lettres Juives : citées. *a.* 44. 58. 62. 63. 92. 192. *b.* 34.

Leucippe : admettoit les atômes. *a.* 414.

Lieu : dispute à son sujet, vaine, mais amusante. *a.* 334.

Ligue : fureur de ses libelles contre Henri III. & Henri IV. *a.* 148.

Lille : son siége causé par des intrigues de femmes. *a.* 96.

Livres : comment se doivent lire. *a.* 121. Bons ou mauvais, selon l'estime ou la haine des Savans. 134.

Locke : passage de cet Auteur contre les pedans & demi-Savans. *a.* 2. Souvent cité dans cet Ouvrage. 20. Son caractère excellent. 20. 336. Ce qu'il dit de la difficulté d'approfondir la Physique. 342. Se déclare pour la solidité constituant l'essence de la matière. *a.* 449. Ne faisoit aucun cas

cas de la Métaphyſique & de la Théologie ſcholaſtique. *b.* 2. Doit être mis en parallèle avec Deſcartes & Mallebranche. 57. Veut qu'on examine la Révelation par la raiſon. 126. Cité. *a.* 2. 20. 179. 195. 211. 216. *& ſuiv.* 220. 227. 336. 342. 450. 452. *b.* 2. 8. 55. 57. 108. 109. 127.

Logique : ſcience peu sûre. *a.* 6. 7. 17. 40. Celles d'Ariſtote, de St. Thomas, & de Scot, fort vantées dans les écoles 6. C'eſt la première partie de la Philoſophie. 160. & l'art de penſer, ou de conduire ſa raiſon. 161. Comment conſidérée par les plus grands Philoſophes. 161. *&c.* Les Sophiſtes en abuſoient fort. 162. Ariſtote en fit le premier un Corps. 161. & la rendit obſcure. 162. & ſes commentateurs encore plus. *ibid.* Mépriſée abſolument par Gaſſendi. 164. Deſcartes en démontre l'abus, & en recommande un bon uſage 165. Port-Roïal en donne un bon Traité. 165. En quoi conſiſte, & ſes quatre Chefs. 166. *& ſuiv.* Sans elle on peut raiſonner fort juſte. 170. 218. Ses termes corrompent le langage. 196. Son ſujet diverſement nommé. 197. Ses termes barbares, ou ſon Taliſman. 222.

Loix : doivent être égales entre les diverſes Religions, partis, &c. *a.* 118.

Loüanges outrées : cauſes de reſpect inſenſé. *a.* 117. Deviennent enfin ridicules. *ibid.*

Louis XI : fait aſſaſſiner ſon frere, & en demande plaiſamment pardon à la Vierge. *b.* 119.

Louis XIV : déchiré par les libelles de quelques Réfugiés. *a.* 148.

Louvois : ſa jalouſie contre Mrs. de Condé & de Turenne. *a.* 97.
Lucrece : cité. *a.* 121. 187. 346. 369. 446. 463. 480. *b.* 42. 43. 48. 93. 95. 101. 102. 104. Admettoit les atômes. *a.* 414. Repris ſur l'infinité de leur figure. 460. Loué de ſincérité. *b.* 48. Ses bonnes mœurs loüées. 116. Mort avant Ciceron. 153.
Lulle (*Raimond*) : cenſuré, *a.* 162.
Lumière : regardée par Zareta & par Flud comme un des principes des choſes. *a.* 413.
Lumière naturelle : Don du Ciel, & vrai moïen de connoître la vérité. *a.* 11. N'a pas beſoin du ſecours du ſyllogiſme. 221. Voïez *Raiſon*.
Lune : Divinité des Egyptiens. *a.* 364. Ses qualités. 365.
Luther : Prédeſtiné, ſelon Sleidan, & franc Débauché, ſelon les Catholiques. *a.* 80.

M.

MAcaire (*St.*) : fait une pénitence de ſix mois pour avoir tué une puce. *a.* 90.
Maclou (*St.*) : diſoit la Meſſe ſur une baleine. *a.* 90.
Madelaine (*la*) : on croit avoir ſon corps à St. Maximin, & richeſſes qu'il produit aux Moines. *a.* 111. Sentiment du P. Hardouïn ſur cette queſtion. 112.
Maimbourg : ni exact ni ſincère. *a.* 70. Cenſure les impertinences des Hiſtoriens de Charles-Quint. *ibid.* Ses *Hiſt. du Luthéraniſme & du Calviniſme*, réfutées par *Seckendorf*, *Bayle*, & *Jurieu*. *a.* 78.

Maiſons céleſtes : raiſonnement contre leurs prétendues influences. *b.* 137.
Maîtres : plus nuiſibles qu'utiles, s'ils ne ſont véritablement ſavans & méthodiques. *a.* 3.
Mal : difficultés ſur ſon origine. *a.* 347. 363. 388.
Mallebranche : excès où il tombe lui-même. *a.* 5. Paſſage de cet Auteur contre les mauvais guides. *ibid.* Jugement qu'il porte d'Ariſtote. 15. & de Deſcartes. 16. Critique du V. Chapitre de la III. Partie du II. Livre de ſa *Recherche de la vérité* contre Montagne. 21. 37. 123. Son caractère. 21. *b.* 324. Nourri dans les idées de Port-Roïal. *a.* 22. Critique d'un de ſes paſſages. 28. 29. Accuſé d'imagination ſpacieuſe. 30. Accuſé de penſer trop ſubtilement. 123. Arnauld écrit contre lui. 124. Son dégoût pour la belle Littérature. 30. Sa déciſion ſur le choix des opinions. 361. 362. Trouve des défauts dans les Ecrits de Deſcartes. 476. Blâme la Métaphyſique. *b.* 2. Reprend Ariſtote d'eſprit trop déciſif. 47. Affecte de mépriſer Montagne. 58. 64. Son ſentiment ſur l'ame. 58. *&c* Examiné. 59. Ce qu'il dit de l'ame des bêtes. 68. 69. *&c.* Réfuté. *ibid. &c.* Se moque d'Ariſtote & d'Averroès. 125. Que ſon ſyſtème ſur les idées eſt une eſpèce de Spinoſiſme ſpirituel. 324. *&c.* Traité d'Athée & de fou, par qui, & à quelle occaſion. 331. *&c.* Preuve que ſa Théologie eſt peu Chrétienne. 335. Autre dogme très dangereux. 338. Abſurdité d'un acte de foi que faiſoit ce Pere ſoir & matin. 339.
Manéthon, Prêtre Egyptien : ſes fragmens,

certains. *a.* 52. Traite les Juifs de lépreux chaſſés d'Egypte. 62.
Manière de choſe : ce que c'eſt en Logique. *a.* 181.
Manile : ſa difficulté ſur l'éternité ou la création du Monde. *a.* 371.
Marana : ſon *Eſpion Turc* cité. *a.* 52. 62.
Mariannes, iſles : leurs peuples n'ont aucune idée de Dieu. *a.* 181. *b.* 12. Leurs dogmes ſinguliers. *ibid.*
Marsham : ſon *Chronicus Canon Ægyptiacus*, excellent. *a.* 64. Y prétend que Moïſe a conſervé bien des cérémonies Egyptiennes. *ibid.*
Matière, diſpute ſur ſa diviſibilité, vaine, mais amuſante. *a.* 233. 343. Crue éternelle. 345. 355. Appellée *Cahos* ou *Atômes libres.* 345. Raiſon de ſon éternité. *ibid.* 346. Si elle eſt coéternelle avec Dieu. 347. 355. *&c.* Ce ſentiment plauſible. 365. 366. Ce ſentiment combattu & détruit. *b.* 36. *& ſuiv.* La corruption de ſes parties eſt plutôt une régéneration. *a.* 368. N'eſt point corrompue pour changer de forme. 379. Son eſſence, ſelon Deſcartes. 432. *&c.* & ſelon Gaſſendi. 433. *&c.* Ses parties extrêmement ſubtiles. 459. Sa diviſibilité examinée. 468. *& ſuiv.* Qu'aucun Philoſophe ancien ne l'a cru produite du néant. *b.* 194. Vaine ſubtilité de Chriſippe & de Deſcartes à ce ſujet. *a.* 472.
Matière ſubtile : principe des Cartéſiens. *a.* 341. Inventée par Deſcartes. 426. De quoi formée 466. Inconnue à Moïſe. *ibid.* Difficultés contre ſon mouvement. 467. Aſſez ſemblable aux atômes d'Epicure. 466. 467.

Maturins : ſtupides. *a.* 192.
Maupertuis (Mr. de) : que ſon Livre ſur l'*Attraction* l'emporte ſur tous les Ouvrages Philoſophiques. *b.* 163.
Maxime de Tyr : comment prouvoit l'exiſtence des Dieux. *b.* 24. 25.
Maximes : propoſitions évidentes d'elles-mêmes. *a.* 207. Exemples. *ibid.*
Méchans : leur proſperité prouve l'immortalité de l'ame. *b.* 121. Prêts à mourir, ſont cruellement troublés. *ibid.*
Mens : voiez *Anima*.
Menſonge : diſputes meſſéantes de deux Peres ſur le menſonge officieux. *a.* 147. Le menſonge reſſemble à la vérité. 190. Perd un honnête homme de réputation. *b.* 132. A force d'en faire, les Charlatans & les Aſtrologues rencontrent quelquefois la vérité. 147.
Mer : ſa profondeur. *a.* 57. S'éloigne des côtes de Provence. 377. Peut devenir terre. 379.
Mercure : ſon eſprit toujours en mouvement. *a.* 482.
Mercure Triſmegiſte : fait le monde conſubſtantiel à Dieu. *a.* 422.
Méris, lac d'Egypte : ſon éloignement de la mer. *a.* 377.
Merſenne (le Pere) : cité par rapport aux eaux du Déluge. *a.* 58.
Meſſe : dite ſur une baleine par St. Maclou. *a.* 90.
Métaphyſique : ſcience peu sûre. *a.* 6. 7. 9. 40. Sa définition. *b.* 1. 2. Auſſi-bien que la Théologie ſcholaſtique, ne ſert à rien. *ibid.* Mépriſée par Mallebranche. 2. Son étude nuiſible. 3. Mé-

Méthode : ce que c'eſt en Logique. *a.* 169. Sa définition. 228. La partie la plus utile de la Logique. *ibid.* Il y en a de deux ſortes, *méthode de réſolution*, & *méthode de compoſition*. *a.* 229.
Milanez : l'intempérance de François I. & la débauche de Bonnivet y firent porter la guerre. *a.* 95.
Miracles : voiez *Prodiges*.
Myſtères : malheur de ceux qui veulent les approfondir. *a.* 393.
Mobile : tout mouvement en ſuppoſe un. *a.* 357.
Modalités : ne peuvent exiſter ſans la ſubſtance qu'elles modifient. *a.* 396.
Modes : ce que c'eſt en Logique. *a.* 182. Ne ſont rien, ſelon Spinoſa. 397.
Mochus : admettoit les atômes. *a.* 414.
Moines : grands châtreurs de manuſcrits. *a.* 68. Leurs annales ridicules & impertinentes. 86. Semblent s'aheurter contre le bon ſens. 87. Deshonorent la Religion par leurs Légendes. *ibid.* Font croire au peuple de Provence qu'ils ont la Madelaine. 111. Leurs tableaux & images chimériques, cauſes de beaucoup de ſuperſtitions. 115. Gens tout pétris de chimères. 165. Leurs vaines diſputes ont occaſionné les héréſies, & fourni des armes à l'Athéiſme. *b.* 4.
Moïſe : ſeul Hiſtorien de ce qui s'eſt paſſé avant le Déluge. *a.* 51. Ne dit rien que par rapport aux Juifs. *ibid.* Chaque Nation a eu le ſien. 52. Traité de Prêtre Egyptien. 63. Nommé Tiſithen par Chéremon. *ibid.* Conſerve bien des cérémonies Egyptiennes.

nes. 64. Mene les Juifs dans le Désert, & devient leur Législateur. 65. Leur y procure miraculeusement de l'eau, & comment Tacite raconte ce fait. 67. A moins d'autorité sur les Juifs, qu'Aristote sur les Scholastiques. 184. Ce qu'il a voulu dire pour les six jours de la Création. 403.

Molinistes : très propres à tromper & corrompre les esprits. *a.* 190. Censurés de Cagotisme par les Jansénistes. 191. qu'ils déchirent impitoyablement. *b.* 11.

Monde : s'il est éternel, & systêmes de ceux qui l'ont cru tel. *a.* 344. 355. *& suiv.* Platon le croioit créé par des Dieux inférieurs. 352. Aristote soutient le mieux son éternité. 356. Avantages de ce systême. 359. Philosophes qui l'ont admis. 366. 372. *&c.* Philosophes qui lui donnent un commencement. 366. Son éternité niée & combattue. 366. Son ordre admirable proposé. 367. Raisons contre. 368. Difficulté de ces deux systêmes. 370. 371. Ses destructions apparentes expliquées. 376. Son ordre n'est point bouleversé par ses changemens. 379. Réfutation du systême de l'ame qu'on lui prête. 394. *&c.* Comparé à une plante, ou un à animal. 380. Sa création, prouvée par l'Ecriture seule. 402. S'il fut créé en six jours, ou en un instant. 403. Cette dernière façon donne une plus grande idée de Dieu. 405. Consubstantiel à Dieu, selon Mercure Trismegiste. 422.

Monde : joué par la moitié de lui-même. *a.* 95.

Mongeron (Mr. *de*) : fausseté de son Recueil des miracles. *a.* 91.

Montagne (*Michel de*) : défendu contre une critique outrée du Pere Mallebranche, & des Janſéniſtes. *a.* 22. 37. 123. Défendu par la Bruyere. 123. Son caractère. 26. S'il a trop parlé de lui. 27. S'il s'eſt contredit. 36. Quel étoit ſon Pyrrhoniſme. *ibid.* Tire la plus ſubtile folie de la plus ſubtile ſageſſe. 133. Soutient preſque le Pyrrhoniſme. 150. Ne veut point qu'on examine trop certaines opinions Philoſophiques. 394. Doué d'une grande juſteſſe de génie. 425. Prévoit la chute d'Ariſtote. *ibid.* Trop mépriſé par Mallebranche. *b.* 58. 64. Cité. *a.* 47. 133. 190. 336. 394. 426.

Montagnes : élevation des plus hautes. *a.* 57.

Montre : un horloger ſait pourquoi elle va ou s'arrête. *a.* 200.

Morale : aucune de ſes règles n'eſt innée. *b.* 8. Ses principes ne ſont point reçus d'un conſentement univerſel. 9. Preuves 9. *&c.*

Morin, Aſtologue : prédit fauſſement la mort de Gaſſendi. *b.* 146.

Mort : naturelle mene en Paradis, violente mene en Enfer, ſelon les Marianites. *b.* 12. 13.

Mothe-le-Vayer [*la*] : ſoutient preſque ouvertement le Pyrrhoniſme. *a.* 150.

Mots : doivent être clairement définis, & non ambigus. *a.* 193. Les établis ne doivent point legérement ſe changer 195. Paſſages utiles contre cet abus. *ibid.* Les Péripatéticiens en ſont repris. 196. Les Philoſophes ne doivent point en abuſer. 475.

Moulin [*du*] : controverſiſte chicanneur. *a.* 146.

Mouvement: prouve le Vuide. *a.* 456. Celui des atômes, perpétuel. 479. Objection là-contre, & réponſe. 479. 480.
Mule du Pape: dévotement baiſée. *b.* 10.
Multiplians: Secte qu'on dit ſe trouver à Londres & en Hollande. *b.* 9.
Multiplication: celle des Iſraëlites, miraculeuſe. *a.* 61.
Multiplicité de notions: ſouvent préjudiciable. *a.* 198.

N.

NATURE: ne fait rien en vain. *a.* 207. 439. Ne fait aucune choſe de rien. 207. Plus on l'étudie, plus on ſe trouve ignorant. 334. Comparée à un joueur de Gobelets. 343. Il nous ſuffit de connoître les derniers effets de ſes opérations. *ibid.* Nous la connoiſſons aſſez pour nos beſoins. *ibid.* Son bel arrangement & ſon ordre. 346. Deſtructions apparentes de ſes parties, expliquées. 377. Cauſes de ſon changement perpétuel 479. Ridicule de dire que ſans connoiſſance elle ſe conduiſe ſelon les régles les plus ſages. *b.* 35.
Nature infinie: difficultés à ſon ſujet. *a.* 353. 354.
Négation: d'où formée. *a.* 104.
Néron: monſtre de cruauté. *a.* 388. Sacrifioit trois fois par jour à l'image d'un enfant. *b.* 118.
Newton: grand Phyſicien. *a.* 15. Explique tout par l'attraction. 508. Qualité de ſon ſyſtême ſur l'Harmonie de l'Univers. 458. Raiſons dont il appuie l'opinion de l'in-

divisibilité des atômes. 469. Celles, sur lesquelles il établit la vertu qu'il donne aux corps. 484. Expériences dont il les justifie. 485.

Nicole : ses *Essais de Morale*, ennuieux. *a.* 26. Sa censure de Montagne censurée. 124. Accusé de penser peu. *ibid.* Controversiste chicanneur. 146.

Noblesse : la vraie confondue avec la fausse par les Généalogistes, *a.* 105. Que la Noblesse faisoit autrefois gloire de son ignorance. *a.* 109.

Nombre : nécessairement pair ou impair. *a.* 207.

Nombres : Pythagore regardoit leur harmonie comme le principe de toutes choses. *a.* 413.

Noms : doivent être clairement définis, & non ambigus. *a.* 193. Passages utiles contre cet abus. 194. Les Péripatéticiens en sont repris. 195.

Notions : la sensation & la réflexion en sont les sources. *a.* 204.

Notre-Dame de Cléri : Louis XI. lui demande plaisamment pardon de l'assassinat de son frere. *b.* 119.

O.

OBJETS extérieurs : sources de nos idées. *a.* 171.

Occellus Lucanus : bonté & authenticité de l'Ouvrage de ce Philosophe sur la Nature & l'Univers. *b.* 166.

Oenopidès : regardoit comme principes de toutes choses le feu & l'air. *a.* 413.

Oiſeau : quel eſt le plus ancien de lui, ou de l'œuf. *a.* 361.
Oeuf : quel eſt le plus ancien de lui, ou de l'oiſeau. *a.* 361.
Olivet (Mr. l'Abbé d') : erreur où il eſt ſur les reſſources qui peuvent ſervir à expliquer la Théologie des Grecs. *b.* 151. Réfuté à l'occaſion de Mr. Bayle. 173. *&c.* Obligation qu'il impoſe à un Traducteur. 201. Fauſſeté de ſes conjectures. 202. *&c.* Sa maxime. *ibid.* Reproche que lui font les partiſans du Pere Leſcalopier. 205. Compile Mr. Bayle & l'injurie. 207. Tâche en vain de redreſſer la bevûe de Ciceron. 212. Cas que l'Auteur fait de ſes Traductions & de ſa Critique injurieuſe. 224. Idée qu'il prête à Anaxagoras. 225. Autre erreur au ſujet du Timée de Platon. 226. Falſifie le ſentiment de ce Philoſophe en ce qui regarde la Métempſycoſe. 283. Antorités qu'on lui oppoſe en forme de preuves. *ibid. &c.* Evite d'éclaircir ce que Velleïus dit de la Théologie d'Ariſtote. 292. Raiſons qu'il a eues de n'en rien faire. *ibid. &c.* Traite auſſi mal St. Auguſtin que Mr. Bayle. 298. Rejette Ariſtote. 299. Preuves contre ſon ſentiment. *ibid. &c.* Outrage la mémoire d'un illuſtre mort. 321. Reproches que lui font Mr. de Maizeaux & l'Auteur de cet Ouvrage. 345. Juſtice que rend celui-ci à ſon caractère & à ſes talens. 348.
Onomacrite : regardoit le feu, l'air, & l'eau, comme les principes de toutes choſes. *a.* 413.
Opinions humaines : fondées, ou ſur l'Hiſtoi-

re, ou sur la Tradition, ou sur l'autorité des Savans ; & très peu sur la raison. *a.* 46. L'Historien les rapporte, & le Philosophe les discute. 47. Leur peu d'évidence prouvée par la dissension des Savans. 122. Leur diversité ne vient souvent que de la haine mutuelle des partis. 124. Les moins chargées de difficultés toujours préférables. 361. Certaines ne veulent point être trop approfondies. 394. Leur vérité ne dépend pas du génie de ceux qui les soutiennent. *b.* 57.

Opera de Paris : ses Déesses aussi peu chastes que les belles de l'Olympe. *b.* 24.

Or : se dissout dans l'eau-régale, & non dans l'eau-forte. *a.* 200.

Oracles : trop fréquens dans Hérodote. *a.* 71. Jeu de ceux qui les dirigeoient, & souvent peu crus de ceux qui y recouroient. 72.

Orages : combien d'eau les plus violens versent par demi-heure. 58.

Oraisons funébres : voiez *Panégyriques*.

Orateurs : Auteurs de beaucoup de fausses Traditions. *a.* 114. 116. Passage d'Aulugelle contre eux. 117. Leur caractère. *ibid.* Outrent trop les éloges. *ibid.*

Oratoire (*les Peres de l'*) : refusent l'infaillibilité au Pape. *a.* 21.

Ordonner : ce que c'est en Logique. *a.* 169.

Ordre : ridicule de dire qu'il naisse du desordre, & s'entretienne par la confusion. *b.* 34.

Orgueil : vice ordinaire aux Savans. *a.* 125. Combien nuisible aux Sciences, & sur-tout aux Théologiens. 126.

Origene : s'égare, & tombe dans l'erreur *a.* 133.
Orleans (le Pere d') : passage de cet Historien, plein de merveilleux. *a.* 74. Son sentiment sur l'essence des substances spirituelles. *b.* 246. Sur la nature des ames. 248. Ce Docteur justifié envain par Mr. Huet. 247. *&c.* Obligé de mentir en bien des endroits de ses Histoires. *a.* 85. Habile d'ailleurs. 86.
Ovide : cité. *a.* 131. Appelle Chaos la matière. 345. Cité sur les changemens du Monde. 379. Introduit Pythagore se disant avoir été au siége de Troie. *b.* 48.
Ouvrages : bons ou mauvais, selon l'estime ou la jalousie des Savans. *a.* 134.

P.

PAGANISME : autorisé par le consentement universel. *b.* 22. 23.
Païens : leur mauvaise conduite envers les Chrétiens. *a.* 120. Etrange idée qu'ils avoient de la Divinité. 180. Plus injurieux à Dieu que les Athées. *b.* 16. Leur système établi par le consentement universel. 22. 23.
Païsan : certains raisonnent plus juste que certains Docteurs. *a.* 219.
Panégyriques, Eloges, Harangues, Oraisons funébres : causes de beaucoup de superstitions & de vénération outrée. *a.* 116. 117. Ceux des Saints sont plûtôt des poëmes que des sermons. *ibid.*
Papesse Jeanne : fruit erroné de la Tradition. *a.* 105

Paradis & *Enfer* : admis par des peuples ſans Dieu. *b.* 12.
Pareſſe : cauſe de la durée des fauſſes Traditions. *a.* 110. 113. Beau paſſage de Séneque contre elle. *ibid.* Flattée par la vôie de preſcription. 120. Source de notre ignorance. 202.
Paris (*St.*) : Recueil de ſes miracles. *a.* 91. qui ſont évidemment faux. *ibid.* Leur ridicule bien dépeint. 89. 191. Ceux qui inſpirent ſon culte, ne croient pas même en Dieu. 91.
Parker : combat le conſentement univerſel. *b.* 27.
Parmenide : croioit l'Univers, & ſon arrangement, éternels. *a.* 356. & le regardoit comme une même choſe finie. 411.
Partialité : celle des Hiſtoriens bien décrite. *a.* 78. Paſſage de la Bruyere à ce ſujet. 79. Mr. de Thou en paroît exempt. *ibid.*
Parti (*eſprit de*) : combien dangereux & évitable. *a.* 191.
Parties : tout ce qui eſt étendu en a. *a.* 395.
Paſcal : Réponſe à ſa critique contre Montagne. *a.* 27. Décrié par les Jéſuites. 124. Ecrit contre eux par jalouſie. 136.
Paſſages : but & méthode de l'Auteur en les emploiant. *a.* 12.
Paſſions : cauſes de faux jugemens. *a.* 189. Combien trompeuſes. *ibid.*
Patin (*Guy*) : ne vouloit que des remèdes doux & benins. *a.* 231. Grand ennemi du vin émetique, & des empiriques. *ibid.*
Pavie : ſa bataille, ſuite de l'intempérance de François I. & de la débauche de Bonnivet. *a.* 96.

Pécheurs : maxime notable de St. Auguſtin touchant eux. *a.* 126.
Pedans : leur caractère. *a.* 26. Ne connoiſſent point la raiſon. 216. & en ſont encore moins capables, lorſqu'ils ont étudié la Logique. *ibid.*
Pedantiſme des demi-Savans : occaſion du préſent Ouvrage. *a.* 1.
Pedant à la cavalière : titre injuſtement donné à Montagne. *a.* 26.
Peintres : Auteurs de beaucoup de fauſſes Traditions. *a.* 115. En droit d'imaginer ce qu'ils veulent. *ibid.*
Penſée : ſa définition. *a.* 160. On ne ſait pas même comment on l'acquiert. 174. Non étendue, *&c.* 230. Ne peut naître de la matière. *b.* 31. On ignore en quoi elle conſiſte. 53. Ne peut être un mode de la ſubſtance, ſelon les Cartéſiens. 65.
Peres : épouſent leurs propres filles chez les Druſes. *b.* 9.
Peres de l'Egliſe : plaiſanterie ſur l'explication qu'ils font des difficultés ſur l'Hiſtoire ſainte. *a.* 56. Injurieux & chicanneurs dans leurs controverſes. 147. Ne s'accordent point ſur la création du Monde. 403. Pluſieurs font l'ame corporelle. *b.* 55. Louent Epicure. 115.
Péripatéticiens : leur entêtement pour Ariſtote les aveugle. *a.* 127. Abuſent fort des mots & des noms. 196.
Perron (du) : controverſiſte chicanneur. *a.* 146.
Perſe : condamne l'abus des antitheſes. *a.* 215.
Péruviens : mangent leurs concubines &

les enfans qu'ils en ont eus. *b.* 9.
Peteseth : nom donné à Aaron par Chéremon. *a.* 63.
Petiteſſe : il doit y en avoir un certain point borné dans la nature. *a.*
Peuplades après le Déluge : difficulté à cet égard. *a.* 54. 55.
Peuple : agit plus en eſclave, qu'en homme doué de raiſon. *b.* 114.
Peuples : marques de leur ancienneté. *a.* 60.
Pérécide : le pere de tous les Philoſophes. *a.* 150. Avoue qu'il n'a certitude de rien. 152. 153. Philoſophes, qui ont penſé comme lui. *ibid.*
Philon, Juif : réduit à un inſtant les ſix jours de la Création. *a.* 404.
Philoſophes : quiconque veut faire uſage de ſa raiſon, n'a pas beſoin d'eux. *a.* 2. Gâtent leurs diſciples. 4. Du reſpect qui leur eſt dû. 14. Leur partage eſt de reconnoître les fautes. 126. Il n'y a rien de ſi abſurde qu'ils n'aient avancé. 132. & donnent ſouvent dans des erreurs monſtrueuſes. *ibid.* Abuſent fort des mots & des noms. 195. Prennent pied ſur le moindre mot. 478. Les Anciens n'ont eu aucune vraie idée de Dieu. *b.* 17. 19. Il leur ſeroit glorieux d'avouer ce qu'ils ne ſavent point. 48.
Philoſophes Chrétiens : ne s'accordent point ſur la création du Monde. *a.* 403. Voiez *Scholaſtiques.*
Philoſophie ſcholaſtique : remplie d'erreurs. *a.* 4. *&c.* Ce qu'en ſavent les Profeſſeurs & les Docteurs. 100. Eſt un vin émetique dangereux pour l'entendement humain. 231.

231. Moins on l'a étudiée, plus on s'avance dans la vraie 340. Auſſi trompeuſe que la plus fiéfée coquette. 478.

Phyſique : Science peu ſûre. *a.* 9. 40. Ses principes généraux incertains, mais au moins doutes amuſans, & ſonges agréables. 333. Difficulté de l'approfondir. 343. Dieu s'en eſt reſervé les principes. 509.

Phyſique Expérimentale : ſcience ſûre. *a.* 5. 341. Suffit à nos beſoins. 509.

Pin (du) : ſa *Bibliothéque des Auteurs Eccléſiaſtiques* dénoncée en Sorbonne par la jalouſie de Boſſuet. *a.* 136. Son *Commentaire ſur les Pſeaumes*, mieux reçu que celui de cet ennuieux Auteur. *ibid.*

Piramides d'Egypte : rongées par des eaux ſalées. *a.* 378.

Platon : croioit Dieu incorporel. *a.* 352. *b.* 17. 40. & que des Dieux inférieurs avoient créé le Monde. *a.* 352. *b.* 233. Dieu, l'idée, & la matière ; ſes trois principes. *a.* 421. & leur expoſition. 422. Uſage qu'en ont fait les premiers Chrétiens. *b.* 237. Conſéquences qui en ont réſulté. *ibid.* & 238. Ce ſyſtême inexpliquable, & tenant du *Talmud* & de l'*Alcoran*. 422. *&c.* Combien pernicieux dans les premiers ſiécles du Chiſtianiſme. *b.* 238. Critiqué par Ciceron. 245. Il réſulte de ce ſyſtéme plus de Dieux que de tous les Poëtes enſemble. *a.* 423. Avoit été en Egypte, & y avoit connu les Livres de Moïſe. *b.* 44. Son idée de l'ame. *ibid.* Combien de tems mort avant Ciceron. *b.* 160. Accuſé d'Athéïſme par le P. Hardouin. 239. Reproche

che que lui fait Tertullien. 241. D'où ce Philosophe a pris l'opinion de la Métempsycose. 283.
Planetes : raisonnement contre leurs pretendues influences. *b.* 138.
Pleix (du) : blâme les subtilités des Sophistes. *a.* 161.
Pline : croioit que les Juifs mépriſoient toute Divinité. *b.* 18.
Pline le jeune : mépriſoit le goût du peuple. *a.* 107. Son paſſage là-deſſus. *ibid.*
Plomb fondu : obſervation ſur ſon état. *a.* 482.
Pluralité des Dieux : établie par le conſentement univerſel. *b.* 23. 24.
Plutarque : beau paſſage de cet Auteur ſur les miſéres humaines. *a.* 387.
Poëtes : Auteurs de beaucoup de fauſſes Traditions. *a.* 114. 115. Cenſurés par Auſone. *ibid.* Ont le privilège d'inventer à leur gré. *ibid.* Sujets à s'égarer. *b.* 80. Grands amateurs de prodiges. *a.* 48.
Poetique : celle d'Ariſtote, bonne. *a.* 15.
Poiſſon nageant : cité pour & contre le vuide. *a.* 445.
Poitrine : ſiége de l'ame ſelon quelques-uns. *b.* 86.
Politien : croioit l'ame matérielle. *b.* 56.
Politiques : leurs vaines ſpéculations. *a.* 94. N'uſent point de ſyllogiſme. 216.
Pompée : aſſaſſiné, contre la prédiction de ſa mort tranquille. *b.* 133.
Pomponace : croioit l'ame matérielle. *b.* 56.
Port-Roïal : Voiez *Janſéniſtes.*
Poulets ſacrés : décidoient du ſort des Etats chez les Anciens. *a.* 71. Un Général Romain

main s'en moque plaiſamment. 72.
Prédicateurs : comment abuſent de leur miniſtère, & leur auditeurs de leurs ſermons. *a.* 117.
Prédictions : exemples notables de fauſſes. *b.* 133.
Préjugés dévots : dangers qu'on court en s'y oppoſant. *a.* 111.
Premiſſes : les deux premieres oppoſitions d'un ſyllogiſme. *a.* 208. 209. Leur vérité ou fauſſeté le rendent vrai ou faux. 212.
Preſcription : méthode aiſée, dont ont abuſé également les Païens & les Chrétiens. *a.* 120.
Prévention : celle des peuples pour leurs coutumes, grande raiſon de l'incertitude de l'Hiſtoire. *a.* 66. *& ſuiv.*
Principes des corps, ou des choſes : premiers ouvriers de la Nature, nous ſont cachés. *a.* 341. 508. Peu nous importe de les connoître *ſcientifiquement.* 341. 509. Diverſité d'opinions des Philoſophes à cet égard. 359. 427. 428. 508.
Privation : un des principes des choſes, ſelon Ariſtote. *a.* 424. Et ce ſentiment réfuté. *ibid.*
Probabilité : bien éloignée de l'évidence. *a.* 459.
Prodiges : les Hiſtoriens en ſont remplis, & font douter de la vérité des faits certains. *a.* 69. Les Italiens en ſont grands amateurs. 76. Ne peuvent être rendus vraiſemblables par le nom d'aucun Auteur. 99. Certains Poëtes & Hiſtoriens en ſont grands amateurs. *b.* 48. Les Auteurs ſenſés ne leur ſont point favorables. 49.

Properce : cité. *a.* 134.

Propoſitions : ce que c'eſt en Logique. *a.* 204. 205. Il y en a de ſimples & de compoſées. *ibid.* D'où dépend leur vérité. 305. *&c.*

Protagoras : banni pour avoir propoſé douteuſement l'exiſtence des Dieux. *b.* 27.

Proteſtans : réfutent ſoigneuſement les Catholiques. *a.* 78. Abuſeroient de la Tradition & de la preſcription, comme l'Egliſe Romaine. 120. Ne ſont point exempts de faire des libelles. 148.

Pyrroniſme : ſoutenu preſque ouvertement par Montagne, la Mothe-le-Vayer. Gaſſendi, & Bayle. *a.* 150. Appuyé par Phérécide & Socrate. 152. 153. Plus vicieux encore que la crédulité. 158.

Pythagore : d'où il a pris l'opinion de la Métempſycoſe & de l'ame du Monde. *b.* 281. Idée que ce Philoſophe avoit de Dieu & des ames humaines. *ibid.* Repris de folie & d'imprudence, touchant ſa Métempſycoſe. *a.* 230. A quel point reſpecté par ſes diſciples. *ibid.* Croioit l'Univers & ſon arrangement éternels. 356. Regardoit l'harmonie des nombres comme le principe de toutes choſes. 413. Etabliſſoit la perfection dans la dixaine. *ibid.*

Pythagoriciens : abſurdité de leurs opinions. *a.* 130.

Q.

QUALITÉ : ce que c'eſt en Logique. *a.* 182.

Quarrés de Deſcartes : leur ſujet & leur Méchaniſme.

chaniſme. *a.* 466. Inconnus à Moïſe. *ibid.* Difficultés contre eux 467. *&c.*

Quênel : ſon *Nouveau Teſtament* condamné par beaucoup de ceux qui l'avoient hautement loüé. *a* 136.

Queſtions vaines & inſolubles : exemples de quelques-unes. *a.* 338. Autres. 353.

Quinte-Curce : avoüe qu'il écrit bien des menſonges, & cet aveu ne le ſauve point de la cenſure. *a.* 69.

R.

RACINE (Mr.) : lettres qu'il écrivit contre Mrs de Port-Roïal. *a.* 23.

Raiſon : don du Ciel, & ſes avantages. *a.* 2. 11. 43. 219. Le moyen le plus ſûr de connoître la vérité. 11. On ne doit écouter qu'elle. 42. 158. Ne ſauroit nous tromper, & doit prévaloir ſur toutes les autorités. 42. 46. 390. Preſque toujours contrecarrée par les Moines. 86. Il faut y ſoumettre tout ce qu'avancent les Savans. 121. Impoſſible d'accorder avec elle certains principes de Religion. 133. Eſt ſouvent plus que la ſcience. 134. Hors elle point de ſalut. *ibid.* La Logique regardée comme l'art de la conduire. 160. Ses droits rétablis par Gaſſendi & Deſcartes. 162. 163. A beſoin du ſecours de l'étude. 170. Endormie pendant 5 ou 6 cens ans. 197. N'a pas beſoin du ſecours du ſyllogiſme. 221 Règle de la Révelation. *b.* 127.

Raiſonner : ce que c'eſt en Logique. *a.* 167.

Récompenſes & punition en l'autre vie : admiſes par des peuples qui n'avoient aucune idée de Dieu. *b.* 12.

Réflexion : opération de notre ame sur les idées qu'elle a conçues. *a.* 172. *&c.* Pourquoi les enfans en sont peu capables. 173. Une des sources de nos idées. 204.
Réformation de France : difficulté d'en juger sainement, vû la partialité des Historiens. *a.* 80.
Réfugiés : quelques-uns font des libelles contre Louis XIV. *a* 148.
Religion : sa diversité, grande cause de l'incertitude de l'Histoire. *a.* 78. Chacun suit les Historiens de la sienne. 80. Exemple pris de la réformation de France. *ibid.* Impossible d'accorder avec la raison quelques-uns de ses principes 148. Décide peu de la vertu de bien des gens *b.* 119.
Religions : ont toutes le même droit, ou d'examiner, ou de ne point examiner. *a.* 118. 119. Dans toutes il y a des gens de bonne foi. *ibid. b.* 11. Souvent rendues protectrices des contes de nourrices & d'inventions Monacales. *a.* 119. Passages de Lucrece contre l'abus qu'on en fait. 121. Leur diversité porte les Savans à des extrémités vicieuses. 140. 149.
Remarques : but & usage de celles de cet Ouvrage. *a* 13.
Remus & *Romulus* : fable de leur louve, effet de la Tradition. *a.* 100.
République des Lettres : chacun peut s'y former une souveraineté. *a.* 21.
Revélations : toutes les Religions ont les leurs. *b* La raison est leur règle. *ibid.* Voyez *Ecriture.*
Richesses : cause des superstitions & des erreurs. *a.* 113.
Rien : de rien il ne se fait rien. *a.* 345. 365. 375.
Rochers :

Rochers : jettés dans les plaines. *a.* 377.
Rohault : cité sur la divisibilité de la matière. *a.* 343.
Romains : prirent des Grecs l'éternité du Monde. *a.* 366.

S.

SACRIFICES : décidoient de tout chez les Anciens. *a.* 71.
Saducéens : croyoient l'ame mortelle, & ne furent pourtant point séparés par les autres Juifs de leur Communion. *b.* 112.
St. Maximin, ville de Provence : ses habitans croyent avoir le corps de la Madelaine. *a.* 111.
Saints : leurs *Vies* moins sensées, non seulement que celles des Philosophes, mais même que les *Contes des Fées* les plus ridicules *a.* 87. Les nouveaux rendoient les anciens suspects à Bessarion. 91. Chacun entêté de celui de son village ou de sa Paroisse. 111. Comment leurs *Vies* deviennent des contes chimériques & risibles. 117.
Sandoval : ce qu'il débite du Soleil arrêté pour Charles-Quint. *a.* 70. Réflexion sensée là-dessus. 71.
Sang : absolument nécessaire à la vie de tout animal. *b.* 45. 86.
Santorini : isle qui s'éleve du fond des eaux. *a.* 377.
Salpêtre : son esprit toujours en mouvement. *a.* 482.
Savans (les vrais) avouent qu'ils ignorent bien des choses. *a.* 3. 4. 8. 150. 151. 334. Leurs

connoiſſances ſont certaines. 4. Juges de tout Ecrit. 11. Quel uſage ils pourront faire de celui-ci. 11 Méritent du reſpect, & non de l'idolatrie. 21. 42. Etudient 50 ans, & ne ſçavent rien de ſûr 334. Savent douter. 335. Comparés aux épics pleins. *ibid.*

Savans : incertitude de leur autorité, vû la contrarieté de leurs ſentimens. *a* 121. 125. Leur nom ne doit point en impoſer. 121. Sujets à l'erreur. *ibid.* Leurs paſſions les déterminent. *ibid.* Leurs diſſentions prouvent le peu d'évidence de leurs opinions. 126. Toujours prévenus pour leurs opinions. 125. 129. Sujets à l'orgueil & à la vanité. 125. Soutiennent des opinions ridicules. 134. influent ſur leurs jugemens. 135. Combien on doit s'en défier. 139. Cachent avec ſoin leur ignorance. 336.

Savant : combien les pédans croyent qu'il faut étudier pour en acquérir le titre. *a.* 46.

Scaliger (*Jules Céſar*) : diſpute vainement contre Eraſme. *a.* 125. Reconnoît ſa faûte. *ibid.*

Schoockius : ſon traité *de Fabula Hamelenſi* cité *a* 98.

Sciences : leur incertitude. *a.* 9. 10. *&c.* Celles où l'on peut marcher certainement. 6. Mépriſées, non ſeulement par le Vulgaire, mais même par des Pontifes, des Sénateurs, des Courtiſans, &c. 108. Combien l'orgueil & l'entêtement des Savans leur nuit 126. Souvent ſont moins que la raiſon. 134. Il vaut mieux ſavoir peu & bien, que beaucoup & mal. *a.* 199. Leur plus grand abrégement eſt de n'étudier que ce qu'on

qu'on peut eſperer de comprendre. 354.
Scholaſtiques: grands diſputeurs. *a.* 7. 8. Leurs chimères détruites par Gaſſendi & Deſcartes. 162. Plus ſoumis à Ariſtote que les Juifs à Moiſe. Repris d'abuſer des mots & des noms. 424. Remplis de puerilités, de jeux de mots & de viſions ridicules. 197. Extrêmement entêtés du ſyllogiſme. 215. Empiriques de l'entendement humain. 231. Papalement déciſifs. *ibid.* Leur vaine ſubtilité de l'indéfinité. 474. Répandant le doute par tout. *b.* 2.
Scot: fort vanté par les demi-Savans. *a.* 2. 6. Sa Logique trop ſubtile. *ibid.* Ses ridicules lui acquiérent le nom de *Subtil.* 162. Abuſoit des mots & des noms. 196.
Scotiſtes: croient ſavoir ce qui eſt au Ciel, & ne voient pas ce qui eſt à leurs pieds. *a.* 339.
Scythes: Moïſe n'en dit mot. *a.* 52.
Secondes Intentions: inutilité de Logique. *a.* 166.
Sens: quelquefois trompeurs. *a.* 186. Exemples. 187. 188.
Sens & Senſation: ſources de nos idées. *a.* 171. 181. 204.
Senſation: en quelle partie réſide dans les animaux coupés en piéces. *b.* 96.
Séneque: cité. *a.* 47. 100. 113. *b.* 113. 115. Doutoit de l'immortalité de l'ame. *b.* 117. Ses raiſons contre les ſubtilités Philoſophiques. *a.* 214. 218.
Serpent coupé: la ſenſation n'eſt que dans la partie où tient la tête, l'autre n'ayant que le mouvement. *b.* 96.
's Graveſande (Mr.) ſon art de raiſonner par

ſyllogiſme. *a.* 223. Tourné en ridicule. *ibid.* Qu'il n'en eſt point l'inventeur. 224.

Signes Céleſtes : leurs noms donnés par fantaiſie & caprice. *b.* 131. 136.

Smiglecius : paſſage de cet Auteur ſur l'Etre increé. *b.* 38.

Socrate : avoue qu'il ne ſavoit preſque rien. *a.* 154. Comment réduiſoit les Sophiſtes à abandonner leurs fauſſes ſubtilités. 161. Ses trois principes. 422. En quoi ſon ſentiment ſur la nature de l'ame & ſur celle de Dieu différe de celui de Platon. *b.* 154.

Soleil : arrêté pour Charles-Quint. *a.* 70. Et mauvais effet que peut produire ce conte. 70. 75. Divinité des Egyptiens. 364. Ses qualités. *ibid.* Ne fut fait que le 4me jour. 405.

Solidité : conſtitue l'eſſence de la matière, ſelon Gaſſendi. *a.* 433. 442. *&c.* Paſſage de Locke en ſa faveur. 450.

Songes : Réflexions ſur leurs effets. *b.* 108. 110.

Sophiſmes : exemples d'un bien ridicule. *a.* 215.

Sophiſte : comment on le devient. *a.* 214. Comment on le doit traiter. *ibid.*

Sophiſtes : gens d'une fauſſe ſubtilité, & qui abuſoient fort de la Logique. *a.* 161. Doivent être abandonnés comme des ſots ou des trompeurs. 214. 215.

Sorbonne : condamne injuſtement Ant. Arnauld. *a.* 137. & avoit plus injuſtement condamné Henri III. *ibid.* Condamnée elle-même par les Univerſités d'Eſpagne, touchant ſa condamnation du P. le Comte. 138. Avec quelle confuſion & quelle injuſtice

tice ſes aſſemblées agiſſent & décident. 137. 138. On n'y diſpute point pour la vérité. *ibid.*

Souverain: Auteur de *Platoniſme dévoilé. a.* 422. Expoſe les 3 principes de Platon. 421.

Souverains: injuſtice criante de divers. *a.* 387.

Spinoſa: renouvelle le ſyſtême de l'ame du Monde, & le met dans tout ſon jour. *a.* 382. Comment il l'expoſe. 383. 394. Cauſes de ſon erreur. 385. 393 Croyoit l'homme injuſtement malheureux. 386. 388. Ne pouvant accorder les perfections du Créateur avec les malheurs de la créature, tombe dans l'Athéiſme. 393. N'admettoit qu'une ſubſtance, qu'il nommoit Dieu, & dont il faiſoit tous les autres êtres des modifications. 383. 394. 453. 476. Abſurdité de ce ſyſtême. *ibid.* & 395. 453. Sa réfutation aiſée. 453. *& ſuiv.* Avoit beaucoup de génie. *ibid.* Zénon avoit le même ſyſtême non développé. 418. On peut tomber dans ſon ſyſtême, en ſuivant celui de Deſcartes. 475. 478. d'où ſes principales preuves étoient tirées. 473. Quelques-unes d'elles. *ibid.* Reconnu Athée de profeſſion. *b.* 57. Loué de probité & de bonnes mœurs. 119. Un Juif lui donne un coup de couteau. *ibid.*

Spiritualité: on n'en a que des idées vagues. *a.* 363. Celle de Dieu inconcevable aux anciens Philoſophes, excepté Platon. *b.* 7. 333. Inconnue à Origene. 346. à Tertullien. 249. à St. Juſtin. 287. à St. Clément d'Alexandrie. 261. Sentiment de Tatien. 260. Et de St. Jean Damaſcene. *266.* Tems auquel on revint de cette erreur. 372.

Stoïciens; fort infatués de leurs idées. *a.* 129. 130.

130. Leur prétendu Sage raillé par Horace. 130. Forcés de louer Epicure & sa morale. *b.* 114. 115. Nom qu'ils donnoient à l'ame du Monde. 231. Combien éloigné de l'idée que nous attachons aujourd'hui à celui de Dieu. 231. Différence qu'en donne le P. Mourgues. *ibid.*

Strabon : parle de divers peuples, qui n'admettoient aucune Divinité. *b.* 29.

Strada : sa censure de Quinte-Curce. *a.* 69.

Straton : surnommé le Physicien, étoit disciple de Théophraste. *a.* 381. Faisoit consister la Divinité dans l'ame du Monde. *ibid.*

Sublime préparé : son esprit toujours en mouvement. *a.* 482.

Submersion : une notable en Hollande. *a.* 378.

Substance : il n'y en a qu'une, selon Spinosa, que l'on nomme Dieu, & en fait tous les autres êtres des modifications. *a.* 383. Difficultés de l'application de ce mot. 482.

Substances : sont par tout où il y a des modalités. *a.* 396.

Sujet : ce que c'est en Logique. *a.* 205.

Sujet des choses : nous est inconnu. *a.* 201.

Sulpiciens : leur fanatisme & cagotisme. *a.* 191.

Superstition : passages de Lucrece contre elle. *a.* 121.

Superstitions : causées & entretenues par l'avarice des Moines. *a.* 111.

Suze : (la Comtesse de) : fort spirituelle. *a.* 192.

Syllogisme : sujet de la Logique, selon Scot. *a.* 198. Sa définition & ses parties. 198. *& suiv.* Exemple. 208. 209. Ses diverses especes. *ibid.* Abus qu'on en fait dans les écoles. *ibid.* &

passages.

passages de Locke à cet égard. 211. & de l'*Art de penser. ibid.* Sa vérité ou fausseté dépend de celles de ses prémisses. 212. Exemple d'un bien ridicule. 215. Son inutilité prouvée par Locke, Descartes, & Montagne. 215. 216 *&c* Inconnu dans le cabinet des Princes. 216 217. Peu nécessaire & peu connu. 219. Retarde l'entendement. 220. Peut être rangé de soixante manières, dont il n'y a que quatorze de justes. *ibid.*

Synesius : cité *a.* 98.

Synthese : ce que c'est que Logique. *a.* 229. 232.

Syrie : fort peuplée peu après le Déluge. *a.* 59. Les Juifs s'y retirent. 62.

T

TACITE : loüé par Montagne. *a* 47. Ses mémorables passages touchant les Juifs lépreux chassés d'Egypte. 65. 66. & touchant l'eau que leur procura Moïse. *ibid.* 68. Il est étonnant que les Moines ne les ayent point suprimés. 68. Son passage contre les Astrologues. *b.* 132.

Talmud : Histoire de cette compilation de Traditions absurdes. *a.* 104.

Tableaux : ceux exposés par les Moines, causes de bien des superstitions. *a.* 115. & leur produisent de grands revenus. *ibid.*

Taurelle : croyoit l'ame matérielle. *b.* 56.

Télémaque : iniquement critiqué par Bossuet. *a.* 135.

Tempérament : il faut s'en défier. *a.* 188. Fait plus que la Religion chez presque tout le monde. *b.* 119.

Ténébres :

Ténébres : regardées par Zareta & par Fluc comme l'un des principes des choſes. *a.* 398. 413.
Ténuité : il doit y en avoir un certain point borné dans la matiére. *a.* 471.
Térence : traduit en François par Meſſieurs de Port-Royal. *a.* 24.
Termes barbares : ceux dont la Logique embrouille l'eſprit de ceux qui l'étudient. *a.* 222.
Terre : regagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. *a.* 377. Peut devenir mer. 379 Regardée comme principe de toutes choſes par Héſiode. 408.
Tertulien : tombe dans des ſentimens erronnés. *a.* 133. Diſtingue l'ame de l'eſprit. *b.* 41. Comment il appelloit Dieu. 240. Quelle étoit l'idée qu'il en avoit. *ibid.* & 241. 242. Déclaré hérétique pour quel ſujet. 251. Faux ſens que donne un Moine aux expreſſions de ce Docteur. 253 *&c.*
Têtes couronnées : la différence de Religion n'autoriſe point à leur manquer de reſpect. *a.* 148.
Thalès : contemplant les aſtres tombe dans un précipice. *a.* 39. Regardoit l'eau comme principe de toutes choſes. 408. *b.* 186. *&c.* Qu'il n'a admis aucune Intelligence dans la formation de l'Univers. *ibid.* Définiſſoit l'ame une nature ſans repos. 44.
Théodoret : préciſion de ſes Diſcours ſur la Théologie des Grecs. *b.* 157. Reproché qu'il leur fait. 178.
Théologie ſcolaſtique : ne ſert à rien. *b.* 2. La confuſion de ſes idées, pernicieuſe, *ibid.*
Théologiens : ordinairement vains & orgueilleux,

leux, & sur-tout entêtés. *a* 127. Passage de Bëauval à ce sujet. 128. Ne se nourrissent que de fumée, & imaginent des systêmes ridicules 132. Leurs vaines disputent occasionnent les héresies, & fournissent des armes à l'Athéisme. *b* 4.

Théologiens Grecs : détail de leurs Ouvrages qui nous sont transmis. *b*. 152. *&c.* Ceux du XII. siécle approchoient plus du sentiment d'Origene & Tertulien, que de celui de St Augustin 277. Prouvé par un passage de Mr. Bayle 270. *&c.*

Thomas (St) : sa Logique trop subtile. *a*. 7. Avoue qu'il ignorent bien des choses. 156. Invente l'*Etre de raison*. 162. 167. Cette subtilité scolastique censurée. *ibid* Repris d'abuser des termes. 195. Embrouille la matiére de l'ame. *b*. 50.

Thou (Mr *de*) : exempt de partialité. *a*. 79. Critiqué par les Jesuites. *ibid*. Dit que Cardan se laissa mourir de faim pour vérifier sa prédiction. *b*. 146.

Timée de Locre : combien son livre sur l'*Ame du Monde &c.* estimé par les Sçavans. *b*. 160. Son authenticité prouvée, & comment. 163. Sentimens de quelques Auteurs sur la mort de ce Philosophe. 163.

Tisilgen : nom donné à Moïse par Chéremon. *a*. 63.

Tite-Live : son caractère. *a*. 72. Remplit son Histoire de prodiges. 73. Forcé d'en agir ainsi. *ibid*. St. Gregoire le condamne au feu. *ibid*.

Toulon : sa conservation dûe à des intrigues de femmes. *a*. 96.

Tout : un fini & limité ne peut avoir des parties infinies. *a*. 586. Preuves. 469.

Tradition : ſon incertitude. *a.* 99 109. Celles de l'origine des peuples, la plûpart fauſſes & ridicules. 99. 100. Chaque nation, chaque province, chaque ville, chaque famille, a la ſienne. 105. 110. Imaginée dans les ſiécles d'ignorance. 109. Fondées ſur nos préjugés & notre pareſſe 109 112. Danger qu'il y a à s'oppoſer aux Religieuſes. 111. Entretenues par l'avarice & l'intérêt. *ibid.* Beaucoup viennent des Poëtes, des Orateurs, & des Peintres. 114. 117 Communes à tous les peuples pour authoriſer les erreurs. 118. 120. Beau paſſage de Bayle là-deſſus. 120. Les payens en ont abuſé contre les Chrétiens, l'Egliſe Romaine contre les Proteſtans, & les Proteſtans contre d'autres. *ibid.*

Travers : les Savans y ſont fort ſujets. *a.* 129.

Triangle : Dieu ne ſauroit faire qu'il n'ait trois angles. *a.* 432.

Tribut des Fous : établi à Alexandrie. *b.* 130. Les Aſtrologues y étoient ſoumis. *ibid.*

Turenne : traverſé par Louvois. *a.* 97.

Turin : la levée de ſon ſiége, cauſée par des intrigues de femmes. *a.* 96.

V.

VANINI : Athée de profeſſion. *b.* 57.

Vanité de tout ſçavoir : ſource d'erreur & d'ignorance. *a* 5. Vice des Savans. 9. & ſur-tout des Théologiens. *ibid.*

Vanité humaine : dure mortification pour elle. *a* Empêche les Savans d'avouer leur peu de connoiſſances. 335.

Vase : épuisé d'air, ses côtés se toucheroient & se briseroient *a.* 430. 431.
Vénitiens : se croyent descendus des Troïens. *a* 105.
Verbe : Platon en admettoit un interne & un externe. *a* 422.
Vérité : trois moyens établis par Gassendi pour la connoître. *a.* 45. Ne se doit rechercher que par de bons principes 3. & par la lumière naturelle & la raison. 11. C'est aux Philosophes à la discuter. 17. Ne craint point le grand jour. 119. Obscurcie par la Tradition & la prescription. 158. Toujours conforme à la raison. 120. Peut ressembler au mensonge. 190. Tout homme de cabale en est à jamais privé. 191.
Vertu : c'est le souverain bien. *a* 37. But de la science. *ibid.* Accessible. *ibid.* Moins produite par la Religion, que par l'éducation & la vaine gloire. *b.* 119.
Vie de Marie Alacoque : Livre ridicule & absurde. *a.* 104.
Vierge (la Ste.) : personnage scandaleux, qu'un Moine lui fait jouer. *a.* 90.
Vierge : sottise des Astrologues touchant ce signe céleste. *b.* 136.
Vin : desagréable à ceux qui n'en ont point encore bû. *a.* 188.
Vin émetique : fort décrié par Patin. *a.* 131.
Virgile prête à Didon une passion chimérique pour Enée. *a.* 114. En est repris par Ausone. *ibid.* & défendu par d'autres. *ibid.* Admettoit l'ame du Monde. 381. Ses vers sur ce sujet. *ibid* Met l'ame dans le sang. 645. ou en fait un feu céleste. *b.* 46.
Viviani : croyoit l'ame matérielle. *b.* 56.

Vrai : souvent abandonné par l'incertain ou le chimérique. *a.* 213.

Vraisemblance : bien des Philosophes s'en contentent *a.* 4.

Unigenitus : cette Bulle aussi inutile au bien de l'Etat, que les prétendues idées innées aux humains. *b.* 11.

Univers : diverses opinions sur la nature. *a.* 365. *&c* Son bel ordre cru l'effet fortuit des atômes, ou du hazard. 355. Composé du Soleil & de la Lune, selon les Egyptiens. 364. Son éternité combattue. 367. *&c.* Son bel ordre proposé. *ibid.* Raisons contre. 368. Difficultés de ces deux systêmes. 371 Sa création prouvée par l'Ecriture seule. 375.

Universel à parte rei : inutilité de Logique. *a.* 166.

Vuide : dispute vaine, mais amusante. *a.* 234. Admis par Gassendi, & nié par Descartes. 427. Examen de cette question. *ibid. & suiv.* Raisons pour & contre. 434. Comment les Gassendistes l'établissent. 442. *& suiv.* Réponses des Cartésiens. 445. Naturel qu'il y en ait. 447. *&c.* Prouvé par la puissance d'annihiler. 454 *&c* Sa nécessité établie par le mouvement. 456. *&c.*

Vuide immense : systême de Newton. *a.* 501. Difficultés qu'il renferme. *ibid &c.* Pourquoi préférable à celui de Descartes. 505.

Vuides (petits) : un des principes des Gassendistes. 342. 447. 458. 481.

Vulgaire : mépriſé par les habiles gens. *a.* 107. Pline, Horace, Cicéron, cités à cet égard. 108. Doit être fui par ceux qui cherchent la vérité. 113. plus en esclave qu'en homme libre & doué de raison. *b.* 114. Plus frappé d'idées

d'idées outrées, que de la vérité. 132.

X.

XENOPHANES : regardoit tout l'Univers comme une même chose infinie. *a.* 411.

Xénocrates : vertus qu'il attribuoit aux nombres. *b.* 46. Ce qu'il pensoit de l'ame. *ibid.*

Z.

ZARETA : regardoit comme principes de toutes choses la lumière & les ténèbres. *a.* 413.

Zénon : donnoit un commencement au Monde. *a.* 366. Regardoit Dieu & la matière comme les principes de la Nature. 418. & c'est le système de Spinosa mal développé. 421.

Zodiaque : ses signes nommés par pur caprice & fantaisie. *b.* 131. 135. & n'ont aucune ressemblance avec leurs noms. 131. 135.

Fin de la Table des Matières.